This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Vet. Fr. III B. 2778

FRENCH SEMINAR LIBRARY,
TAYLOR INSTITUTION,
OXFORD

Vet. Fr. III B. 2778

FRENCH SEMINAR LIBRARY,
TAYLOR INSTITUTION,
OXFORD

C, 2

Henry Hudson

MELANGES

HISTORIQUES ET LITTERAIRES.

PAR F. L. HAMEL.

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.

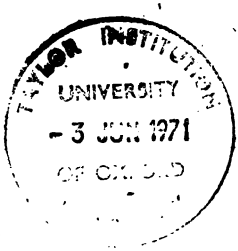
HOR. ARS POET.

A LONDRES:

De l'Imprimerie de C. Stower, Paternoster Row;

ET SE VEND CHEZ SYMONDS, PATERNOSTER ROW, No. 20; DULAU & CO. SOHO; ET BOOKER, BOND-STREET, No. 16.

1808.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
- 3 JUN 1971
OF OXFORD

CORRIGENDA ET ADDENDA.

P. 5	l. 13	récitoiens, *lisez*, récitoient.
17	15	s'assujettie, *lisez*, s'assujettit.
18	18	seroint, *lisez*, seroient.
22	7	distinguées, *lisez*, distingués.
31		*avant dernière ligne*, hue, *lisez*, que.
34	1	Les meilleures des pièces, *lisez*, les meilleures éditions des pièces.
36	8	pour avouir, *lisez*, avoir.
60	10	*note*, né a Parie, *lisez*, Pavie. Le 21 du même mois, *ajoutez*, 1575.
83	8	avec, *lisez*, avoit.
Ibid.	17	se s'ette, *lisez*, se jette.
87	13	prère, *lisez*, père
91	22	une force, *ajoutez*, invincible.
96	9	fos, *lisez*, fois.
233		*au bas de la page*, at avoit, *lisez*, et avoit.
250	11	L'Art de aimer, *lisez*, d'aimer.
254	10	qu'on so, *lisez*, se.
306	3	et sa livra, *lisez*, se.
311		*dernière ligne*, former de, *lisez*, le.
317		*au bas de la page*, aux mains qu'à la tête, *ajoutez*, "C'est, Madame," répondit Vandeik, "que j'attends de ces belles mains une récompense digne de celle qui les porte."
322	24	renouvellée, *lisez*, renouvellée.
325	7	l'unt, *lisez*, l'une.
327	13	grossierieté, *lisez*, grossiereté.
328	17	qui avoint, *lisez*, avoient.
329	10	un preuve, *lisez*, une.
333	17	Verailles, *lisez*, Versailles.
351	4	*de la note*, nous espèrent, *lisez*, espèrons.
377	13	ressaiser, *lisez*, ressaisir.
386	2	peignot, *lisez*, peignoit.
414	16	Gaules, *lisez*, gaules.

PREFACE.

PRESENTER au Public un ouvrage sous le titre de *Mélanges*, ou de *Recueil*, c'est peut-être une témérité qu'aucune raison ne peut excuser. Le grand nombre de ceux qui ont paru depuis quelques années, et qui n'ont pas toujours répondu à l'attente du lecteur ni aux talens de l'auteur, sembloit nous ôter toute espérance de succès ; aussi avons nous, pendant quelque tems, balance de le faire paraître ; mais, d'un autre côté, ne savoir que pour soi, et ne faire a une société dont on se flatte d'être membre aucune part de ses faibles talents quand ils peuvent contribuer a son utilité ou a son amusement, c'est une ingratitude entièrement inexcusable. Ce motif prépondérant joint a la variété des pièces que nous avons recueillies des auteurs connus et accrédités, et a l'opinion

favorable qu'en ont porté quelques personnes qui ont bien voulu jetter un coup-d'œil sur notre plan et l'ordre que nous y avons observé, nous ont enfin déterminé à courir les risques de l'impression. Nous avons, autant qu'il a été possible, mis la precision et la clarté nécessaires aux opérations de l'esprit.

Quoique toutes les origines soient obscures, comme le dit Mr. le Président Hénault, nous avons remonté le plus haut que nous avons pu d'après les auteurs que nous avons consultés.

En parlant des Arts et des Sciences, il paraissait nécessaire de commencer par ces assemblées distinguées qui ont depuis si long-tems existé pour les conduire a leur perfection. Quant aux Langues, nous ne nous sommes attachés qu'aux langues Grecque et Latine parmi les anciennes ; il étoit bon d'en présenter l'histoire et la formation d'une manière courte et satisfaisante, mais ce plan eut été défectueux si nous n'eussions pas fait connaître ceux qui, chez ces deux nations, ont acquis plus de répu-

tation comme Orateurs, Poëtes, Historiens et Grammairiens, avec les meilleures éditions de ceux de leurs ouvrages qui sont parvenus jusqu'à nous. Parmi les modernes, les langues Française et Anglaise ont seules fixé notre attention ; nous en donnons l'analyse d'après les auteurs de ces deux nations : en parlant de la Musique, il ne nous étoit pas possible de remonter plus haut ; nous avons, d'une manière précise, donné une idée de la musique des anciens et des trois principaux systêmes ; en traitant de la Poësie nous nous sommes bornés à l'histoire de la poësie Française ; tout autre plan eut été d'une étendue trop vaste ; cependant dans un temps où quelques langues étrangères sont si répandues nous avons cru devoir, d'après l'opinion de ceux qui les ont jugés sans partialité, faire connaître quelques uns de ceux qui ont, comme Poëtes, acquis, depuis la renaissance des Lettres, plus de réputation en Angleterre, en France, en Allemagne, en Italie, en Espagne et en Portugal, et c'est ce que nous avons annoncé : La Peinture, la Sculpture, l'Architecture, les Théatres, chez les anciens, &c. sont, nous osons l'esperer traités

d'une manière satisfaisante ; nous comptons cependant sur l'indulgence de quelques artistes, et nous n'oublions pas nos autorités. Les matières qui viennent ensuite sont calculées d'après les différens dégrés d'esprit et d'éducation qui se rencontrent dans les différentes classes de la société ; enfin nous avons terminé cet ouvrage par quelques anecdotes au choix desquelles nous avons fait une attention particulière et que l'on ne rencontre pas dans toutes les collections ; nous ne nous sommes arrêtés qu'à celles qui pussent joindre à l'agrément une finesse d'idées et une délicatesse frappantes.

On nous observera peut-être que quelques matières étoient susceptibles d'une plus grande étendue et que la lecture laisse encore des choses à désirer : en admettant la vérité de l'observation, nous répondrons qu'il étoit absolument necessaire de réduire des matières sur lesquelles on a écrit des volumes entiers, et nous ne sommes, attachés à présenter que ce qu'il étoit indispensable de savoir ; et si nous avons été assez heureux pour réussir à instruire les uns sur des

choses que le plan d'éducation ou des circonstances particulières ont obligé d'ignorer : de rapeller aux autres celles qui dans le cours des tems s'effacent souvent de la mémoire la plus fidèle et enfin d'être utiles a toutes les classes que nous avons eu en vue, nous avons rempli la tâche que nous nous étions imposée ; et nous nous trouvons bien dédommagés de la peine qu'exigent de pareilles recherches ; comme l'attention la plus scrupuleuse est souvent exposée a des fautes involontaires, nous nous soumettrons toujours au jugemeut d'un public éclairé et aux observations d'une critique solide et judicieuse.

MELANGES

HISTORIQUES ET LITTERAIRES.

ACADEMIES *.

ORIGINE DES ACADEMIES.

LES nations polies ont toujours été distinguées des peuples barbares par la culture des Lettres. Mais si dans tous les tems la politesse a du son accroissement à la perfection des arts, les arts ne sont arrivés à leur perfection que par la noble émulation des grands hommes qui ont travaillé à l'envi, à les rendre utiles à la société.

* Ce mot vient d'*Academus*, riche citoyen d'Athènes. Platon rougissant, dit on, de son embonpoint, choisit exprès, aux environs de cette ville, le jardin d'*Academus* pour y établir son école de philosophie à laquelle il présida pendant quarante ans; de là, le mot Latin, *Academia*, Académie.

Les Grecs sont les premiers en date ; ils nous ont transmis toutes leurs sciences ; ils nous ont appris les différens moyens d'y faire des progrès, et ils n'en trouvèrent pas de plus sûr que d'allumer parmi les beaux esprits une émulation louable, en décernant des couronnes au savant et à l'athlète pendant la solemnité des jeux Olympiques.

Ces jeux, les plus célèbres de l'antiquité, attiroient, de quatre ans en quatre ans tous les Grecs à Pise ; et ce prodigieux concours de peuple excita les orateurs, les historiens et les poëtes, à y lire publiquement leurs ouvrages. Les suffrage de toute la Grèce assemblée étoit, sans doute, une voie courte de se faire un grand nom ; c'est dans ce nombreux auditoire qu' Hérodote lut une ébauche de son histoire la premiere année de la quatre vingt troisième Olympiade *, quatre cent quarante huit ans avant J. C. ; et dès lors cet habile ecrivain acquit cette haute réputation qui lui fit donner le nom de, Père de l'Histoire. Lysias, son contemporain, prit la même route pour faire éclater son éloquence ; il récita aux jeux Olympiques, selon Plutarque, une harangue dans laquelle il félicita les Grecs de ce que, par leur réunion, ils avoient humilié la puissance de Denis, tyran de Syracuse. Athènes ouvrit aux poëtes une carrière, moins glo-

* Nous venons, de dire que les jeux Olympiques se célébroient de quatre ans en quatre ans ; l'espace de tems qui s'écouloit entre ces jeux, étoit appellé, *Olimpyade* ; cette époque étoit la manière de compter des Grecs.

rieuse à la vérité que celle de Pise, mais où les couronnes étoient plus fréquentes. Cimon, après la conquête de l'île de Cyros, rapporta en cette ville les os de Thésée pour obéir à un oracle ; cet événement parut si intéressant qu'on voulut en éterniser la mémoire par une dispute entre les poëtes tragiques : là, des juges tirés au sort décidoient du mérité des poëmes et adjugeoient le prix au vainqueur. Sophocle, encore tout jeune, osa entrer en lice et soumettre à cet examen sa première pièce ; Eschile, toujours applaudi, s'étoit emparé du théâtre; et la prévention ou la brigue auroit fait rendre un jugement plus favorable au nouveau poëte, si l'Archonte * s'écartant de la règle n'eut nommé pour juges Cimon lui-même et neuf autres généraux qui rendirent à Sophocle une entière justice. Le dépit d'Eschile et son prompt départ pour la Sicile, prouvent que l'on étoit infiniment sensible à cette préférence, et que l'on faisoit les derniers efforts pour la mériter. Une telle distinction animoit les esprits, piquoit et reveilloit l'industrie, et porta le poëme dramatique au plus haut point de perfection ; au reste, ce qui est bien remarquable, c'est que les rois mêmes n'étoient pas in-

* Ce nom étoit donné, en général, aux premiers magistrats d'Athènes dont le nombre étoit de neuf, mais plus particulièrement au premier. Le second étoit appellé, *Basileus* ; le troisième, *Polemarch* ; sa dignité étoit inférieure ; enfin les six autres étoient nommés indistinctement, *Thesmothetes*. Cette différence dans les appellations venoit de la différence dans le pouvoir et l'autorité.

différens pour ces marques d'honneur. Denis le tyran, au rapport de Diodore, fit jouer à Athènes, dans la fête de Bacchus, une pièce qu'il avoit composée ; et le prix qu'il remporta, en cette occasion, ne le toucha pas moins que le gain d'une bataille. Hérodote, non content des applaudissemens qu'il avoit reçus aux jeux Olympiques, voulut encore lire en public son histoire pendant la solemnité des Panathénées *. La célébrité de cette fête s'accrut par les combats de musique ; Périclès proposa le décret de cet établissement, et le peuple l'élut juge et distributeur des prix ; ce puissant protecteur des Muses mit ces sortes de disputes dans un bel ordre ; il y a même lieu de croire qu'il détermina les sujets qui devoient être mis en chant, car ces combat n'intéressoient pas moins les poëtes que les musiciens, et les sujets des poëmes n'étoient nullement arbitraires, mais pour ainsi dire de commande ; ils avoient pour but la gloire des grands hommes qui avoient servi fidélement la république, tels que Harmodius et Aristogiton, ces illustres libérateurs de leur patrie, et Thrasibule

* Fêtes en l'honneur de Minerve, patrone d'Athènes. Ces fêtes furent d'abord établies par Ericthée où Orphée, et appellées, *Athénées*. Dans les premières années de leur institution, elles ne duroient qu'un jour ; elles étoient distinguées en deux classes, les grandes et les petites ; les grandes s'observoient tous les cinq ans, commençant le 22 du mois appellé, *Hecatombeon* où le 7 de Juillet ; les petites se célébroient tous les trois ans, commençant le 21 où 22 du mois appellé, *Thargelion*, qui répond au 5 où 6 du mois de Mai.

qui chassa les trente tyrans. Ainsi, la poësie et la musique, loin d'amolir les cœurs, rendoient la vertu aimable, et portoient les citoyens aux actions louables.

Les Romains si mirent fort tard a cultiver les Belles-Lettres ; mais à peine eurent ils gôuté les charmes de la poësie, qu'ils voulurent tous être poëtes ; et le changement alla si loin à cet égard, sous l'empire d'Auguste, que les pères et les enfans, si l'on en croit Horace, ne soupoient qu'avec une couronne de lierre sur la tête, dictant leurs vers à des copistes. Dans la suite, il se forma des assemblées nombreuses où les auteurs récitoient les pièces qu'ils vouloient donner au public ; les personnes les plus qualifiées tenoient à grand honneur la réputation de poëte : témoin ce Sentius Augurinus qui lut trois jours de suite ses petites poësies, et qui, probablement, est le même qui fut Consul la quinzième et la seizième années de l'Empereur Adrien ; témoin Pline le jeune que Trajan éleva au consulat, à la charge de trésorier de l'épargne et à la dignité d'augure, et qui lisoit ses poëmes dramatiques et ses poësies lyriques. Tout genre de littérature étoit du ressort, de ces savantes assemblées, leurs suffrages répondoient de ceux du public, et leurs avis éclairoient les écrivains sur les deffauts que l'amour-propre leur avoit cachés ; ainsi, ce même Pline qui, pour satisfaire à la coutume, avoit prononcé dans le Sénat le panégyrique de Trajan, ne voulut laisser à la postérité l'éloge de ce prince qu'après avoir pressenti le gôut de ses amis et

profité de leur critique. Telle étoit la conduite, non seulement des orateurs mais encore des historiens; le célèbre Nonianus en est une preuve; il lisoit publiquement ses ouvrages, et l'Empereur Claude honora l'auditoire de sa présence; dans le siècle précédent et sur la fin de la république, les philosophes faisoient entre eux des conférences sur les matières de leur profession. Cicéron avoit dans sa maison de *Tusculum* aujourdhui *Frascati* deux endroits destinés à ces entretiens philosophiques qu'il nommoit l'un le Lycée*, où étoit sa bibliothèque, et l'autre l'académie, espèce de gymnase situé au bas de ses jardins; il est à remarquer que ces lieux n'avoient de commun que le nom avec ceux que Platon et Aristote ont rendu si célèbres: ceux-ci étoient des ecoles publiques pour l'instruction de la jeunesse; dans ceux-là un certain nombre de savans s'assembloient pour agiter des questions philosophie.

Les Romains s'étant rendus maîtres des Gaules, y firent fleurir les Lettres; il est vrai qu'ils trouverent dans ce pays d'heureuses dispositions pour les sciences et les beaux arts, car les Bardes † y avoient cultivé la

* C'étoit une place célèbre sur les bords du fleure, *Ilissus*, dans l'Attique, où Aristote enseigna pendant douze ans la philosophie; on nommoit sa secte la secte des *Péripatéticiens*, parcequ'il donnoit ses leçons en se promenant.

† Les Druides, dont nous parlerons dans la suite, étoient les prêtres des Gaulois et des Bretons; ils étoient partagés en différentes classes et appellés, *Bardi*, *Eubages*, *Vates*, *Semnothei*, *Serronides*, et *Samothei*.

poësie et les Eubages la philosophie, mais ils joignirent à ces connaissances celle de la réthorique ; et l'Empereur Caïus établit à Lyon des combats d'éloquence où les vaincus étoient obligés de faire l'éloge des vainqueurs et de fournir le prix qui leur étoit du ; on dit même que ceux qui avoient tout-à-fait mal réussi étoient condamnés à effacer leurs pièces avec la langue sous peine d'être punis à coups de ferule ou d'être jettés dans le Rhône ; ces disputes se faisoient devant l'autel d'Auguste et pendant les jeux qui s'y célébroient.

Marseilles ne négligea pas les Belles Lettres qu'elle tenoit des Phocéens ses fondateurs * cette ville entretenoit des professeurs qui enseignoient les sciences des Grecs, et son académie étoit le siège des études.

Leur chûte suivit de près celle de l'empire ; les lettres ne jetterent plus qu'une faible lueur sous la domination des barbares, et elles s'éteignirent entièrement pendant les désordres du dixième siècle †. On vit renaitre les arts au bout de trois cents ans, et la poësie fut la, première qui dissipa en Italie les sombres ténèbres de l'ignorance. On sentit bientôt que les

Le mot, *Druide,* vient du mot Grec, Δρυς, chêne, parceque les bois et les lieux solitaires étoient les endroits ordinaires de leur residence. Comm. Cæs. 6. c. 13.

* Habitans de Phocée, ville maritime d'Ionie, dans l'Asie mineure ; on donne quelquefois à Marseilles, *Massilia,* l'épithète de *Phocaïca* et de *Phocæenses* à ses habitans.

† L'ignorance devint si grande et les livres si rares vers la fin du onzième siècle, que Grécie, Comtesse d'Anjou, acheta un

récompenses servent d'aiguillon à l'émulation, et que sans l'émulation les arts languissent ; on rétablit donc l'ancien usage de couronner les poëtes, qui avoit été aboli par l'Empereur Théodose, parcequ'il faisoit partie des jeux Capitolins. Albertino Mussati reçut la couronne de laurier en 1329, et Pétrarque en 1341, immédiatement après Mussati. Les autres nations suivirent l'exemple des Italiens. Les Allemands donnerent le titre de Poëte Laureat à Conradus Celtes Protuccius, sous l'Empereur Frédéric III. et les Espagnols à Arrias Mortanus, et à Ausias March, qui vivoit quatre-vingts ans après Pétrarque, que l'on peut regarder comme le premier âge du rétablissement des Lettres ; on renouvella en France les combats littéraires, et ils eurent pour objet la poësie ; les troubadours l'avoient mise à la mode, mais née dans le sein de la barbarie, elle se ressentoit encore de son origine ; on songea alors à exciter les poëtes par des marques d'honneur, à faire quelque chose de plus parfait que ceux qui les avoient précédés ; et dans cette vue Clémence Isaure, de la maison des Comtes de Toulouse, donna un fond dont le revenu devoit être employé à une violette d'or pour celui qui feroit les plus beaux vers. Tel fut le commencement des jeux Floreaux ; d'un autre côté, on vit naître vers

recueil d'homélies, deux cents brebis, un muid de froment, un autre de seigle, un troisième de milet et un certain nombre de peaux de martre. Hen. t. 1. p. 154.

la fin du règne de Charles V,* de faibles essais du poëme dramatique sous le nom de *Chant Royal*, et il se forma certaines sociétés où l'on jugeoit du succès de ces petites pièces.

La Poësie Italienne eut des commencemens plus heureux : elle dut sa naissance à Dante et son accroissement à Bembe, au Trissin, au Tasse et aux autres Poëtes du 16e. siècle. La Poësie Française n'a jetté une vive lumiere que sous les règnes de Louis XIII,† et de Louis XIV.‡ Deux causes principales, dit l'auteur de la France littéraire, ont produit, à ce que l'on peut penser des effets si différens. Premièrement la langue Italienne, portée à un certain point de perfection pendant le quatorzième siècle, fut épurée par les auteurs qui fleurirent dans le seizième ; en second lieu, les académies qui se formerent en Italie, eurent soin de maintenir les différens dialectes, et même de les fixer par des règles invariables.

L'Académie de Florence parut avec éclat. Elle fut fondée dans le treizième siècle, tems de barbarie

* Couronné en 1322, et mort le 1 de Février, 1328.

Il y eut en France, jusqu'à cette époque, un grand nombre de Poëtes. Le Président Fauchet, dans un ouvrage intitulé, "Recueil et Origine de la Langue et Poësie Françoises," donne l'extrait de cent vingt sept poëtes qui tous avoient écrit avant la fin du treizième siècle. Hen. t. 1. p. 24.

† Fils de Henrie IV ; né en 1601 ; succéda à son père en 1610, et mourut en 1643.

‡ Fils de Louis XIII. ; né en 1638 ; succéda à son père en 1643, et mourut en 1715, a 77 ans.

pour les lettres, par Bruneto Latini qui réveilla le goût des beaux arts. Cette ecole forma d'abord Calvacanti et le Dante; elle soutint et perfectionna la langue Italienne, et opposa ensuite un excellent dictionnaire aux abus qui s'y étoient introduits.

L'Académie de Rome étoit florissante dans le quinzième siècle puisqu'elle donna la couronne poëtique vers l'an 1453, à un Andrelini qui prit le nom de Publius Faustus.

Le siècle suivant vit la naissance de plusieurs Académies, entre autres, de celle de Véronne et de Pérouze. La première dut son origine, en 1543, à une assemblée d'amateurs de musique qui, peu de tems après, embrasserent toutes sortes d'études. Octavius Plato, médicin de profession, contribua beaucoup à l'établissement de la seconde dont il publia l'histoire.

Nous passerons sous silence les Académies des *Ricovrati* de Padoüe, des *Intrepidi* de Ferrare des *Asserati* de Naples, des *Solinghi* de Turin, &c.

L'Académie Française est la première époque de l'établissement des Académies en France. Ce n'est pas que, dans le siècle précédent, on n'ait vu, dans ce royaume des assemblées de gens de Lettres. Sous Louis VII. vers l'an 1180, Thibaut, Comte de Champagne et Roi de Navarre; Pierre Mauclerc, Duc de Bretagne; Charles, Comte d'Anjou, et Raoul, Comte de Soissons, avec un grand nombre de poëtes parmi lesquels on distinguoit Gacès Brulé, Seigneur du premier rang, s'assembloient souvent

pour examiner leurs ouvrages ; et le Comte de Champagne ne dédaignoit pas de présider à cette assemblée qu'on doit regarder comme la première académie Française*. Il s'en tint encore une du tems de Ronsard à St. Victor où Charles IX. † alla plusieurs fois ; mais ces associations n'avoient ni lieu fixe, ni règlemens munis de l'autorité publique ; ainsi sous le règne de Louis XIII. Gaston, Duc d'Orléans, faisoit tenir chez lui de savantes conférences où l'on arrivoit préparé sur les matières qu'il avoit indiquées ; et M. Conrart recevoit dans sa maison ses amis particuliers ‡ pour y parler de Belles Lettres.

* Vely, Hist. de Fr. t. 3. p. 246.

† Il monta sur le trône à l'âge de dix ans, après la mort de François II. son frère. Catherine de Medicis eut l'administration du royaume pendant sa minorité. Il mourut en 1574, agé de 24 ans.

‡ MM. Godeau, de Gombauld, Gyri, Habert, l'Abbé de Cérisy son frère, de Serisay et de Malleville. On fut d'accord de garder, sur ces assemblées qui avoient lieu une fois par semaine, le plus profond silence ; celui qui y manqua le premier fut M. de Malleville ; il en dit quelque chose à M. Faret qui venoit de faire imprimer un ouvrage ; celui-ci en parla a MM. Desmarets et de Boisrobert ; ce dernier désira d'assister à ces assemblées, et il n'y avoit pas moyen de lui en refuser l'entrée, vu la haute faveur dont il jouissoit auprès du Cardinal de Richelieu : son esprit, sa gaîté contribuoient beaucoup à la santé du ministre : M. Citois, son médecin avoit coutume de lui dire, " Monseigneur, nous ferons tout ce que nous pourrons pour votre santé, mais toutes nos drogues seront inutiles si vous n'y

L'Académie Française fut établie par édit du Roi en 1635. Ses premiers protecteurs furent le Cardinal de Richelieu et le Chancelier Seguier. Louis XIV. et Louis XV. prirent ensuite cette académie sous leur protection.

L'Académie Royale des Inscriptions et Belles-Lettres fut établie en 1663, sous le ministère de M. Colbert. C'est proprement en 1701, qu'elle a reçu sa forme par les soins de M. l'Abbé Bignon.

L'Académie Royale de Peinture et de Sculpture fut fondée par Louis XIV. en 1648. En 1667, le Roi érigea une Académie Française à Rome avec un directeur choisi parmi les peintres de l'Académie de Paris pour guider les elèves pensionnaires, peintres, sculpteurs, architectes qui, ayant donné des preuves de capacité, alloient se perfectionner en étudiant les grands peintres d'Italie et les antiques monumens de sculpture et d'architecture qu'on voit dans ce pays.

L'Académie Royale d'Architecture fut établie en 1671.

mêlez une drachme de Boisrobert." Parmi les conversations qu'ils avoient souvent ensemble, M. de Boisrobert fit au cardinal un recit avantageux de la petite assemblée qu'il avoit vûe et des personnes qui la composoient: dès lors le ministre forma le projet de réunir les beaux-esprits en une compagnie où le mérite seul fut placé; projet qu'il exécuta peut de tems après. Pelisson, Hist. de l'Acad. Fr. p. 5. édit. de 1688.

L'Académie Royale de Chirurgie fut établie en 1731.

La Société Royale de Londres fut établie par Charles II. en 1662.

L'Académie de Peinture, en 1768.

LANGUES.

LANGUE GRECQUE.—Les Grecs, semblables à beaucoup d'autres peuples, étoient, dans le commencement, plongés dans un état de barbarie, couverts de peaux, comme des sauvages et vivant, pour ainsi dire, à la manière des bêtes; mais entourés de voisins toujours prêts à leur communiquer leur langage et leurs sciences, ils ne restèrent pas long-tems en arrière des peuples qui, dans la suite, contribuèrent à leur perfection. Ils reçurent des Phœniciens le commencement de leur alphabet qui n'étoit que de seize lettres; ils n'eurent que ce nombre jusqu'au siège de Troye; Palamedes en ajouta quatre, et Simonides de Mélos quatre autres. Ces peuples leur communiquèrent aussi l'ecriture.

Phœnices primi, famæ si creditur, ausi
Mansuram rudibus vocem signare figuris. LUC.

C'est de lui (le peuple Phœnicien) que nous vient cet art ingénieux
De peindre la parole, et de parler aux yeux,
Qui, par les traits divers de figures tracées,
Donne de la couleur et du corps aux pensées. BRÆB.

Les Grecs n'adoptèrent pas seulement les caractères des Phœniciens, ils suivirent encore la direction de leurs lignes de droit à gauche * ; ensuite ils s'avisèrent d'écrire par sillons, c'est-à-dire, en retournant de la gauche à la droite, puis de la droite à la gauche alternativement † ; enfin ils écrivirent, comme nous faisons aujourdhui, en recommençant toutes les lignes de gauche à droite ‡.

Il est aisé de juger que Cadmus introduisit, dans ce même pays la langue Phœnicienne, laquelle venant à se meler avec celle que parloient les descendans d'Hellen, forma enfin la langue Grecque ; c'est à peu près de cette manière qu'on vit naître les différens dialectes.

Plusieurs troupes de Grecs, cherchant de nouvelles demeures, les Ioniens et les Eoliens, passèrent en Asie, et s'établirent dans les deux contrées qui, de leurs noms, furent appellées, Ionie et Eolie ; le langage de leurs descendans prit aisément une teinture de celui des anciens Asiatiques ; de là le dialecte Ionien et le dialecte Eolique ; le Dorique paroit plus ancien ;

* L'invention de l'ecriture fut apportée aux Grecs en même tems que leurs lettres, par Cadmus, fils d'Agenor, roi de Phœnicie. Dic. Lamp.

† Pausanias Arcad. Les Latins, dans les commencemens, écrivirent de même, et de là, selon Marius Victorinus, est venu le mot, *versus* Rouss. Essay sur l'Origine des Langues. t. 2. p. 236.

‡ Rouss. ibid.

il vient, sans doute, des enfans de Dorus, second fils d'Hellen.

Ces dialectes différens n'étoient point, comme on pourroit se l'imaginer, des manières de parler grossières et corrompües, semblables à celles qui ont cours dans nos provinces : chaque dialecte étoit un idiôme, parfait qui avoit ses beautés particulières. Hérodote employa l'Ionien ; Thucydides se servit de l'Attique. Quoiqu'on remarque une grande pureté de style et une élégance particulière à ces deux historiens, il faut pourtant avouer que le dernier dialecte l'emporte sur tous les autres.

Par Atticisme on entend un discours qui semble dicté par la nature ; où ce n'est que goût, qu'agrément, que grâces légères ; qui est assaisonné d'un certain sel qui se fait vivement sentir ; en un mot, où tout est bien olit*. Cette politesse, propre à Athènes, étoit si généralement répandue dans l'Attique † que Théophraste, qu'on loue, avec raison, pour la douceur du style‡, fut reconnut étranger par une simple fruitière, à je ne sais quoi qui lui manquoit.

La langue Grecque ne fut pas toujours renfermée dans la Grèce, Carnéades, Critolaüs et Diogène‖,

* Ut benè dicere, it sit atticè dicere. Cic. de opt. Orat. n. 13.

† Province de la Grèce.

‡ Cic. de claris Orat.

‖ Voiez les Orateurs Grecs.

députés d'Athènes à Rome, inspirèrent à la jeunesse Romaine un ardent désir d'apprendre les lettres Grecques ; les Romains les plus illustres commencèrent à s'attacher les plus savans hommes de la Grèce, et à les tenir auprès d'eux ; Scipion, Lælius, et Furius, leur en donnèrent l'exemple *, et la passion qu'on eut pour cette nouvelle Littérature, alla si loin, que le vieux Caton craignoit que les jeunes gens ne quittassent la gloire des armes, pour l'honneur de savoir et de bien dire †.

Depuis le premier Africain jusqu'à Cicéron, c'est-à-dire, pendant près de quatre-vingts ans, les Romains donnèrent une forte application à la langue Grecque : ainsi, la Grèce assujettie aux Romains, s'assujettie, à son tour, ses propres vainqueurs ‡ ; elle devint l'Ecole des beaux arts, et conserva sa réputation assez avant sous les Empereurs.

Cependant la langue Grecque dégénéroit insensiblement : ceux qui l'enseignoient, et qu'on nommoit Grammairiens, préferoient trop le frivole au solide, et le mauvais goût avoit gagné chez les Romains : il ne faut donc pas s'étonner si, sous l'Empire d'Adrien, on écoutoit un Ptolomée Chennus, et si l'on faisoit quelque cas d'un Léandre Nicanor, d'un Diogénien et d'un Jason : les princes les plus polis

* Cic. de Oratore, lib. 2. n. 55.

† Plutarque, Vie de Caton le Censeur, version d'Amiot.

‡ Græcia capta ferum victorem cepit.
Hor. Epist. 1. lib. 2. Traduction du P. Tarteron.

traitoient favorablement ces Grammairiens ; d'ailleurs l'étude de la langue Grecque étoit dès-lors le fondement de toutes les études, même pour les princes. Thélèphe et Héphestion montrèrent le Grec a l'Empereur Lucius Verus *.

La langue Grecque continuoit dans sa chûte ; et la grammaire empiroit à mesure que l'empire Grec perdoit de son lustre ; les grammairiens, toutefois, dont la principale tâche étoit l'explication des bons auteurs conservèrent la belle littérature ; les Scholiastes fixoient la tradition des anciens usages et des coutumes ; ils jettoient de grandes lumières sur les textes, soit par les différentes leçons, soit par les citations de plusieurs auteurs qui sont péris depuis.

Accens.—On peut rapporter a ces derniers tems l'invention des accens, si utiles pour bien entendre les ecrivains Grecs : ceux qui voudroient les renvoyer a des tems plus reculés seroint bientôt démentis par les inscriptions et les anciens manuscrits.

Les Grecs paroissent donc être les premiers qui aient introduit l'usage des accens dans l'écriture ; mais leurs accens n'avoient pour objet que les inflexions de la voix, en tant qu'elle peut être élevée ou rabaissée.

L'accent aigu (') que l'on écrivoit de droit à gauche, marquoit qu'il falloit élever la voix en prononçant la voyelle sur laquelle il étoit écrit. L'ac-

* Capitolin. Vita L. Veri.

cent grave (`) marquoit, au contraire, qu'il falloit rabaisser, la voix. L'accent circonflexe (^) est composé de l'aigu et du grave : dans la suite les copistes l'arrondirent de cette manière (~), ce qui n'est en usage que dans le Grec : cet accent étoit destiné à faire entendre qu'après avoir d'abord élevé la voix, il falloit la rabaisser sur la même syllabe *.

Les Latins avoient aussi cette élévation de la voix ; ils la relevoient sur l'*a* du nominatif, et la marquoient par un accent aigu *Musá :* à l'ablatif, ils l'élevoient d'abord et la rabaissoient ensuite, comme s'il y avoit eu, *Musâ :* et voilà l'accent circonflexe que nous avons conservé dans l'écriture quoique nous en ayons perdu la prononciation †.

La Langue Grecque fut presque tout-à-fait inconnue en Occident pendant plusieurs siècles. Vers la fin du quatorzième, Emmanuel Chrysolore, ayant été envoyé par Jean Paléologue pour demander du secours aux princes de l'Europe, contre Bajazett qui assiégeoit Constantinople ‡, fixa son séjour en Italie, après la mort de son maître, et professa la langue Grecque à Venise, puis à Florence et ensuite à Pavie, sous la protection du duc Jean Gallas ‖ : de son Ecole sortirent François Philelphe, Espagnol :

* Dumarsais. Principes de Gram. p. 643.

† Ibid. p. 637.

‡ C'est l'ancienne Bisance ; Constantin lui donna dans le troisième siècle le nom de Constantinople.

‖ Thevet ; Vies des Hommes Illustres. l. 2. c. 45.

Ambroise, moine de Colchester, en Angleterre ; François Barbaro, &c. Dans la suite, quand Mahomet II. prit Constantinople, en 1453, tous les Grecs, qui aimoient les beaux arts, se réfugièrent en Italie, et y furent reçus avec distinction par le célèbre Laurent de Médicis.

Lascaris*, après avoir dressé la belle bibliothèque de Florence, vint en France, et jetta, à Fontainebleau, les fondemens de la bibliothèque du roi, et à Paris celle du Collège Royal ; Budé, son illustre disciple, qui avoit contribué à ces deux établissemens, communiqua aux Français le goût de l'érudition Grecque.

L'étude de cette langue fit alors dans ce royaume les progrès les plus rapides ; les personnes les plus qualifiées en firent leurs délices : Henri de Mesmes † savoit non seulement le Grec, mais il récitoit tout Homère ‡ ; on n'avoit point encore abandonné aux pédans une langue seule capable d'inspirer la vraie politesse. Les anciens grammairiens préférant toujours la solitude de leur cabinet au commerce du monde et de la société, acquéroient insensiblement cette rusticité qui les rendoit souvent méprisables ; cependant, incapables de sentir des beautés qui avoient

* Savant dans la langue Grecque ; il quitta Constantinople, quand cette ville fut prise par Mahomet II.

† Il viroit vers le milieu du seizième siècle.

‡ Rollin, manière d'enseigner les belles lettres, t. 1. l. 1. ch. 2. art. 1.

pour eux trop de finesse, ils n'ont pas laissé de travailler utilement pour ceux qui sont venus après eux, et ils leur ont épargné bien des recherches : les uns ont donné d'excellentes éditions des bons auteurs, et publié des ouvrages auparavant inconnus ; de ce nombre sont, dans le seizième siècle, Jean Fambuc, premier éditeur d'Aristénete, d'Eunape, d'Hésichius, &c. et Arnaud de Lens qui, au rapport de M. de Thou*, tira de la poussière les livres de Joseph contre Appion ; les autres ont éclairé par des notes les écrits des anciens, et en ont donné d'assez fidèles traductions Latines : quelques uns enfin ont composé des grammaires, avec beaucoup d'exactitude, tels sont, Clénard, Gretser, Vossius, Weller. Ceux qui parmi les François se sont attachés à la grammaire Grecque, ont apporté à cette étude et plus de critique et plus de goût ; sans se borner à la lettre de leurs auteurs, ils en ont pénétré l'esprit ; ils en ont saisi les pensées fortes ou sublimes, les tours naïfs et délicats ; rien ne leur a échappé †, et même par un travail aussi pénible qu'utile, ils n'ont pas négligé ce Latin informe que la barbarie de nos pères avoit substitué à la langue des anciens Romains ‡.

Après avoir suivi, d'une manière succincte et conforme à ce que nous avons remarqué, l'origine et la marche de la langue Grecque, nous avons cru devoir

* Hist. sui temp. ad an. 1501.

† Mr. Mde. Dacier ; MM. Boivin, Tourreil, &c.

‡ M. du Cange, dans ses deux glossaires.

citer ceux qui en connoissoient mieux le génie et les beautés comme Orateurs, comme Poëtes, comme Historiens, et comme Grammairiens. Quelques anecdotes que nous rapporterons rendront plus intéressans des personnages dont on rencontre si souvent les noms dans les auteurs, et qui ayant été l'ornement de la Grèce, se sont distinguées dans une langue qui fait encore aujourdhui les délices de tous les savans : nous suivrons le même plan en parlant de la langue Latine.

ORATEURS GRECS.

Demosthenes.—Ce prince des orateurs Grecs qui dans sa jeunesse, étoit surnommé Batullus à cause de son air efféminé, naquit à Athènes d'un citoyen assez riche qui faisoit valoir des forges. La nature ne lui accorda pas d'abord tous les talens propres à l'éloquence qu'il acquit dans la suite. Avec des cailloux qu'il mettoit dans sa bouche et qu'il conservoit en parlant très haut, il parvint à délier sa langue, et à acquérir une bonne prononciation : il s'apprit encore à bien placer ses épaules, en s'exerçant dans une espèce de tribune au dessus de laquelle pendoit une hallebarde dont la pointe l'avertissoit de ne pas tant les hausser : il prononçoit ses harangues devant un miroir afin de mieux régler son geste : il s'enfermoit dans des lieux souterrains, pour y travailler à la

lueur d'une lampe, la tête à demi rasée; dans cet état bizarre, il étoit plusieurs mois sans paroître; il sortoit quelquefois de sa retraite, et alloit haranguer les flots de la mer, pour se précautionner contre le bruit et le tumulte des assemblées populaires, lorsqu'il seroit dans la tribune aux harangues; il avoit surtout une grande difficulté à prononcer la lettre *R*, mais il la vainquit d'après les avis d'Eubulides, philosophe de Milet dont il fut un des disciples, et qui l'encouragea à la persévérance.

Démosthènes, devenu grand orateur, eut ses faiblesses; il fut exilé par un trait qui fit tort à sa gloire. Alexandre, en partant de Babylone pour aller combattre Darius, roi de Perse, laissa ses trésors entre les mains d'un nommé Harpalus: celui-ci comptant sur la défaite d'Alexandre, dissipa une grande partie des trésors de ce prince, mais Darius fut vaincu, et le vainqueur, informé de la conduite d'Harpalus, revint à Babylone pour en tirer vengeance; celui-ci, sans attendre son retour, prit la fuite chez les Athéniens: le monarque demanda qu'il le lui livrassent; ils balancèrent sur le parti qu'ils avoient à prendre; Démosthènes leur conseilla de le livrer, mais ce même Harpalus imagina alors d'envoyer une coupe d'or à Démosthènes qui la reçut: l'affaire fut remise en délibération; grand embarras pour Démosthènes; comment oser changer d'avis? Pour n'être soupçonné de rien, il feignit d'avoir un rhume: il vint à l'assemblée, le cou enveloppé, mais l'imposture de l'orateur fut découverte et punie par l'exil:

enfin il prit la fuite à la bataille de Chœronnée livrée par ses conseils ; et prêt de tomber entre les mains de ses ennemis qui le faisoient poursuivre, ils s'empoisonna, l'an 322, avant J. C.

Démosthènes a été, avec raison, comparé par Æschines son rival à une syrène, pour la mélodie de ses expressions. On peut dire qu'aucun orateur n'a exprimé avec plus d'énergie que lui les différens mouvemens de haine, de ressentiment ou d'indignation. Il aimoit tellement l'étude qu'il a transcrit, huit ou dix fois, l'histoire de Thucydides dont il possédoit toute la force et l'énergie.

Les meilleures éditions des ouvrages de Démosthènes sont celle de Wolfius, in fol. Francfort, 1604, et celle de Reiske, 14 vol. in 8vo. Leipsik.

Æschines.—Ce célèbre orateur Grec naquit à Athènes, 397 ans avant l'Ere Chrétienne. Il fut le rival de Démosthènes, et le seul de ses contemporains qui put lutter contre lui ; les Athéniens admirèrent Démosthènes et furent charmés d'entendre Æschines. Telle étoit l'estime qu'ils faisoient de ses écrits, qu'ils donnèrent le nom des trois Graces aux trois harangues qui nous restent de lui, et celui des neuf Muses à neuf de ses Epitres.

Æschines se vantoit de descendre d'une famille noble ; Démosthènes lui reprochoit d'être le fils, d'une courtisanne : de là, une inimitié qui éclata entre ces deux orateurs a la cour de Philippe, roi de Macédoine où ils furent envoyés comme ambassadeurs :

mais le caractère d'Æschines avoit éprouvé une tache par le présent qu'il avoit reçu du prince Macédonien, dont la tyrannie avoit été jusques-là le sujet général de sa déclamation.

Quand les Athéniens voulurent, par une couronne d'or, récompenser les travaux de Démosthènes, Æschines accusa Ctésiphon qui la proposa, et c'est à leur dispute que nous redsommes evables des deux célèbres discours, *de Corond.*

Æschines, ayant été vaincu par l'éloquence de son rival, fut exilé à Rhodes : comme il partoit d'Athènes, Démosthènes courut après lui, et le força d'accepter une somme d'argent : étant parmi les Rhodiens, il leur lut ce qu'il avoit dit contre Démosthènes, il fut très applaudi ; ensuite on lui demanda la replique de Démosthènes, les applaudissemens redoublèrent, " Ah ! dit Æschines, quelle eut été donc votre admiration si vous eussiez entendu Démosthènes lui-même."

Æschines mourut à Rhodes, ou selon quelques uns à Samos, agé de 75 ans.

Il ne reste de lui que trois discours qui sont ordinairement réunis a ceux de Lysias.

Hyperides.—Célèbre orateur Grec d'Athènes, disciple de Platon et de Socrates, et long-tems le rival de Démosthènes dont il découvrit l'imposture dans l'affaire d'Harpalus. Il défendit avec courage la liberté de la Grèce contre les entreprises des Macédoniens ; après la bataille de Cranon, il fut pris vi-

vant ; et on dit qu'il se coupa la langue pour ne pas révéler les sécrets de son pays.

Il fut mis à mort par ordre d'Antipater, 322 ans avant l'Ere Chrétienne.

ISOCRATES.—Célèbre orateur Athénien ; le premier, suivant Ciceron, qui ait introduit, dans la langue Grecque, cette harmonie qui en fait la prémière des langues.

Il mourut de chagrin après avoir appris que ses compatriotes avoient perdu la bataille de Charonnée.

CARNEADES.—Célèbre Philosophe et Orateur Grec. Il étoit tellement appliqué à l'étude qu'il ne pensoit pas à couper ses ongles et qu'il laissoit croître ses cheveux ; le Sénat Romain redoutoit la force de son éloquence. Les Athéniens, ayant été condamnés à payer une somme de 500 talents, pour avoir pillé la ville d'Oropus, envoyèrent à Rome trois ambassadeurs, Carnéades, Diogène le Stoïcien et Critolaüs : avant de paroître devant le Sénat, ils haranguèrent le peuple dans différentes parties de la ville : Carnéades surtout, se distingua par son éloquence ; Caton fit, en plein Sénat, la motion qu'ils fussent renvoyés sans être entendus, parceque, disoit il, il étoit très difficile de démêler la vérité d'après les raisonnements de Carnéades. Cependant ils furent admis et les cinq cents talents furent réduits à cent.

PERICLES.—Cet orateur acquit, par son savoir et par son éloquence, le surnom d'Olympien, c'est-à-dire, céleste ou divin. Lorsqu'il s'agissoit d'émouvoir, ses discours étoient si forts, qu'on disoit de lui qu'il éclairoit, qu'il tonnoit et qu'il portoit la foudre sur la langue. Thucydides, son compétiteur à la lutte, interrogé par Archidamus, roi de Lacédémone, lequel de lui ou de Périclès étoit la plus adroit à la lutte, répondit, " Quand j'ai vaincu Périclès, il prouve si bien que cela n'est pas, qu'il fait croire aux assistans mêmes le contraire de ce qu'ils ont vu."

Périclès fut aussi grand capitaine, habile politique et resta 40 ans à la tête de l'administration. Il étoit d'une famille noble d'Athènes, né de Xantipe et d'Agariste, et mourut âgé de 70 ans, environ 429 ans avant J. C.

LEPTINES.—Fameux orateur d'Athènes qui s'efforça de faire décharger le peuple des taxes dont il étoit accablé : Démosthènes s'y opposa.

LYSIAS.—Célèbre orateur, né à Syracuse. Il se distingua à Athènes, où il reçut son éducation, par son éloquence, par la simplicité, l'exactitude et la pureté de ses discours dont le nombre, suivant Plutarque, se monte à 425, quoiqu'on puisse le réduire à 230; de ceux-ci il n'en est parvenu jusqu'à nous que 34, dont les meilleurs éditions sont celle de

Taylor, in 8vo, Cantorb. 1740, et celle d'Auger, 2 vol. in 8vo, Paris, 1783.

Lysias mourut âgé de 81 ans, 378 ans avant l'ere Chrétienne.

POETES GRECS.

HOMERE.—Ce père de la poësie Grecque fleurissoit environ 960 ans avant J. C. et 300 ans après la prise de Troie. Il fut d'abord appellé *Mélégisène*, parcequ'on supposoit qu'il étoit né près du fleure Mélès : on ne sait pas au juste le tems ni le lieu de sa naissance. Sept villes se sont disputées l'honneur de lui avoir donné le jour.

Smyrna, Chios, Colophon, Salamis, Rhodos, Argos, Athenæ,
Orbis de patriâ certat, Homere, tuâ.

Homère s'étoit rendu à Phocée *, après avoir parcouru la plus grande partie de la Grèce, récitant de ville en ville, ses ouvrages, et trouvant, par ce moyen, celui de subsister. Le poëte Grec récita ses vers

* Phocée, aujourdhui, *Fochia*, ville maritime d'Ionie, dans l'Asie Mineure, entre Cumes et Smyrne, fondée par une colonie Athénienne. Elle a tiré son nom du mot *Phoca* veaux marins dont on voit une très grande quantité dans les environs. Dic. Lamp.

aux Phocéens * : ils en furent enchantés ; mais Thestorides, le bel-esprit de la ville et le Crœsus † de l'auteur, ne voulant pas s'en tenir à une admiration stérile, offrit à Homère de le loger, de le nourrir et de l'entretenir généralement de tout, à condition qu'il lui communiqueroit ses Poësies : Homère, réduit à la dernière indigence, se crut trop heureux d'accepter la proposition et livra tous ses poëmes ; à peine, son hôte les eut en sa disposition, qu'il s'en déclara l'auteur : pour mieux en imposer, il quitta Phocée et vint à Chio où Homère le poursuivit. Thestorides, sur la nouvelle de l'arrivée d'Homère, prit la fuite ; la pauvreté obligea Homère à cesser ses poursuites : il se fixa à Chio et y éleva une Ecole ; on voit à quatre miles de la mer, les sièges de ces disciples et sa chaire pratiquée dans un roc. Il se maria ; continua de faire des vers et composa l'Odissée.

Q. Calabar a écrit, vers le commencement du troisième siècle, un poëme Grec qui est comme une continuation d' l'Iliade d'Homère ; les meilleurs éditions de cet ouvrage estimé sont celle de Rhodoman, in 12mo. Hanovre, 1604, avec des notes de Dansqueius ; et celle de Pauw. L. B. in 8vo, 1734.

† Phocéens, habitans de Phocée. Cyrus ayant voulu les réduire sous sa domination ; ils passerent dans les Gaules et fonderent la ville appellée *Massilia*, aujourd'hui *Marseilles*.

‡ Crœsus, roi de Lydie, passoit pour le plus riche du monde.

Eustathius a fait de très bons commentaires d'Homère ; la meilleure édition est celle de Bâle, 3 vol. in fol. 1560.

Des meilleures éditions de l'Iliade et de l'Odissée d'Homère sont celle de Barnes, Cantorb. 2 vol. in 4to. 1711 ; celle de Glascow, 2 vol. in fol. 1758 ; celle de Berglerus, Amst. 2 vol. in 12mo. 1707 ; celle du Dr. Clarke, de l'Iliade, 2 vol. in 4to. 1729, et de l'Odissée, 1740 ; et celle d'Oxford, 5 vol. in 8vo. 1780. Cette dernière édition contient des scholies, des hymnes et un index.

Homère étoit aussi le nom d'un de ces poëtes Grecs appellés, *Pleïades*. Il naquit à Hieropolis, 263 ans avant J. C. Il a écrit 45 tragédies qui ne sont pas parvenues jusqu'à nous.

Hesiode.—Célèbre poëte de la Béotie dans la Grèce. Il vivoit du tems d'Homère sur lequel il a quelquefois remporté la victoire aux Jeux Olympiques ; il est le premier qui a écrit un poëme sur l'agriculture. Hésiode, sans avoir le feu et la sublimité d'Homère, est admiré pour l'élégance de son style et la douceur de sa poësie. Il fut massacré par les enfans de Ganictor de Naupactum, son corps fut jetté dans la mer et rapporté par des dauphins sur le rivage ; il fut sur le champ reconnu ; et les meurtriers découverts par les chiens du poëte, furent, à leur tour, précipités dans la mer, 907 ans avant J. C.

Les meilleurs éditions des ouvrages d'Hésiode sont

selles de Robinson, in 4to, Oxford, 1737; de Loesner, in 8vo. Leip. 1778; et de Parme, in 4to. 1785.

TRYPHIODORE.—Poëte Grec et grammairien d'Ægypte dans le 6e siècle. Il a écrit un poëme en 24 livres suivant le nombre des lettres de l'alphabet Grec, sur la destruction de la ville de Troie; il a retranché dans chaque livre une lettre de cet alphabet; ainsi il n'y a point d'α dans le premier, de β dans le second, de γ dans le troisième, et ainsi des autres.

On appelloit ces sortes d'ouvrages Lypogrammatiques. Menagiana, t. 2. p. 201.

CHŒRILE.—Il y eut trois poëtes de ce nom, nés à Athènes. Le premier étoit un poëte tragique qui a écrit cent cinquante tragédies dont treize ont été couronnées aux jeux Olympiques; des deux autres, l'un étoit intime ami d'Hérodote; il écrivit un poëme sur la victoire que les Athèniens remporterent sur Xerxes: son ouvrage étoit si beau qu'il reçut une pièce d'or pour chaque vers, et fut, comme poëte, mis publiquement à côté d'Homère, l'autre étoit un des flatteurs et amis d'Alexandre: ce prince lui promit autant de pièces d'or qu'on trouveroit de bons vers dans ses poëmes, mais qu'il recevroit autant de coups qu'il y en auroit de mauvais: les poëmes furent éxaminés; il ne reçut huc six pieèces d'or et Alexandre lui tint parole pour le reste.

Sophocles.—Célèbre Poëte tragique Grec, surnommé l'Abeille et la Cyrène Attique, naquit à Athènes, 425, ans avant J. C. Elevé dans la suite à la dignité d'Archonte, il commanda l'armée Athénienne avec Périclès, et signala son courage en diverses occasions: Il porta au plus haut point la gloire du théâtre d'Athènes, et partagea avec Euripides les suffrages de ses concitoyens. Les tragédies de ces deux poëtes étoient également admirables, quoique d'un goût bien différent. Sophocle, grand, élevé, étonnoit l'esprit; Euripides tendre et touchant gagnoit les cœurs.

L'ingratitude des enfans de Sophocles, est fameuse; ennuyés de le voir vivre, impatiens d'hériter de lui, ils l'accusèrent d'être tombé en enfance; ils le déférèrent aux magistrats, comme incapable de régir ses biens: Sophocles ne répondit à cette accusation qu'en montrant son "Œdipe à Colonne," tragédie qu'il venoit d'achever, et sans s'émouvoir, il leur demanda si cet ouvrage prouvoit un esprit affoibli: jamais accusé ne fut absous plus promptement ni renvoyé avec tant d'acclamation et de gloire.

Sophocles mourut âge de 91 ans, 406 ans avant J. C. de joie, dit on, d'avoir, un an auparavant, remporté le prix aux Jeux Olympiques.

De 120 tragédies qu'il a composées, il ne nous en reste que sept dont les meilleures éditions sont celle de Rome, in 4to, 1518; de Paris, Capperonnier, 2 vol. in 4to.; de Glascow, 2 vols. in 8vo, 1745.

de Génève, in 4to, 1603; de Cambrige, in 8vo, 1673; d'Oxford, 1705 et 1708.

Euripides.—Poëte tragique Grec; disciple de Prodigus, pour l'éloquence, de Socrates pour la morale et d'Anaxagore pour la phisique. Il s'enfermoit dans une caverne pour enfanter ses tragédies: on les apprit dans toute la Grèce quoiqu'elles fussent au nombre de 92, quelques uns ne les font monter qu'à 75. On disoit que Sophocles représentoit les hommes tels qu'ils devroient être, et qu'Euripide les representoit tels qu'ils étoient. Il mourut à 79 ans, environ 407 ans avant l'Ere Chrétienne: sa mort fut malheureuse: on dit que s'étant égaré dans un bois, il fut surpris par les chiens d'Archelaüs qui le mirent en pièces.

Euripides composoit avec lenteur et beaucoup de difficulté. On jour un mauvais poëte lui reprochoit de n'avoir fait que trois vers en trois jourstandis que lui il en avoit cent dans le même espace de temps—"C'est vrai, répondit Euripides, mais la difference qu'il y a entre nos poësies, c'est que la vôtre périra sous trois jours et que la mienne passera à la postérité."

L'Andromaque d'Euripides fit une impression si vive sur les habitans de la ville d'Abdère, qu'ils furent tous atteints d'une espèce de folie causée par le trouble que la représentation de cette pièce avoit jettée dans leur imagination.

Les meilleures des pièces d'Euripide sont celles d'Alde, in 8vo, 1508; de Plantin, in 16mo, 1571; de Commelin, in 8vo, 1597; de Paul Etienne, in 4to, 1604; de Musgrave, 4 vol. in 4to, Oxford, 1778; et celle de Barnes, in fol. Cantorb. 1694.

ÆSCHILES.—Célèbre poëte Grec, né dans l'Attique 525 ans avant J. C. Il est regardé par les anciens, comme un des principaux auteurs de la Tragédie. On dit que la première fois qu'il fit représenter ses *Eumenides*, plusieurs enfans moururent de frayeur au théâtre. L'imagination de ce poëte étoit forte, mais, pour ainsi dire, toujours errante et sans frein: on l'a accusé d'aimer à boire, et de ne jamais composer sans être dans un état d'intemperance; il étoit aux batailles de Marathon, de Salamine et de Platée, mais il acquit, quoique son style soit obscur et quelquefois difficile à entendre, plus de gloire par ses ouvrages que par ses talents militaires: il mourut âgé de 69 ans, 456 ans avant l'Ere Chrétienne.

Les meilleurs éditions de ses ouvrages sont, celle de Stanley, in fol. Londres, 1663; celle de Glascow, 2 vol. in 12mo, 1746; celle de Schutz, la Haie, 1782; et celle de Henri Etienne.

ARISTOPHANES.—Célèbre Poëte comique Grec d'Athènes. Il vivoit du temps de Socrates, de Démosthènes et d'Euripide, 434 ans avant J. C.; il se déchaîna avec force contre les vices de son siècle, mais malgré ses talents et le succès dont ses pièces

furent couronnées, la postérité ne lui a pas pardonné d'avoir profané la réligion et la sagesse en jouant la Divinité et Socrates.

De 54 comédies qu'il a écrites, il ne nous en est parvenu que 11. Les meilleures éditions de ses ouvrages sont celle de Kuster, Amsterdam, 1710; et celle de Brunck, 4 vol. in 8vo. Argent, 1783.

MÉNANDRE.—Célèbre poëte comique d'Athènes, fils de Diopythus et de Hégistrata, et disciple de Théophraste. Ses pièces furent si applaudies qu'on lui décerna le titre de "Prince de la Nouvelle Comédie." Plutarque les préféroit à celles d'Aristophanes, et tous les anciens auteurs, Grecs et Latins, l'ont souvent cité avec éloge; l'esprit, l'élégance, des observations judicieuses, ont pris, dans ses pièces, la place de cette liberté, de ce défaut de délicatesse et de décence qu'on trouvoit dans celle d'Aristophanes.

De 108 tragédies qu'il a composées, et dans lesquelles Térence a beaucoup puisé; il ne nous reste que des fragmens que M. le Clerc a recueillis en 1709, in 8vo.

Ménandre se noya près du pont de Pirée, âgé de 52 ans, 293 avant J. C. de dépit de voir que les compositions de Philémon, son rival, avoient obtenu plus d'applaudissemens que les siennes.

M. le Clerc a ajouté aux fragmens de Ménandre ce qui nous est parvenu de Philémon.

Eupolis.—Poëte comique d'Athènes, qui vivoit 435 ans avant J. C. Il attaqua avec force les vices de son siècle; on dit qu'il avoit composé 17 pièces dramatiques à l'âge de 17 ans. Il avoit un chien qui lui étoit si attaché, qu'après sa mort, il refusa tous les alimens, et mourut de faim sur la tombe de son maître. Quelques uns croient qu'Eupolis fut mis à mort par ordre d'Alcibiade, pour avoir, dans une de ses pièces, tourné en ridicule les Baptes, prêtres de la Déesse Cotyllo; mais Suidas prétend qu'il périt dans un combat sur mer entre les Athéniens et les Lacédémoniens; et qu'en conséquence de sa mort, ses compatriotes donnèrent un décret qui défendoit à tout Poëte d'aller à la guerre.

Philemon.—Poëte comique Grec, contemporain et rival de Ménandre. Les couronnes accordées à ses pièces étoient moins dues au mérite de ses compositions qu'à l'intrigue de ses amis. Il mourut, dit on, à force de rire, en voyant un âne manger des figues *, à l'âge de 97 ans; il eut un fils qui a composé 54 comédies dont les fragmens ne prouvent pas qu'il mérite une place distinguée parmi les Ecrivains Grecs.

Phrynas.—Poëte Grec, contemporain d'Æs-

* Zeuxis, Peintre Grec, mourut à force de rire à la vue d'un de ses tableaux qui représentoit une vieille femme avec un air extrêment ridicule.

chiles. Il fut le premier, parmi les Grecs, qui composa des Satyres qu'on représenta comme des farces ; on en joua trente deux et aussi dix-huit de ses tragédies ; quelques uns de ses vers existent encore et sont rapportés par Athænée.

PRONAPIDES.—Ancien Poëte Grec d'Athènes qui, selon quelques uns, fut précepteur d'Homère. On dit que ce fut lui qui, le premier, enseigna aux Grecs à écrire de gauche à droite, contre l'usage qui étoit d'écrire de droit à gauche, et qui a toujours été conservé par quelques nations Orientales *.

THEOPHILES, CALLISTRATE.—Poëtes comiques Grecs.—Ce dernier étoit rival d'Aristophanes.

TIMOCREON.—Poëte comique de Rhodes. Ses compositions furent couronnées aux Jeux Olympiques ; il vivoit environ 476 ans avant J. C. ; il mangeoit beaucoup et avec tant d'avidité, qu'après sa mort on mit sur son tombeau l'épitaphe suivante qui fait aussi voir son penchant pour la Satyre.

« Multa bibens et multa vorans, mala denique dicens
Multis, hic jaceo, Timocréon Rhodius. »

PINDARE.—Célèbre poëte lyrique de Thèbes. Il fut de bonne heure élevé dans la musique et la

* Voyez p. 15. ce que nous avons dit sur cette manière d'écrire.

poësie ; on dit que, dans sa jeunesse, s'étant endormi sur l'herbe, des abeilles vinrent se placer sur ses lèvres et y laissèrent de leur miel ; ce qu'on regarda comme un prognostic de sa grandeur future : on l'a censuré pour avoir affecté de refirer la lettre *S* dans un ode qu'il a composée.

Il ne nous reste de ses ouvrages que ses Odes qui ont toujours été admirées pour la sublimité des sentimens, la grandeur de l'expression, la hardiesse des métaphores et l'élégance de la diction.

Les meilleures éditions sont celles de Haynes, in 4to, Gottingue, 1773 ; de Glascow, in 12mo, 1774 ; et de Schmidius, in 4to, Wittemb. 1616. Il y en a eu outre une édition correcte à Londres en 1755, in 8vo ; Beck, à Leipsick, en a publié, en 1792 et 1795, une édition plus complette en 2 vol. in 8vo, avec des notes sur le texte et sur les scholies.

Anacreon.—Fameux Poëte lyrique de Théos dans l'Ionie. Il fut comblé d'honneurs par les rois ses contemporains à cause de ses poësies et de son caractère aimable : il passa sa vie dans une mollesse voluptueuse et les plaisirs l'accompagnerent jusqu'au tombeau ; à l'âge de 80 ans, un pépin de raisin s'arrêta dans son gosier et lui donna la mort.

Les meilleures éditions de ses poësies sont celles de Cambrige, in 12mo, 1705 ; de Londres, in 8vo, 1706 ; et d'Utrecht, in 4to, 1732.

Alcee.—Célèbre Poëte lyrique de Myrilène, dans

Pile de Lesbos, environ 600 ans avant J. C. dans une bataille il prit la fuite, et ses ennemis suspendirent, dans le temple de Minerve, comme un monument de sa disgrace, ses armes qu'il avoit laissées sur le champ de bataille: il est l'inventeur des vers Alcaïques, et étoit contemporain de la fameuse Sapho.

De tous ses ouvrages, il ne nous reste que quelques morceaux qu'on trouve dans Athénée.

Sapho.—Distingnée par sa beauté et ses talens pour la poësie; elle naquit à Lesbos * environ 600 ans avant J. C. suivant Hérodote, son père s'appelloit, *Scamandronymus*, et suivant d'autres, *Symon*, ou *Semus*, ou *Etarchus*, et sa mère *Cleis*. On lui a reproché de s'être trop abandonné aux écarts d'une passion déplacée et quelquefois criminelle; cette passion fut si violente pour Phaon, jeune homme de Mitylène, que, de desespoir de voir qu'il ne vouloit pas condescendre à ses desirs, du Mont-Lucas elle se précipita dans la mer.

Elle avoit composé neuf livres en vers lyriques, outre des épigrammes, des élégies, &c. De toutes ses compositions, il ne reste que deux morceaux dont

* Lesbos, isle de la mer Ægée, connue aujourd'hui sous le nom de Mitylène, a environ 55 lieues de circonférence; la licence et la débauche qui régnoient parmi les peuples de cette île donna dans la suite lieu au proverbe "Vivre à la Lesbienne."

l'élégance et la douceur extraordinaires, font voir qu'elle méritoit le titre de *Dixième muse* qui lui a été donné par les anciens.

STESICHORE.—Poëte lyrique d'Himera, dans la Sicile. Il s'appelloit *Tysias*, et eut dans la suite le nom de Stesichore, à cause des changemens qu'il fit dans la musique et dans la danse : il écrivit ses ouvrages dans le dialecte Dorique ; ils sont perdus, excepté quelques morceaux qui nous restent. Il fut le premier inventeur de cette fable du cheval et du cerf qu'Horace et d'autres poëtes ont imitée, et qu'il écrivit pour empêcher ses compatriotes de faire alliance avec Phalaris.

CALLINUS.—Il se distingua comme orateur, mais plus encore par ses élégies ; c'est à lui qu'on attribue l'invention de ce genre de poësie ; elles ne sont pas parvenues jusqu'à nous, excepté quelques morceaux que l'on trouve encore dans Stobœe.

TYRTEE.—Poëte Grec, composa des Elégies dont il ne nous reste que peu de choses. Il naquit dans l'Attique, et fleurissoit 684 ans avant J. C.

Dans la seconde guerre contre les Messéniens, les Lacédemoniens s'adressèrent aux Athéniens pour un général ; ceux-ci, par une espèce de mépris, leur donnèrent Tyrtée qui fut bientôt tourné en ridicule pour son inexpérience dans les affaires militaires ; mais le nouveau général, sans s'embarasser de tout ce qu'on

pouroit dire contre lui, anima, par des chansons guerrières, les Lacédémoniens, dans le même moment qu'ils se disposoient à lever le siège d'Ithome, et leur inspira tant de courage, que les Messéniens furent entièrement défaits ; pour récompense de ses services, il fut fait citoyen de Lacédémone et traité avec la plus grande attention.

TERPANDRE.—Il s'appliqua à la Poësie lyrique, mais plus encore à la musique ; il naquit à Lesbos 673 ans avant J. C. On dit qu'il appaisa un tumulte à Sparte par la mélodie et la douceur de ses sons ; il ajouta trois cordes à la lyre des Grecs qui avant lui n'en avoit que quatre.

TIMOTHEE.—Poëte et musicien de Milet. La prémière fois qu'il parut en public, comme musicien, il fut sifflé par le peuple, et auroit entierement renoncé à cette profession, si Euripides, qui savoit l'apprécier, ne l'eut encouragé à suivre un parti qui lui procura, dans la suite, tant d'applaudissemens. Il reçut des Ephésiens 1000 pièces d'or, pour avoir composé un poëme en l'honneur de Diane : il mourut âgé de 90 ans.

MIMNERMUS.—Poëte Grec et musicien de Colophon du temps de Solon ; il excella surtout dans l'Elégie dont quelques uns le croient l'inventeur ; on lui attribue aussi l'invention des vers pentamètres, d'autres à Callinus ou Archilochus. De ses Poësies

il ne reste que quelques fragmens qui ont été recueillis par Stobée.

ARATUS.—Poëte Grec de Cilicie, a écrit un poëme sur l'Astronomie, et composé des hymnes, des épigrammes, &c.

HISTORIENS GRECS.

HERODOTE.—Le père de l'histoire profane, naquit à Halicarnasse dans la Carie, 484 ans avant J. C. Il lut aux jeux Olympiques son histoire qu'il avoit composée à l'âge de 39 ans; cet ouvrage célèbre fut écrit dans le dialecte Ionien. Hérodote est, parmi les historiens, ce qu'est Homère parmi les poëtes, et Démosthènes parmi les orateurs; son ouvrage est l'histoire des Perses contre les Grecs, depuis le tems de Cyrus jusqu'à la bataille de Mycale, c'est-à-dire, depuis environ 559 ans avant l'Ere Chrétienne, jusqu'au 22 de Sept. 479. Hérodote a écrit une autre histoire d'Assirie et d'Arabie, qui n'est pas parvenue jusqu'à nous; celle qu'il lut aux Jeux Olympiques consistoit en neuf livres, dont la pureté, l'élégance ont fait donner à chacun le nom des neuf muses.

Les deux meilleures éditions des ouvrages de cet historien sont celles de Wesseling, in fol. Amst. 1763; et de Glascow, 9 vol. in 12mo, 1761.

POLYBE.—Fameux historien Grec, né à Megalopolis, 204 ans avant J. C. et fils de Lycortas. Il a écrit une histoire universelle en Grec divisée en 40 livres, et qui s'étend depuis le commencement des guerres Puniques jusqu'à la fin de celle de Macédoine par Paulus. Il ne nous en reste que cinq dont les meilleures éditions sont celles de Gronovius, 3 vol. in 8vo, Amst. 1670; d'Ernest, 3 vol. in 8vo. 1764; de Schweigœuser, 7 vol. in 8vo, Leipsik, 1785; et de Paris, in fol. 1609.

Polybe mourat, a l'âge de 82 ans, environ 124 avant l'Ere Chrétienne, d'une blessure qu'il se fit en tombant. Ce qui nous reste de son histoire a été traduit en Français par Dom Vincent Thuillier; on y a ajouté les savants commentaires du Chevalier Folland.

PLUTARQUE.—Célèbre Philosophe, Historien et Orateur Grec, a vecu sous le règne de l'Empereur Trajan. Il naquit à Chœronée, petite ville de la Beotie dans la Grèce; il eut pour maître de philosophie Ammonius Ægyptien qui, après avoir enseigné avec réputation la philosophie à Alexandrie, voyagea en Grèce et se fixa à Athènes. Plutarque négligea la langue des Romains qui étoit alors très répandue en Grèce et ce ne fut que vers la fin de sa vie qu'il put l'employer pour la conversation. Cet écrivain a donné les Vies de Hommes illustres Grecs et Romains, et des traités de morale remplis de faits très curieux. Il mourut dans un âge avancé l'an 140 de J. C. Il

eut cinq enfans de sa femme Timoxène, trois filles qui moururent jeunes, et deux garçons qui lui survécurent, nommés Plutarque, et Lamprias; ce dernier fit honneur à la mémoire de son père en donnant un catalogue exact de ses écrits.

Les meilleures éditions des ouvrages de Plutarque, sont celle de Henri Etienne, Grecque et Latine, in 4to, 1572; celle de Maussac, 2 vol. in fol. 1624; celle de Londres, 2 vol. in 4to, 1729; et celle de Francfort, 2 vol. in fol. 1599.

THUCYDIDES.—Célèbre historien Grec d'Athènes, et fils d'Olorus. Pendant la guerre du Péloponnèse il fut, par ses compatriotes, chargé d'aller au secours d'Amphipolis, mais n'ayant pas réussi, il fut exilé; ce fut dans l'endroit de son exil qu'il composa l'histoire des événemens importans qui étoient arrivés pendant son administration et qui continuoient d'agiter la Grèce.

Thucydides a écrit son histoire dans le dialecte Attique, comme ayant plus de force, de pureté, d'élégance et d'énergie; elle étoit divisée en huit livres; le dernier, très imparfait, a été supposé être de sa fille.

L'histoire de Thucydides etoit généralement si admirée par la douceur dans le style, la grace et l'élégance dans l'expression, le feu et la précision dans les descriptions, la force et l'énergie dans les narrations, que Demosthènes, pour se perfectionner

comme orateur, la transcrivit huit fois, et la lut avec tant d'attention qu'il la savoit presque par cœur.

Les meilleurs éditions sont celle de Duker, in fol. Amst. 1731; celle de Glascow, 8 vol. in 12mo, 1759; celle de Hudson, in fol. Oxf. 1696.

Strabon.—Né à Amasie sur les bords de la Cappadoce, province de l'Asie Mineure. De tous ses ouvrages, il ne nous reste que sa géographie divisée en 17 livres, célèbre par son élégance, sa pureté et la vaste érudition de l'auteur; il y parle des plus célèbres places du monde, de l'origine, des manières, de la réligion, du gouvernement. Strabon voyagea beaucoup et examina avec la plus grande attention les usages et les coutumes des peuples dont il avoit dessein d'écrire l'histoire; dans les deux premiers livres, l'auteur fait voir la nécessité de la géographie: dans le troisième, il donne une description de l'Espagne; dans le quatrième, des Gaules et des Iles Britanniques: dans les cinquième et sixième, il parle de l'Italie et des îles voisines: dans le septième, qui n'est pas tout-à-fait complet, il donne une description de l'Allemagne et du pays des Gètes, de l'Illyrie, de la Chersonnése Taurique et de l'Epire; dans les autres, il parle de la Grèce, de l'Asie, &c.

Les meilleurs éditions de sa géographie sont celles de Casaubon, in fol. Paris, 1620; d'Amster. 2 vol. in fol. 1707.

Denis.—Historien d'Halicarnasse, ville maritime de la Carie, dans l'Asie Mineure. Il quitta son pays et se retira à Rome, où il se livra, avec beaucoup d'attention, à la lecture des écrivains Grecs et Latins, dont les compositions traitoient de l'histoire Romaine; après s'être livré à cette lecture l'espace de 24 ans, il écrivit ses *Antiquités Romaines*, divisées en 20 livres dont il ne nous reste que onze. Les anciens et les modernes ont toujours beaucoup estimé son ouvrage pour la facilité du style et le jugement des remarques et de la critique. Il vivoit du tems d'Auguste, et vint à Rome environ 30 ans avant J. C.

Les meilleurs éditions de son ouvrage sont celle de Oxf. 2 vol. en fol. 1704; et celle de Reiske, 6 vol. in 8vo, Leip. 1774.

Theopompe.—Fameux historien Grec de Chio, disciple d'Isocrate qui fleurissoit 354 ans avant J. C. Ses ouvrages ne sont pas parvenus jusqu'à nous, excepté quelques morceaux rapportés par les anciens: on le compare à Thucydides et à Hérodote comme historien, mais on lui reproche de s'abandonner trop à la satyre et à des réflexions libres.

Procope.—Historien Grec de Cæsarée dans la Palestine, sécrétaire du célèbre Bélisaire *, 534 ans

* Général sous le règne de Justinien; fameux par ses victoires et ses triomphes; pour récompense de ses services, il

depuis de l'Ere Chrétienne; il écrivit l'histoire du règne de Justinien; elle est divisée en huit livres: deux traitent de la guerre des Perses: deux, des Vandales et quatre des Goths, jusqu'en l'année 553. Agathias a ajouté à cet ouvrage cinq livres qui renferment une espace de six ans, 559.

Il y a eu à Paris en 1662, une édition en 2 vol. in fol. de l'histoire de Procope.

APRIEN.—Historien Grec d'Alexandrie, qui fleurissoit environ 123 ans depuis l'Ere Chrétienne. Son histoire universelle qui consisteit en vingt quatre livres, étoit une histoire de toutes les nations qui avoient été conquises par les Romains; cet excellent ouvrage a éprouvé de grands changemens; il ne nous reste que ce que l'auteur a dit des guerres des Carthaginois, de Syriens, des Parthes et d'Espagne, avec quelques morceaux relatifs aux guerres des Cettes.

Les meilleures éditions sont celle de Trolius, 2 vol. in 8vo, Amst. 1670; et celle de Schweigheuserus, 3 vol. in 8vo. Leip. 1785.

APULEE.—Cet homme savant étudia à Carthage, à Athènes et à Rome. Dans sa jeunesse, il suivit un peu trop la vivacité de son temperamment qui lui fit

mourir dans la plus affreuse indigence, et donna par là un exemple frappant de la reconnoissance quelquefois accordée par les grands.

faire de grandes dépenses ; mais, dans un âge plus avancé, revenu de ses écarts, il se livra à l'étude et apprit le Latin sans maître. Le plus fameux de ses ouvrages qui nous restent est son, " Ane d'or " en onze livres ; c'est une allégorie pleine d'une morale solide.

Les meilleures éditions d'Apulée sont celles du dauph. 2 vol. in 4to, Paris, 1688 ; et de Pric. in 8vo, Goud.

HERODIEN.—Historien Grec qui fleurissoit 247 ans depuis J. C. Il naquit et fut emploïé parmi les officiers des Empereurs Romains ; il écrivit une histoire Romaine en huit livres, depuis la mort de Marc-Aurèle jusqu'à Maximin ; ce qui comprend un espace de 70 ou 72 ans. Il assure avoir été témoin oculaire de tout cequ'il a écrit.

Les meilleures éditions de son histoire sont celle de Politien, in 4to, Dovan, 1525, qui dans la suite en a publié une excellent traduction Latine ; et celle d'Oxford, in 8vo, 1708.

LUCIEN.—Célèbre Ecrivain de Samosate, ville de Syrie, près de l'Euphrates. Antioche, l'Ionie, la Grèce, l'Italie, la Gaule, et plus particulièrement Athènes, contribuèrent successivement à l'étendue de ses connaissances et de son éloquence. Il mourut l'an 180 de l'Ere Chrétienne.

Les ouvrages de Lucien, écrits dans le dialecte Attique, consistent principalement en dialogues, dans

lesquels il introduit différens personnages dans le genre dramatique ; son style est aisé, élégant et animé ; on lui a reproché des obscénités fréquentes, et une manière trop libre de tourner en ridicule, non seulement la religion de son pays, mais encore celle des autres nations : ce qui, dans tous les temps, lui a attiré un juste censure et lui a même fait donner le nom d'Athée.

Les meilleures éditions de Lucien sont celles de Grævius, 2 vol. in 8vo, Amst. 1687 ; et de Reitzius, 4 vol. in 4to, Amst. 1743.

NEMESIUS.—Ecrivain Grec, dont le traité, *De Naturâ Hominis*, a toujours été estimé pour l'élégance et l'utilité. Plantin * en a donné une édition in 12mo, en 1565 ; il y en eut une autre à Oxford, en 1671.

STOBEE.—Ecrivain Grec qui fleurissoit l'an 405 de l'Ere Chrétienne. Son ouvrage est estimable pour nous avoir conservé les restes précieux de l'ancienne littérature.

La meilleure édition est celle d'Orl. Allob. in fol. 1609.

PHILON.—Ecrivain juif d'Alexandrie. Il a partagé ses ouvrages en trois parties ; dans la prémière,

* Célèbre imprimeur né à Tours en 1533, et mort en 1598.

il parle de la création : dans la seconde de l'histoire sacrée ; et dans la troisième des loix et des coutumes de la nation juive.

La meilleure édition de Philon est celle de Mangex, 2 vol. in fol. Londres, 1747.

CALLIMAQUE.—Historien et Poëte de Cyrène, ville de Lybie ; fils de Battus et de Messatina, et élève d'Hermocratès le grammairien. Du tems de Ptolomée Philadelphe, il tenoit une ecole à Alexandrie, et eut parmi ses élèves Appollonius de Rhodes ; mais l'ingratitude de celui-ci obligea Callimaque à se déchainer sévérement contre lui dans un Poëme satyrique sous le titre de, *Ibis* ; celui d'Ovide en est une imitation. Outre des Traités sur l'histoire des oiseaux, il à composé un ouvrage en 120 livres sur les hommes illustres ; mais de tout cela il ne nous reste que 31 épigrammes, une élégie, et quelques hymnes sur les dieux, dont les meilleures éditions sont celles de Ernest, 2 vol. in 8vo, L. Bat. 1761 ; et celle de Vulcanius, in 12mo, Anvers. 1584.

XENOPHON.—Né à Athènes, étoit fils de Grillus. Il fut célèbre comme général, comme historien et comme philosophe ; il a donné un détail de cette fameuse retraite connue sous le nom de retraite des dix mille.

Proxène, intime ami de Xénophon, l'engagea à accompagner Cyrus le Jeune dans son expédition contre Artaxerxes son frére, roi de Perse. Xeno-

phon consulta Socrates qui l'en détourna; mais, poussé par la gloire, il se joignit à l'armée de Cyrus, composée de 113,000 hommes; celle d'Artaxerxès l'étoit de 900,000. Ce dernier remporta une victoire complete près de Cunaxa, place d'Assirie, 500 stades de Babylone, 401 ans avant J. C. Xenophon se trouvoit dans l'armée de Cyrus et dix mille Grecs qui avoient suivi l'étendart de ce prince ambitieux; ils étoient alors à 600 lieues de leur pays, entourés, de tous côtes, par un ennemi victorieux; sans argent, sans provisions, et sans chef; Xenophon fut choisi par les officiers pour commander la retraite de ses compatriotes: il se montra supérieur à tous les dangers; et malgré les attaques continuelles des Perses, il traversa les rivières les plus rapides, pénétra dans de vastes déserts, gagna le haut des montagnes, jusqu'à ce qu'enfin, il put procurer quelque repos à ses compagnons fatigués. Cette célèbre retraite s'effectua heureusement à la fin; et les Grecs arrivèrent dans leur pays, après une marche de 1155 lieues, qui se fit en 215 jours, et après une absence de 15 mois.

Les meilleures éditions de Xenophon sont celles de Launclavius, in fol. Franc. 1596; de Ernest, 4 vol. in 8vo, Leips. 1763; et de Glascow, in 12mo, de la Cyropœdie, 1767, de l'Expédition de Cyrus, 1764, de ses *Memorabilia*, 1761, de l'Histoire de la Grèce, 1762; et aussi l'édition de Zeunius, publiée à Leipsik, 6 vol. in 8vo, entre 1778 et 1791.

LONGIN.—Célèbre Philosophe et Critique d'Athènes. Quoique son traité ne soit pas parvenu jusqu'à nous dans son entier, puisque nous avons perdu le, *Traité des Passions*, dont l'auteur avoit fait un livre à part, et qui faisoit comme une suite naturelle de celui-ci, cependant tout défiguré qu'il est, il nous en reste encore assez pour nous faire concevoir la plus grande idée de son auteur, et nous donner un véritable regret de ses ouvrages; le nombre n'en étoit pas médiocre; Suidas en compte jusqu'à neuf, dont il ne nous est resté que des titres assez confus c'étoient tous ouvrages de critique; ils devoient être autant de chef-d'œuvres, de bon sens, d'érudition et d'éloquence; car Longin ne s'est pas contenté, comme Aristote et Hermogènes, de nous donner des præceptes tout secs et dépouillés d'ornemens; il ne s'est pas, comme Cæcilius, servi d'un style bas pour écrire sur le Sublime: en traitant des beautés de l'Elocution, il a emploïé toutes les finesses de l'élocution, et il l'a fait si à-propos et avec tant d'art, qu'on ne sauroit l'accuser dans aucun endroit d'avoir sorti du style didactique; aussi les Savans l'ont ils tous regardé comme un des prétieux restes de l'antiquité sur les matières de Réthorique. Casaubon l'appelle *un livre d'or*; voulant marquer par là le poids de ce petit ouvrage qui, malgré sa petitesse, peut être mis en balance avec les plus gros volumes. Le philosophe Porphyre, qui avoit été son disciple en parle comme d'un prodige; Eunapius, dans la vie des Sophistes, va plus loin; il se laisse emporter

à des hyperboles extravagantes, et ne sauroit se résoudre à parler en style raisonable d'un mérite aussi extraordinaire que celui de cet auteur.

Mais Longin ne fut pas seulement un critique habile, il fut aussi grand Ministre d'Etat ; et il suffit, pour faire son éloge, de dire qu'il fut considéré de Zénobie, cette fameuse Reine de Palmire qui osa se déclarer, Reine de l'Orient après la mort de son mari Oudenat. D'abord elle avoit appellé Longin auprès d'elle pour s'instruire dans la langue Grecque ; mais, de son maître en Grec elle en fit à la fin, un de ses principaux Ministres. Ce fut lui qui l'encouragea à soutenir la qualité de Reine de l'Orient, et qui lui fournit les paroles altières qu'elle écrivit à Aurélien, quand cet Empereur l'a somma de se rendre ; il en couta la vie à notre auteur, mais sa mort fut également glorieuse pour lui et honteuse pour Aurélien. Flavius Vopiscus* raconte que, l'armée de Zénobie et de ses alliés ayant été mises en fuite, pres de la ville d'Emesse †, Aurélien alla mettre le siège devant Palmyre, où cette Princesse s'étoit

* Né à Syracuse l'an 303 de l'Ere Chrétienne ; il a écrit les vies d'Aurelien, de Tacite, de Probus et de plusieurs autres empereurs Romains, et est un des six auteurs qu'on a appellé, *Historiæ Augustæ Scriptores ;* mais quoiqu'il surpasse les autres par l'élégance de son style et la manière avec laquelle il raconte les différentes actions des empereurs, cependant on ne trouve point dans ses ouvrages la pureté, la force des écrivains de l'Age d'Auguste.

† Ville de Phénice.

retirée. Il trouva plus de résistance qu'il ne s'étoit imaginé, et essaya d'avoir la place par composition. Il offrit à Zénobie la vie et un lieu de retraite pourvuqu'elle se rendît dans un certain tems, mais elle lui répond.

Zénobie, Reine de l'Orient, à l'Empereur Aurélien.

" Personne, jusqu'ici, n'a fait une demande pareille à la tienne. C'est, Aurélien, la vertu qui doit tout faire dans la guerre. Tu me commande de me remettre entre tes mains, comme si tu ne savois pas que Cléopâtre aima mieux mourir avec le titre de Reine, que de vivre dans toute autre dignité. Nous attendons le secours des Perses; les Sarrasins arment pour nous; les Arméniens se sont déclarés en notre faveur; une troupe de voleurs, dans la Syrie, a défait ton armée; juges de ce que tu dois attendre quand toutes ces forces seront réunies; tu rabattras de cet orgueil avec lequel, comme maître absolument de toutes choses, tu m'ordonne de me rendre."

Cette lettre, ajoute Vopiscus, donna encore plus de colère que de honte à Aurélien; la ville de Palmire fut prise, et Zénobie arrêtée comme elle s'enfuïoit chez les Perses: toute l'armée demandoit sa mort, mais Aurélien ne voulut pas dishonorer sa victoire par la mort d'une femme; il reserva donc Zénobie pour le triomphe, et se contenta de faire mourir ceux

qui l'avoient assistée de leurs conseils ; entre ceux-là, Longin fut extrêmement regretté ; Aurélien le fit mourir pour avoir écrit la lettre précédente : car quoiqu'elle fut écrite en langue Syriaque, on le soupçonna d'én être l'auteur. L'historien Zozime * témoigne que ce fut Zénobie elle-même qui l'en accusa ; Aurélien ordonna qu'on l'envoïa au supplice : ce grand personnage, poursuit Zozime, souffrit la mort avec une constance admirable, jusques à consoler, en mourant ceux que son malheur touchoit de pitié et d'indignation.

Le traité du sublime de Longin a été traduit en Français par M. N. Boileau Despréaux. Muret fut le premier qui entreprit de le traduire en Latin, à la sollicitation de Manuce, mais il n'acheva pas cet ouvrage. Gabriel de Petra †, à quelque tems de là, fut plus courageux, il en fit une traduction qui quoique bonne laisse encore quelque chose à désirer.

Les meilleures éditions de Longin sont celles de

* Officier sous le règne de Théodose le Jeune, environ l'an 410 de l'Ere Chrétienne ; il a écrit en Grec l'histoire des empereurs Romains, depuis l'Age d'Auguste jusqu'au commencement du cinquième siècle dont il ne nous reste que les cinq premiers livres et le commencement du sixième : son ouvrage est écrit avec élégance mais peu de fidélité.

Les meilleures éditions sont celle de Cellarius, in 8vo, 1728 ; et de Reitemeer, in 8vo, Leip. 1784. •

† Professeur en Grec à Lausanne, vivoit en 1615. Boileau Préf. du Traité du Sublime.

Tollius, in 4to, Traj. ad Rhen. 1694; et celle de Toup, in 8vo, Oxf. 1778.

LIBANIUS.—Célèbre sophiste d'Antioche du tems de l'Empereur Justinien, 361 ans de l'Ere Chrétienne. Il reçut son éducation à Athènes, et ouvrit, à Antioche, une Ecole d'où l'on vit sortir des Savans distingués par leur science et leurs profondes connoissances dans la Littérature.

Libanius étoit un homme savant, mais aussi vain qu'arrogant; il refusa avec mépris les offres que lui fit l'Empereur Julien qui, pour acheter son amitié, voulut l'élever aux premières dignités de l'Empire. Quand Julien fit emprisonner les Sénateurs d'Antioche, à cause de leur impertinence, Libanius entreprit leur défense; il fut trouver l'Empereur qu'il étonna par la hardiesse de ses expressions et la fermeté avec laquelle il plaida sa cause.

Il ne nous est resté que quelques uns de ses discours, et plus de 1600 de ses Lettres où on découvre beaucoup d'affectation et d'obscurité dans le style.

La meilleure édition est celle de Paris, in fol. 1606, avec un second volume publié par Morel, 1627. Wolf. a donné, en 1738, une édition in fol. de ses Lettres.

GRAMMAIRIENS GRECS.

APOLLODORE.—Fameux Grammairien et Mithologiste d'Athènes. Il fut disciple de Panœtus, philosophe de Rhodes ; il vivoit environ l'an 115 avant l'Ere Chrétienne. De tous ses ouvrages, il ne nous en reste qu'un intitulé, *Bibliotheca*, divisé en trois livres : c'est une histoire abregée des Dieux et des anciens Héros dont il rapporte les actions. La meilleure édition est celle de Heyne, Goett. 4 vol. in 8vo, 1782.

HEPHÆSTION.—Grammairien Grec d'Alexandrie, du temps de l'Empereur Verus. Il ne nous reste de ses ouvrages que son traité, intitulé, *Enchiridion de Metris et Poëmate*, dont la meilleure édition est celle de Pauw. in 4to, 1726.

HYGIN.—Grammairien né à Alexandrie. Il étoit fils d'un des affranchis d'Auguste; nous ne l'avons placé ici que parcequ'il étoit né Grec. Il a écrit en Latin une histoire des Dieux qu'il appelle *Fable* ; des traités sur les Villes d'Italie, sur l'Agriculture, des Commentaires sur Virgile, les Vies des grands Hommes : ouvrages qui ne nous sont pas parvenus.

La meilleure édition de ce qui nous en reste est celle de Munkerus, 2 vol. in 8vo, Amst. 1681.

PHILETAS.—Grammairien et Poëte de Cos, sous le règne de Philippe et d'Alexandre le Grand, son fils. Il fut nommé præcepteur de Ptolomée Philadelphe. Les Elégies et les Epigrammes qu'il a composées, et dont on trouve quelques fragments dans Athénée, ont été très estimées des anciens. Ælien dit qu'il étoit si petit et si mince, qu'il étoit toujours obligé de porter du plomb dans ses poches pour ne pas être enlevé par le vent.

ARISTARQUE, *Aristarchus*. — Fameux Grammairien de Samos, disciple d'Aristophanes. Il vécut long-tems à Alexandrie, et Ptolomée Philométor lui confia l'éducation de ses enfans. Il étoit connu par sa critique outrée, et il corrigea les Poëmes d'Homère avec tant de sévérité, qu'on a toujours depuis appellé, *Aristarques*, ceux qui critiquent avec cette même sévérité. Il a écrit sur differens auteurs plus de 800 commentaires très estimés de son tems ; dans sa vieillesse, il devint hydropique, et se laissa mourir de faim à l'âge de 72 ans. Ses deux enfans, *Aristarchus* et *Aristagoras*, étoient fameux par leur stupidité qui étoit passée en proverbe.

LYCOPHRON.—Celui dont il s'agit ici, étoit un fameux Poëte et Grammairien Grec, de l'île d'Œubée. Il vivoit sous Ptolomée Philadelphe. La meil-

leure édition de ce qui nous reste de ses ouvrages, est celle de Bâle, in fol. avec les Commentaires Grecs de Tzetzes, et celle de Potter, in fol. Oxf. 1704.

Peut-être nous resteroit il à dire quelque chose des Philosophes de l'antiquité, mais cette classe étant étrangère au plan que nous nous sommes tracés, nous n'avons pas cru devoir traiter un sujet qui n'auroit pu que nous retarder dans notre marche.

Il nous suffira de remarquer que les lumières de ces prétendus sages, ont été souvent plus dangéreuses qu'utiles : toujours dans l'incertitude et la contradiction, ils ont plus d'une fois débité des maximes qu'ils ne croioient pas, et ont eu malheureusement des opinions qu'ils n'osoient divulguer *.

Les philosophes modernes ont été plus hardis ; ils ont fait revivre toutes les idées corrompües de leurs devanciers ; les ont habillées suivant la mode et le gôut de leur siècle pour les présenter sous l'appas le plus trompeur ; et ainsi ont exposé et repandu des opinions fatales à toutes les classes ; l'orgueil et la vanité leur ont fait prostituer leurs talents contre toutes les branches de la société ; ils en ont médité la

* On peut lire sur cette manière un excellent ouvrage par Mr. Pancoucke, imprimé en 1743, et intitulé, " Essay sur les Philosophes ou Egaremens, &c." On y voit dans tout leur jour les vices de ces personnages si vantés.

ruine et dès-lors cette même société a été renversée. En mettant sous les yeux quelques uns de leurs Coryphées qui ne sont déja que trop connus, ce sera devouer à la honte publique des hommes qui n'ont existé que pour celle de l'humanité. En Italie, Cardan *, Pomponace †, Vanini ‡. En Hollande, Spinosa ‖, Helvetius §. En Espagne, Averroës ¶ qui a fini par être le plus subtil des philosophes Arabes. En Angleterre, Bollinbroke **, Collins ††, Hobbes ‡‡,

* Jerôme Cardan, né à Paric le 27 de Sept. 1501, et mort à Rome le 21 du même mois, suivant M. de Thou.

† Pomponace, né à Mantoue en 1462, et mort en 1525.

‡ Vanini, fameux athée, né à Taurisano dans le royaume de Naples, en 1585, et brulé à Paris en 1619.

‖ Spinosa né à Amsterdam en 1633, d'un marchand Portugais, et mort à la Haye en 1677.

§ Helvetius, fils d'un médecin de Hollande, né in 1715, et mort en 1771.

¶ Averroës né à Cordoüe dans le 12e siècle, et mort à Maroc en 1260.

** Henri St. Jean, Vicomte de Bollinbroke, né en 1672, et mort en 1751.

†† Collins, né près de Londres en 1676, et mort en 1729, a été dans ses écrits réfuté par MM. Clarke et Crousas: il étoit riche, avoit une bibliotheque considérable et étoit si peu attaché à ses opinions qu'il prêtoit volontiers des livres à ceux qui travailloient à le réfuter; au reste il parut se repentir en mourant d'avoir écrit contre la religion.

‡‡ Hobbes naquit à Malmesbury en 1588, et mourut âgé de 92 ans. Il montra dans ses derniers momens autant de pusillanimité et de crainte de la mort qu'il avoit montré d'impiété pendant sa vie.

Tindal *, Tolland †. En France, Voltaire ‡,

* Tindal, né dans le comté de Dévon, en 1657, mourut à Londres en 1733.

† Tolland, né en Irelande en 1669, mourut le 12 de Mars. 1722.

‡ Voltaire. Cet homme fameux, dit Sabathier, par la variété de ses talents et l'abus qu'il en a presque toujours fait, naquit à Paris en 1694, et mourut dans la même ville en 1778, en sortant de la bastille où il a eu l'honneur d'aller, il écrivoit a la fille de Me. Dunoyer qu'il vouloit changer son nom de *Arouet* en celui de Voltaire, parcequ'ayant été malheureux avec le premier, il vouloit essayer si le second ne lui porteroit pas plus de bonheur. Sabathier, Tableau Phil. de l'Esprit de M. de Voltaire, p. 4.

On croit que c'est dans cette solitude qu'il a pillé le fond du songe de Henri IV. qui est dans le 7e chant de sa Henriade, d'une livre de la bibliothèque, intitulé, " Déguisemens des Auteurs," qu'on trouve entre les lignes dudit livre 2200 vers, intitulés, " Vision ou Caprices," faits par Constantin de Renneville. Lettres de la Beaumelle à M. de Voltaire.

Mr. de Voltaire dont le nom étoit *Arouet*, non content de distiller par lui-même le poison de ses principes, s'attachoit avec empressement à ceux qu'il croyoit capables de le seconder dans ses entreprises dangéreuses; il crut trouver un de ces hommes dans un nommé *Morrelet* sur les opinions duquel il pouvoit compter; il le déchainoit contre l'église et ses ministres et l'appelloit toujours, *Mords les:* si nous nous donnons la peine de faire attention à la trivialité de cette ingénieuse métamorphose nous dirons qu'une pareille conduite n'est nullement étonnante dans un homme qui, du côté de la corruption et de la perversité du cœur, étoit un homme, *A-roue-r.*

Diderot *, D'Alembert †, Rousseau ‡, La Mé-

* Diderot étoit fils d'un coutelier de Langres; il naquît en 1713, et mourut subitement en se levant de table, le 31 Juillet, 1784.

Catherine, Impératrice de Russie, l'avoit fait venir à sa cour, mais bientôt elle fut obligée de la renvoyer à cause de ses opinions philosophiques: il se remit en route pour Paris, voyageant le bonnet sur la tête et en robe de chambre; son domestique marchoit devant lui quand il falloit traverser quelque ville ou village, et avoit soin de dire aux admirateurs— " C'est le grand homme, M. Diderot, qui passe." Dict. Hist. de Feller, art. Diderot.

Il fit un jour un aveu bien humiliant pour l'orgueil philosophique. M. Bauzée, académicien, entre chez lui et le trouve expliquant à sa fille un chapitre de l'évangile avec autant de sérieux et d'interêt qu'auroit fait un père vraiment Chrétien; M. Bauzée lui témoigna sa surprise, " J'entends ce que vous voulez dire, répond Diderot, mais au fond quelles meilleures leçons pourrois-je lui donner, ou trouverois-je mieux?"

† D'Alembert, né à Paris en 1717; membre de l'Académie des Sciences en 1741; sécrétaire de l'Académie Française en 1772, et mort le 29 Oct. 1783.

‡ J. J. Rousseau, citoyen de Genève, où il naquît en 1709, mourut près de Paris en 1778.

Ce philosophe étoit d'un caractère sombre et rêveur; un jour une dame qui, d'ailleurs avoit beaucoup d'estime pour lui, se permit, dans une conversation avec une de ses amies, de lui appliquer le mot *ours*; l'expression lui fut rapportée; il en fut piqué. Peu de tems après, cette dame engage à diner une grande compagnie à qui elle vouloit procurer le plaisir de celle de Rousseau: il en étoit instruit; l'heure arrivée, on l'envoye chercher, " Dites à Madame," répondit il au domestique, " que l'*ours* ne dancera pas aujourd'hui."

trie *, Fréret †, Boulanger ‡, Bayle ||, D'Argens §, &c. &c. ont répandu par-tout leurs sophismes et leur impiété ¶. Mais si l'erreur et l'irréligion ont eu leus apôtres, la justice et la vérité ont eu leurs defenseurs. MM. Bergier, Nonnotte, Pascal, Aimé, Gauchat, Guyon, le Franc de Pompignan, Clémence, Bullet et d'autres, ont signalé leur courage et fait tous leurs efforts, pour, au moins retarder par leurs écrits, les progrès d'une philosophie dont la circulation étoit malheureusement authorisée par quel-

* La Métrie, médecin; né à St. Malo en 1709, mourut en 1751.

† Fréret, né à Paris en 1688, mourut en 1749.

‡ Nic. Ant. Boulanger, né à Paris en 1722, mourut dans la même ville en 1759. Il a été ingénieur des ponts et chaussées.

|| Bayle, né à Carlat dans le comté de Foix le 18 Nov. 1647, mourut le 28 Dec. 1706. Il avoit passé la plus grande partie du jour à écrire. Saurin, dans son discours sur " L'accord de la Religion avec la Politique," l'a peint avec autant de force que de vérité; nous sommes fâchés de ne pouvoir le mettre sous les yeux du lecteur.

§ J. B. de Boyer, Marquis d'Argens, naquît à Aix en Provence in 1704. Le roi de Prusse l'engagea à venir à sa cour où il vécut l'espace de 25 ans; après ce tems il se retira dans son pays où il mourut vers la fin de 1770.

¶ Nous nous garderons bien de faire connoître aucun des ouvrages de ces philosophes sous prétexte de les faire éviter; à coup sur nous ne réussirions pas dans un siècle où l'on n'est plus disposé à prendre le change.

ques uns de ces hommes à qui le rang, la dignité, la place, la fortune même faisoient un juste devoir d'en arrêter le cours : qu'a-t-on répondu à ces ouvrages aussi savans que solides ? Des raisons insignifiantes, des sarcasmes, des diatribes et un mépris forcé par l'orgueil ou l'ignorance *.

* Voyez à la fin, les ouvrages que nous indiquons contre les philosophes.

SCIENCES CHEZ LES ROMAINS.

Trouver des savans et de l'érudition dès le premier établissement de Rome, paroit un paradoxe étrange; on l'a dit, et on croit encore, que les premiers Romains, jusqu'aux guerres Puniques, ne connoissoient que leur épée et le soc de leur charrue; cela est vrai, en un sens, pourvûqu'on ne pousse pas le préjugé trop loin; car autrement, prétendre qu'ils n'avoient que du courage et de la férocité, nulle manière, nulle bienséance, nulle éducation, c'est démentir ouvertement ce que les historiens nous en apprennent. Le voisinage d'une foule de colonies Grecques, répandues dans toute l'Italie, qui avoient introduit en s'établissant, les Sciences et les Arts, avoit sans doute attiré les autres peuples par leurs nouvelles inventions et leur politesse; l'empressement de quelques auteurs Grecs à nommer Rome une ville Grecque; les rits observés à la Grecque, par Romulus, dans le sacrifice qu'il offrit à Hercule, prouvent

que c'étoit une opinion générale que les premiers habitans de Rome et ses fondateurs, avoient été élevés selon la discipline des Grecs, ou du moins qu'ils ne manquoient pas d'une certaine éducation et d'une certaine teinture des Lettres.

En effet, Romulus fut élevé à Gabie *, dans toute sorte de sciences convenables à son rang et à sa dignité, et selon la coutume de son siècle. Cet habile fondateur n'oublia pas dans ses loix un devoir aussi essentiel que l'instruction; il exigeoit que ses sujets se perfectionnassent dans le talent de la parole : cette application, cet esprit qu'il leur laissa de saisir tout ce qu'ils trouveroient de noble et de grand chez leurs voisins, nous donnent lieu d'assurer qu'il n'a pas omis les Arts et les Sciences qui font la principale gloire et le plus bel ornement d'un Etat.

Numa, son successeur, sentit la necessité d'établir un corps de savans qui, par leurs veilles et leur écrits, pussent éclairer cette multitude de proscrits que la sévérité des loix et la contrainte des règles attiroit à Rome, comme dans un asile inviolable. Le chef de cette espèce d'Académie étoit chargé d'écrire, sur des tables publiques, les actions des grands hommes et les faits les plus interessans, et d'exposer ces écrits à la vue du peuple. Il étoit libre de critiquer ce qu'on jugeoit à propos, et chacun étoit interessé à avoir son nom dans ces fastes respectables. Ce prince

* Gabie, ville située à douze milcs de Rome, suivant Strabon.

étoit si versé dans la philosophie, et il en inspira tellement le goût à ses sujets, que les disciples de Pithagore, plus de cent ans après lui, furent étonnés de voir leurs maximes pratiquées dans des lieux où ils croioient débiter de nouveaux sécrets. Valerius Antias, cité par Plutarque, dit que ce même prince laissa par écrit douze livres de philosophie en Grec, dont il confia l'explication au collège des Pontifes comme un sécret d'Etat. Le plan de politique, de religion et de science, tracé par ces deux premiers rois de Rome, fut toujours suivi à la lettre et se perfectionna de plus en plus jusqu'au déclin de la République. Ce qui efface ces premiers siècles, c'est qu'alors les Grecs étoient dans leur plus haute réputation ; leurs colonies étoient répandues dans l'Asie et dans l'Europe jusqu'au centre du Latium et aux portes de Rome ; d'où vint ce préjugé que les Grecs avoient en partage le bel-esprit et les Romains la politique.

Eloquence. — Ils n'étoient pas insensibles aux charmes de l'Eloquence. Valerius Publicola, prononçant le panégyrique de Brutus, son collègue, charma tellement le peuple qu'il voulut et ordonna qu'on exposât les exploits des grands capitaines et des plus célèbres magistrats à leur mort, et que cet usage, inconnu aux Grecs alors, devint perpétuel. L. Junius Brutus, qui chassa les Tarquins et ramena la liberté : L. Valerius Politus et Messenius Agrippa, qui arrêterent par leurs discours la fougue du peuple irrité et éteignirent la sédition : Claudius Appius,

qui détrompa le Sénat assemblé et lui apprit á ne point se fier à l'envoyé d'un roi Grec, prouvent qu'ils ne manquoient pas du talent de la parole. Comment, sans l'éloquence, causer de si grands changemens dans l'Etat et tourner à leur gré une populace déjà accoutumée à ses vieilles loix? "Quoique je n'aie lu nulle part," dit Ciceron, de Cl. Orat. n. 56, "que nos premiers Consuls aient été orateurs, et qu'il y ait eu un prix, une récompense proposée à l'Eloquence, j'ai tout lieu de le soupçonner."

Histoire.—L'Histoire étoit alors loin de sa perfection; les pontifes, qui en avoient la direction, écrivoient en style de guerrier, comme ils pensoient, sans ornement, sans parure; ils s'attachoient plutôt au fond des affaires, qu'à ménager et choisir de beaux termes; ils se contentoient de dire simplement la vérité et rien de plus. Cette manière d'écrire l'histoire fut en usage jusqu'au tems de Ciceron *. Caton, Fabius Pictor et Pison †, les plus estimés, n'écrivirent pas autrement, comme avoient fait, parmi les Grecs, Phérécyde, Hellenicus et Acusilas; c'étoit plutôt une chronique qu'une véritable histoire: on marquoit par ordre les tems, les lieux, les magistrats, les faits et les événemens: on ne cherchoit qu'à être court et intelligible.

Il étoit bien difficile qu'on écrivît poliment alors, et qu'on parlât un langage châtié et épuré; l'état

* Consul, l'an de Rome 689.

† Cic. de Orat. lib. 2. n. 53.

des affaires ne le permettoit pas ; un établissement incertain et chancelant ; ces altercations journalières du sénat et du peuple ; cette alternative de Rois, de Consuls, de Tribuns militaires ; cet esprit de conquête propre à la nation ; les guerres perpétuelles avec des peuples plus occupés d'agriculture que de belles-lettres ; la nécessité de subsister les armes à la main et de vivre nuit et jour en face de l'ennemi : tout cela empêchoit les Romains de s'appliquer uniquement aux sciences. Leur plan singulier d'envahir et de pousser toujours en avant ; les constitutions des Républiques d'alors, jalouses de leur propre liberté, leur ôtoient la facilité de profiter des arts et des sciences des Grecs établis sur les côtes d'Italie. Réduits ainsi à leur propre génie, ces altiers Républicains se firent insensiblement un langage particulier conforme à leur goût et à leurs inclinations ; ce qui fait proprement le fond de la *Langue Latine*. Cette langue primitive devoit avoir quelque chose de dur et de sec ; elle n'avoit que dix-sept lettres. Carbilius Spurius se servit le premier du G ; un grammairien, nommé Salluste, inventa le premier le K ; les lettres X, V, Z, furent inconnues jusqu'au siècle d'Auguste. Le D se mettoit à la fin de tous les mots, comme la lettre M ; l'E s'emploïoit pour l'I, l'O pour l'U, et pour l'E.

Quoique cette ancienne langue ait beaucoup de conformité avec celle des Grecs, qui étoit commune presqu'à toute l'Italie, on y remarque cependant quel-

que différence pour lors. Sous Tullus Hostilius, troisième roi de Rome, les Fidenates, colonie des Romains, à cinq miles de Rome, étoient les seuls qui entendissent la langue Latine; mais par la suite, à mesure qu'ils gagnèrent du terrein, ils étendirent leurs connaissances et leur langue; ils envoyerent leurs enfans, pour être instruits dans les belles-lettres, et dans les pratiques de la religion, chez les Etrusques qui, lorsqu'ils furent subjugués, ne voulurent jamais recevoir les lettres Romaines, parcequ'ils croioient tenir leur ancienne érudition des Dieux mêmes. Dans Rome on ne voit au quatrième siècle de la foundation que de simples Ecoles pour apprendre à lire et à écrire; les belles-lettres n'y furent enseignées publiquement que fort tard. Selon Plutarque, le premier maître de sciences fut, au sixième siècle, un nommé Carbilius Spurius, dont nous avons parlé; suivant Suetone, ce fut Cratès de Mallos, entre la troisième guerre Punique, un peu après la mort d'Ennius; jusques là c'étoit une coutume de s'intruire mutuellement dans les familles entre parens et amis.

Parmi les Romains quelques familles se désignoient par des noms Grecs. Plutarque prétend que celles des Emiles descend de Mamercus, fils de Numa, surnommé Emile, à cause de son affabilité, en Grec ἀιμύλος, *affabilis*. Denis d'Halicarnasse soutient qu'ils se sont réglés dans leur langue comme dans leurs usages, sur les Grecs; ce qui fait, dit Festus,

qu'Ennius appelle les Romains, Grecs, c'est que l'ancienne langue Grecque et Latine étoient presque la même. Plutarque assure que les vieux mots Grecs et Latins, n'avoient point de différence ; on en peut voir un grand nombre dans Varron, qui a fait une espèce de vocabulaire raisonné de la langue Latine ; la raison de ce mélange est sensible. Les Pélasges sortis de différens endroits de la Grèce, apportèrent avec eux les lettres en Italie ; les peuples du Latium, au nombre de cinquante trois, étoient presque tous des colonies de la Grèce ; les Sabins, qui se confondirent avec les compagnons de Romulus et transportèrent à Rome leurs forces et leurs domination, se disoient originaires de Sparte ; de plus, la politique des Romains d'adopter dans l'Etat, d'admettre aux charges les nations conquises, recevoit également leurs expressions dès qu'il y paroissoit quelqu'utilité ; mais ils ne communiquoient pas si facilement leur langue à leurs voisins et aux étrangers ; elle faisoit, aussi bien que la religion, un sécret du gouvernement. Très souvent ils accordoient le droit de bourgeoisie sans donner le privilège de parler, de vendre et de trafiquer en Latin. Les habitans de Cumes, ville de la Campannie, entre Bayes et Pouzzols, près de Naples, ne l'obtinrent que fort tard, l'an quatre cent vingt trois de la fondation. Dans la suite, ils prirent une politique toute contraire qui fut d'étendre leur langue aussi bien que leurs conquêtes, et de s'associer, en toutes façons, les peuples vaincus ; mais en leur communiquant leurs

mots et leurs dignités, ils conservèrent toujours une manière de parler qui les distinguoit des autres, comme on distinguoit les Athéniens des autres Grecs : c'est ce qui s'appelloit *Urbanité Romaine*.

La langue Romaine, comme nous avons remarqué avoit quelque chose de dur. Les grandes annales qui périrent dans la prise de Rome, par les Gaulois, l'an trois cent trente six, les Loix des douze Tables, les livres de religion, les vers des Saliens, et les anciennes Ordonnances du Sénat, étoient écrits dans le vieux style des Etrusques ; mais toutes ces expressions choquantes à l'oreille furent anéanties presque tout-à-coup par le commerce avec les Grecs : les Romains prirent les tours et les manières de cette nation. Ennius et ses contemporains qui enrichirent la langue Latine ou plutôt la créèrent, et les plus anciens savans, étoient des demi-Grecs qui enseignoient en Grec, au rapport de Suetone ; il est étonnant comment on perdit l'air et l'intelligence des premiers siècles ; déclinaisons, conjugaisons, dénominations, arts, sciences, coutumes, la religion même, tout prit une nouvelle face. Dans la seconde guerre Punique, on fut un jour entier à déchiffrer les fameuses prédictions du devin Marcius ; au tems de Polybe, les plus versés dans l'antiquité avoient peine à expliquer littéralement le traité conclu entre les Carthaginois et les Romains, l'an deux cent quarante cinq, cependant aux plus beaux tems de la République, des familles entières parloient encore Etrusque,

surtout quelques dames de la première noblesse, mais elles se trouvoient en bien petit nombre.

La ruine de Carthage, de Numance et de Corinthe, entraîna à Rome, à la suite des vainqueurs, les richesses, les arts et les sciences : tout changea de face ; on vit naître des poëtes, des orateurs, des historiens ; on renvoya aux Etrusques leurs bouffons et leurs bouffonneries. Des Romains chaussèrent eux-mêmes le cothurne et donnèrent à leur théâtre une forme proportionnée à la majesté de l'Empire. Le peuple, devenu jaloux, à l'éxces, du talent de la parole, étoit plus irrité d'une méchante phrase de Démosthènes que des supercheries de Philippe de Macédoine, Publius Crassus qui charma toute l'Asie, en parlant à chaque canton son idiôme particulier, fut regardé, non comme un Romain élevé à Rome, mais comme un prince Asiatique nourri dans la discipline des Grecs, et consommé dans leur politesse et leur érudition.

Une fois convaincus de leurs forces, les Romains entreprirent de faire recevoir partout leur langue, et par ce moyen de lui attirer ce que le Grec avoit d'énergie, de force, d'esprit et de brillant : on s'occupoit de plus en plus de la conduire au point de perfection qu'elle acquit sous le beau règne d'Auguste : on ne répondoit qu'en Latin aux ambassadeurs des princes Grecs ; c'étoit une infamie de parler autrement en public ; on fit un reproche à Ciceron, en plein sénat, d'avoir parlé Grec à Syracuse : c'étoit une nécessité, pour plaire aux vainqueurs et

mériter leurs graces, de penser et de parler comme eux. Les grammairiens se multiplièrent; des chevaliers, des magistrats briguèrent ce titre avec autant d'empressement, que le consulat: cette qualité devint si considérable, qu'on en voyoit à la suite des généraux, des rois, des empereurs et des plus fameux capitaines. Un savant grammairien coutoit un prix excessif; Quintus Catulus en acheta un deux cent mille sesterces ou vingt cinq mille francs tournois, en prenant le sesterce sur le pied de deux sols et demi de France; Efficius Calvinus, chevalier Romain fort riche, donnoit une pension de cinq cents livres à un autre. On a compté dans Rome, en certains tems, plus de vingt fameuses Ecoles de grammaire, d'où on en voyoit des maîtres dans des provinces pour instruire sur le même plan. Dans ces espèces d'académies Latines on voyoit les Consuls et les Orateurs s'asseoir sur les bancs des grammairiens, et écouter leurs leçons avec la plus grande satisfaction; par ce moyen, il s'entretenoit un goût de Littérature qui se répandoit dans les différentes parties de la République; le théâtre, le sénat et la tribune aux harangues, recevoient chaque jour de nouveaux accroissemens et voyoient des discours mieux tournés; la Littérature s'épuroit, la langue devenoit plus châtiée, et prenoit une nouvelle forme et de nouvelles grâces, la Poësie un nouvel éclat, l'Eloquence un ton plus assuré et plus mâle, l'Histoire posoit ses fondemens, les Lettres faisoient de nouveaux progrès et attendoient leur perfection du *Siècle d'Auguste*. Parmi les grands Ora-

teurs qui ouvrirent ce siècle, Antoine, Crassus, Cotta, Sulpicius se distinguèrent par la force de leur éloquence et la dignité de leur prononciation: ils cherchoient à fixer les vrais principes d'une langue devenue la première du monde. Les Scipions, par leur politesse et l'éclat de leurs entreprises avoient donné le ton à leur siècle, et s'embloient appeller tous ces heureux génies qui parurent depuis presqu'en même tems. Cependant, malgré le goût et les efforts de ces grands hommes, on négligeoit encore sa propre langue; on continuoit de fréquenter les Ecoles des Grecs, et on n'étudioit pas assez le génie de la langue Romaine. Ces Républicains, si jaloux d'ailleurs de leurs avantages, voyoient pour ainsi dire, à travers l'imagination des Grecs, et parloient comme au tems de Rhéa et Sylvius. Par une bisarrerie singulière, les Grammairiens, les Rhéteurs, tous Grecs que la fortune ou le désir de la réputation attiroient à Rome, faisoient leurs excercices en Grec, et l'étude de la langue Latine étoit généralement négligée et paroissoit même indifférente; tandis qu'en public on affectoit de ne répondre aux ministres des rois qu'en Latin, en particulier on s'exerçoit dans la langue des étrangers qui ne devoit être d'aucun usage; qui pourroit le croire? Peut être que l'éloquence de Carnéades leur avoit fait penser qu'on ne pouvoit être savant que comme lui et de la même manière; l'idée qu'on avoit de l'habileté des Grecs, la gloire d'Homère et de Démosthènes, avoient, sans doute, ôté tout courage de tenter de nouvelles routes: on sen-

toit le défaut du système, mais personne n'osoit commencer la réforme : on obéïssoit servilement à la coutûme, quoique reconnue vicieuse, pour ne point heurter l'autorité des magistrats qui s'armoient de toute leur puissance pour écraser un Rhéteur Latin ; mais cet abus, cette bisarrerie de tant accorder aux Grecs ne devoit pas être de longue durée. Lorsque Cicéron parut au Barreau, il n'y avoit personne qui eut fait, comme lui, une étude particulière de ce qu'on appelle proprement, Belles Lettres ; personne qui eut étudié à-fond la philosophie ; personne qui possedât bien l'histoire de sa nation, ni qui sût en faire usage. Deux hommes osèrent seuls affranchir la raison de l'exclavage de la coutume, et tournèrent les esprits au vrai solide et au vrai beau.

L. Plotius Gallus enseigna le premier à Rome en Latin avec un succès prodigieux. Les jeunes gens désertoient les anciennes Ecoles pour prendre des leçons de ce nouveau maître ; Cicéron se fait un honneur de se ranger du nombre de ses disciples ; chacun sentit l'avantage de s'exercer à l'éloquence dans une langue qu'on devoit toujours parler, et la facilité de faire, en moins de tems, des progrès dans l'étude. Ainsi, toute réflexion faite, après quelques traverses et quelques secousses, on laissa ferme et stable l'Ecole des Rhéteurs Latins sans dégrader celle des Grecs : par là, on entretenoit une émulation, toujours honorable et utile, entre ces deux professeurs ; et on contribua, par ce sage ménagement, au succès

prodigieux que firent les sciences dans les années suivantes.

Dans ce siècle qu'on peut appeller, le siècle d'or, de l'éloquence, de l'érudition, et de la poësie, il seroit difficile de trouver un Romain sans science et sans goût pour les arts ; ceux même qui n'étoient recommendables que par leur épée, ou qui n'avoient pas eu le loisir ou la commodité d'étudier, affectoient de passer pour avoir une certaine teinture des Lettres ; Marius, tout insensible qu'il étoit aux charmes de l'esprit, faisoit quelque estime du poëte Archias et de Plotius. Sylla, d'une naissance plus élevée, avec un génie plus grand, montra aussi plus de goût et plus d'estime pour les belles lettres ; dans le feu de ses proscriptions, il ne laissa pas sans récompense les méchans vers d'un poëte obscur, parcequ'il y avoit quelque chose de neuf, et il lui accorda une partie des effets exposés à l'encan ; il avoit à sa suite quelques grammairiens habiles pour l'aider à rédiger les mémoires de ses campagnes qu'il écrivit lui même ; ouvrage fort estimé des anciens, et encore fort recherché au tems de Plutarque*. Lucullus, très versé dans les langues Grecque et Latine, excelloit également en prose et en vers ; dès sa jeunesse il avoit coutume de passer ses récreations avec Hortensius, célèbre rival de Cicéron ; il se faisoit une gloire d'avoir les plus beaux manuscrits, et d'ouvrir ses

* Sylla étoit Préteur l'an de Rome 660, et Plutarque mourut sous l'Empereur Adrien, l'an de Rome 857.

portiques à tous les curieux : sa demeure étoit comme le rendez-vous de tous les Savants. On voyoit tous les jours chez lui une foule de grammairiens, de Rhéteurs, d'Orateurs, d'Historiens, et de Philosophes ; il les admettoit à sa table, s'entretenoit avec eux, et leur faisoit part de ses libéralités. Marcus Crassus passoit aussi pour très éloquent ; il se chargeoit souvent, avec honneur, des causes dont les succès avoit paru désespéré à Pompée, à Cæsar et à Cicèron même ; il avoit, parmi ses exclaves, des lecteurs et des copistes, pour lui lire les plus fameux écrits et les transcrire à l'usage de ses bibliothéques. Pompée n'avoit pas moins de passion pour les sciences ; il s'étoit attaché deux grammairiens très renommés, Curtius Nicias et Lenæus qui l'accompagnèrent dans toutes ses expéditions, et qui, par son ordre traduisirent en Latin les volumes que Mithridate avoit écrit sur la Médecine. Etant sur le point d'entrer chez Posidonius, célèbre philosophe retiré à Rhodes, il defendit à son Licteur de frapper à sa porte, et fit baisser les faisceaux devant lui, pour rendre hommage à sa vertu et à sa science. Les dépenses extraordinaires qu'il fit dans la suite pour le théâtre, les vers de Sophocles qu'il récita à son épouse avant d'entrer dans la barque de Ptolomée, prouvent également son goût et son érudition.

Cæsar, au milieu des Gaules, étoit aussi occupé à arrondir des périodes et à prêter de nouvelles grâces à sa langue qu'à foudroyer les Belges et poser les nouveaux fondemens de sa monarchie. Il composa

quelques ouvrages sur l'analogie de la langue Latine outre ses Commentaires, où regnent cette netteté, cette élégance inimitable, si dignes de son éducation et de son génie. Cicéron avoue qu'il auroit eu incontestablement le premier rang parmi les orateurs, si la passion de gouverner seul l'univers ne l'eut arraché du barreau pour courir à la tête des légions. Il recommandoit dans un de ses ouvrages d'éviter, comme un écueil, une expression surrannée; à son exemple, et à celui de tous ces fameux capitaines assiégés de savans au milieu de leur camp, et occupés de sciences dans le sein même de la victoire, on commença à approfondir le génie de la langue Latine. Varron, très versé dans les antiquités Grecques et Romaines, remonta jusqu'au premier principes de cette langue, en developpa l'origine et fixa le sens des mots; par-là, dit Ciceron, il rendit un service extraordinaire à la langue Latine et procura un nouvel éclat aux Belles Lettres. Mais de tous ceux qui travaillèrent à la perfection de cette langue, Cicéron montra le plus grand zèle. En entrant au barreau il avoit apperçu je ne sçais quoi de dur et de sec dans les expressions des orateurs qui avoient quelque nom: les mots, les phrases, les tours, tout marchoit d'une même allure, et les plaidoyers les plus estimés étoient, pour ainsi dire, tout d'une pièce; alors il chercha tous les moyens, employa tous ses talents pour corriger ces abus et réformer ce mauvais goût. Son zèle pour l'honneur de sa

patrie étoit si grand qu'il cherchoit de tous côtés des génies capables de le seconder dans ses vastes entreprises litteraires ; il chargeoit les uns d'écrire les antiquités de Rome, les autres, de développer les principes et l'origine de la langue Latine ; ceux-là d'inventer des termes qui flattassent agréablement l'oreille par la surprise de la nouveauté, ceux-ci de donner aux expressions Grecques un air et un tour Romain ; jusques dans son logis, il gourmandoit ses esclaves quand il leur entendoit dire un terme impropre ou un mot surranné : ses meilleurs amis n'échappoient pas à sa critique, quand ils s'oublioient dans leurs discours. Censeur inexorable, il vouloit qu'un Romain s'exprimât avec dignité ou qu'il cessât de l'être : à cette occasion il avoit coutume de dire que les Dieux avoient confié à Cæsar le gouvernement du monde et à lui l'empire des Lettres. Plus content de ses découvertes grammaticales et philosophiques que de la gloire de son consulat, et d'avoir foudroïé sur les bords de l'Euphrate, et soutenu le trône d'Ariobarzane, il s'écrie —" O verborum inops interdùm quibus abundare te semper putas, Græcia !" Les Grecs à qui il croïoit avoir ravi leur réputation, s'étoient, en quelque manière, préparés à cet événement. Lorsqu'il étoit à Rhodes, dans l'Ecole d'Apollonius, disciple de Molon, ce philosophe, pénétré du génie de ce jeune Romain, s'écria hors de lui même—" Je ne peux m'empêcher, Cicéron, en vous voyant, de dé-

plorer le sort de la Grèce ; vous allez nous ravir le seul avantage qui nous distinguoit des autres hommes, les Belles Lettres et l'éloquence."

Son pressentiment n'étoit pas tout-à-fait mal fondé, car on peut dire que tout mérite étoit propre à Ciceron : Poësie, Philosophie, Eloquence, Histoire ; il a donné par-tout des preuves de sa capacité et de son érudition.

Nous avons suivi la marche de la Langue Latine depuis son commencement jusqu'à son plus haut point de gloire qui étoit le Siècle d'Auguste ; après avoir, suivant notre plan, parlé d'une manière concise des meilleurs Orateurs, Poëtes, Historiens, et Grammairiens Latins, nous ferons voir la décadence de cette langue sous Tibère *, et les Empereurs suivans.

* Tibère III. Empereur succèda à Auguste l'an de Rome 757 et de l'Ère Chrétienne 14. Il se livra à toutes sortes de cruautés. Caligula, son successeur, avança ses jours en le faisant charger de couvertures, sous prétexte de l'échauffer. Il mourut agé de 77 ans, après en avoir régné 22 et 6 mois, dans l'île de Caprée, d'où il fut appellé, *Cap. in.*

ORATEURS LATINS.

M. ANTOINE *.—Nous avons vu qu'il est un de ceux qui ont ouvert le siècle d'Auguste. Point d'orateur qui soutint mieux les grandes parties de l'éloquence par la véhémence et la dignité de sa prononciation ; ce qui étoit un défaut dans les autres, devenoit en lui une perfection. L'affaire de Norbanus † lui fit une grande reputation ; tout paroissoit désespéré pour Antoine et sa partie, mais sa profonde capacité fit changer de face à cette affaire déja décidée dans l'esprit des chevaliers Romains devant qui il parloit, et tourna, en sa faveur les preuves mêmes qu'on apportoit contre sa cause dont le défaut étoit notoire ; mais l'éloquence d'Antoine, victorieuse du corps entier des chevaliers Romains, ne put le mettre

* Il ne faut pas le confondre avec le Triumvir qui perdit la bataille d'Actium.

† Norbanus. Romain jeune et ambitieux qui s'opposa à Sylla et se joignit au jeune Marius. Pendant son consulat, il marcha contre Sylla qui le défit ; il fut accusé de trahison. Sulpicius plaidoit contre Antoine.

à l'abri de la proscription de Marius *. Forcé de chercher une retraite hors de l'Italie, il fut décélé par le domestique de son hôte. Cet homme, peu à son aise, envoya chercher du meilleur vin que le sien chez un aubergiste du voisinage où logeoit Marius. Le domestique, pressé par le cabaretier de dire ce qui l'engageoit à prendre du meilleur vin qu'à l'ordinaire, avoua sans malice que son maître avec chez lui Antoine ; à peine étoit il sorti que le cabaretier, croyant sa fortune faite, fut en instruire Marius. Ce farouche tyran, transporté de joie, marchoit déja pour le tuer, mais retenu par ses amis, il envoya Annius et quelques soldats ; ces meurtriers, enchantés par la voix et l'éloquence d'Antoine, restèrent sans force et sans mouvement ; Annius, impatient d'attendre, monte ; et surpris de ce qu'il voit, pour ne point manquer aux ordres qu'il a reçus, se s'ette sur ce célèbre orateur qui triomphoit déja de ces barbares, et porte sa tête à Marius. Plut. p. 788.

Crassus.—Cet orateur ne le cédoit pas à Antoine; quelques uns, même, lui donnoient la préférence. Un certain air de gravité, de dignité, et de grandeur, tempéré par une douceur insinuante, par une grande délicatesse et par une fine raillerie le caractérisoit. Une expression pure, exacte et nullement affectée,

* Marius. Célèbre Romain qui, de simple paysan, devint un des plus puissans et des plus cruels tyrans que Rome eut jamais vu pendant son gouvernement consulaire.

relevoit toutes ses harangues. La cause de M. Curius, plaidée devant les Centumvirs par Crassus, et un morceau que Cicéron nous a conservé dans son livre, " De l'Orateur," nous font connaître son mérite.

COTTA se distinguoit aussi par un discours juste et de bon goût. Il avoit beaucoup de pénétration et de justesse d'esprit, du coté de l'invention : son élocution étoit pure et coulante ; son éloquence douce et tranquille produisoit le même effet que les traits vifs et enflammés que l'orateur dont nous allons parler.

SULPICIUS avoit un style grand, véhément, et pour parler avec Ciceron, tragique ; le discours abondant et rapide, mais sans superfluité ; la voix douce, forte, éclatante ; la geste extrêmement gracieux, et convenable à la gravité du barreau. Ce fut au milieu des guerres civiles entre Marius et Sylla que parurent ces quatre fameux orateurs.

CICERON, *M. Tullius.*—Nâquit à Arpino en Toscane, 116 ans avant J. C. d'une famille de chevaliers Romains mais peu illustrée ; il fut à Rome ce que Démosthénes avoit été à Athènes ; son éloquence l'éleva par dégrés jusqu'au consulat qu'il géra avec tant de gloire et de zèle, en découvrant la conjuration de Catilina, qu'il mérita le surnom de " Père de la Patrie." Il céda à la cabale de Clodius et fut

exilé, mais on le rappella bientôt, et ce rappel fut un triomphe et comme une fête publique. Dans les commencemens de la guerre civile entre Cæsar et Pompée, il parut faible, timide, flottant, irrésolu; se repentant de ne point suivre Pompée, et n'osant se déclarer pour son rival dont il tâcha de gagner l'amitié par les plus basses flatteries. Il favorisa Octave contre Antoine; mais ces deux Romains ayant réuni leurs intérets, et s'étant promis de sacrifier les victimes qu'ils demanderoient réciproquement, Ciceron fut de ce nombre, et fut tué par un infâme nommé Popilius Léna à qui ce grand orateur avoit sauvé la vie dans une cause où il étoit accusé d'avoir tué son père. Cicéron avoit, lorsqu'il expira 63 ans et 11 mois. Il fut obligé de prendre la fuite dans l'affaire d'Octave et de Pompée. Les assassins envoyés par Antoine le joignirent sur les bords de la mer de Cajeta; lorsqu'ils furent à lui, il mit la tête hors de la litière dans laquelle il étoit; elle fut sur le champ séparée de son corps, portée à Rome avec sa main droite et l'une et l'autre exposées dans le *Forum*.

Antoine avoit pour Ciceron la haine la plus implacable; les actes d'inhumanité et de barbarie exercés par sa femme Fulvie sur la tête de ce malheureux orateur, ne vérifièrent que trop ce qu'il avoit lui même observé—" Qu'il n'y a point d'animal qui porte plus loin la vengeance qu'une femme."

Les meilleures éditions de ses ouvrages dont il nous reste à peine la dixième partie sont celles de Verbugius, 2 vol. fol. Amst. 1724, celle d'Olivet, 9 vol. in 4to Génève, 1758; celle d'Oxford, 10 vol. in 4to, 1782; et celle de Lallemant, 14 vol. in 12mo, à Paris chez Barbou.

Hortensius.—Célèbre Orateur Romain, émule de Cicéron. Il fut Consul l'an 70 avant J. C. Il étoit fort riche, et à sa mort, on trouva dans ses caves 10,000 muids de vin qu'il avoit reçus des parties pour lesquelles il avoit plaidé. Ses harangues ne sont pas parvenues jusqu'à nous.

Pollion, C. *Asinius*.—Consul Romain, se distingua aussi par son éloquence et ses écrits autant que par ses exploits militaires. Ce fut lui qui éleva le premier une bibliothèque publique à Rome, et son exemple fut suivi par beaucoup d'Empereurs. Il a écrit des tragédies, des discours et une histoire qui étoit divisée en 17 livres; de tout cela, il ne nous reste que quelques lettres à Cicéron. Pollion mourut âgé de 80 ans.

A ces orateurs on peut en ajouter une foule d'autres excellens, mais qui précédèrent le règne d'Auguste. Scipion, fils de Paul Émile et Lælius se disputent le premier rang. Sergius Galba, dont on loue la véhemence, fut le premier qui mit en usage les lieux communs et les digressions pour amplifier son

sujet et charmer ses auditeurs ; les Gracques renversoient par leurs foudres et leurs éclairs *.

POETES LATINS.

VIRGILE.—Appellé le Prince des Poëtes Latins, naquit à Andès, village près de Mantoüe, environ 70 ans avant J. C. le 15 d'Octobre. Il passa ses premières années à Crêmone où il se forma le goût et où parurent ses premiers talens. La distribution des terres de Crémone aux soldats d'Auguste, après la bataille de Philippi manqua de lui coûter la vie ; il voulut disputer ses possessions avec un de ces enfans de Mars, et il ne put éviter son ressentiment qu'en passant une rivière à la nâge : ce fut le commencement de sa grandeur ; il vint à Rome, avec son père, où Mœcene † le prit sous sa protection, et le récom-

* Ils tenoient leur éloquence de Cornélie leur mère qui avoit toujours en sa compagnie des Grecs et des Savans. Ils étoient deux Tiberius et Caïus ; ce dernier avoit toujours derrière lui un domestique qui, avec une flute, l'avertissoit quand il falloit hausser ou baisser le ton de sa voix. Leur père, T. Sempronius Gracchus, fut deux fois consul.

† Mécœne. Célèbre chevalier Romain, grand protecteur des Savans et des Lettres. Auguste le regardoit comme son ami, et se faisoit un plaisir de recevoir de ses avis. Virgile lui dédia ses Géorgiques et Horace ses Odes.

manda à Auguste. L'Empereur rendit au poëte ses possessions et il commença alors ses *Bucoliques*. Les dix Eglogues furent finies en trois ans; quelque temps après, il intreprit les Géorgiques, ensuite l'Æ-néïde; on croit qu'il y fut engagé par Auguste lui même.

Il arriva à Virgile ce qui étoit arrivé à Homère * il fut insulté par quelques misérables écrivains; les plus ardens étoient Bavius et Mœvius; mais un nommé Bathille poussa l'impudence plus loin; il s'appropria les vers de ce grand poëte: rien n'étoit plus fameux que cette supercherie. Virgile avoit attaché à la porte du Palais d'Auguste un distique où il le faisoit égal à Jupiter; Auguste voulut en connaître l'auteur; personne ne se déclara, et Bathille profita de ce silence pour s'en faire honneur; les présens et les grâces de la cour fondoient sur lui. Le dépit de Virgile lui suggéra une idée heureuse, ce fut de mettre au dessous de ce distique ce vers Latin—

"Hos ego versiculos feci, tulit alter honores."

J'ai fait ces vers, un autre en a reçu les honneurs, et ensuite ces mots répétés quatre fois, "Sic vos non vobis." L'Empereur demanda qu'on en acheva le sens, mais personne, excepté Virgile, ne put le faire, et il dit—

* Voyez Homère, parmi les Poëtes Grecs.

" Sic vos non vobis nidificatis aves.
Sic vos non vobis vellera fertis oves.
Sic vos non vobis mellificatis apes.
Sic vos non vobis fertis aratra boves."

Oiseaux, vous faites des nids . . . . . .
Troupeaux, vous portez une toison . . . mais ce n'est pas
Abeilles, vous faites du miel . . . . . pour vous.
Bœufs, vous portez le joug.

Faisant allusion à la supercherie de Bathille ; par là on connut le véritable auteur du distique et Bathille devint la fable de Rome.

Virgile ne vécut que 52 ans, et mourut à Brindes * comme il alloit en Grèce pour mettre dans la retraite, la dernière main à l'Énéïde qu'il avoit été onze ans à composer. Il en étoit si peu satisfait qu'il ordonna par son testament qu'on brulât ce Poëme ; on se garda bien d'éxécuter un pareil ordre. Son corps fut, suivant ses dernières volontés, rapporté à Naples, et enterré avec beaucoup de solemnité dans un monument èlevé sur la route qui conduit de Naples à Putéoli. On mit sur sa tombe ce distique qu'il fit lui même peu de tems avant de mourir—

" Mantua me genuit, Calabri rapuêre, tenet nunc
Parthenope ; cecini pascua, rura, duces."

* Virgile mourut assez riche pour laisser de sommes considérable à Tucca, à Varius, à Mécène et à l'Empereur même.

Parmi les Mantouans je reçus la naissance ;
Je mourus chez les Calabrois :
Parthénope me tient encore sous sa puissance :
J'ai chanté les Héros, les bergers et les bois.

Les meilleures éditions des ouvrages de Virgile sont celles de Lewarde, 2 vols. in 4to, 1717 ; de Baskerville, in 4to, Birmingham, 1757 ; de variorum, in 8vo, L. B. 1661 ; de Hayne, 4 vols. in 8vo, Leip. 1767 ; d'Edimbourg, 2 vols. 12mo, 1755 ; et de Glascow, in 12mo, 1748.

HORACE, Q. *Flaccus*.—Nâquit à Venuse, dans la Pouille, 63 ans avant J. C. il étoit petit fils d'un affranchi. Après avoir reçu des leçons des meilleurs maîtres de Rome, son père l'envoya à Athènes pour s'instruire dans l'étude de la Philosophie. Le célèbre Brutus le créa Tribun des soldats dans l'armée qu'il avoit crée contre les Triumvirs. Horace se trouva à la bataille de Philippe ; mais meilleur poëte que guerrier, il prit la fuite, jetta ses armes, vint à Rome où la pauvreté le porta à la composition. Ses talens attirèrent l'attention de Virgile et de Varius qui le recommandèrent à la protection de Mœcène et d'Auguste.

Horace eut ses ennemis. Dans cette troupe irritée et grotesque de petits poëtes envieux qui sonnoient le tocsin au bas du Parnasse, on remarquoit Pantilius, surnommé la Punaise, à cause de la platitude de ses vers ; Tannius le parasite ; Demetrius le

médisant, et Tigellius l'insensé. Leur coryphée Crispin, saisi d'un transport belliqueux vint publiquement défier leur ennemi commun : " Qu'on nous donne," s'écrioit il, " une chambre, des tablettes, une heure et des témoins, et nous verrons qui de nous deux, d'Horace ou de moi fera plus d'ouvrage." Toutes les démarches, les chansons et tous les libelles de ses ennemis se tournèrent contre eux, et ne servirent qu'à fournir à sa causticité et à donner du ressort à son imagination. Il mourut dans l'opulence, âgé de 57 ans, 7 ans avant J. C.

Les meilleures éditions de ses ouvrages sont celles de Bâle, in fol. 1580; celle de Gesner, 8vo, Leip. 1752; et celle de Glascow, 12mo, 1744.

Ovide.—Célèbre Poëte Romain, né à Sulmo le 20 Mars, environ 43 ans avant l'Ere Chrétienne. Son père vouloit le déterminer au barreau, et l'envoïa à Athènes à l'âge de seize ans. Il fit dans l'éloquence des progrès rapides, mais le fils, par son inclination naturelle pour la poësie, trompa l'attente du père; il avoue, lui-même, que ce talent avoit en lui une force, " Et quod tentabam scribere versus erat:" il devint ami des Savans : Virgile, Properce, Tibulle, l'honorèrent de leur correspondence, et l'Empereur, lui-même, le protègea d'une manière particulière; cependant il fut bientôt après banni à Tomos sur les bords du Pont-Euxin; on n'en sait pas la vraie raison. Il fit alors tout ce qu'il put pour être rappellé, et prostitua même sa plume à la flatterie la plus

basse; tout fut inutile. Il mourut et fut enterré à Tomos l'an 17 de l'Ere Chrétienne, âgé de 59 ans. En 1508, on trouva à Stain, en Autriche, l'épitaphe suivante—

" Hic situs est Vates quem divi Cæsaris ira
Augusti patriâ cedere jussit humo.
Sæpè miser voluit patriis occumbere terris,
Sed frustra! hunc illi fata dedêre locum."

Les meilleurs éditions des ouvrages d'Ovide sont, celles de Burman, 4 vols. in 4to, Amst. 1727; de L. B. in 8vo, 1670; et celle de Utrecht, 4 vols. in 12mo, 1712.

Lucain.—Né à Cordoüe en Espagne, étoit neveu de Sénèque, le Philosophe; il devint l'émule de Perse, déja fameux à cette époque. Charmè de son esprit, Néron le fit Augure et Quæsteur, mais bientôt l'Empereur devint jaloux de la gloire du Poëte. Lucain, maltraité par ce prince, entra dans la conjuration de Pison, fut découvert et condamné à mort; il eut les veines coupées, l'an 65 de J. C. De ses nombreux ouvrages, tant en prose qu'en vers, il ne nous reste que sa Pharsale, ou la guerre de Cæsar et de Pompée, qui a été traduite en Francais par Brœbeuf.

Les meilleures éditions sont celles de Oudendorp, in 4to, L. Bat. 1728; celle de Bentley, imprimée

à Strawberry-Hill, in 4to, 1760; et celle de Barbou, in 12mo, Paris, 1767.

TIBULLE.—Chevalier Romain, célèbre par ses poësies dont il ne nous reste que quatre livre d'Elégies

PROPERCE.—Né à Mévania dans l'Umbrie. Il mourut environ 19 ans avant l'Ere Chrétienne, âgé de 40 ans: il ne nous reste de lui que quatre livres d'Elégies.

CATULLE.—Poëte Latin né à Verone: il ne nous reste de lui que quelques Epigrammes. Ce qui est parvenu jusqu'à nous des ouvrages de ces trois poëtes, est ordinairement publié dans le même volume, comme ayant le même genre d'écrire. Il seroit à souhaiter qu'il ne se fussent pas tant abandonnés à une trop grande sensibilité ou à des expressions quelquefois licentieuses: on disoit de Catulle, "Qui écrit comme Catulle, rarement vit comme Caton."

Les meilleures éditions sont celles de Vulpius, Padoüe, 1737, 1749, 1755; celle de Barbou, Paris, 12mo, 1754; et celle de Heyne, in 8vo, 1776.

JUVENAL.—Né à Aquino. Il a écrit des Satyres dont il ne nous reste que 16.

Les meilleures éditions sont celles de Casaubon,

in 4to, L. Bat. 1695; de Hawkey, Dublin, 12mo, 1746; et de Grævius, *cum notis variorum*, in 8vo, L. Bat. 1684.

TERENCE.—Nâquit à Carthage en Afrique, et se rendit célèbre par ses Comédies dont les meilleures éditions sont celles de Westerhovius, 2 vols. in 4to, Amst. 1726; de Edimbourg, 12mo, 1758; de Cambrige, in 4to, 1783; de Hawkey, 12mo, Dublin, 1745; et de Zeunius, in 8vo, Leip. 1774.

LUCRECE.—Célèbre Poëte Romain et Philosophe. Il fut envoïé de bonne heure à Athènes où il étudia sous Zénon et Phœdre. Il y embrassa les opinions d'Epicure, et d'Empédocles, qu'il joignit aux infinis d'Anaximandre et aux atômes de Démocrites, qu'il a expliqués dans un poëme en six livres, intitulé, " De Rerum Naturâ." Ce livre a été réfuté par M. le C. de Polignac dans son, Anti-Lucrèce. Cet excellent ouvrage, en vers Latins, a été traduit en Français par M. de Bougainville. Lucrèce mourut âgé de 44 ans, 54 avant J. C.

Les meilleures éditions de ses ouvrages sont celles de Creech, in 8vo, Oxford, 1695; de Havercamp, 2 vols. in 4to, 1725; et de Glascow, 12mo, 1759.

PHŒDRE.—Né dans la Thrace devint un des affranchis d'Auguste; il mit en vers Iambiques les Fables d'Æsope sous le règne de l'Empereur Tibére: elles resterent ensévelies dans l'oubli jusqu'au

16e siècle que Pierre Pithou, Français, les découvrit dans la bibliothèque de St. Remi à Rheims.

Les meilleures éditions de Phœdre sont celles de Burman, in 4to, Leyd. 1727; de Hoogstraten, in 4to, Amst. 1701.

Plaute.—Poëte comique, né à Sarsina dans l'Umbrie. On prétend qu'il étoit si pauvre qu'il entra chez un boullanger comme domestique, mais au milieu de ses occupations, il donnoit toujours quelques momens à sa muse comique. Il a écrit 25 comédies, il ne nous en reste que 20, dont les meilleures éditions sont celles de Gronovius, in 8vo, L. Bat. 1664,; de Barbou, 12mo, 3 vol. Paris, 1759; de Ernest, 2 vols. in 8vo, Leip. 1760.

Claudien.—Célèbre Poëte d'Alexandrie en Ægypte sous les règne d'Honorius et d'Arcadius.

Les meilleures éditions de ses ouvrages sont celles de Burman, 2 vols. in 4to, Amst. 1760; et de Cresner, 2 vols. in 8vo, Leips. 1758.

HISTORIENS LATINS.

TACITE, *Caïus Cornelius*.—Célèbre Historien Latin, né sous le règne de Néron *. Son pere étoit chevalier Romain qui fut nommé gouverneur de la Gaule Belgique. Tacite parvint aux premières dignités de l'Empire sous Vespasien †, Tite ‡, et Domitien ‖. Nerva § le fit consul en la place de Virginius Rufus, l'an 97 de l'Ere Chrétienne. Il plaida plusieurs fos à Rome et fit admirer son éloquence ; il étoit etroitement lié avec Pline le jeune, et tous deux se corrigeoient mutuellement leurs ouvrages ; cette amitié devint si étroite qu'elle passa en proverbe, et qu'on ne pouvoit nommer l'un sans l'autre. Tacite, un jour, assistant aux spectacles du Cirque ¶ eut, sur différens sujets, une conversa-

* Neron, Empereur, l'an 54 de l'Ere Chrétienne.
† Vespasien, 69.
‡ Tite, 79.
‖ Domitien, 81.
§ Nerva, 96.
¶ Le Cirque étoit un bâtiment très large et très vaste où se donnoient les Jeux en usage chez les Romains. Il y en avoit

tion fort longue avec un chevalier Romain qu'il ne connaissoit pas ; le chevalier lui demanda s'il étoit né en Italie ; Tacite lui répondit qu'il ne lui étoit pas inconnu et que la litterature étoit redevable à leur ancienne connaissance—" Vous êtes donc," lui répartit le chevalier, " ou Tacite ou Pline."

Les ouvrages qui nous restent de Tacite sont : Un Traité des Mœurs des Germains : Une Histoire des Empereurs Romains : Des Annales depuis la Mort d'Auguste jusqu'à Galba et la Vie d'Agricola son beau-père.

Les meilleures éditions sont celles de Rome, in fol.

huit à Rome ; celui dont il est ici question étoit le premier et le plus grand, élevé et embelli par Tarquin l'Ancien ; sa figure étoit oblongue, et pouvoit, suivant le rapport de quelques uns, contenir environ 200,000 spectateurs ; il avoit 2187 pieds de long, sur 960 de large. Jules Cæsar y avoit fait passer des canaux qui, en un moment, étoient couverts d'un grand nombre de vaisseaux qui représentoient un combat naval. Bib. Class. art. *Circus.*

Les sortes d'exercises pratiqués dans le Cirque, étoient au nombre de sept. 1. Les hommes se battoient, tenant des gantelets armés de plomb, ou à coup de poing, ou de bâtons, ou de sabres, ou de javelots, ou de piques ; ou bien c'étoient des gladiateurs, ou des hommes combattant contre des bêtes, ou enfin ils luttoient ensemble à qui jetteroit l'autre par terre. 2. La course. 3. A qui sauteroit le mieux dans un lieu égal ; ou de bas en haut ou de haut en bas. 4. Ils tiroient de l'arc. 5. Ils combattoient à cheval. 6. C'étoient des combats, en menant des chariots trainés par trois ou quatre chevaux.

1515; celle à l'usage du dauphin, 4 vols. in 4to, Paris, 1682; celle de Leips. 2 vols. in 8vo, 1714; de Gronovius, 2 vols. in 4to, 1721; de Brotier, 7 vols. in 12mo, Paris, 1776; et de Barbou, Paris, 3 vols. in 12mo, 1760.

TITE-LIVE.—Nâquit à Padoue sous le règne d'Auguste. Il se rendit si célèbre par ses écrits qu'un habitant de Gades traversa l'Espagne, la Gaule et l'Italie, pour avoir une conversation avec un homme dont la lecture des ouvrages lui avoit causé tant de plaisir et de satisfaction. Peu curieux de la

7. La Naumachie, faisant dans l'eau une espèce de combat naval.

Ces jeux, sans doute, étoient bien propres à exercer la force et l'adresse des combattans: mais quelle ame sensible ne sera pas révoltée en voyant des hommes se battre avec des gantelets ou à coup de poing: faire sortir le sang de toutes les parties du corps, finir par s'assomer, et donner, par-là, une preuve effrayante de cette barbarie dont les Romains n'ont pu entierement se défaire; mais si la nature et la raison ont des droits à reclamer, n'est il pas malheureux d'avoir à déplorer que ces sortes de combats aient passé jusqu'à nous, et existent chez des nations policées, connues par une humanité sans borne, et chez lesquelles les arts et les sciences ont fait des progrès si rapides: que ces combats publics et deshonorans, soient encouragés par la présence, les gageures de ces personnages distingués par leur rang, leur fortune, leur éducation, et sur lesquelles le public entier a les yeux: enfin qu'on voie, de sang froid, deux tristes et malheureuses victimes s'épuiser par la violence des coups redoublés, chanceler, tomber et périr.

magnificence de Rome, et de la multitude de ses anciens monumens, il s'en retourna dans sa province joyeux et content d'avoir vu Tite-Live.

L'Histoire de Tite-Live semble avoir eu les mêmes vicissitudes que l'Empire dont elle parle ; nous n'en avons pas la quatrième partie : cet excellent ouvrage devoit contenir cent quarante ou cent quarante deux livres ; la moitié de la cinquième Décade fut trouvée à Worms par Simon Grynæus, et le commencement du quarante troisième livre dans la bibliothèque du chapitre de Bamberg. Vossius regarde cette dernière pièce comme supposée : Bartholin qui l'apporta d'Allemagne en Italie, Antoine Quærengus et Gaspard Lusignan la jugent authentique.

Au commencement du quinzième siècle, les Padouans crurent avoir découvert dans Padoue le cercueil de Tite-Live dans ils ont, en tout tems honoré la mémoire. Les plus illustres de la ville le portèrent en triomphe chargé de lauriers : et vers le milieu du même siècle, ils firent présent à Alphonse, roi d'Arragon de l'os du bras dont ce célèbre historien écrivit son histoire. On dit que ce prince transporté de joie à cet aspect, revint d'une maladie dont on avoit désespéré, et que la lecture de son histoire jointe à cela, le guérit entièrement.

Les meilleures éditions de Tite-Live sont celles de Maittaire, 6 vols. in 12mo, Londres, 1722 ; de Drakenborch, 7 vols. in 4to, Amst. 1731 ; et de Ruddiman, 4 vols. in 12mo, Edimb. 1751.

SALLUSTE, *Caïus Crispus.*—Historien Latin né à Amiternum. Il reçut son éducation à Rome et devint Quæsteur et Consul. La corruption de ses mœurs le firent noter d'infamie et dégrader du nom de Sénateur; Milon, l'ayant surpris en adultère, il fut fouetté et condamné à une amende. Il dissipa tous ses biens par des débauches accumulées; et pour rappeller la fortune, il s'engagea dans le parti de Cæsar qui, après l'avoir rétabli dans le Sénat, lui donna le gouvernement de Numidie, où il amassa d'immenses richesses par les injustices les plus criantes. Des histoires qu'il a écrites, il ne nous reste que celles de la conjuration de Catilina et de la guerre de Jugurtha: son style est plein de précision et d'énergie: il pense fortement et noblement, dit Rollin, et il écrit comme il pense. On peut le comparer à ces fleuves qui ayant leur lit plus resserré, ont aussi leurs eaux plus profondes.

On a fait un grand nombre d'éditions de ses œuvres: les plus estimées sont celles de Cambrige, in 4to, 1710; d'Elzevier, in 12mo, 1634; et de Barbou, Paris, réimprimée en 1761.

QUINTE-CURCE.—Historien Latin que l'on suppose avoir vécu sous les règnes de Vespasien et de Trajan. Il s'est fait connaître par son histoire d'Alexandre le Grand: cette histoire étoit divisée en dix livres dont les deux premiers, la fin du cin-

quième, le commencement dn sixième, ne sont pas parvenus jusqu'à nous. Quinte-Curce est mort en Afrique où il s'étoit rétiré comme pro-consul.

Ses meilleures éditions sont celles d'Elzèvier, 8vo, Amst. 1673; de Snakenburg, in 4to, L. Bat. 1724; et de Barbou, in 12mo, Paris, 1757.

Corn. Nepos.—Célèbre Historien Latin sous le règne d'Auguste. Il nâquit à Hostilia, et comme tous les Savans, eut part à la protection de l'Empereur. Il étoit intime ami de Cæsar et d'Atticus: il a toujours été admiré par la délicatesse de ses expressions, l'élégance de son style, la clarté et la précisions de ses narrations.

Parmi les bonnes éditions de ses ouvrages, les deux meilleures sont celles de Verheyk, 8vo, L. Bat. 1773, et de Glascow, in 12mo, 1761.

J. Cæsar.—Aussi bon historien qui grand capitaine. Il a négligé dans ses *Commentaires* tous les ornemens qu'un génie aussi heureux que le sien pouvoit y répandre: mais rien ne fait tant de plaisir que cette brièveté de style si claire et si élégante qu'on y rencontre. Selim le Grand les fit traduire en Arabe: Henri IV. les fit aussi traduire en Français; Casaubon assure les avoir vus écrits de la main de ce monarque.

Les meilleures éditions sont celles du Dr. Clarke, in fol. Lond. 1712; de Cambrige, avec une traduction Grecque, in 4to, 1727; de Oudendorp, 2 vols.

in 4to, L. Bat. 1737 ; et de Elzevier, in 8vo, L. Bat. 1635.

JUSTIN.—Historien Latin sous le règne d'Antonin, Empereur l'an 138 depuis l'Ere Chrétienne. Il a fait l'abregé de l'histoire de Trogus Pompeïus : cet abregé renferme l'histoire des Assyriens, des Perses, des Grecs, des Macédoniens, des Empires sous la domination des Romains, &c. Son style est élegant ; on lui reproche de n'avoir pas été toujours délicat dans ses expressions.

Les meilleures éditions de Justin sont celles de Gronovius, in 8vo, L. Bat. 1719, de Hearne, in 8vo, Oxford, 1703 ; et de Barbou, in 12mo, Paris, 1770.

AMM. MARCELLIN.—Historien célèbre qui porta les armes sous Constance, Julien et Valens, et qui écrivit une histoire de Rome depuis le règne de Domitien où finit Suetone, jusqu'à l'Empereur Valens*. Le style n'en est pas fort élégant mais cette histoire est estimable par la véracité des faits qu'il raconte. Elle étoit divisée en trente et un livres dont il ne nous reste que dix-huit.

Les meilleures éditions sont celles de Gronovius, in fol. et in 4to, L. Bat. 1693 ; et de Ernest, in 8vo, Leip. 1773.

* Empereur, en 365 de l'Ere Chrét.

VELL. PATERCULE.—Historien Latin sous le règne de Tibère. Il fut d'abord Tribun militaire dans les armées Romaines ; il a écrit un abregé de l'histoire de la Grèce, de Rome, et d'autres nations très anciennes ; mais il ne nous reste que quelques fragmens de l'histoire de la Grèce et de Rome depuis la conquête de Perseus par Paulus jusqu'à la 17e année du règne de Tibère, en deux livres.

Les meilleures éditions sont celles de Ruhnkenius, 2 vols. in 8vo, L. Bat. 1779 ; de Barbou, in 12mo, Paris, 1777 ; et de Burman, in 8vo, L. Bat. 1719.

SUETONE.—Historien Latin, sous l'Empereur. Adrien dont il devint sécrétaire, mais il fut dans la suite banni de la cour à cause de son peu de respect par l'Imperatrice Sabina. Suetone, dans sa solitude, entretint l'amitié et la correspondence avec Pline le Jeune et se livra entierement à l'étude ; il a écrit une histoire des Rois de Rome, divisée en trois livres ; un catalogue de tous les hommes illustres chez les Romains ; un livre sur les Jeux et les Spectacles des Grecs, qui ne nous sont pas parvenus. Il ne nous reste de ses compositions que la vie des douze premiers Cæsars, et quelque fragmens de son catalogue des grammairiens célèbres ; ses expressions ne sont pas toujours très délicates.

Les meilleures éditions de Suétone sont celles de Pitiscus, 2 vols. in 4to, Lew. 1714 ; de Oudendorp, 2 vols. in 8vo. L. Bat. 1751 ; et de Ernest, in 8vo, Leip. 1775.

VAL. MAXIME.—Historien Latin qui porta les armes sous les fils de Pompée. Il a écrit l'histoire des actions célèbres de quelques Romains illustres, qui nous reste et qui est divisée en neuf livres : on remarque dans ses écrits un défaut de pureté et d'élégance.

Les meilleures éditions sont celles de Torrenius, in 4to, L. Bat. 1726; et de Vorstius, in 8vo, Berolin, 1672.

VARRON.—Ecrivain célèbre par sa science. Du grand nombre de volumes qu'il a composés, nous n'avons que son Traité, " De re Rusticâ," et un autre, " De Linguâ Latinâ," en cinq livres ; il l'écrivit à l'âge de 80 ans, et le dédia à Cicéron : il mourut 8 ans après, 28 ans avant l'Ere Chrétienne.

La meilleure édition de Varron est celle de Dordrac, in 8vo, 1619.

DIODORE, surnommé de Sicile parcequ'il naquit à Argyra dans la Sicile. Il a écrit une histoire d'Ægypte, de Perse, de Syrie, de la Grèce, de Rome, et de Carthage, qui étoit divisée en 40 livres dont il ne nous reste que 15, avec quelques fragmens. Ce travail est en partie une judicieuse compilation de Bérose, Timæe, Theopompe, Callisthènes et d'autres.

La meilleure édition de ses ouvrages est celle de Wesseling, 2 vols. in fol. Amst. 1746.

PLINE l'Ancien, naquit à Vérone d'une famille noble et illustre, porta les armes avec distinction, devint Intendant de l'Espagne et mérita la confiance et l'estime de Vespasien et de Tite: il composa une foule d'écrits très savans et mourut l'an 79 de l'Ere Chrétienne, dans une éruption du Mont Vésuve à laquelle il s'étoit trop exposé pour en découvrir la cause. Des nombreux ouvrages de cet écrivain laborieux, il ne nous reste que son histoire naturelle en 37 livres. Il avoit écrit 160 vol. de remarques et de notes sur les différens auteurs qu'il avoit lus; et ses contemporains avoient une si grande opinion de son érudition et de ses talens qu'un nommé Lartius Lutinus offrit d'acheter ses observations pour la somme de 3242 livres sterling, 128,850 livres tournois: il rejetta l'offre; et elles tombèrent, après sa mort, entre les mains de Pline son neveu.

Les meilleures éditions de ses ouvrages sont celles de Hardouin, 3 vols. in fol. Paris, 1783; de Frantzius, 10 vols. in 8vo, Leip. 1778; et de Brotier, 6 vols. in 12mo, Paris, 1779.

PLINE le Jeune, neveu de Pline l'Ancien, dont il prit le nom. Il reçut la plus grande partie de son éducation sous Quintilien; à l'âge de 19 ans il parut au barreau, et se distingua par son éloquence: il mourut à 52 ans, 113 depuis l'Ere Chrétienne.

De ses compositions il ne nous reste que son Panégyrique de l'Empereur Trajan, et dix livres

de Lettres qu'il a lui-même recueillies pour le public.

Les meilleures éditions de Pline sont celles de Gesner, in 8vo, Leip. 1770, et de Lallemant, in 12mo, Paris, chez Barbou.

MACROBE.—Ecrivain Latin, mort en 415 de l'Ere Chrétienne.

Les meilleures éditions de ses ouvrages sont celles de Gronovius, in 8vo, L. Bat. 1670; et de Leip, in 8vo, 1777.

Macrobe s'est rendu fameux par un ouvrage intitulé, "*Saturnalia.*"

FLORUS.—Historien Latin de la même famille que Sénèque et Lucain *, nàquit l'an 116 de l'Ere Chrétienne. Il a fait un abregé des Annales Romaines d'un style fleuri et poëtique, et qui est plutôt un éloge pompeux des grandes actions des Romains qu'un apperçu correct et fidel de leur histoire; il a aussi écrit en poësie, et a reproché à Adrien de fréquenter les tavernes et les lieux de dissipation.

Les meilleures éditions de Florus sont celles de Duker, 2 vols. in 8vo, L. Bat. 1722 et 1744; et de Fischer, in 8vo, Leip. 1760.

* Nés à Cordoue en Espagne

SENEQUE.—Célèbre philosophe, fut précepteur du cruel Néron qui, pour prix de ses services, lui ordonna de mourir, en se faisant ouvrir les veines. Il nous a laissé un grand nombre de Traités de Morale où on remarque beaucoup d'esprit et de genie; il nâquit à Cordoüe, et mourut l'an 65 de J. C. On lui attribue des tragédies Latines, mais elles ne sont pas de lui.

Les meilleures éditions de Sénèque sont celles d'Anvers, in fol. 1615; et de Gronovius, 3 vols. Amst. 1672.

GRAMMAIRIENS LATINS.

AULU-GELLE.—Grammairien Romain sous le règne de l'Empereur Antonin, et connu par un ouvrage intitulé, "Noctes Atticæ," parcequ'il le composa à Athènes pendant les longues nuits de l'hiver pour l'éducation de ses enfans; il est rempli de remarques grammaticales.

Les meilleures éditions sont celles de Gronovius, in 4to, 1706; et de Conrad, 2 vols. in 8vo, Leips. 1762.

QUINTILIEN.—Né en Espagne. Il ouvrit à Rome une Ecole, et parmi ses élèves eut Pline le

Jeune. Après avoir, pendant vingt ans, professé la Réthorique, il se retira et se livra entierement à l'étude de la littérature ; il composa un traité sur les causes de la corruption de l'éloquence : quelque tems après, à la sollicitation de ses amis, il écrivit ses, " Institutiones Oratoricæ," ouvrage divisé en douze livres, dans lequel il explique, d'après ses observations et son expérience, ce qui constitue le parfait orateur : il fut trouvé en 1415, dans une ancienne tour du monastère de St. Gal, par Poggio Bracciolini, de Florence.

Les meilleures éditions de Quintilien sont celles de Gesner, in 4to, Gotting. 1738 ; de L. Bat. in 8vo, " cum notis variorum," 1665 ; de Gibson, in 4to, Oxf. 1693 ; et de Rollin, in 8vo, Lond. 1792.

Appollinaris.—Grammairien de Carthage dans le deuxième siècle que l'on suppose être auteur des vers qui sont à la tête des comédies de Térence.

Lupercus.—Grammairien sous l'Empereur Gallien.

Nicias.—Grammairien de Rome, intime ami de Cicéron.

Tyrannion.—S'occupa de la grammaire et des principes de la langue Latine. Il étoit très lié avec Cicéron dans la maison duquel il ouvrit une Ecole ; son nom étoit Théophraste, mais la sévérité avec la-

quelle il se comportoit envers ses écoliers lui fit donner le nom de Tyrannion ; c'est à ses soins que nous sommes redevables des ouvrages d'Aristote.

Il ne nous reste rien de ces quatre derniers.

Nous avons vu les commencemens de la Langue Latine, nous en avons suivi la marche jusqu'à la fin du siècle d'Auguste où elle étoit dans sa splendeur, nous allons la voir maintenant perdre par dégrés et par le mauvais goût de la pluspart des Empereurs suivans cette pureté, cette élegance qu'elle avoit acquise dans le siècle des Belles Lettres.

DECADENCE DES SCIENCES CHEZ LES ROMAINS.

Il auroit été à souhaiter qu'Auguste* eut pu fixer ce goût dans les Sciences et la Littérature comme il fixa les bornes de l'Empire ; mais il semble que tout ce qui vient de l'homme doit participer nécessairement à ses révolutions et à ses changemens. Les Lettres tombèrent du même coup que la République : dès que Rome cessa d'être libre, elle perdit ce qu'elle avoit d'esprit et de force : on ne vit plus ni les mêmes mœurs, ni les mêmes hommes, ni le même langage. Sous les successeurs d'Auguste, on re-

* Empereur, l'an de Rome 711.

gardoit les Scipions et les Fabius à peu près comme nous regardons les héros de Roman ; le luxe des empereurs et leur tyrannie abatardit tous les esprits ; et cette fleur d'Urbanité Romaine, comme si elle eut été frappée d'un vent brûlant, sécha presque tout-à-coup et s'évanouit. Dès qu'il ne fut plus permis d'arriver aux charges par le mérite ; qu'on n'y fut appellé que par le caprice et la bizarrerie du prince, on cessa d'aimer la vertu et l'étude ; on regarda ces deux moyens comme inutiles et souvent dangéreux. On s'écarta nécessairement de la route des républicains, de crainte que sous l'ombre de science et de philosophie, on ne parut affecter l'ancien gouvernement. Pour conserver sa vie et ses biens, on se vit réduit à la bizarre et triste necessité de mépriser les Tite-Live et les Virgile ; ce n'étoit pas assez de les mépriser en public, il falloit bien se donner de garde d'en conserver les portraits dans son cabinet ; Quintilien et Senèque se plaignent amèrement qu'on dédaignoit de se servir des termes qu'avoient employés ces deux grands hommes qu'on ne se soucioit plus de lire ni d'entendre ; Sénèque lui-même qui vivoit sous Neron contribua à ce désordre universel ; suivons d'une manière succincte les causes d'un changement si étrange et si précipité.

On peut dire que Tibère * fut le premier auteur de cette fatalité et de cette décadence : il n'apprit à ses sujets que la fraude et le petit esprit : au lieu de ces

* Empereur l'an 14, de l'Ere Chrét.

graves sénateurs qui s'assembloient chez Auguste pour écouter le récit d'un poëme ou d'un écrit savant, on ne voyoit à sa suite que des flatteurs et des faquins qui vendoient impunément le sang de quiconque osoit en savoir plus qu'eux. Tout ce qu'il y avoit de plus distingué dans les ordres de la République étoit relégué dans les Iles, et languissoit sur les rochers et parmi les neiges de la Scythie ; leurs places étoient remplies par d'infâmes délateurs dont toute l'attention étoit d'écraser le mérite : tout gênoit et inquiétoit Tibère : une réponse ingenieuse, un bon mot étoient, tôt ou tard, payés de la prison ou de l'éxil ; il exila un grammairien qui lui répondit dans le dialecte Dorique, parcequ'il s'imagina qu'il vouloit lui reprocher finement par là son exil de Rhodes où ce dialecte étoit en usage ; il en fit mourir un autre, parcequ'il s'informoit trop éxactement de ses études. Le célèbre Cremutius fut accusé de trahison, pour avoir loué, dans ses Annales, Marcus Brutus, et avoir appellé Cajus Cassius, le dernier des Romains ; il affectoit encore un air de science : tantôt il demandoit aux grammairiens qu'il avoit à sa suite, quelle étoit la mère d'Hécube ? quel nom avoit Achille lorsqu'il étoit caché dans l'île de Scyros ? ce que les Syrènes avoient coutume de chanter ? et mille autres questions aussi froides ; cependant il ne vouloit pas passer pour un mauvais parleur. Dans un édit, ayant laissé échapper un mot qui n'étoit pas Latin, il passa la nuit dans des inquiétudes mortelles ; ce fut à cette occasion qu'un grammairien nommé Marcus

Pomponius Marcellus, lui dit: " Vous pouvez, Seigneur, donner droit de bourgeoisie aux hommes, mais non pas aux mots." Incommode à lui-même et à Rome, il avoit déclaré à ses sujets et aux sciences un guerre ouverte : sous un tyran et un voluptueux l'oisiveté et l'ignorance sont des vertus nécessaires.

Ses successeurs, avec moins de génie, montrèrent encore plus de vices et de mauvais goût : les bouffons, les bateleurs, les joueurs de farces disposoient de tout : les portraits des Savans n'étoient pas en sureté dans les bibliothèques. Caligula * avoit résolu de détruire et d'anéantir les poëmes d'Homère. " Platon," disoit il, " l'a chassé de sa République, ne sera-t-il pas permis de le bannir de l'Univers ?" Il vouloit abattre les statues de Virgile et de Tite-Live dont le premier lui paroissoit un génie moderne et peu savant et le second un historien ennuieux et inexact. Claude †, par une autre folie, fatigua l'Univers de ses écrits ineptes et insipides : il composa un Traité des Jeux et huit volumes de sa vie, pleins de sottises et de stupidité : en haine de sa langue, il ne parloit plus qu'en Grec, à peu près comme le Jupiter de Lucien. Il faisoit un si grand cas de l'histoire des Toscans et des Carthaginois qu'il avoit écrites en Grec, qu'il ordonna de les lire tour à tour dans les deux Musées d'Alexandrie, dont il avoit fait bâtir le second ex-

* 37 ans depuis l'Ere Chrétienne.
† 41 ans depuis l'Ere Chrétienne.

près : il inventa trois lettres nouvelles ; pour en prouver la necessité, il fit d'abord un Traité, ensuite, par autorité, il vint à bout de les faire recevoir dans l'usage ordinaire ; mais cette invention fut ensévelie dans le même tombeau que lui. Néron * acheva d'éteindre le peu d'ardeur qui restoit pour l'étude ; sa mère l'avoit détourné de la Philosophie, comme d'une occupation nuisible à un Empereur, et Sénèque l'avoit dégouté des Anciens. Avec une si mauvaise éducation, il n'est pas étonnant que du mépris des Savans il passa jusqu'à leur ravir la vie et la liberté, et à les chasser de l'Empire comme des pestes publiques : il n'estimoit que ce qu'il faisoit ; et Perse nous apprend qu'il écrivoit très mal et tel qu'une bacchante emportée par son yvresse. Sa basse jalousie à primer en tout, le porta jusqu'à tuer le comédien Pâris parceu'il étoit aussi habile que lui. On voit que les Savans avoient à souffrir sous un prince aussi ombrageux : la fin tragique de Lucain et de Sénèque étoit capable d'effrayer les autres ; Perse n'échappa qu'à la faveur de l'obscurité de ses écrits ; son " Midas," avec des oreilles d'âne, auroit été lavé dans son propre sang, si Cornutus n'y eut fait quelque réforme du vivant même de Néron. Pour Galba, Othon, Vitellius, ils passèrent comme un torrent, et pensèrent tout renverser.

C'est ainsi que les héritiers d'Auguste détruisirent son propre ouvrage. Dans un si petit nombre de

* 54 ans depuis l'Ere Chrétienne.

règnes qui ne renferment que l'espace de 65 ans c'est-à-dire depuis le commencement du règne de Tibère jusqu'à la fin de celui de Vespasien, on ne voit déja plus aucun vestige de l'ancienne vertu Romaine. Sous les Empereurs, les sujets ont été tels que leurs princes, esclaves, rampans et timides ; ils ne savoient obéir qu'aux passions de leurs maîres.

Sous la République, une éducation mâle et robuste formoit la jeunesse au vrai, et a l'honnête ; on mêloit, non seulement dans leur étude et leur travail, mais dans leurs jeux mêmes et leurs récréations, un certain air de modestie et de retenue qui en temperoit la vivacité ; de cette sorte, les jeunes gens n'étant infectés d'aucuns mauvais principes, saisissoient, avec avidité les arts et les sciences, et se rendoient parfaitement habiles dans quelque art qu'ils pussent choisir : au contraire, sous les Empereurs, on livroit un enfan à une esclave Grecque, et à deux vils serviteurs incapables d'aucun emploi serieux ; imbu, dès son enfance, des contes frivoles et licentieux de ces valets, il prenoit un air d'impudence, et ne pouvoit plus s'occuper que de spectacles, du combat des gladiateurs et de la course des chevaux ; lorsqu'il parroissoit au Sénat, ses doigts, ses lèvres répétoient encore les airs du théâtre ; un esprit obsédé et rempli de ridicules et folâtres amusemens, n'est guéres capable d'étude sérieuse : la corruption des mœurs se communique insensiblement aux Belles Lettres.

Chez les anciens, c'étoit la coutume de présenter les jeunes gens à un orateur consommé et le plus accré-

dité de la ville ; il les formoit, comme s'il eut été le roi, le père de l'éloquence ; et, tel qu'un vieux pilote instruit par une longue expérience, il leur marquoit la route qu'ils devoient tenir et les écueils qu'il falloit éviter : par ce moyen ils s'accoutumoient à puiser à la source, se croyoient en plein Sénat, étant sous les yeux d'un tel maître, et entretenoient l'émulation avec l'amour de l'étude et de la gloire. Mais sous les Empereurs, les avocats qui s'étoient retirés, n'osoient communiquer les sécrets de leur art dans la crainte d'être accusés comme factieux. Au lieu de leur confier un jeune homme on l'envoyoit chez les Scholastiques dont la demeure, l'auditoire et la méthode étoient également nuisibles : de là on peut juger de la décadence des Belles Lettres et conséquemment de la langue Latine.

Vespasien * rappella, autant qu'il lui fut possible, les sciences et cette liberté qui les fait subsister ; il rendit au Sénat sa première splendeur et aux Savans leur crédit ; il fut le premier qui donna des appointemens sur le fisc aux rétheurs Grecs et Latins ; il se faisoit un plaisir, d'avancer ceux en qui il remarquoit quelque érudition ; Tacite et Quintilien eurent part à ses libéralités. Tite † son fils et son successeur, prince très éloquent et très versé dans les sciences, suivit les mêmes principes : il signa de sa propre main l'histoire de Joseph pour lui donner plus d'au-

* L'an 69 de l'Ere Chrétienne.

† L'an 79.

torité et plus de cours ; il lui accorda un appartement dans son palais et le fit compagnon de tous ses voyages. Quelques savans prétendent que c'est sous cet Empereur que fleurit Quinte-Curce, digne historien d'un grand prince *. C'est sous le règne de ces deux Empereurs que Quintilien ouvrit son Ecole et enseigna la vrai et solide éloquence ; cet habile Rhéteur commença par s'élever contre la dépravation du goût dominant, rappella les esprits à une manière de penser juste, sévère, conforme aux règles de la saine nature ; et fixa, par des principes certains, la route qui mène à la vérité d'un jugement exquis et d'un grand discernement, il rappelle tout aux Cicérons et aux Virgiles ; il prétend qu'on n'est éloquent et qu'on n'écrit bien qu'autant qu'on approche de ces grands modèles : de son Ecole sortit une foule de grands hommes qui illustrèrent les siècles suivans, et montrèrent à l'Univers les derniers Romains.

Domitien † pensa tout gâter et arrêter le progrès d'une si belle réforme ; rien de suivi dans sa conduite ; tantôt, il néglige les Lettres et les laisse sans honneur ; tantôt, il fait réparer les bibliothèques

* Il est bien difficile de fixer au juste sous quel règne vivoit ce célèbre historien, ou plutôt ce panégyriste d'Alexandre, tant les sentimens sont partagés ; ce qu'il y a d'étonnant c'est que Quintilien que écrivoit sa Réthorique sous Domitien, ne fasse aucune mention de cet autheur dans le catalogue qu'il donne des historiens Latins.

† Empereur, 81 de l'Ere Chrét.

brûlées, et envoie chercher par-tout des manuscripts pour les remplir, mais, en même tems, tout lui porte ombrage : il fait mourir Mitius Pompitianus, parce-qu'il avoit chez lui une Mappe-monde, et un recueil des harangues de Tite-Live. Sous Trajan *, les Savans sortirent de leur retraite où la crainte de Domitien les avoit ensévelis, et les études prirent un nouveau lustre aussi bien que l'Empire ; il connaissait le prix de l'éloquence et de l'érudition quoiqu'il ne possédât ni l'un ni l'autre. L'amour qu'il avoit pour la gloire et la liberté qu'il procuroit fit fleurir les arts et les sciences et retraça l'heureux siècle d'Auguste. Ce fut un bonheur, dit un auteur moderne, d'être né sous son règne ; il n'y en eut point de si glorieux pour le peuple Romain. Sous ce prince parurent avec distinction les deux Plines, Tacite, Silius Italicus, Martial, Suétone ; ces grands hommes firent renaître les sciences et les Belles Lettres, et on vit alors l'éloquence, victorieuse des délateurs et de la fortune même, soutenir l'honneur du Sénat, et rendre le courage à cette compagnie effrayée par la terreur du règne précédent.

Les Sciences qui avoient encore, de tems en tems, donné, sous quelques Empereurs, une lumière assez vive, furent toujours en deminuant depuis ; jusqu'au règne de Constantin, nous ne voyons qu'un très petit nombre d'Empereurs amis des Lettres ; et nous remarquons, dans ceux qui s'y distinguèrent, ce goût

* Empereur, 98 de l'Ere Chrét.

singulier qui dominoit depuis Auguste; loin de le réformer, on ne fit que renchérir.

Adrien préféroit Caton à Cicéron, Ennius à Virgile, Cœlius à Salluste; sous les deux Antonins, on ne voit que des philosophes et des jurisconsultes; Marc-Antonin surtout s'attachoit plus à sonder les passions du cœur humain qu'à cultiver les autres sciences; ses maîtres, ses études, ses amis, ses habillemens, ses maximes, tout se ressentoit de la discipline Grecque; c'étoit un Sage de la République de Platon, à qui les couleurs de la Réthorique et de la Poësie et toute grâce extraordinaire dans les paroles, ne pouvoient plaire, comme il le dit lui même. Septimus Severus qui, après avoir passé par tous les grades des Lettres et de la milice, étoit enfin arrivé à la première dignité, disoit, " J'ai été tout, et rien ne m'a servi, *Omnia fui et nihil expedit.*"

Alexandre Sévère regardoit comme inutile toute autre étude que la jurisprudence. Il ne lisoit que la *République* de Platon; la *République* et les *Offices* de Cicéron; c'étoit par hazard qu'il prenoit Horace: cependant Rhéteurs, Grammairiens, Médecins, Mathématiciens, Artistes, Architectes, tous eurent des pensions sur le trésor sous son règne; les avocats de province, tant soit peu connus eurent part à ses libéralités. Il fit ouvrir des Ecoles publiques, et fit instruire les enfans des pauvres en qui l'on remarquoit quelque disposition; il se transportoit dans l'Ecole des Rhéteurs Grecs, parcequ'il avoit pour leur langue une prédilection particulière; toutes les

faveurs étoient pour ces Grecs et ces jurisconsultes; ces derniers ont écrit plus purement en Latin que les autres auteurs.

Voila le petit nombre des Empereurs qui dans cet intervale protégèrent les Savans; les choses ne pouvoient guères être sur un autre pied. La dignité Impériale qui étoit à la discrétion des soldats qui la vendoient souvent au plus offrant, étoit presque toujours occupée par des étrangers et des barbares que la férocité ou la libéralité avoit produits; comme le hazard les avoit élevés, ils montoient pauvres sur le trône, et pour se soutenir il se faisoient une loi de n'en respecter aucune; leur génie farouche et cruel étoit incompatible avec l'humanité et cette probité qu'inspirent les sciences; elles tombèrent; et cette langue que nous avons vu au plus haut point de sa gloire, étant entièrement négligée, fut comme les débris de l'Empire qui servirent à la fondation de nouveaux états; elle entra dans la composition des langues que se formèrent les peuples qui avoient été sous la domination des Romains. De ces langues nous ne parlerons que des langues Française et Anglaise.

*Accens**.—Les Latins, comme nous avons dit, avoient leurs accens comme les Grecs, c'est-à-dire,

* Accent, désigne une espéce de chant, *accentus quasi ad cantus*, dit un ancien Grammairien. Sab. Obs. Polit. p. 271. note.

des signes pour marquer les différentes modifications établies par l'usage de la langue qu'ils parloient ; ils se servoient si fréquemment de leur adjectif démonstratif, *ille*, *illa*, *illud*, qu'il y a lieu de croire que c'est de ces mots que vinrent, dans la suite des tems, notre *le* et notre *la*. *Ille ego* : *Mulier illa* : *Hic illa parva pitilia Philoctetæ* *. Il y a un grand nombre d'exemples de cet usage que les Latins faisoient de ces mots, surtout dans les poëtes comiques ; dans Phædre et dans les auteurs de la basse Latinité. La première syllabe du masculin *ille* a donné lieu à notre pronom *il*, dont nous faisons usage avec les verbes. " Ille affirmat : Ille fecit. *Elle*, vient de *illa* : Illa veretur †."

Nous avons vu que les Romains étoient aussi ambitieux d'étendre leur langue que leurs conquêtes, mais qu'elle avoit suivi la chûte de leur Empire. Ils se virent obligés d'abandonner entièrement les Gaules ; la bataille de Soissons gagnée par Clovis contre Siagrius, gouverneur de cette place et qu'il fit décapiter ‡ fut le dernier coup qui acheva d'abattre

Le mot accent, dit Dumarsais, vient d'*accentum*, supin du verbe *accinere*, qui vient de *ad* et de *canere*. Les Grecs l'appellent προσῳδὶὰ, *modulatio quæ syllabis adhibetur*, venant de πρὸς, préposition Grecque qui entre dans la composition des mots, et qui a divers usages, et d'ᾠδὴ, *cantus*. On l'appelle aussi τόνος, *tonus*. Princ. de Gram. p. 631.

* Virgile Æneid. l. 3. v. 401.

† Dumarsais, 428.

‡ Le President Hen. p. 2, année 486, 487. &c.

leur ambition : de là cette multitude de Souverains*, ces convulsions fréquentes dans l'Etat qui retardèrent le progrès des Sciences. Elles avoient été cultivées dans le quatrième siècle, c'est-à-dire, le siècle qui précéda nos premiers rois, mais elles ne firent plus que décliner jusqu'à Charlemagne †.

La langue Latine continua d'être la langue vulgaire du pays sous la première race de nos rois, c'est-à-dire, la langue de tout le monde ; elle n'étoit plus vulgaire au commencement du neuvième siècle : la langue Romance ou Romaine, c'est-à-dire, une langue composée de Franc et de mauvais Latin, lui succeda ‡ ; nous en ferons mention en parlant de la langue Française.

Le Latin suivit le cours des autres sciences ; il fut entièrement négligé ; l'ignorance et la grossièrté dans laquelle on tomba dans ces tems malheureux, le reléguèrent dans les cloîtres qui devinrent comme des entrepôts et les seuls endroits où on conserva quelques restes des anciennes études. Le Latin reprit par dégrés, et on y travailla assez sérieusement ; il y avoit même en France, par rapport aux réligieuses, un usage qui remonte jusqu'au douzième, siècle c'est

* Thierri I. règne à Metz, Clodomir à Orleans, Childebert à Paris, et Clotaire I. à Soissons.

† Charlemagne et Carloman succèdent au roi Pepin, leur père, l'an 768. Carloman mourut à Samoney en 771, et fut enterré à Rheims ; sa mort rendit Charlemagne maître de toute la Monarchie Française.

‡ Hen. p. 120.

qu'on exigeoit d'elles qu'elles apprissent la langue Latine qui avoit cessé d'être vulgaire *. Ce ne fut guères que sous le règne de François I. qu'on a appellé, avec raison, le restaurateur des Arts et des Sciences † que le Latin commença à être cultivé d'une manière conforme aux vrais principes de la grammaire; aussi quelques uns sont ils d'opinion qu'on a mieux écrit dans cette langue en France depuis le règne de François I. que depuis Cicéron jusqu'à ce prince ‡. On vit alors reparaître le Latin qui a acquis ses dégrés de perfection et qui fait aujourdhui les délices des Savans.

Le Latin eut aussi, dans la Grande Bretagne, ses éclipses fréquentes. Lorsque les Romains s'empa-

* Hen. p. 275.

† Il monta sur le trône en 1515, Henri II. lui succèda en 1547.

Un seigneur de la cour de François I. ayant témoigné de l'étonnement de ce que ce Monarque, avoit donné à Leonard de Vinci, lorsqu'il étoit attaqué d'une maladie dangéreuse, des marques singulières d'estime et d'attachement—"Cessez," lui dit ce prince, "d'en être surpris: je puis faire en un jour vingt seigneurs comme vous, et la nature seule fait des homme tels que celui là." Nous verrons qu'on attribue à Henri VIII. Roi d'Angleterre, un réponse à peu-près semblable, par rapport à Holbein.

‡ Ceux qui ont été de cette opinion. étoient MM. Ménage et Delaunay; cependant, ajoute le premier, dant cet intervalle, il faut excepter Lactance qui a écrit très dignement et beaucoup mieux que Minucius Felix. Men. t. 2. p. 359.

rèrent de cette Ile *, ils y introduisirent leur langue. Agricola † persuada à la jeune noblesse de s'instruire dans la langue Latine, et de s'appliquer à l'étude de l'éloquence Romaine; ce qui fut d'abord rejetté avec mépris: on n'aimoit pas plus la langue des conquérans que les conquérans aux-mêmes, mais dans la suite on s'y adonna avec succès ‡. A la fin la grammaire devint une des premières branches de l'éducation; et le Latin étoit si répandu dans cette Ile que pour se servir de l'expression du plus ancien des historiens de la nation, on pouvoit, avec plus de raison, l'appeller une Ile Romaine qu'une Ile Britannique ‖. On avoit établi des Ecoles dans plusieurs endroits tels qu'à Londres, Lincoln, York, Chester. On avoit nommé des professeurs dont le nombre étoit fixé par le code de Theodose. Ce même code faisoit mention de leurs talents nécessaires pour enseigner et des appointemens dont ils devoient jouir, eux et leur famille §, mais dans la suite, c'est-à-dire, vers le milieu du quatrième siècle, les troubles, les fréquentes incursions des Ecossais et des Pictes firent tomber

* La première invasion des Romains fut l'an 55 de l'Ere Chrét.

† Agricola, beau-père de l'historien Tacite, et gouverneur dans la Grande Bretagne pour les Romains; c'est lui qui le premier a découvert que c'étoit une Ile. Bib. Class.

‡ Henry Hist. de la Grande Bretagne, t. 2. p. 93.

‖ Gildæ. Hist. Brit. init.

§ Code Theod. t. 5. l. 13. tit. 3.

l'ardeur pour les sciences et quand les Romains quittèrent cette île pour toujours on la vit plongée dans l'ignorance et la barbarie la plus déplorable ; le Latin disparut, on le vit reparaître sous le règne d'Alfred ; sous celui d'Edgar l'Angleterre redevenant une scêne de confusion et de misére par les dévastations des Danois, le Latin avec les autres sciences se retrouva enséveli, pour ainsi dire, dans l'oubli ; on détruisit les Ecoles ; on n'excepta pas même celle d'Oxford et de Cambrige qui furent réduites en cendres par ces barbares *. Il se trouvoit alors peu d'hommes qui conservassent les vrais principes de la langue Latine : Elfric étoit le seul qui l'entendit bien : il trouvoit beaucoup de plaisir à enseigner les règles de la grammaire et l'art de traduire les livres Latins ; celle qu'il composa au monastère de Cerne, dans le Comté de Dorset lui fit donner le nom de Grammairien † ; et il traduisit du Latin en Saxon près de 80 sermons ou homélies pour l'usage du clergé d'Angleterre ‡.

Cette langue fut négligée dans le douzième siècle : on ne voit guères que Jean de Salisbury, Pierre de Blois, Joseph d'Exeter, et quelques autres qui fleurissoient dans ce siècle, qui l'aient écrite avec pureté ‖ ; dans les 13e et 14e siècles elle devint entière-

* Chron Saxon. p. 139, 140.

† Anglia Sacra, p. 130.

‡ Spelm. Concil. t. 1. p. 572. Ang. Sac. t. 1. p. 130.

‖ Bulæi, Hist. Universit. Paris, p. 556.

ment barbare et on abandonna toutes les règles de la grammaire, ce fut en vain que MM. Robert Kilwarby, Archevêque de Cantorbery et Peckam son successeur, passèrent dans l'Université d'Oxford, l'un en 1276, et l'autre en 1284, sentence de condamnation contre ce Latin—" Ego currit—Tu currit—Currens est ego," &c. * comme étant contraire aux vrais principes, on n'y fit nulle attention et on continua sur le même pied; mais dans la suite on reconnut cette erreur; cette langue prit une consistence plus solide et est arrivée au dégré de perfection où nous la voyons aujourdhui.

SCIENCES DANS LES GAULES.

Les sciences et les beaux arts étoient cultivés parmi les Gaulois. Il y avoit de célèbres acadamies à Marseille, à Lyon, à Besançon, à Autun, à Narbonne, à Toulouse, à Bordeaux, à Poitiers, à Clermont, à Rheims. On y enseignoit la philosophie, la médicine, les mathématiques, l'astronomie, la jurisprudence, la grammaire, la poësie et surtout l'éloquence; celles de Marseille, de Bordeaux et de Lyon étoient les plus distinguées. La première compte au nombre ses professeurs un Critias ou Crinias, savant médecin qui parut peu de tems après Hippocrate;

* A. Wood. Hist. Univers. Oxon. t. 1. p. 125.

un Pitheas, célèbre géographe; un Ménécrate, grand jurisconsulte; un Stace, fameux Rhéteur; un Petrone, aussi connu par la pureté de son style que par l'obscénité de ses portraits satyriques; un Trogue Pompée, si renommé par son histoire universelle dont on regrettera long-tems la perte; un Favorin qui étoit un prodige d'erudition; enfin un Savien, un Gennade, un Salonin, un Victorin, un Cæsaire, un Avitus, orateurs aussi recommandable par la sainteté de leur vie que par la beauté de leur génie.

Bordeaux fut le théâtre où brillèrent surtout Mnervius qu'on appelloit le second Quintilien; Paterq qui fut nommé le plus puissant des Rhéteurs; Prœresius à qui la capitale du monde érigea une statue avec cette glorieuse inscription—"Rome, la reine des rois, au roi de l'éloquence." La principale gloire de la ville de Lyon est d'avoir enfermé dans ses murs ce redoutable Athenæum où, chaque année, les plus grands orateurs venoient disputer le prix de l'éloquence dans une assemblée générale de tous les peuples de la Gaule; les vaincus étoient condamnés à effacer leurs propres écrits avec leur langue ou à être précipités dans la Saône. Pour immortaliser cette Ecole, il suffira de nommer Eucheurs de Lyon, Sidonius Appollinaris, Claudien, Mamers, Coustantius et St. Remi de Rheims: les princes de Soissons y ont reçu les premières teintures des Belles Lettres.

La tradition d'Autun fait remonter l'origine de son Ecole jusqu'à l'antiquité la plus reculée. Clermont doit une partie de sa réputation aux illustres Frontons, ces grands maîtres de l'eloquence, dont l'un fut précepteur de l'Empereur Antonin qui l'honora de la dignité de consul. Ce seroit une erreur d'imaginer que Toulouse doit son principal lustre à l'institution des *Jeux Floreaux* par l'incomparable Clémence de l'ancienne Maison des Isaures *, il est certain que long-tems auparavant, un Æmilius Arborius, un Exupère, un Sedatus, noms consacrés dans les fastes de l'éloquence lui avoient mérité, à juste titre le glorieux surnom de la ville de Pallas. Narbonne n'est pas moins célèbre par les grands hommes qui ont brillé dans son Ecole. Cette fameuse académie compte au nombre de ses professeurs Votienus Montanus, Terentius Varro, les deux Consenses dont le nom seul fait l'éloge.

Il faut convenir cependant qu'on ne trouve point dans les écrits des auteurs dont nous parlons, ce goût, cette éloquence qu'on admire dans les écrivains du siècle d'Auguste; les sciences et les belles lettres tombèrent, chez les Gaulois, par les raisons qu'on croïoit faussement propres à les soutenir; c'est ce que nous avons sous les règnes des successeurs d'Auguste; on s'imagina alors avoir plus d'esprit que les

* Ces Jeux furent institués en 1315, par Clemence Isaure: on les appelloit, *Floraux*, parceque les prix étoient une Violette et un Souci, l'un d'or et l'autre d'argent; voyez, p. 8.

anciens ; on négligea la belle nature pour se livrer à tout ce que l'art a de plus compassé : on courut après les ornemens, on donna dans le faux-brillant ; pour paraître neuf on devint prétieux ; en cherchant à plaire, on se jetta dans le frivole ; on imagina de nouvelles façons de parler ; on introduisit mille nouveaux mots qui altérèrent la pureté du style et de la langue ; le mauvais goût fit alors tomber les sciences jusqu'à Charlemagne *, ce prince fit tout ce qu'il put pour les relever et elles se soutinrent jusqu'à ce qu'enfin on retomba, vers la fin du dixième siècle sous Hugues Capet †, dans la barbarie et l'ignorance la plus grossière ; on sait ce que Grécie, Comtesse d'Anjou, fut obligée de payer pour un Recueil d'homélies ; on connaissoit à peine le commerce de proche en proche ; tout le monde sait l'anecdote d'un Abbé de Cluni qui, sollicité d'ammener des religieux à Paris, s'excuse d'entreprendre un si grand voyage dans une contrée étrangère et inconnue ‡.

Sous Louis le Gros qui monta sur le trône en 1108, les sciences et les belles lettres étoient négligées ; on ne les enseignoit point ; ce n'est pas qu'il n'exista alors des savans, Guillaume de Champeaux, Hildebert, Léon d'Ostie, Norbert, Robert d'Arbrissel, Rupert, Yves de Chartres, étoient des

* Sur le trône, en 768.

† Hugues Capet, sur le trône en 987, âge de 45.

‡ Voyez, p. 7. note.

hommes d'un mérite distingué, mais ils ne s'occupoient que de philosophie et de théologie ; ce fut vers ce tems que le goût des sophismes s'introduisit dans les Ecoles ; qu'on embrassa mille questions aussi subtiles que dangéreuses ; tout ce qui se piquoit d'esprit se jetta et se perdit dans les abstractions de la métaphisique. Le premier qui donna des leçons de cette nouvelle dialectique fut Roscelin de Compiègne connu par ses erreurs ; il eut pour disciple et pour successeur Pierre Abeilard né au bourg de Palais en Brétagne, aussi connu par ses malheurs que par la beauté de son génie, l'agrément de son expression et les graces de sa personne ; la grande réputation du docteur Breton lui attira des envieux, et la subtilité de ses raisonnemens le fit condamner au Concile de Soissons.

Louis IX. * s'appliqua à faire revivre le goût des études. Pour introduire les Belles Lettres ou du moins pour les fixer dans ses états, il conçut le dessein de fournir au trésor de la Ste. Chapelle une bibliothéque où tout le monde eut la liberté d'entrer et d'étudier, mais la plûpart des livres qui la composoient étoient des originaux de St. Angustin, de St. Ambroise, de St. Jerôme, de St. Grégoire, et d'autres docteurs ; et on n'y voyoit aucun ouvrage sur la pureté du langage, sur l'éloquence du discours, sur la Poëtique, sur l'Histoire, sur la Géographie ; la

* Louis IX. sur le trône en 1226, et mort en 1270.

grammaire n'étoit point, comme chez les Grecs et les Romains, l'étude de la langue naturelle, mais d'un Latin grossier, qui n'avoit presque rien de commun avec celui du siècle d'Auguste que la terminaison des mots, empruntés pour la pluspart de l'idiôme vulgaire; ce ne fut que vers le milieu du douzième siècle qu'on commença à écrire dans le Français du tems; ce n'étoit cependant encore que des chansons guerrières ou amoureuses composées pour le divertissement de la Noblesse; le premier ouvrage connu en ce genre est l'histoire des Ducs de Normandie écrite en 1160, par un clerc de Caën nommé Wace*: cinquante ans après, Geofroy de Villehardouin écrivit l'histoire de Constantinople; bientôt parut Joinville, ce vrai modéle de naïveté, qui contribua à la perfection que la langue Française acquit dans la suite.

Les sciences jettèrent en France un éclat bien faible jusqu'au régne de François I. † Ce prince donna aux esprits engourdis et languissans une impulsion dont ils avoient besoin pour les arts et les sciences; il aimoit et protégeoit l'un et l'autre. La Noblesse Française, dit d'Alembert ‡, ne montra pas pour les Lettres le même goût que François I. Peu éloignée du tems où des héros qui ne savoient pas lire gagnoient des batailles et subjuguoient des pro-

* Il fut chapelain de Henri II. roi d'Angleterre.

† Voyez l'anecdote que nous avons rapportée, p. 128.

‡ Mélanges de Lit. d'Hist. &ç. Essay sur les gens de Lettres, t. 1. p. 328.

vinces, elle ne connaissoit encore d'autre gloire que celle des armes ; mais le penchant naturel des courtisans pour l'ignorance se trouva plus à son aise sous les Rois qui suivirent, et qui furent protecteurs peu zélés des Lettres : ce tems étoit l'aurore d'un beau jour. Il étoit réservé au siècle de Louis XIV. de montrer les arts et les sciences dans toute leur splendeur ; l'accueil favorable qu'il faisoit á toutes les personnes distinguées par leurs talens, les pensions qu'il leur accordoit étoient bien propres à exciter l'emulation de tant de grands hommes dont les noms passeront á la postérité.

LANGUE FRANÇAISE.

Les Langues ont leur naissance, leurs progrès, leur perfection et leur décadence comme les Empires ; la langue Grecque a eu ses différens âges ; elle a été dans la faiblesse de l'enfance avant que d'être dans sa maturité et dans sa force : elle n'est arrivée à sa perfection où elle étoit du tems d'Auguste, d'Isocrates et de Démosthènes, qu'après avoir souffert mille changemens dans ses mots et dans ses phrases. La langue Latine qui a été si long-tems la langue souveraine, a eu, comme nous avons vu, de faibles commencemens aussi bien que l'Empire Romain ; il n'y avoit rien de plus barbare, de plus rampant et

de plus pauvre qu'elle sous la domination des Rois; elle s'épura un peu dans les premiers tems de la République: elle s'enrichit ensuite par le commerce qu'eurent les Romains avec les nations étrangéres; elle changea tout à coup, et se polit du tems de Térence, de Scipion, et de Lælius qui la cultivèrent avec beaucoup de soin, mais nous avons vu que son état florissant fut du tems de Plotius et de Cicéron sous le beau siècle d'Auguste: voilà le destin de la langue Française et conséquemment de toutes les langues modernes.

Nous avons déja dit d'après le président Henault *, que la langue Latine étoit encore la langue du vulgaire sous la première Race, c'est-à-dire la langue de tout le monde: elle n'étoit plus vulgaire au commencement du neuvième siècle † la langue Romance lui succèda, c'est-à-dire une langue mêlée de Franc et de mauvais Latin; ce qui s'apperçoit dans un monument curieux de ce langage singulier dans le serment que Louis de Bavière fait à Charles le Chauve son frère de ne jamais abandonner ses intérets—"Pro Deo amur, et pro Christian poblo, et nostro commun salvamento, dist di in avant, in quant Deus savir et podir me dunat, si salvareio cist meon fradre Karlo, et in adjudha, et in cadhuna cosa, si cum om per dreit son fradre salvar dist, in o quid ilimi attre si

* Hen Ab. Chronol. de l'Hist. de F. t. 1. p. 120.

† Louis I. dit le débonnaire, succéda à Charlemagne et monta sur le trône en 814.

faret, et ab Ludher nul plaid numquam prindrai qui meon volt cist meon fradre Karle, in damno sit."— C'est-à-dire, " Pour l'amour de Dieu, pour l'intérêt du peuple Chrétien, et pour notre commune sureté, dorénavant autant que Dieu me donne de savoir et de pouvoir, je défendrai ce mien frère Charles, lui donnant aide et secours dans chaque querelle où il se trouvera engagé, comme un homme par droit est obligé de défendre son frère dans les torts qu'un autre lui feroit ; et je ne ferai aucun traité avec Lothaire qui puisse être préjudiciable à mon frère Charles." Nithard. l. 3. ad an. 842,

Comme la langue *Romance* étoit la plus universellement entendue, on la préféroit pour composer ces ouvrages dans lesquels on vouloit publier ses fictions et ses contes, qui de là prirent le nom de *Romans*. Ce mot est passé jusqu'à nous et nous avons continué de le donner aux productions du même genre.

A mésure que la langue Française s'éloignoit de de sa source, elle perdoit, peu-à-peu quelque chose de sa barbarie, comme on en peut juger par le morceau suivant, il sera plus intelligible que celui que nous venons de citer. Un Abbé de Kenelworth pria un moine de lui écrire en vers la vie de Tobie, voici ce que dit le moine —

Le prior Gwilleyme me prie
De l'eglyie Seynte Marie,

De Kenelworth en Ardenne,
Ki porte le plus haute peyne
De charité, Ke nul eglyse
Del Reaume a devyse
Ke jeo lez en romaunz le vie
De kelui ki ont nun Tobie, &c. *

Le langage ne commença proprement à changer que vers la fin de la seconde race de nos Rois, après que l'Empire fut séparé de la Maison de France; ce fut environ vers ce tems-là que le Roman l'emporta tout-à-fait sur le Tudesque, et qu'il devint la langue dominante depuis la Meuse jusqu'aux Alpes et aux Pyrenées: ce Roman se répandit par-tout et prit une nouvelle forme, c'est-à-dire, qu'on commença alors à se servir des articles dont on n'usoit point sous Charles-le-Chauve, comme on peut voir dans le serment que nous avons cité. Outre *li*, qui se dit d'abord, et qu'on fit servir aux deux genres et aux deux nombres, on dit aussi, *le*, *la*, *les*, selon la différence du masculin et du feminin, du singulier et du pluriel: cela se voit dans le code de Guillaume le Conquérant qui, après le serment cité est le plus ancien monument de la langue Française: voici ce qu'on y lit—" Ce sont les Leis et les custumes que li Reis William grantut a tut penple de Engleterre, apres le conquest de la terre." On voit *le*, *la*, *les*, en usage aussi bien que *li*.

* Wartoni Hist. Poet. p. 85.

On demandera peut être pourquoi la langue Française n'eut point d'articles dans son commencement et qu'elle en prit par la suite ? On peut répondre qu'elle suivit d'abord la marche du Latin dont elle tiroit son origine, qui n'ayant point d'articles n'exprime sa différence que par la terminaison des mots, mais qu'étant par la suite devenue la langue d'un peuple sorti de Franconie, elle prit peu à peu des articles, à l'imitation de la langue Tudesque qui en a de propres aussi bien que la langue Grecque.

La langue Française prit aussi alors une nouvelle forme dans les terminaisons qui sont différentes du Latin ; ce qui se fit en ajoutant, en retranchant, en transposant quelque lettre dans les mots ; par exemple, au lieu de *Deus* et d'*amour* on vint à dire, *Deu, Diex, Dieux, amur, amor, amours.* Comme il n'y avoit rien de réglé ni de bien établi dans la langue, ces mots se dirent indifféremment pendant plusieurs règnes et se conservèrent même avec *Dieu* et *amour*, qui vint après. On fit de *mori, morir,* et ensuite *mourir :* d'*occidere, occir*, qui a duré si longtems. Les autres mots se formerent à peu près de même. Tems, nom, fin, an, mort, corps, gens, et la plus part des monossyllabes, sont de ce tems-là : ils n'ont pas, comme les autres changé dans les différentes révolutions de la langue, excepté dans l'orthographe de la langue qui n'a pas toujours été la même.

Il paroit que ce fut alors qu'on inventa l'E féminin ou du moins qu'on l'ajouta à plusieurs mots pour en rendre la prononciation plus douce et plus agréable ; de sorte qu'au lieu de *hom* et d'*occir* qu'on disoit dans les premiers tems on dit *home* et *occire* dans la suite.

Sous Louis le jeune* la langue commençoit à se former selon les règles de la grammaire quoiqu'elle retînt toujours beaucoup de sa barbarie : elle avoit ses mots, ses articles, les inflexions de ses noms et de ses verbes ; elle se fortifia et prit, pour ainsi dire, l'essor sous le règne de Philippe Auguste†. Comme ce prince aimoit autant les Lettres que les armes on s'appliqua plus aux sciences sous son règne qu'on n'avoit fait sous les regnès de ses prédécesseurs. Les poëtes qui parurent alors sous le nom de *Trouveres* et de *Jongleurs* furent les premiers qui otèrent à la langue une partie de sa grossierté ; Louis IX. voulut contribuer à sa perfection, mais le plan qu'il forma ne répondit nullement à ses bonnes intentions ; la grammaire étoit ehtièrement négligée et la langue ne fit aucun progrès, comme on en peu juger par les ouvrages de Guiart, de Desfontaines et de Baumanoir dont le langage est inintelligible ; cependant on peut ajouter que ce Français du tems avoit acquis une certaine perfection puisqu'on n'y remarquoit plus

* Sur le trône en 1137.

† Philippe Auguste lui succède en 1180.

quantité de ces mots de vieux Latin qu'il prit au moment de sa formation.

Parmi les ouvrages de ce tems là qui eurent quelque réputation, est le *Roman de la Rose.* Il fut commencé sous St. Louis par Guillaume de Loris et continué environ quarante ans après par Jean de Méun qu'on jugea à propos de surnommer le Père et l'Inventeur de l'éloquence Française. La langue se purifia encore beaucoup vers le milieu du règne de Philippe de Valois *, mais ces heureux commencemens eurent une suite encore plus heureuse sous le règne de Charles VII. † Alain Chartier, son sécrétaire et qui avoit beaucoup, d'esprit ajouta de nouvelles graces à la langue, ce qui le fut surnommer à son tour, le Père de l'éloquence; sous Louis XI. ‡, Villon ‖ contribua à faire disparoître une partie de cette barbarie qui tenoit toujours au langage.

" Villon sut le premier, dans ces siècles grossiers,
Débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers."
BOIL. ART. POET. C. I. V. 17.

Mais la langue Française changea entièrement sous les règnes de François I. et de Henri II. Les beaux

* Philippe VI. dit de Valois, monta sur le trône en 1318.
† Charles VII. sur le trône en 1422.
‡ Louis XI. en 1461.
‖ François Corbeil, surnommé Villon, vivoit dans le 15e siècle, environ 60 ans avant Clement Marot.

esprits qui se rencontrerent en foule à la cour depuis que le premier de ces deux princes eut rétabli les Belles Lettres et les Beaux Arts, entreprirent de nouveau de polir la langue ; ils commencèrent par réformer plusieurs mots vulgaires qui étoient demeurés Latins avec une simple terminaison Française : ils abolirent les termes qui leur parurent trop rudes ou cherchèrent tous les moyens de les adoucir ; ils firent même de nouveaux mots pour remplacer ceux qu'ils avoient ôtés : enfin ils donnèrent à la langue une pureté, une élégance qu'elle n'avoit pas eu jusqu'alors. Amyot, Joachim du Bellai et Ronsard eurent le plus de part a ce changement mais tous les traits de ces grands maîtres furent effacés ou corrigés dans les règnes suivans. Desportes, Duperron, Malherbe, Coëffeteau, réformèrent le langage d'Amyot, de Du Bellai et de Ronsard, comme ceux-ci avoient réformé le langage de ceux qui les avoient précédés. Vaugelas qui existoit sous Louis XIII. trouvoit le style de l'Histoire Romaine de Coëffeteau si pur qu'il ne vouloit presque point recevoir de phrase qui n'y fut employée, et que suivant son jugement, si nous en croyons Balzac—" Il n'y avoit point de salut hors de l'Histoire Romaine."

François I. qui travailloit avec tant d'ardeur à l'avancement des sciences, fonda le Collège Royal, principalement pour les langues savantes, car le goût de l'érudition dominoit. Il établit l'Imprimerie Royale, et enrichit des meilleurs livres sa bi-

bliothèque où ils étoient rares avant lui. Il ordonna que les actes publics qui étoient écrits en Latin, le seroient en Français, et fonda cette ordonnance sur ce qu'il naissoit souvent des difficultés pour l'intelligence des mots Latins. On raconte qu'un Seigneur fit sentir au Roi l'absurdité de cet abus, en lui rendant compte d'un grand procès qu'il venoit de perdre —" J'étois venu en poste," dit il, " pour assister au jugement, à peine suis-je arrivé que votre Parlement m'a débotté." Comment, *débotté* reprit le Roi? " Oui, m'a débotté, car voici les termes de l'arrêt: Dicta curia debotavit et debotat dictum actorem." L'ordonnance parut la même année 1559.

Enfin, la langue Française continua de se perfectionner jusqu'au siécle de Louis XIV. Ce fut dans ce beau siècle qu'on vit paroître tant d'écrits solides, si purement écrits et qui passeront à la postérité la plus reculée.

SCIENCES EN ANGLETERRE.

Les sciences et les arts, comme toutes les nations, ont leur enfance, leur adolescence et leur maturité ; ce n'est qu'après un certain tems qu'une nation arrive à ce dégré de perfection qui lui donne la supériorité sur les autres ; les causes morales et phisique, la difference de climats mettent entre elles une ligne de démarquation que le tems même ne sauroit détruire : celles qui par leur contiguité peuvent se communiquer leur idées, et entretenir une correspondence propre à développer leurs facultés intellectuelles, ont un avantage sur celles qui par leur situation sur la surface du globe, semblent éxister entiérement séparées des autres ; on ne voit pas toujours chez elles les sciences tirées de leur propre fond ; la nature ne leur a accordé que le germe et les dispositions nécessaires pour les acquérir, et cette sémence ne peut souvent produire que par les soins d'une main étrangère. L'Angleterre *, d'après ce que nous

* Les Druides de la Grande Bretagne, qui étoient les seuls savans, empruntèrent beaucoup de la Philosophie et des

venons de dire, eut le sort de plusieurs autres nations : plongée dans l'ignorance et la barbarie, ses anciens habitans vivoient d'une maniére conforme à leur état sauvage ; qu'on ne dise pas cependant que les sciences étoient entièrement ignorées chez ces Insulaires : il étoit chez eux, comme chez les anciens Gaulois une classe particulière qui les cultivoit : cette classe étoit partagée en trois branches différentes qui avoient pourtant entre elles un rapport assez étroit Les Bardes, les Eubages ou Vates et les Sarronides qui moins célébres se confondirent dans la suite avec les Druides ; ces derniers étoient les plus distingués par leurs sciences : Ils étoient, non seulement les Philosophes et les Théologiens du pays, ils en étoient les jurisconsultes, les rhéteurs, les orateurs, les mathématiciens, les géometres et les medecins * ; mais par une raison assez bisarre, ils ne nous ont rien laissé par écrit, pour ne pas communiquer leurs sciences et leurs mystères au peuple qu'ils regardoient avec le dernier mépris : ils tenoient leurs Ecoles dans les endroits les plus retirés des forêts ; ils les choisissoient, comme plus propres pour l'etude et la contemplation, mais surtout pour ce sécret profond

sciences des Phocéens, colonie Grecque qui, comme nous l'avons vu, bâtit Marseilles, dans la 57e Olympiade. Seldeni Metamorp. Anglor. c. 4.

* C. Egass. Bulœi. Hist. Univ. Par. t. 1. d'Academ. Druidar. p. 6, 7. Baillet, Jugemens des Savans, t. 1. p. 156.

qu'ils ne faisoient connaître qu'à leurs élèves * : d'après ce plan ridicule, le peuple devoit nécessairement, malgré leurs différentes Ecoles †, rester dans l'ignorance la plus grossière. Ces maîtres ne donnoient leurs leçons qu'en vers dont le nombre se montoit à vingt mille pour le cercle de toutes les sciences qu'ils enseignoient ‡ ; on ne permettoit point aux écoliers d'écrire un seul de ces vers, ils devoient les retenir par cœur ‖, ce mode d'éducation devenoit très ennuyeux et très difficile ; et ceux qui vouloient le completter entièrement passoient environ vingt ans dans ces Ecoles §. Malgré leurs précautions, les dispositions se developpoient peu à peu : la jeunesse étoit animée de l'amour des sciences et d'un goût particulier pour l'étude au moment de l'invasion des Romains. A l'arrivée de ces nouveaux conquérans, les Druides furent chassés, et leurs Ecoles détruites ; Agricola ¶ chercha à introduire

* Ceux qui étoient admis dans ces Ecoles, étoient obligés de faire serment de garder le sécret, et de ne jamais révéler les mystères qu'on leur faisoit connaître. Bubœus, l. 1. p. 8.

† On croit que la plus grande de ces Ecoles, étoit dans l'Ile d'Anglesey, à côté de la demeure de l'archi-druide qui avoit la direction générale de tout ce qui regardoit les sciences et la religion. Rowland's Mona. Antiq. p. 84.

‡ Dr. Borlase's Antiq. Cornwal. p. 85. La religion des Gaules, l. 3. p. 159.

‖ Cæsar. de Bel. Gal. l. 6.

§ Ibid. l. 6. Mela. l 3. c. 2.

¶ Voyez ce que nous en avons dit, p. 128.

les arts et les sciences dans cette partie de l'Ile soumise à la domination des Romains ; il établit, comme nous avons dit, des Ecoles publiques * dont les maîtres étoient choisis ou parmi les Romains eux-mêmes, ou les naturels du pays †.

Malgré les peines et les soins d'Agricola, il ne put d'abord réussir à faire recevoir sa propre langue, mais dans la suite on s'y appliqua avec le plus grand succès ‡ ; la langue Grecque, l'éloquence, la philosophie, les mathématiques devinrent l'objet d'une étude sérieuse ; on vit alors, comme dans tous les tems, des hommes supérieurs aux autres par l'étendue de leurs connaissances et la profondeur de leur érudition. Sylvius Bonus, St. Patrice, le fameux hérésiarque Pélage || étoient les plus distingués dans

* Nous avons déja vu qu'il paroit presque certain qu'il y avoit de ces Ecoles publiques à Lincoln, York, Chester, Caerléon qui étoient des colonies Romaines, et à Londres, capitale de la Grande Bretagne. Hen. Hist. de la G. Brit. t. 2. p. 93.

† Les Loix insérées dans le Code de Théodose régloient le nombre, et même les talents de ces professeurs ; la manière dont ils devoient être choisis ; les sciences qu'ils devoient enseigner ; les appointemens qui leur étoient accordés, et certains privilèges dont ils devoient jouir, eux et leur famille. Vid. Cod. Theod. t. 5. l. 13. tit. 3.

‡ Tacit. Vita Agric. c. 21.

|| Pélage, dont le vrai nom étoit Morgan, naquit dans le pays de Galles le 13 Novembre, 354, Baillet Jug. des Savans, t. 1. p. 151. lui refuse une si haute antiquité. Il paroit qu'il reçut son éducation dans le monastère de Banchor, près de Chester.

ces tems éloignés, et ceux dont les noms soient parvenus jusqu'à nous.

Tant que les Romains restèrent dans la Grande Bretagne, l'encouragement qu'ils donnoient aux savans faisoit faire, chaque jour, aux sciences de nouveaux progrès, mais après leur départ, elles tombèrent tout-à-coup. Les troubles intérieurs, les incursions des Picts et des Ecossais leur portèrent le coup le plus fatal ; tous les maîtres et les professeurs, même Bretons, se trouvant sans aucune ressource, abandonnèrent leurs places et suivirent les Romains ; on vit alors disparaître avec eux cet ordre qu'ils avoient établi dans les endroits qui leur étoient soumis, et le pays se trouva plongé dans la confusion la plus déplorable ; le clergé lui même, suivant le témoignage du plus ancien des historiens Britanniques, ne fut pas à l'abri de l'ignorance et de la corruption qui prévalurent alors *. Son malheureux état enhardit Cœlestius et les autres disciples de Pélage à propager les opinions de leur maître, jusqu'à ce qu'enfin les Evêques des Gaules envoyèrent, dans la Grande Bretagne, Germain qui ayant, dans une dispute terrassé les fauteurs du Pélagianisme, bannit de l'île

Uss. de Brit. Eccles. Primor p. 208. Il avoit l'estime de St. Jerôme et de St. Augustin qui entretenoient avec lui une correspondance de lettres avant qu'ils découvrissent la corruption de ses opinions contre lesquelles ils se déclarèrent dans la suite. Hen. Hist. de la G. Brit t. 2. p. 89.

* Gildæ Epist. § 2.

cette hérésie qui faisoit de jour en jour de nouveaux progrès : pour l'empêcher et donner aux sciences en nouvelle clarté, il établit plusieurs Ecoles dont il confia le soin à quelques uns de ceux qui l'avoient suivi et dont il connaissoit la capacité et les talents * Illutus et Dubricius furent les deux sur lesquels il jetta les yeux : le premier enseigna avec succès à Lantwit près Boverton dans Glamorganshire ; le second eut le soin d'une Ecole établie à Hentland et Mochrhos sur la rivière Wye †. Ce fut dans ces Ecoles que les plus grands prélats reçurent leur éducation ‡. Cependant les sciences étoient cultivées avec peu de succès ; les Saxons qui ne songoient qu'au pillage en retardoient l'avancement ; grand nombre de jeunes Bretons qui avoient été élevés dans les Ecoles de Dubricius et d'Illutus, ne trouvant aucun encouragement dans leur propre pays se retirèrent sur le continent, particulièrement dans cette province appellée Bretagne. Un des plus distingués étoit un nommé Samson qui devint évêque de Dole et que l'on dit avoir été un des savans de son tems ‖ ; ceux qui restèrent, et parmi lesquels étoit Gildas l'historien, le seul auteur du 6e siécle dont les ouvrages ont été publiés, empêchèrent l'extinction totale des sciences : elles se couvrirent peu à peu d'un nuage épais qui parut, dans le 7e, so

* Leland's Collectanea, t. 2. p. 42.
† Henry's Hist. of G. Brit. t. 4. p. 3.
‡ Carte's Hist. t. 1. p. 185, &c.
‖ Leland, de Scrip. Brit. t. 1. p. 69.

dissiper par la conversion des Anglo-Saxons : elle reprirent quelque clarté par les soins d'Aldhem *, de Théodore †, et de Diuothus ‡, qui en retardèrent la chûte ; mais leur éclat ne fut ni long ni brillant ; et après la destruction du fameux monastère de Banchor || qui avoit été une espèce d'Université pour la jeunesse Britannique, elles retombèrent, malgré les efforts que fit le vénérable Bède pour les soutenir § ; la mort de ce savant fut fatale aux sciences et particulièrement à l'histoire en Angleterre ; la connaissance des événemens passés parut ensévelie avec lui dans la poussière du tombeau ; quelques amis qui lui survécurent, Acca, évêque de Hexham ; Egbert,

* Aldhem étoit proche parent de Ina, roi des West-Saxons. Des savans du tems lui envoyoient leurs pièces pour les corriger ; le prince Arcivil, fils du roi d'Ecosse, le pria de mettre la dernière main aux siens. " Entreating him to give them the last polish, by rubbing off their Scotch rust." Anglia Sacra, t. 2. p. 2, 3.

† Quoiqu'il fut né en Cilicie, il contribua beaucoup à l'avancement des sciences en Angleterre et fut nommé Archevêque de Cantorbery en 668. Henry's Hist. of G. Brit. t. 4. p. 12.

‡ Il étoit Abbé du monastère de Banchor dans le Comte de Flint.

|| Ce monastère fut détruit en 613.

§ Bede existoit vers la fin du 7e siècle et au commencement du 8e. Il naquit à Weremouth dans le royaume de Northumberland en 672. Il y reçut son éducation dans le monastère de St. Pierre fondé par Benoît Biscop. Il mourut à Jarrow le 26 Mai, 735. Simeon Dunelm, l. 3. c. 7.

archevêque d'York et dans la suite Alcuin élève et bibliothécaire de ce dernier, éloignèrent pour quelque tems la décadence des Lettres. Boniface, né dans la Grande Bretagne où il avoit reçu son éducation *, Willbald son neveu, Dungal et Clément, deux Ecossais qui avoient enseigné en France avec réputation sous la protection de Charlemagne † soutenoient encore la littérature languissante ; mais malgré toutes les peines de ces hommes distingués, les sciences restoient toujours dans un état d'imperfection ; ce fut alors que, pour couvrir l'ignorance réelle qui éxistoit, on imagina cette fameuse division des sept Arts Libéraux ou sciences en *Trivium* et *Quadrivium* : le *Trivium* renfermoit la Grammaire, la Réthorique et la Logique ; le *Quadrivium*, la Musique, l'Arithmétique, la Géométrie et l'Astronomie ‡ distinction inventée pour en imposer aux ignorans et aux personnes de mauvaise foi. La France se trouvoit alors dans la même obscurité que l'Angleterre ; les grands du royaume méprisoient les sciences, et c'étoit un deshonneur d'en avoir quelque teinture ;

* Il fut dans la suite Archevêque de Mayence, et fut assassiné près d'Utrecht le 5 de Juin, 754.

† Murator, Antiq. t. 3. c. 815, &c.

‡ Ces sciences sont renfermées dans les deux vers suivans—

Gram. loquitur. Dia, vera docet. Rhet. verba colorat.
Mus. cadit. Ar. numerat, Geo. ponderat. Ast. colit astra.

Bruker. Hist. Phil. t. 3. p. 597.

Charlemagne, sous qui on les vit reparoître, eut une éducation négligée ; il savoit à peine écrire et ce ne fut qu'à l'âge de 45 ans qu'il commença à étudier les sciences sous Alcuin *. Alfred lui même, à qui l'on a donné avec justice le surnom de Grand, ne savoit rien à l'age de douze ans ; les connaissances qu'il acquit dans la suite et son goût pour l'étude furent plustôt l'effet du hazard qu'un vrai désir de s'instruire ; la Reine, sa mère, ayant un jour, avec elle ses quatre fils dont Alfred étoit le plus jeune, tenoit à sa main un très beau livre de poësies Saxones ; elle le promit à celui des quatre qui sauroit le plustôt lire †, Alfred remporta la victoire sur ses frères ; dès lors il se livra à l'étude avec la plus grande ardeur ; il travailla alors avec un zèle infatigable à dissiper les ténèbres qui retardoient les progrès des sciences. Placé sur le trône ‡ il savoit trop combien les Lettres peuvent servir à former les mœurs ; l'ignorance, mère de la superstition et du vice, dominoit dans toute l'Angleterre ; le plus petit nombre étoit en état d'y entendre l'office divin ; les Danois avoient brûlé les bibliothèques des moines en détruisant les monastères :

* Eginhard. Vita Caroli Magni, c. 25.

† Henry's Hist. of G. Brit. t. 4. p. 53, 54.

‡ En 871. Quoiqu'il y eut des enfans du dernier roi, le vœu public, le triste etat du royaume, et peut être aussi le testament d'Ethelwolf qui aimoit beaucoup Alfred, firent donner la préférence à ce prince alors âgé de 22 ans.

tout se ressentoit de la barbarie. Alfred sut dissiper ces ténèbres, il s'entoura de savans. Asser, moine de St. David, dans le pays de Galles; Plegmund, Archevêque de Cantorbery; Werefred, Evêque de Worcester; Dunwulph, Evêque de Winchester; Wulfig et Ethelstan, Evêques de Londres; et Werebert, Evêque de Chester, furent ceux qu'il honora de son estime et de sa confiance, et s'associa comme collaborateurs dans l'avancèment des sciences *. Il en attira d'autres de différentes parties de l'Europe †; il établit des Ecoles pour l'instruction de la jeunesse, et fonda l'Université d'Oxford ‡. Les premiers professeurs furent St. Néot et St. Grimbald pour la Théologie: Asser, pour la Grammaire et la Réthorique; John, moine de St. David pour la Logique, la Musique et l'Arithmétique; enfin un autre John, collègue de St. Grimbald, pour la Géométrie et l'Astronomie ||. Tant d'efforts de la part d'Alfred ne pouvoient qu'accélérer le progrès des sciences; une grande partie de son tems étoit employée à l'étude, aussi devint il un des plus savans hommes de son

* Spelman, Vie d'Alfred, p. 137, 138.

† Il invita à sa cour Grimbald, moine de Rheims, ville dans la haute Champagne, province de France.

‡ En 886. "In the year of Lord 886, the University of Oxford was founded." Camb. Brit. t. 1. c. 304.

|| "The first regents there, and readers," &c. Camb. Brit. t. 1. c. 304. Henry's Hist. t. 4. p. 62.

siècle ; il traduisit en langue Saxonne les Fables d'Æsope, l'Histoire de Bède, et d'autres ouvrages ; il composa lui même des apologues, des paraboles, des poësies qu'il jugeoit plus propres que le reste à insinuer la morale dans des esprits grossiers, incapables de spéculation. Quel prodige dans un héros accablé d'infirmités et d'affaires *.

Alfred, en s'occupant du progrès des sciences, n'oublia pas ces loix sages, cette police ferme propres à assurer la tranquillité de l'Etat ; le brigandage, le crime fu-

* Alfred se trouva en personne à cinquante six batailles, tant sur mer que sur terre ; les armes ne lui furent pas toujours favorables. Les Danois renforcés par un grand nombre de leurs compatriotes, remportèrent sur lui une victoire complette ; se voyant alors sans troupes, sans espoir, il fut obligé de se déguiser en paysan, et de vivre quelques mois inconnu chez un berger ; il se retira ensuite dans le Comté de Sommerset où il bâtit un espèce de Fort. Une nouvelle inespérée le tira de sa retraite ; il apprit qu'un Seigneur Anglois venoit de battre les Danois ; au premier rayon d'espérance, il part ; et pour assurer son succès par de prudentes précautions, il veut reconnoître lui-même les ennemis : s'étant déguisé en Joueur de Harpe, il pénètre dans leur camp avec intrépidité, les amuse, leur plaît, demeure quelques jours dans la tente de leur prince, observe leur négligence, leur aveugle sécurité, et retourne sur ses pas, résolu de les attaquer, et presqu'assuré de les vaincre ; en effet, il les surprend, les met en déroute, et les assiège dans une ville où ils s'étoient réfugiés.

Sous Alfred, division du royaume en Comtés ; origine des Jurés, des Sheriffs, &c.

rent bannis de ce royaume *, la liberté de son peuple ne lui étoit pas moins chère que l'administration de la justice †; ce prince qui, à de si justes titres mérita le surnom de Grand, mourut en 901, âgé de 52 ans. En terminant sa carrière, il laissa à son fils Edouard ‡ à suivre son exemple et le chemin qu'il lui avoit tracé; mais, pour le malheur des Lettres, il n'avoit ni le génie ni le goût de son père: obligé d'être continuellement en guerre avec les Danois et les Ecossais, il ne put sérieusement s'occuper de l'avancement des sciences; cependant il les aimoit et protégeoit les savans; il fit pour l'Université de Cambrige ce que son père avoit fait pour celle d'Oxford; et donna à sa famille nombreuse || une éducation qui la mit au dessus de tous les princes et de toutes les princesses de son tems.

Les sciences tomboient de jour en jour; les invasions fréquentes des Danois les précipitèrent dans une barbarie qu'on vit surtout après la mort d'Edgar §; l'Angleterre devint une scène de confusion et

* Il faisoit, dit on, suspendre dans les chemins des bracelets d'or sans que personne osât y toucher. Mill. Elém. de l'Hist. d'Ang. t. 1. p. 54.

† On lit dans le testament de ce prince—"Les Anglois doivent être aussi libres que leurs pensées." Ibid. p. 55.

‡ Surnommé l'Ancien, parcequ'il étoit le premier de ce nom.

|| Cinq garçons et neuf filles.

§ Edgar mourut en 975.

de misère : les deux plus fameuses Ecoles, Oxford et Cambrige, furent réduites en cendres par ces ennemis dangereux, et l'ignorance alloit toujours croissant ; les Lettres cependant donnèrent encore quelque lumière sous Canut le Grand * et Edouard le Confesseur †, mais cette lumière étoit si faible qu'elle ne put dissiper les ténèbres qui existoient alors : elle devoit avoir toute sa force dans le onzième siècle ; et ce nuage épais qui retardoit la marche des sciences disparut par les soins d'un nouveau conquérant ‡.

Lorsque Guillaume vint en Angleterre, un de ses premiers soins fut d'y établir sa propre langue ‖ ; le peuple parloit alors celles des différens maîtres auxquels il avoit été soumis : celle des anciens Bretons, lors de la première invasion des Romains, sous Jules Cæsar, étoit la même que celle des Celtes de la

* Branche Dan. 1017.

† Edouard le Confesseur, 1041. Il est le premier de la branche Saxone qui paroît pour la seconde fois en Angleterre.

‡ Guillaume le Conquérant, fils de Robert, Duc de Normandie, vint en Angleterre en 1066, et fut proclamé roi par l'Archevêque de Cantorbery.

‖ La langue Française étoit en Angleterre avant l'arrivée de Guillaume ; c'étoit la langue de la cour d'Edouard le Confesseur. Ce prince avoit passé sa jeunesse en Normandie ; il avoit des liaisons particulieres avec les Normands ; sa cour s'en remplit : et la langue, les manières, les modes Francaises devinrent très communes en Angleterre. Mill. t. 1. p. 88.

Gaule*. Les Romains ne soumirent qu'une partie de le Grande Bretagne, et n'y eurent qu'un petit nombre d'établissemens, où ils introduisirent la langue Latine ; mais, à l'exception des colonies et des villes où séjournoient les garnisons, les Bretons qui leur étoient soumis ne parloient qu'un jargon des deux langues.

Les Romains, ayant été obligés de rappeller d'Angleterre leurs légions pour se défendre contre les barbares du Nord, les Bretons, livrés à eux-

* Pelloutier, Hist. des Celtes, l. 1. c. 15.

Quoique ce nom fut anciennement donné à des peuples de Germanie, d'Italie et d'Espagne, on le donnoit plut particulièrement aux habitans de cette partie de la Gaule appellée Gaule Celtique ; et qui renfermoit le pays situé entre la Seine et la Garonne. Bib. Clas. mot *Celtæ*.

La langue Celtique, dit le savant Butler, étoit réduite à quatre ou cinq cents mots dont un grand nombre étoit des monosyllabes. Les hommes, ayant alors des idées peu étendues, n'avoient pas besoin d'un grand nombre de mots pour les exprimer ; mais dans la suite l'invention des arts, les progrès des sciences, firent inventer de nouveaux termes. Dans ces vastes pays occupés par les anciens Celtes, leur langage se divisa en plusieurs dialectes qui furent l'effet du mélange de ces peuples avec d'autres nations sur le continent, et des révolutions qui arrivérent alors ; ces dialectes devinrent dans la suite des langues si différentes entre elles qu'il seroit difficile de remonter jusqu'à la source.

Dom Pezron, dans ses Antiquités des anciens Celtes, prétend prouver que les langues Grecque, Latine et Tudesque, ont

mêmes et trop faibles pour repousser les Pictes, appellerent les Saxons à leur secours ; ceux-ci se rendirent bientôt maîtres d'une grande partie de l'Ile, et y établirent, en même tems, leur puissance, leurs mœurs et leur langage : on a encore des ouvrages assez étendus en leur langue. Après les Saxons, les Danois qui vinrent en Angleterre, y apportèrent aussi la leur qui étoit un dialecte du Tudesque assez différent du Saxon ou Anglo-Saxon ; d'un autre côté, les Normans, après s'être établis dans cette île

beaucoup de mots dérivés du Celtique, de l'Hébreu et de l'Ægyptien. M. Bullet, professeur royal en l'Université de Besançon, prouve que les anciens Celtes se sont répandus en Espagne et en Italie ou ils s'avancèrent jusques dans la partie méridionale : qu'y ayant trouvé des colonies Grecques qui s'y étoient établies, ils se mêlèrent avec une de ces colonies sur les bords du Tibre, et que, dans la suite, la langue Latine se forma des langues Grecque et Celtique ; les preuves qu'il apporte de ce mélange des Grecs et des Celtes est confirmé par les témoignages de Pline et de Denis d'Halicarnasse.

Dom Rivet prouve, Hist. Litter. t. I. que la langue Celtique a fait, dans la suite, place à la langue Latine ; et que depuis long-tems, elle n'existe plus que dans quelques mots et quelques noms propres : cette assertion trop générale a été contredite par Bon ami, dans une dissertation sur l'introduction de la langue Latine dans les Gaules. Mem. de l'Acad. des Inscriptions, vol. 24.

Bochart, dans son Phaleg, fait venir la langue Celtique de la langue Phœnicienne. Borel, Préface sur les Recherches Gauloises, et Marcel, Hist. de l'Origine de la Monarchie Franc. vol. 1. p. 11. la font venir de l'Hébreu, &c.

y introduisirent l'usage de la langue ou du jargon qu'ils parloient; ce jargon admettoit les différens dialectes, mais sans s'assujetter à aucune règle, ainsi la langue Anglaise a la même origine que la langue Allemande et toutes les autres qui se parlent dans le Nord; c'est par cette raison que les Allemans, les Suédois, les Danois, les Hollandois, prononcent l'Anglais avec une certaine facilité que n'ont pas les Italiens, les Espagnols et les Français; aujourdhui même encore grand nombre de mots qui expriment les premières idées sont, les mêmes dans l'Anglais et dans toutes les langues du Nord *.

Guillaume le Conquérant qui mit fin au règne des Saxons †, crut que pour mieux affermir sa puissance en Angleterre, il devoit y établir la langue aussi bien que les loix de son pays; il y porta la langue Française qu'on parloit dans les provinces situées au nord de la Loire ‡: il dispersa des Normands dans tous les monastères pour l'y enseigner; cette langue étoit la langue de la cour: il voulut que tous les plaidoyers et les actes de toute espèce fussent écrits en Français; de là

* Lettres de M. le Blanc. Lettre 12e à M. l'Abbé d'Olivet, t. 1. p. 101.

† En 1066.

‡ Nous avons vu que cette langue étoit en Angleterre avant Guillaume le Conquérant.

cette multitude de mots qui sont devenus Anglais et qui ont enrichi un idiôme auparavant très stérile *.

Guillaume le Conquérant ne s'occupa pas seulement d'établir sa propre langue en Angleterre, il travailla encore à l'avancement des sciences : avant son arrivée, elles étoient ou entièrement négligées ou très peu cultivées † ; ce prince travailla à dissiper le nuage d'une ignorance devenue presque universelle ‡ :

* On en peut juger par le peu que nous rapportons—

Ancien Francais.	Signification.	Anglais.
Mechef	Malheur	Mischief
Decevoir	Tromper	To deceive
Sauveté	Sureté	Safety
Courtine	Rideau	Curtain
Murt, Morth, Murdre	Meurtre	Murder
Remembrer	Se ressouvenir	To remember
Rober	Vôler	To rob
Couart	Lâche	Coward.

† Voici ce qu'en dit Guillaume de Malmesbury, l. 3. p. 57. " Before the arrival of the Normans, learning was almost extinct in England. The clergy contented themselves with the slightest smattering of letters, and could hardly stammer through the offices of the church. If any one among them understood a little grammar, he was admired as a prodigy."

‡ " ——— Now at last the sacred influence
Of light appears, and from the walls of heaven
Shoots far into the bosom of dim night
A glimmering dawn."—MILTON's Parad. Lost, sub fin.
Et rapporté par Henry, t. 4. p. 92.

il avoit reçu une éducation soignée; il aimoit la lecture et la société des gens de Lettres dont il s'étoit déclaré le protecteur en les élevant aux plus hautes dignités et en leur donnant dans l'église les plus riches bénéfices *; il prit un soin particulier de l'éducation de ses enfans; Henri I. fut surnommé Beau-clerc à cause de sa science; le Comte d'Anjou appellé Geoffroi Plantagenet qui épousa la fille de Henri I. étoit un homme de Lettres: Henri II. l'ainé des enfans qui sortirent de ce mariage, reçut une très bonne éducation de son oncle Robert Comte de Glocester: ses trois enfans, Henri, Geoffroi et Richard, avoient aussi une grande teinture des Lettres et du goût pour la poësie †.

Les sciences acquéroient donc de jour en jour quelques dégrés de perfection; la quantité de monastères bâtis en Angleterre depuis 1066 jusqu'en 1216 contribua beaucoup à leur avancement; ces maisons augmentèrent le nombre des maîtres et des élèves; on y trouvoit toutes les ressources propres à l'acquisition des connaissances litteraires; on s'y occupoit surtout à rendre les livres plus communs, et pour augmenter le nombre des volumes et se procurer ceux dont on avoit besoin dans les églises, il y avoit dans chaque monastère une chambre appellée *Scriptorium* dans laquelle les plus jeunes réligieux étoient

* Gemitens, p. 604, edit. a Camdeno. Orderic Vital. p. 656.

† Hist. Litter. de France, t. 9. p. 175.

employés à transcrire des livres *, et dans les maisons dont le revenu n'étoit pas suffisant pour s'en procurer, l'Abbé, du consentement du Chapitre, imposoit une taxe annuelle sur chaque membre de la communauté †. Outre les Ecoles de ces maisons réligieuses, on en établit encore dans les principales villes ; quelques unes d'elles furent appellées, *Universités* ‡ : c'étoit surtout dans celles-ci qu'on voyoit un grand nombre de jeunes gens qui avoient du goût pour les Belles Lettres et qui vouloient avoir une éducation plus parfaite.

Malgré toutes ces précautions le clergé étoit le seul corps qui s'occupoit des sciences, et l'ignorance existoit toujours, non seulement parmi le peuple mais encore chez une grande partie de la noblesse ‖.

* Ducange, Gloss. mot *Scriptorium*.

† Mabill. Annal. t. 6. p. 651, 652.

‡ En Angleterre, il n'y eut que celles d'Oxford et de Cambrige : on les appella d'abord, Etudes : ainsi l'on disoit l'Etude de Paris, l'Etude d'Oxford, l'Etude de Cambrige ; mais vers la fin du 12e siècle, on les appella, Universités, du mot Latin, *Universitates*, soit à cause du grand nombre des sciences qu'on y enseignoit, ou du nombreux concours d'écoliers qui s'y rendoient. A. Wood, Hist. Univers. Oxon. p. 18.

‖ Ingulphi. Hist. edit. Oxon. p. 102. Ingolphe naquit à Londres en 1030. Il reçut la première partie de son éducation à Westminster, de là il fut à Oxford qu'il quitta et se retira à la cour de Guillaume, Duc de Normandie : il devint ami et secrétaire de ce prince qui, en 1076, le nomma Abbé de Croyland dans le Comté de Lincoln où il mourut de la goutte en 1109.

Cette ignorance de toutes les classes fit que les historiens du tems distinguoient le clergé des laïques par les noms de *Litterati* et de *Laici;* aussi ceux que nous allons citer appartenoient ils presque tous au clergé tels que Ingulphus, Lanfranc *, St. Anselme †, Eadmer ‡, Turgot ||, Robert White, Nicolas Breakspear §; parmi les historiens du 12e siècle Guillaume

* Lanfranc, Archevêque de Cantorbery, né à Pavie en 1005. Après la mort, de son père, il employa quelques années a l'étude de la Réthorique; il vint ensuite en France, ouvrit à Avranche une Ecole frequentée par des étudiants de distinction: dans un voyage qu'il fit à Rouen il fut volé et laissé dans un bois où le lendemain il fut trouvé par quelques paysans qui le portèrent à l'Abbaïe du Bec; il en devint moine, et trois ans après en fut nommé Prieur. Guillaume, Duc de Normandie, le fit nommer Abbé du monastère de St. Etienne de Caën, en 1062, et quand le siège de Cantorbery vint à vâquer, par la déposition de Stigand, le conquérant l'élut à ce siège en 1070. Lanfranc mourut le 28 Mai, 1089.

† St. Anselme, Archevêque de Cantorbery, né à Aoust en Piedmont, en 1034. Il devint moine de l'Abbaïe du Bec en 1060, trois ans après il fut nommé Prieur et maître de la fameuse Ecole établie par Lanfranc: Abbé en 1078, enfin s'étant trouvé en Angleterre pendant la vacance du siège de Cantorbery, il y fut nommé, et mourut en 1109.

‡ Eadmer, ami et historien d'Anselme.

|| Turgot, contemporain d'Eadmer. Il étoit Anglo-Saxon, d'une bonne famille dans le Comté de Lincoln; et mourut à Durham en 1115.

§ Nicolas Breakspear devenu pape en 1154, sous le nom d'Adrien IV. " Il se trouvera peu de fortunes," dit le P. Maim-

de Malmesbury, Simon de Durham, Henri de Huntington, Roger Hoveden, Guillaume Little, Ralph de Diceto, Jean de Salisbury *, Pierre de Blois †, furent ceux qui, dans ces tems éloignés, contribuerent à l'avancement des sciences, mais on ne s'occupoit nullement de la langue : la multitude continuoit de parler celle des étrangers, et cette langue depuis 1066, jusqu'en 1216, étoit si rude et si peu fixée qu'on pouvoit à peine en faire usage en traitant des affaires et nullement propre pour la poësie, aussi cette barbarie détermina-t-elle les personnes d'érudition à se livrer à la poësie Latine, et quel-

bourg, décadence de l'Empire, l. 4. p. 474, " semblables à celle de de ce grand pontife que la providence semble avoir pris soin de tirer de la poussiere et d'une extrême pauvreté, pour le faire asseoir sur le trône de la suprême grandeur ecclésiastique et le mettre au rang des princes de son peuple." Il mourut en 1159.

* Son intimité avec St. Thomas, Archevêque de Cantorbery, l'obligea sous Henri II. de quitter l'Angleterre en 1164. Il se retira en France et fut élu Evêque de Chartres où il mourut en 1176. Bulæi, Hist. Univ. Par. t. 2. p. 394.

† Ainsi nommé parcequ'il naquit à Blois, ville de France dans l'Orleannois, en 1120. Il fut nommé précepteur de Guillaume II. roi de Sicile ; il laissa cette cour et revint en France en 1169. Henri II. l'invita à passer en Angleterre, où il l'employa comme son sécrétaire, et le fit Archidiacre de Bath ; il mourut vers la fin du 12e siècle.

ques uns firent des poëmes en langue Romance*. Richard I. ayant été fait prisonnier en Allemagne en revenant de la terre sainte, composa lui-même dans sa prison en langue provençale un poëme qui commençoit ainsi—

Ja nus hom pris non dira sa raison,
Adreitement se com hom dolent non;
Ma par conort pot il faire chanson,
Pro a d'amis, mas poure son li don.
Onta i auron se por ma reezon
Sois fait dos yver pris†.

No prisoner his condition can explain;
But he will fall in a plaintive strain:
Yet to divert his sorrows he may sing:
Though he has friends, how poor the gifts they bring!
Shame be on them! my ransom they deny,
And I in prison two long winters lie.

Tel étoit l'état de l'Anglo-Saxon; cette langue ne faisoit aucun pas vers la perfection, et la grossierté dans laquelle elle resta plusieurs siècles après la conquête, donna lieu, parmi les differentes classes du peuple à une telle confusion que ceux qui par leur état ou profession parloient en public, étoient

* Ceux qui voudront connaître quelque chose de la Poësie Anglaise et Latine de ces tems éloignés peuvent lire—"Warton's History of English Poetry; Cambden's Remains, &c."

† Hist. des Troubadours, t. 1. p 59.

obligés de prononcer le même discours en Latin, en Français, et en Anglo-Saxon, cette derniere langue qui étoit celle d'une grande partie du peuple fut depuis 1066, jusqu'à Edouard I. 1272, un langage pur, sans presqu'aucun mélange de Latin, de Français, ou d'autre langue, comme on en peut juger par cette partie d'un charte de Henri III. 1258, ecrite dans la langue vulgaire de ce tems là avec une traduction en interligne—

Henry, thurg Godes fultome, King on Englene.
Henry, through God's support, King of Eng-
loande, Lhoauerd on Yrloand, Duk on Normand,
land, Lord of Ireland, Duke of Normandy,
on Acquitain, Eorl on Anjou, send I greeting to alle
of Acquitain, Earl of Anjou, send I greeting to all
hise holde, ilœrde and ilewede, on Huntindonn-
his subjects, learned and unlearned, of Huntingdon-
shiere. Thœt witen ge wel alle, thœt we willen and
shire. This know ye well all, that we will and
unnen, thœt ure rœdesmen al other the moare del of
grant, what our counsellors all or the more part of
heam, thœt beoth schosen thurg us and thurg thœt
them, that be chosen through us and through the
loandesfolk on ure kuneriche, habbith idon and
landfolk of our kingdom, have done and
schullen don, in the worthness of God and ure
shall do, to the honour of God and our
treowthe for the freeme of the loande, &c.
allegiance for the good of the land, &c.

La langue Anglaise parut alors jetter ses premiers fondemens, et le peuple commença à s'en former une selon ses goûts et ses inclinations. Edouard III. qui monta sur le trône en 1327, ordonna en 1362 * que tous les plaidoyers ou actes qui avoient été jusques là ecrits en Latin †, ou en Français le fussent désormais dans la langue qui se formoit; cependant environ trois siècles après la conquête la langue Française ou Normande étoit la langue de la cour d'Angleterre et de tous ceux qui vouloient passer pour des personnes d'éducation ou de distinction, si nous en jugeons d'après Jean de Trevisa qui fleurissoit sous Edouard III. et Richard II. et traducteur de Ralph Higden, auteur du Policronicron, voici ce qu'il dit ‡.—" Gentilmen's children ben lerned and taught from theyre youthe to speke Frenshe, and uplondish men will counterfete an liken himself to gentilmen, and besy to spek Frenshe for to be more

* Par un Acte du Parlement, Statutes ad Larg. an 1362, c. 15.

† Au commencement du 14e siècle, la langue Latine étoit en usage dans l'église, dans les écoles, dans les cours de justice et les Savans de toutes les classes conversoient, correspondoient en Latin. Tous les Actes du Parlement, jusqu'en 1266, étoient dans cette langue dont on continua de se servir longtems après pour plusieurs de ces Actes; et ce ne fut qu'en 1258, que la grande charte dont nous avons rapporté une partie fut traduite et lue au peuple dans la langue qu'il parloit alors.—— Annal. Dumtap. p. 336. ad an. 1258.

‡ Trevisa's translation of Hygden, l. 1. fol. 55.

settle by ; wherefore it is said by comyng proverbe, Jack wold be a gentilman if he coude speke Frenshe." Trevisa ajoute—" This manner was moche used to for the great deth (1349), but syth it is somedele chaunged."

Ce fut donc dans le cours du 14e siècle que l'Anglo-Saxon se changea par dégrés en ce qu'on appelle, Anglois. Cette animosité qui avoit existé longtems entre les Normands et les Anglo-Saxons disparoissoit de jour en jour; les deux peuples se trouvèrent, en grande partie réunis par les mariages et etoient les uns et les autres employés dans l'agriculture, le commerce, les manufactures: Les Normans alors crurent, quoiqu' intruits étant jeunes dans la langue Française, nécessaire de parler la langue de la multitude; de là grand nombre de mots et d'idiômes auxquels ils avoient été accoutumés. Outre cela Chaucer*, Gower†, Wiclef‡, et plu-

* Chaucer nâquit à Londres en 1328, devint page d'Edouard III. en 1359, mourut en 1400, et fut enterré à l'Abbaïe de Westminster. De ses Poëmes les " Canterbury Tales" sont ce qu'il il y a de meilleur. Il y a eu plusieurs éditions de ses ouvrages.

† Gower, distingué comme homme de loi et poëte, nâquit en 1320. Son principal ouvrage, comme poëte est " Confessio amantis." Il mourut en 1402. Quelques uns de ses Poëmes sont insérés dans les ouvrages de Chaucer dont il étoit l'ami intimé.

‡ Wiclef nâquit en 1324, dans la paroisse de Wiclef près de Richemond dans le Comté d'York.

sieurs autres composèrent en Anglois, tant en prose qu'en vers des ouvrages volumineux; la connaissance qu'ils avoient du Français et du Latin et quelques uns d'eux du Grec et de l'Italien leur fit emprunter de ces langues beaucoup d'expressions et de tournures dont ils enrichirent la langue Anglaise*; ainsi, vers la fin du 14e siècle elle approcha du langage moderne beaucoup plus que du tems de Robert de Glocester et des autres écrivains du 13e.

Cette langue cependant acquéroit bien lentement des dégrés de perfection. La poësie qui devoit contribuer à sa douceur eut alors un effet tout contraire; les poëtes la rendirent difficile et dure en accourcissant, allongeant, divisant, joignant et changeant les mots suivant l'usage qu'ils en vouloient faire; les dialectes étoient absolument différens suivant les endroits, et c'est ce dont se plaint Trevisa que nous avons déja cité†: "Hith semeth a grete wonder

* M. le Blanc, historiographe des batimens du Roi, écrivoit d'Angleterre en France à M. l'Abbé d'Olivet—"Je ne sais si la connaissance de l'Anglois de ces tems là, commencement du 14e siècle, nē seroit pas utile à ceux qui veulent entendre notre vieux Français. La lecture de Chaucer m'a rendu celle de nos anciens poëtes plus facile; beaucoup de mots ont vieilli dans notre langue qui font aujourd'hui la richesse de celle des Anglais; ils en ont même de très énergiques qui ne sont plus connus que dans quelques unes de nos provinces; enfin d'autres dont il ne nous reste plus les moindres vestiges." Lettres d'un Français, édit. de 1751, let. 12. t. 1.

† Nous avons dit que Trevisa existoit sous Edouard III. et Richard II. Ce dernier prince mourut à l'âge de 34 ans,

that Englissmen have so grete dyversyte in their owin langage in sowne and in spekyin of it, which is all in one ilonde." Quand à la dureté de la prononciation il ajoute—" Some use straunge wlaffing, chytrying, harring, garrying, and grysbiting. The langages of the Northumbres, and specially at Yorke, is so sharpe, slytting, frotrying, and unshape, that we sothern men maye uneth understande that langage *."

Tel fut l'état de la langue Anglaise jusqu'au règne de la Reine Elizabeth †. Cette langue fut alors enrichie, par la traduction de la Bible, de beaucoup de mots et de tours Orientaux. Le Dr. Swift ‡ assure que pour le style cette traduction, aussi bien que le livre des *prières communes* qui est de même tems ont beaucoup plus de force et d'énergie que

après en avoir règné 23 Henri IV. petit-fils d'Edouard III. lui succéda.

* Lib. fol. 55.

† Sur le trône en 1558. Elle mourut en 1603, âgée de 75 ans, après en avoir règné 45 Jeacques I. lui succéda.

‡ Quelques uns croient que le Dr. Swift nâquit en Irlande, d'autres en Angleterre en 1667. Il fut nommé doyen de St. Patrice à Dublin, en 1713. Il éprouva, pendant tout le cours de sa vie, un tournoiement de tête qui, à la fin, le priva entièrement de sa raison; il mourut dans cet état en 1745. Conjointement avec MM. Addison, Steele, et quelques autre, il a donné " The Spectator," le " Tatler," et le " Guardian." Son " Tale of a Tub" est estimé.

certain nombre des ouvrages modernes dont le style est estimé. Walter Raleigh *, le célèbre Spencer †, et Fairfax sont encore aujourdhui mis au rang des bons écrivains de la nation.

* Walter Raleigh, né en 1552, dans le Comté de Devon, navigateur et historien sous la Reine Elizabeth; il découvrit la Virginie, et défit l'invincible Armada contre les Espagnols. Lorsque Jeacques I. monta sur le trône en 1603, Raleigh fut accusé de haute trahison, et condamné à mort, mais ses amis s'étant interressés pour lui, il fut envoyé à la Tour de Londres où il écrivit son "History of the World," dont le mérite lui procura la liberté; mais sur des plaintes portées contre lui par l'Ambassadeur d'Espagne, il fut décapité dans le Palais de Westminster en 1618, et fut enterré dans l'église près de l'Abbaïe.

† Edmund Spencer, poëte célèbre, s'acquit une grande réputation par ses poëmes, "The Shepherd's Calendar," et "The Fairy Queen." La Reine Elizabeth, en lisant une de ses stances sur le désespoir, ordonna à Burleigh de lui donner 100l. Sterling, "Quoi," dit Burleigh, "une pareille somme pour une chanson?" La Reine, qui s'étoit déja repentie de sa générosité, lui dit de ne donner que ce qui étoit raisonable. Spencer, ayant attendu long-tems et ne recevant rien, s'adressa lui-même à la Reine et dit—

"I was promis'd on a time
To have reason for my rhyme;
From that time unto this season
I've receiv'd no rhyme no reason."

La Reine, sensible à la satyre, en marqua son mécontentement à Burleigh, et les 100l. furent payés: on croit que Spencer mourut dans la pauvreté en 1598.

La langue Anglaise se soutint jusqu'au temps de la rebellion contre Charles I. * Sous Cromwell, le jargon des enthousiastes prévalut et infecta la manière de parler et d'écrire; la licence du règne de Charles II. † corrompit le langage de la nation: on a reproché aux écrivains de ce tems là de n'avoir pas été très exacts ni sur la morale ni sur le style, et d'avoir sacrifié le jugement à l'esprit. Nous citerons quelques uns de ceux qui comme poëtes ou historiens ont le plus travaillé à réparer ce desordre et ont acquis de la réputation en contribuant à l'avancement de la Litterature et aux progrès de la langue en Angleterre.

SHAKESPEAR.—Ce grand poëte nâquit à Stratford sur l'Avon dans le Comté de Warvick, d'une famille respectable. Il se maria à 17 ans. Ayant eu le malheur de s'associer avec des gens dont la profession étoit de voler des daims, il donna lui-même des preuves de sa probité dans le parc de Thomas Lucy qui voulut poursuivre Shakespear et ses associés; mais le poëte, pour se venger, ayant fait de Lucy le sujet d'une ballade dans laquelle il le traitoit de la manière la plus satyrique, il fut obligé de venir à Londres où cette malheureuse circonstance lui fit développer ses grands talents et la vaste étendue de son génie. Il prit le parti du théâtre qu'il quitta, après

* Charles I. sur le trône en 1625.

† Charles II. en 1660.

avoit amassé une fortune assez considérable, et retourna finir ses jours dans le lieu de sa naissance: il mourut en 1616. On lui a élevé un beau monument dans l'église de Stratford où il fut enterré. En 1710, on lui en éleva un autre, dans l'Abbaïe de Westminster, de l'argent reçu à la représentation de sa tragédie de "Jules Cæsar."

BURNET (Gilbert).—Naquit en 1643. Il est connu par ses écrits et surtout par son "Histoire de la Réforme," dont le premier volume parut en 1679. A 36 ans, il épousa Lady Marguerite Kennedy, fille du Comte de Cassilis: il fut en Hollande sur l'invitation du Prince d'Orange: en 1689, il fut fait Evêque de Salisbury. Dans les derniers momens de sa vie, dit un auteur de la nation, il fit venir tous ses domestiques pour leur faire part des horreurs qu'il éprouvoit par le souvenir de sa vie passée. Il leur dit qu'il espéroit que l'état malheureux dans lequel il se trouvoit auroit sur eux assez d'effet pour les empêcher de suivre son exemple. Il mourut en 1715.

MILTON (Jean).—Ce grand poëte descendoit d'une ancienne famille qui demeuroit à Milton près d'Oxford, et nâquit à Londres dans Bread-street, le 9. Dec. 1608. Sans entrer dans le détail de tous les ouvrages de ce poëte dont le nom passera à la posterité la plus reculée, nous ne parlerons que de son "Paradis Perdu," et de son "Paradis Reconquis."

L'idée qu'il s'étoit d'abord formé du sujet l'avoit porté au dessein de mettre sur le théâtre le premier de ces deux poëmes et d'en faire une tragédie, mais les voyages qu'il fit en France et en Italie où il rencontra le Marquis de Villa qui étoit ami du Tasse et qui lui lut des morceaux de "*La Jerusalem délivrée*". de ce poëte, le déterminèrent à faire du sujet ce beau poëme qui rendra son nom immortel. Il fut publié dans le cours de l'année 1667, par Samuel Simmons à qui il l'avoit vendu; dans cette première édition cet ouvrage ne contenoit que dix livres, mais l'auteur, à la seconde qui parut en 1674, jugea à propos de diminuer la longueur du 7e et du 10e pour en faire le 11e et le 12e. "*Le Paradis reconquis,*" parut en 1670, et voici à quelle occasion il le composa. Milton s'étoit retiré à Chalfont dans le Comté de Buckingham; M. Ellewood, qui avoit une grande estime pour lui, lui fit une visite; Milton lui presenta son "Paradis Perdu," en le priant de le parcourir avec attention et de lui en dire son sentiment; M. Ellewood, après une lecture sérieuse, lui dit, "Vous avez beaucoup parlé du Paradis Perdu, mais que direz-vous du Paradis *retrouvé* ou Reconquis?" Cette réponse lui fournit l'idée de ce second poëme auquel il travailla sur le champ et auquel il n'avoit jamais pensé, comme il l'avoua dans la suite à M. Ellewood.

Quelques uns prétendent que Milton donnoit dans son estime, la préférence au "Paradis Reconquis."

Nous laissons au lecteur instruit à prononcer si ce grand poëte avoit raison.

" Le Paradis Perdu" a été traduit en prose, par M. Dupré de Saint Maur, 2 vol. in 12mo, 1730; par M. Racine, 3 vol. in 12mo, 1755; et récemment en vers par M. D. L. et en vers Latins par M. Trapp.

Dryden.—Célèbre poëte Anglais, naquit en 1631, dans le Comté de Northampton. En 1679, il parut un Essay sur la Satyre, écrit par le Comte de Mulgrave et M. Dryden; ce dernier ne fut pas très heureux dans cette production; comme elle contenoit des traits mordans sur le Comte de Rochester, celui-ci eut recours au moyen le plus éfficace contre les satyriques: il employa trois personnes de bonne classe qui, fort poliment, parlerent, avec un peu trop de solidité à M. Dryden en sortant d'un Caffé dans Covent-Garden. Il mourut en 1701, et fut enterré à l'Abbaye de Westminster.

Waller (Edmund).—Naquit le 3. Mars, 1605, dans le Comte de Hereford. Il a été appellé le Père de la Poësie Anglaise, et est le premier qui a fait voir à sa nation que sa langue étoit susceptible de beauté et de cadence. Il étoit ami de Cromwell, et fut traité avec beaucoup de considération par Charles II. Il mourut en 1687.

Cowley.—Ce poëte naquit à Londres en 1618. Après la mort de son père qui étoit épicier, sa mère prit un soin particulier de son éducation; il fut envoyé à l'Ecole de Westminster et ensuite au Collège de la Trinité à Cambrige. Dans le tems de la guerre civile, il resta toujours attaché au parti de la Famille Royale; il fut absent de l'Angleterre dix ou douze ans; il y revint pour prendre sécrétement connaissance des affaires de l'Etat;; mais tandis qu'il se tenoit caché dans Londres, il fut découvert par ceux qui en cherchoient un autre que lui et attaché au même parti: on essaya de le faire changer d'opinion, et sur son refus il fut emprisonné; il n'obtint sa liberté que sur une caution de 1000l. Sterling dont le Dr. Scarborough voulut bien se charger. Il mourut à Chertsey le 28 Juillet, 1667, âgé de 49 ans, et enterré à l'Abbaye de Westminster, où, en Mai, 1675, le Duc de Buckingham fit élever en sa mémoire un monument avec une inscription Latine par le Dr. Sprat.

Nous rapporterons de ces trois poëtes ce que dit M. de Neuvillé dans un ouvrage intitulé, "Considérations sur les Ouvrages d'Esprit," p. 32.—"A l'égard des Anglais," dit il, "Waller, Dryden, Cowley, sont, non seulement comparables, mais quelquefois supérieurs aux anciens.

"Le premier, plus doux, plus ingénieux, moins terrible et moins pathétique que les autres, a chanté

l'amour et les grands hommes ; on est fâché seulement, en le lisant, qu'il n'ait pas mieux choisi ses héros, et qu'il ait vendu sa plume et son encens à l'usurpateur Cromwell.

"Le second réunit dans ses Odes la force et les graces, mais il est un peu trop recherché dans ses idées, et il sacrifie quelquefois la raison aux écarts de l'esprit.

"Le troisième brillant d'imagination, plein de noblesse et d'élévation, a moins de défauts que les deux autres ; génie puissant et sublime, il suinte tout ce qu'il peint ; il étonne l'esprit par des images fortes et hardies ; il ravit d'admiration par la profondeur de ses pensées et par l'éclat de ses images. Son Ode sur le rétablissement de Charles II. est étincelante de beautés ; je n'en rapporterai qu'un extrait, d'après la traduction de M. l'Abbé Yart * ; on peut la voir en entier dans cet élégant traducteur.

"L'abondance et la richesse vont revenir avec vous, Grand Prince ; leur source féconde coulera sur nos bords ; les vents favorables souffleront sur nos campagnes une chaleur qui les rendra fertiles. Déja la Renommée, la trompette à la main, annonce votre retour : les arts volent au devant de vous ; la

* M. l'Abbé Yart, des Académies de Rouen, de Lyon, Censeur Royal, et de la Société d'Agriculture, a donné l' "Idée de la Poësie Anglaise, ou Traduction des meilleurs Poëtes Anglais," 1749, 8 vol. in 12mo.

paix et la sureté écartent les allarmes, et marchent sur vos pas. Le voici, à la tête de sa famille Auguste ; il est semblable à Dieu même environné de ses Anges ; c'est vous, grand Dieu, qui le faites marcher sur sa propre terre ; quelle est heureuse de recouvrir ainsi son Roi, après tant de disgraces rassemblées, et tant de maux réunis dont la fin paroissoit si éloignée ! le moindre nous menaçoit de la mort : plus de la moitié de cet empire étoit en proie au fanatisme ; le reste étoit plongé dans une profonde léthargie. Quel bonheur pour nous que d'arrêter tout-à-coup tant de torrents de sang, sans en répandre, et de voir briller, par des feux de joie, la flamme qui devoit être allumée par les mains de nos ennemis ou par la colere des Cieux ! Déja notre nation renversée alloit tomber dans une confusion horrible ; elle se précipitoit vers le néant qui est la fin de tous les maux ; cependant, au milieu de cette obscurité, l'esprit céleste agite l'air, et la lumière paroit ; la gloire du héros fait luire à nos yeux un nouveau jour.

" Quoique cette lumière ne brille encore qu'au travers de quelques brouillards, nous voyons à sa clarté l'ordre renaître, se mouvoir et produire son grand ouvrage ; où sont les hommes qui osoient blasphèmer contre Dieu ? Ils osoient dire qu'il protègeoit leur impiété, et qu'il marquoit, par leurs succès, l'indulgence qu'il avoit pour eux. Mortels insensés, la grandeur du Très-Haut ne paroit elle que dans le bruit du tonnerre et dans la violence des

vents ? non, il a attendu que la tempête fut dissipée ; il est venu, la voix de la paix l'a annoncé. Puissent la cruauté et la destruction n'être jamais que le partage des Furies ! Nous reconnaissons ici la main du Très-Haut dans la perfection qu'il a donnée à son ouvrage, et dans la promptitude avec laquelle il l'a achevé.

" Qu'est devenue cette vapeur enflammée qui a ébloui nos peuples et qui les a égarés ? où s'est retiré l'imposteur Cromwell et son fils ? Cette étoile que nous avons vu tomber du firmament ? Où cette comète immense a-t-elle porté sa fureur si funeste à notre monarchie ? Elle étoit insatiable de notre sang ; sa queue étendue sur nos royaumes les couvroit de ruines et les remplissoit d'horreur ; cette comète a épuisé deux fois les feux dont elle se nourrissoit ; elle les a deux fois ranimés, mais enfin nous l'avons vue disparoître ; ce jour de triomphe l'a éclipsée. La malice et la ruse ne peuvent non plus arrêter ce grand jour que les enchantemens ne peuvent retarder le lever du soleil ou le retour du printemps ; nous jouissons de l'un et de l'autre avec joie, et nous rendons graces à l'hiver et à la nuit qui les a ramenés.

" Quel est le héros qui ramène ici la prospérité dans les bras de votre fils, comme une épouse environnée de toute la pompe d'un auguste mariage ? C'est ce grand général qui joint la fidelité à la valeur il n'est point de louanges qu'il ne mérite ;

Dieu l'a suscité dans sa miséricorde pour délivrer sa patrie de l'oppression ; nouveau Zorobabel, il va briser les fers d'une longue captivité ; il va rebâtir le temple et la Cité Sainte ; que son retour soit heureux ; que lui-même soit comblé de bénédictions : Il a préféré les plus solides avantages aux plus brillans, la vraie grandeur à la fausse : il enseigne à l'Univers cette vérité héroïque et sublime :— Qu'il y a plus de gloire à donner qu'à recevoir des couronnes," &c.

Butler (Samuel).—Connu par son " Hudibras." On croit qu'il eut intention, dans cet ouvrage, de tourner en ridicule Samuel Luke qu'il avoit servi quelque tems en qualité d'Intendant de sa maison et qui étoit un officier distingué sous Olivier Cromwell. Cette production servit beaucoup la cause du Roi en faisant voir le fanatisme et les fausses prétensions de l'ancien parlement. Charles II. en apprenoit des morceaux par cœur ; et quoiqu'il eut beaucoup d'estime pour l'auteur, il le laissa mourir dans l'obscurité et la détresse en 1680.

Gay (Jean). — Acquit de la réputation par ses " Fables," et son " Beggar's Opera," qui fut représenté à Londres 63 jours de suite. Il mourut en 1732.

Les Fables de M. Gay ont été traduites en Française par Me. de Keralio, in 12mo, 1759.

ADDISSON (Joseph).—Fils du Dr. Lancelot Addisson, naquit le 1 Mai 1672, à Milston près de Ambrosbury où son père étoit recteur. Il reçut, dans l'endroit de sa naissance les commencemens de son éducation; peu de tems après il fut envoyé à Salisbury et confié aux soins de M. Taylor; il quitta cet endroit pour aller à Lichfield où il eut pour maître M. Shaw, et en 1687 il entra dans le "Queen's College" à Oxford. M. Addisson exerça, avec beaucoup de succès, les talens qu'il avoit pour la poësie et la critique. En 1697, il composa son poëme sur la paix de Riswick, qui, selon M. Smith, est le meilleur poëme Latin qui ait paru depuis l'Æneïde. En 1699, il obtint une pension annuelle de 300l. sterling qui le mit à portée de voyager; il fut en France où il resta un an à Blois et de là en Italie; il y resta environ deux ans et revint en Angleterre, se trouvant réduit à l'indigence. Le goût qui prevaloit alors pour les Opera Italiens l'engagea à essayer quel pouvoit être, dans sa propre langue, un Drame mis en musique; il composa l'opera de "Rosamond," qui fut sifflé. Quand le Marquis de Wharton fut nommé Lieutenant d'Irlande, M. Addisson l'y accompagna en qualité de Sécrétaire, et fut chargé de la garde des archives de la Tour de Birmingham, avec un appointement de 300 livres st. Il étoit encore en Irlande quand M. Steele publia, en Avril, 1709, le "Tatler," auquel M. Addisson a eu part; deux mois après vint, le

"Spectator," dont les feuilles paraissoient chaque jour*; en 1713, il donna sa belle tragédie de "Cato," qui fut critiquée par quelqu'un de l'Université d'Oxford, et défendue avec avantage par le Dr. Sewel†. Ces deux ouvrages lui acquirent la plus grande réputation; parut ensuite le "Guardian," que l'on regarde comme une continuation du "Spectator." En 1716, M. Addisson épousa la Comtesse douairière de Warwick, qui, dans la suite, le regardant moins comme mari que comme l'ancien précepteur de son fils, contribua bien peu à son bonheur. En 1717, il fut nommé Sécrétaire d'Etat; mais se trouvant lui-même incapable, malgré ses talens, de remplir cette place avec distinction, il fut

* L'auteur d'une Dissertation sur la Poésie Anglaise, insérée dans le Journal Litteraire, t. ix. p. 159, 160, donne à cet excellent ouvrage tout l'éloge qu'il mérite. Les deux derniers volumes ont été traduits en Français par M. Moët, 1755, in 12mo.

M. de Marivaux, a donnée le Spectateur Français, 1722. 1752, 2 vol. in 12mo.

M. Favier, le Spectateur Littéraire, in 12mo.

M. Choquet, le Spectateur Picard, 1755.

M. Trochereau, la Spectatrice, trad. de l'Anglais, 2 vol. in 12mo. Catal. de l'An. Lit. t. II.

† Cette pièce fut traduite en Italien par Salviani et jouée à Florence.

obligé de solliciter sa démission, qu'il obtint avec une pension annuelle de 1500l. Il mourut le 17 Juin, 1719, à Holland-House, et ne laissa qu'une fille qui vivoit encore en 1783.

CLARKE (Dr. Samuel).—Recteur de St Jacques, Westminster, étoit, selon l'opinion du Dr. Johnson, un des plus grands littérateurs qu'ait produit l'Angleterre. Il réunissoit une connaissance profonde de la Théologie, des Mathématiques, de la Philosophie expérimentale, des auteurs classiques, de la Méthaphisique et de la Critique. Il mourut en 1729.

STEELE (Richard).—Nous avons dit que cet écrivain avoit, conjointement avec MM. Addisson, Swift, et d'autres, travaillé aux "Tatler, Spectator, and Guardian." Il mourut en 1729.

SWIFT (Dr Jonathan).—Doyen de St. Patrice à Dublin, nâquit, selon quelques uns, en Irlande et selon d'autres en Angleterre, en 1667. Il mourut en 1745*.

CONGREVE (Guillaume).—Ce poëte s'est acquis de la reputation par ses compositions: "The Old

* Les Voyages de Gulliver du Dr. Swift, ont été traduits en Français par M. l'Abbé Desfontaines.

Bachelor," dont M. Dryden a tant fait l'éloge, et sa tragédie, " The Mourning Bride," lui méritérent la protection du Lord Halifax. Il mourut en 1729.

POPE.—Célèbre poëte Anglais, nâquit à Londres, le 8 Juin, 1688, dans le Strand où son père étoit chapelier. En 1708, il écrivit son " Essay on Criticism," en 1712, le " Rape of the Lock." Une circonstance particulière donna lieu à cette pièce aussi ingénieuse qu'agréable. Mylord P. étant dans une compagnie nombreuse se permit, par plaisanterie, de couper une petite boucle des cheveux de Mylady ——. Il devoit s'attendre à tout son ressentiment; les deux familles se brouillerent; mais quelqu'un, avec beaucoup d'esprit, essaya d'arranger l'affaire; il y réussit. Il proposa à Mylady de faire, faire par un de ses amis, une pièce de vers dans laquelle elle seroit vengée et où Mylord ne seroit pas épargné; on peut juger avec quelle joie cette proposition fut reçue par Mylady; alors Pope y travailla et y développa tout l'agrement de son génie. La pièce fut lue avec le plus grand plaisir, Mylady satisfaite et les deux familles se reconcilièrent. Sa " Dunciade," parut en Irlande avec des notes du Dr. Swift, sous le nom de " Scriblerus:" son " Essay on Man," a été traduit par M. Du Resnel, in 8vo, 1730, et par M. de Silhouete, in 12mo, 1737—1752, in 4to, 1745.

M. Palissot a aussi donné en Français une "Dunciade," dont le Héros et Marmontel accompagné de Fréron ; celui de Pope est Cibber.

THOMSON (Jacques).—Ecossais, si connu par ses ouvrages et surtout par son excellent poëme "Saisons *." Il mourut en 1748. Le Comte de Buckingham fit placer sur son tombeau une inscription dans l'église de Richemond.

FIELDING.—Ecrivain d'une imagination enjouée, et connu par ses ouvrages agréables, mourut à Lisbonne † en 1748.

RICHARDSON (Samuel).—Auteur des excellens ouvrages "Pamela," "Clarissa," "Charles Grandisson," qui ont été traduits en Français par M. l'Abbé le Prevot. Il fut placé, comme apprentif, chez un imprimeur et pendant plusieurs années suivit cette profession dans Salisbury-court, Fleet-street ; mais les malheurs de sa famille, une application trop

* Le Poëme des Saisons de M. Thomson a été traduit en Français par Me. Bontems, 1760, en 12mo.

† Cette ville aujourd'hui la capitale du royaume de Portugal, sur le Tage, appartenoit à l'ancienne Espagne : elle étoit appellée par quelques uns, *Felicitas Julia*, Plin. 4. c. 22. et par d'autres *Ulissippo*, parcequ'on croïoit qu'elle avoit été fondée par Ulisses. Mela. l. 3. c. 1.

sérieuse affaiblirent sa santé, et il termina sa carrière en 1761.

YOUNG (Dr.)—Ecrivain distingué, tant en prose qu'en vers, étoit ami de M. Addisson. Ses "Satires," "Love of Fame the Universal Passion," sont écrites avec beaucoup de justesse et de discernement. En 1739, il épousa Lady Elizabeth Lee, fille du Comte de Lichefield, et veuve du Colonel Lee; elle mourut l'année suivante, et ce malheureux événement produisit son ouvrage si connu, "Complaint, or, Night Thoughts," qui a été traduit en Français par M. le Tourneur ainsi que les "Méditations" de Hervey. Le Dr. Young avoit l'esprit vif pour l'épigramme. M. de Voltaire étant en Angleterre se trouva avec lui dans une compagnie; et comme il tournoit en ridicule l'allégorie du Péché et de la Mort par Milton, le Dr. Young lui répondit sur le champ—

"You are so witty, profligate, and thin,
At once we think thee Milton, Death and Sin."

Il naquit à Upham, près de Winchester dans le mois de Juin 1681, et mourut en 1765.

SOUTHERN.—Ecrivain dramatique. Il naquit à Stratford dans le Comté de Warwick en 1662, vint à Londres en 1683. La meilleure de ses pièces est "Oroonoko, or, The Royal Slave," dont le sujet

est tiré d'un roman par Melle. Behn. Il mourut le 26 Mai, 1726.

Cibber (Colley).—Nâquit à Londres le 6 Novembre 1671. Sa meillure pièce est le "Careless Husband." Melle. Olfield qui jouoit le rôte de Lady Betty Modish contribua beaucoup au succès qu'elle eut. Il a encore donné le "Non-juror," pièce dédiée au Roi, et dont l'idée est prise du Tartuffe de Molière. Nous avons déja dit que M. Pope a pris M. Cibber pour le Héros de sa Dunciade; c'est ce dont nous instruit M. Cibber lui-même dans une lettre à M. Pope en 1742. Il mourut dans le mois de Décembre 1757.

Wycherley (Guillaume).—Ce poëte comique nâquit à Clive, dans le Comté de Shrop, en 1640. Il a donné au théâtre "Love in a Wood, or, St. James's Park," en 1672; "The Gentleman Dancing-master," en 1673; "The Plain Dealer," en 1678; et "The Country Wife," en 1683.

La première de ces pièces acquit à Wycherley l'estime des beaux-esprits de son tems, de la Duchesse de Cleveland et du Duc de Buckingham; le Roi lui-même l'honora de la sienne; mais par une suite de circonstances malheureuses et d'un mariage contracté avec la Comtesse de Drogheda dont il avoit fait la connaissance dans la boutique d'un libraire à Tunbrige, il se trouva réduit à l'impossibilité de payer ses créanciers, et fut mis en prison où il resta sept

ans. Jacques II. ayant assisté à la représentation de sa pièce, "The Plain Dealer," en fut si satisfait qu'il donna des ordres pour que ses dettes fussent payées et qu'il fut mis en liberté : il lui accorda en outre une pension annuelle de 200l. Wycherley se remaria et mourut onze jours après, dans le mois de Janvier, 1715.

STERNE (Laurent).—Il est auteur de "Tristram Shandy," et de "Sentimental Journey." La faiblesse de sa santé le fit, en 1762, aller en France qu'il quitta deux ans après pour voyager en Italie. Il mourut en 1768.

AKENSIDE (Dr.)—Poëte distingué et médecin de la Reine. Son grand ouvrage est "The Pleasures of Imagination," qu'il publia à 23 ans, et dans lequel il donna des marques de la force de son génie. Il eut cela de commun avec le fameux Cardinal Wolsey ; son père étoit boucer à Newcastle. Il mourut en 1770.

SMOLLET (Dr.)—Cet ecrivain fut élevé dans la profession de chirurgien, et assista au siège de Carthagene en cette qualité. Son roman intitulé "Roderick Random," publié en 1749, lui acquit beaucoup de réputation. Dans le cours de plusieurs années parurent "Peregrine Pickle, Ferdinand Count Fathom, Sir Launcelot Greaves, and Humphry Clinker," ouvrages inférieurs au premier.

Smollet continua d'être le principal directeur du "Critical Review" jusqu'en 1763, où il voyagea en France et en Italie. A son retour il donna une histoire de ses voyages; mais sa santé continuant d'être assez mauvaise, il retourna en Italie, et y mourut en 1771.

GRAY (Thomas).—Ce poëte distingué, après avoir voyagé en France et en Italie avec M. Horace Walpole, fixa sa résidence à Cambrige où il fut nommé professeur d'histoire moderne. Son "Elegy in a Country Church-yard," est remplie d'images et de sentimens. Il mourut en 1771.

CHESTERFIELD (Lord).—Grand homme d'état et bon écrivain. George II. le nomma Lieutenant d'Irlande. La perte de son fils et les infirmités répandirent une grande amertume sur le reste de ses jours. Ses Lettres à son Fils, font voir des talens brillans et un grande connaissance du monde, mais on est fâché d'y rencontrer quelquefois peu de délicatesse dans les vrais principes et du défaut dans le jugement. Il mourut en 1773.

GOLDSMITH.—Poëte et historien, voyagea dans l'intention d'examiner la nature et d'étudier les passions humaines; à son retour il se fit une réputation par ses poëmes et ses autres écrits, mais sa générosité et une malheureuse habitude de dépenser son argent, le firent toujours rester dans un état de pau-

vreté et de détresse : Le " Vicar of Wakefield," " Traveller," et " Deserted Village," seront toujours de bons ouvrages. Il mourut en 1774.

HUME (David).—Son Histoire d'Angleterre, suivant Adams, est la meilleure qui existe. On reproche à M. Hume de n'avoir pas été assez en garde contre le scepticisme. Il mourut en 1776.

PITT (Guillaume), Comte de Chatham.—Ce grand homme se distingua d'abord dans le Parlement, en s'opposant, avec toute la force de son éloquence à Sir Robert Walpole ; ce qui lui valut 10,000l. que lui laissa la Duchesse de Marlborough par son testament. Il mourut le 11 du mois d'Avril, 1778, des mouvemens convulsifs dont il fut attaqué au milieu du discours qu'il prononça le 8 sur la question de l'indépendance de l'Amérique.

ARMSTRONG (Dr.)—Poëte et Médecin. Son ouvrage " Art of preserving Health," dont le Dr. Mackenzie, fait le plus grand éloge dans son " History of Health," le fera toujours placer au rang des bons écrivains Anglais. Il mourut en 1779.

JOHNSON (Dr.)—Un des meilleurs ecrivains d'Angleterre, et connu par les grands services qu'il a rendus à la littérature et à la langue, avoit 72 ans quant il commença " Lives of the English Poets." Il mourut en 1784.

Watson (Thomas).—Connu par ses poësies et ses recherses biographiques ; ceux qui voudront connaître quelque chose de l'ancienne poësie Anglaise, peuvent lire son " History of English Poetry." Il mourut en 1790.

Gibbon (Edward). —Cet historien naquit à Putney en 1737. Son histoire " Decline and Fall of the Roman Empire," est écrite dans une style brillant et donne souvent des preuves de son génie et de son érudition ; on est fâché qu'il n'ait pas assez respecté la réligion ; l'Evêque Watson et d'autres lui ont répondu. Il mourut en 1794.

Burke (Edmund).—Un des plus distingués de son tems par la pureté de son style et la force de son éloquence. Mourut en 1797.

Burns (Robert).—Poëte Ecossais. Cet homme né avec des talens pour la poësie n'avoit reçu qu'une éducation ordinaire dans l'école de sa paroisse, et s'occupoit, dans Ayrshire, des travaux de l'agriculture ; la pièce suivante pourra donner une idée de son genie poëtique : ce sont les paroles d'un homme qui meurt après la victoire des blessures qu'il a reçues—

" Farewell, thou fair day, thou green earth, and ye skies
Now with the broad setting sun :
Farewell loves and friendships, ye dear tender ties,
Our race of existence is run !

"Thou, grim King of terrors, thou life's gloomy foe,
Go frighten the coward and slave;
Go, teach them to tremble, you tyrant! but know
No terrors hast thou to the brave!

"Thou strik'st the poor peasant! he sinks in the dark,
Nor saves e'en the wreck of a name!
Thou strik'st the young hero—a glorious mark!—
He falls in the blaze of his fame!

"In the fields of proud honour, our swords in our hands,
Our king and our country to save,
While victory shines on life's last ebbing sands,
O! who would not die with the brave!"

Burns mourut en 1796.

Blair.—Cet écrivain distingué étoit professeur de Rhétorique et de Belles-Lettres à Edimbourg, et mourut en 1800.

MUSIQUE.

Que la musique soit aussi ancienne que le monde, c'est une vérité qu'on ne peut révoquer en doute; nous la trouvons au moment de la création: écoutons un savant académicien, il nous dit que l'aimable compagne du premier mortel inventa les premiers sons mésurés; que dès qu'elle eut entendu les premiers accens des oiseaux, devenüe leur rivale elle essaya son gosier; que bientôt elle trouva une flexibilité qu'elle ignoroit et des graces plus touchantes, que celles des oiseaux mêmes * ouvrons les livres sacrés, nous y verrons des exemples multipliés de l'existence de la musique chez les Hébreux; ils en connaissoient le véritable usage: ils la firent servir à

* Gresset, Discours sur l'Harmonie, t. p. p. 311. édit. de 1743.

publier les louanges du Créateur et à faire goûter les preceptes de morale: leur musique instrumentale n'étoit pas moins admirable; l'écriture semble lui attribuer des effets surnaturels *.

Quoique les Israëlites se soient toujours adonnés à la musique, on peut neanmoins regarder le règne de David comme le siècle où elle a éte la plus florissante. Il y avoit alors 288 musiciens destinés à chanter dans le Temple et à instruire la jeunesse: on ne sauroit douter qu'à son exemple ses sujets n'y aient fait des progrès considérables.

Le chant, parmi les Hébreux, etoit ordinairement accompagné de dances, et c'est dans cet assortissement que consistoient ces chœurs dont parlent si souvent les livres sacrès.

Les Ægyptiens, à l'exemple des Israëlites, consacroient la musique à la réligion. St. Clément d'Alexandrie fait marcher à la tête de leurs pompes sacrées, le chantre tenant en main un symbole de la musique et le livre des hymnes. Ce fut de ce peuple qu'ils tirèrent leur musique: Pithagore la leur apporta; le goût extraordinaire que ce philosophe avoit pour la musique lui faisoit ramener à cet art tout ce qui en étoit le plus éloigné; il trouva de nouveaux accords et une mésure certaine sur les coups de marteau dont un artisan grossier frappoit l'enclume †.

* Reg. lib. 1. cap: 16. v. 23.

† Le P. Rapin. Comp. de Platon et de Aristote.

Le siècle de Périclès paroit avoir principalement brillé pour la musique. Ce grand homme bâtit l'*Odéon*, et institua des jeux et des combats de musique à la fête des Panathénées*; les prix et les marques d'honneur dont on récompensoit ceux qui y excelloient excitèrent dans ces esprits, naturellement jaloux de la gloire, une émulation sans borne.

La musique avoit alors quelque chose de mâle et de guerrier; elle ne se proposoit que d'inspirer la vertu et de célébrer les Héros; la sévérité du mode Dorien étoit très propre à cet usage; dans la suite on s'avisa d'introduire les modes Phrygien et Lydien, qui n'étoient propres qu'à amollir et à flatter les passions; Platon voulut les proscrire de sa République†, mais il est à croire qu'un règlement si sage fut aussi peu observé que les autres règlemens de ce philosophe.

Musique Rithmique.—La musique des Grecs avoit une autre étendue que la nôtre, elle renfermoit cinq arts différens. La musique rithmique régloit la cadence dans toute sorte de mouvemens; tant la théâtrale que la lyrique.

Métrique.—La musique métrique enseignoit à suivre la mésure dans la récitation des poëmes dra-

* Plutar. in Vitâ Pericles.

† De Repub. lib. 4. de Legibus, lib. 7.

matiques ; car, chez les anciens, la récitation des drames étoit une déclamation mélodieuse qui avoit différens modes, et qui tenoit un milieu entre le véritable chant et la prononciation des entretiens familiers.

Organique.—La musique organique enseignoit à toucher les instrumens ; les instrumens à vent étoient compris, pour la pluspart sous le nom de *Tibiæ*, flûtes. En général, on appelloit flûtes droites, celles dont le ton étoit bas, et flûtes gauches celles dont le ton étoit aigu ; les instrumens à cordes avoient leur cordes placées à vide dans un espèce de bordure creuse ; la différente configuration de la partie concave de ces instrumens faisoit donner aux uns le nom de *Testudines*, lyres ; aux autres celui de *Citharæ*, harpes *.

Hipocritique.—La musique hipocritique que nous appellerions aujourdhui, *contrefaiseuse*, prescrivoit le geste.

Poëtique.—Enfin le dernier de ces arts étoit la musique poëtique qui enseignoit la mésure des vers et leur récitation : elle diffèroit de la musique mé-

* Bartholin a donné un Traité sur les Instrumens des Anciens. On peut encore voir la description de toutes les espèces d'instrumens dans les savans Traités de musique des PP. Mersenne et Kircher, de Praetorius et de Salomon de Caux.

trique en ce que celle-ci traitoit de la mélopée théorique et l'autre de la mélopée poëtique. En Grèce les poëtes notoient eux-mêmes leurs pièces, et ces notes avoient une intonation en vertu d'une figure propre à chaque note *. Il est visible que la musique proprement dite étoit, chez les anciens, contenue dans la rithmique; car celle-ci donnoit des règles pour tous les sons de même que pour tous les mouvemens du corps : on la divisoit en trois genres, la diatonique, la chromatique et l'enharmonique qui faisoient trois systèmes par rapport aux différens intervalles qui s'observoient dans la progression de la composition. La musique varioit aussi suivant les différentes poësies lyriques; car les Grecs en avoient de plusieurs espèces : les unes, consacrées au culte des Dieux, se nommoient *Prosodes :* les autres se chantoient par l'équipage, et s'appelloient, *Apostoliques :* on donnoit le nom de *Pæanes* aux chansons militaires si usitées devant et après le combat.

Les chansons de table étoient de deux sortes, les *Dithyrambes* et les *Scholies ;* on en trouve des exemples dans Homère et dans Virgile; mais elles dégénérèrent bientôt de la noblesse de leur origine, et dès le tems d'Aristophânes, les poëtes *dithyrambiques* passoient pour les corrupteurs de la musique;

* M. l'Abbé Dubos, Reflexions Critiques sur la Poësie, la Peinture, t. 3.

enfin les vers à danser appellés *Hyporchêmes* appartenoient aux chœurs des théâtres *.

Le plus ancien des systêmes de musique qui soit venu à notre connaissance est celui des Grecs †; il commença d'abord par un Tetrachorde, c'est-à-dire, par une suite, de quatre cordes seules dont la plus basse répondoit à notre *Mi*, et les trois autres aux nôtres *Fa*, *Sol*, *La*, c'est ce que Boëce appelle l'ordre ou le systême de Mercure à qui on en attribue communément l'invention l'an du monde 2000.

On ne fut pas long-tems à s'appercevoir que ce Tetrachorde ne suffisoit pas pour exprimer tous les sons; c'est ce qui donna l'idée d'ajouter dans la suite trois autres chordes qui répondoient à ce que nous appellons *Si*, *Ut*, *Re*, et qui formèrent avec elles deux Tétrachordes, mais deux Tétrachordes conjoints et qui ne formoient que sept sons, comme on peut le voir par l'exemple suivant—

Mi, *Fa*, *Sol*, *La*.
Si, *Ut*, *Re*, *Mi*.

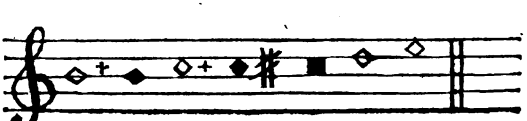
* Blondel, Comparaison de Pindare et d'Horace.

† Boëce a très bien traduit en Latin le mot, systema, mot Grec systême, par le mot, *constitutio*, assemblage ou arrangement de plusieurs parties qui font ou constituent un tout. Dict. de Brossard mot, Systema.

Quelque tems après, Pythagore, selon l'opinion la plus commune, ayant établi des règles pour trouver les proportions des sons, s'apperçut bientôt que les deux extrémités de ces deux Tétrachordes *Si* et *La*, faisant l'intervalle d'une septième, étoient dissonans, c'est ce qui l'obligea d'ajouter au dessous de la chorde la plus grave de ces deux tétrachordes une huitième chorde qui faisoit l'octave avec la plus haute, *La*; ce qui lui fit donner le nom de *Prostambanomenos*, ou d'*Ajoutée*. Enfin comme dans la suite on vit bien que ces huit sons ne suffisoient pas pour exprimer tous les sons de la voix humaine, quelques uns ajoutèrent peu à peu d'autres cordes pour former encore deux autres Tétrachordes conjoints dont les sons étoient une octave plus haut que les sons des deux premiers; ainsi, le système se trouva composé de quinze cordes ou de quatre Tétrachordes; mais on remarqua qu'entre la Mèse et la Paramèse, *La*, *Si*, il y avoit un ton plein qui rendoit la quarte du *Fa* au *Si* superflue et désagréable, on inventa un cinquième Tetrachorde pour faire tomber une corde mitoyenne qui séparât l'intervalle de la Mèse et de la Paramèse en deux Semi-tons, l'un majeur et l'autre mineur, ce qu'on appelle aujourd'hui *Si b* et qu'on a marqué depuis par un *b* mol. Ce fut sans doute ce qui donna occasion à Timothée le Milésien, de partager aussi en deux Semi-tons les intervalles, *Ut*, *Re*, et *Fa*, *Sol*, qui font le milieu de chaque Tetrachorde et qui forment un ton majeur par le moyen

du double dièze, ce qui proprement a été l'origine du genre chromatique.

Enfin un nommé Olympe, renchérissant sur ce partage, prétendit qu'à l'exemple des tons majeurs, on devoit aussi partager en deux les Semi-tons mineurs, ce qui lui fit mettre, 1o. une corde mitoyenne entre les deux plus basses cordes de chaque Tétrachordes, savoir entre *Si*, *Ut*, et *Mi*, *Fa*. 2o. Une autre corde mitoyenne entre la seconde corde diatonique de chaque Tétrachorde et la corde chromatique qui étoit un demi-ton plus haut que la diatonique; ce qui fut l'origine du genre enharmonique, et par conséquent des dièzes enharmoniques et chromatiques. De manière que faisant de ces trois genres un seul système, chaque Tétrachorde étoit composé, 1o. de quatre cordes diatoniques, *Si*, *Ut*, *Re*, *Mi*. 2o. D'une corde chromatique qui étoit un semi-ton au dessus de l'*Ut* et qu'on nomme *Ut* dièze. 3o. De deux cordes enharmoniques dont la première partageoit le semi-ton de l'*Ut* naturel à l'*Ut* dièze en deux autres quarts de ton; à l'égard des intervalles de l'*Ut* dièze au *Re*, et du *Re* au *Mi*, on ne les partageoit point dans l'ancien système, parcequ'on les croyoit alors des intervalles mineurs incapables de cette division; c'est ce que l'on comprendra mieux par l'exemple suivant—



On voit que les quatre notes blanches sont diatoniques ; les deux premières noires enharmoniques et la troisième noire quarrée chromatique.

Telle étoit la disposition de la Lyre ou de l'ancien système des Grecs ; mais comme les noms de toutes ces chordes étoient trop longs pour être écrits au dessus des syllabes du texte, ils y substituèrent certaines lettres de leur alphabet tantôt droites, tantôt couchées, tantôt renversées qu'ils se contentoient de mettre sur la même ligne immédiatement au dessus de chaque syllabe du texte *.

Les Romains qui avoient tiré des Grecs leurs arts et leur politesse, retinrent aussi leur musique ; mais trouvant que leurs caractères, soit à cause de la variété et de la bizarerie de leur figure, soit à cause de leur multitude qui, selon quelques uns, montoient jusqu'à 1240, étoient trop difficiles à retenir, substituèrent en leur place les quinze premières lettres de leur alphabet—

A. B. C. D. E. F. G. | H. I. K. L. M. N. O. P.

* On peut voir l'explication et la figure de ces caractères dans Alipius, que Meibomius a traduit et enrichi de notes curieuses, ou dans les ouvrages des PP. Mersenne et Kircher. Meibomius a aussi traduit en Latin un traité sur la musique écrit en Grec par Aristides Quintilien. C'est, dit Dubos, Refl. Crit. t. 3. l'ouvrage le plus instructif que l'antiquité nous ait laissé sur cette matière.

Ceqni forma comme une second Système qui ne différoit cependant du premier que par la différence des figures.

Dans la suite, c'est-à-dire, vers l'an 370, St. Ambroise, Archevêque de Milan, composa pour son église une espèce de musique qu'on appelle, Plain-Chant *, les quatre tons qu'il prit s'appelloient, *Plagaux :* ce fut lui qui donna le premier une forme et des règles au chant ecclésiastique pour l'approprier mieux à son objet, et le garantir de la barbarie et du dépérissement où tomboit de son tems la musique.

Peu de tems après, le pape St. Grégoire le perfectionna et ajouta trois tons aux quatre de St. Ambroise ; mais ayant remarqué, au rapport de Gaffurius et de Kircher, que les lettres ou sons H. I. K. dans le système des Romains, n'étoit qu'une répétition ou octave plus haute des sept premiers sons, A. B. C. réduisit tous les caractères des sons aux sept premières lettres de l'alphabet † que l'on réi-

* C'est le nom qu'on donne dans l'Eglise Romaine au chant ecclesiastique. " Ce chant," dit Rousseau, " tel qu'il subsiste encore aujourd'hui, est un reste bien défiguré, mais bien précieux, de l'ancienne musique Grecque, laquelle après avoir passé par les mains des barbares, n'a pu perdre encore toutes ses premières beautés."

† Quelques nations conservent encore aujourd'hui ces caractères.

tèroit plus ou moins, tant en haut qu'en bas, selon l'étendue des chants, des voix, des instrumens; mais on se contentoit encore alors de les marquer, comme les Grecs, au dessus de chaque syllabe des textes que l'on devoit chanter et toujours sur la même ligne.

Toutes les Eglises d'Italie adoptèrent la méthode de St. Grégoire; celles de France s'obstinèrent à conserver l'ancienne, quoique Charlemagne voulut introduire la nouvelle; enfin il n'y eut qu'une partie de l'Eglise Gallicane qui admit avec beaucoup de peine le chant Grégorien *, l'autre partie le rejetta; on se piquoit de chanter aussi bien qu'à Rome; les chantres du Roi se moquoient de ceux du Pape; ces derniers, à leur tour, se railloient de ceux du palais: on en vint à un défi †.

Charles prononça en faveur des Romains, et ordonna que dans toutes les églises de son royaume on ne suivroit que le chant Grégorien; quelques unes obéïrent, d'autres ne prirent qu'une partie de ce chant et le mêlèrent avec le leur. Ce mélange sub-

* Rousseau Dict. de Mus. mot Plain-Chant. St. Grégoire pape en 590.

† On peut voir dans un ouvrage imprimé à Francfort en 1594, le détail curieux de cette querelle qui s'est, dit Rousseau, quelquefois renouvellée de nos jours sur la musique mais qui n'a pas eu la même issüe. Annal. et Hist. Franc. ab an. 708. ad an. 99. Scriptores Coëtanei Imp. Franc. 1594, sub Vitâ Caroli Magni.

sista long-tems, et l'on continua de s'en servir à l'ordinaire pour les pseaumes et les antiennes * depuis même qu'il y eut musique.

Enfin dans l'onzième siècle, Gui, dit l'Aretin, c'est-à-dire né à Arezzo, inventa, environ 1024, selon Baronius, un troisième système qui fit bientôt abandonner les deux autres ; il prit les six fameuses syllabes, *ut*, *re*, *mi*, *fa*, *sol*, *la*, qui lui vinrent dans l'esprit en chantant la première strophe de l'hymne de St. Jean—

UT queant laxis REsonare fibris
MIra gestorum FAmuli tuorum
SOLve polluti LAbii reatum.
Sancte Joannes †.

Trouvant que la manière qu'avoient les anciens d'écrire les notes ou sons sur une même ligne ne faisoit par assez distinguer les sons *graves* d'avec les sons *aigus*, il introduisit l'usage de plusieurs lignes parallelles, sur lesquelles et entre lesquelles il mettoit certains points ronds ou quarrés immédiatement au dessus de chaque syllabe du texte, et qui, par la situation haute ou basse des dégrés qu'ils occupoient sur ou entre ces lignes faisoient distinguer tout d'un

* Hist de France, Velly, t. 1. p. 412.

† Ce que Angelo Berardi a renfermé dans le vers suivant—
UT RElevet MIserum FAtum SOLitosque LAbores.

coup les sons graves d'avec les sons aigus ; mais afin de marquer plus précisément quel son chacun de ces points représentoit, il prit les six premières lettres de l'alphabet des Latins ; il nomma ces lettres *Clefs*, parcequ'elles devoient servir à ouvrir ou à donner la connaissance des sons. Il inventa dès lors la musique à plusieurs parties ; ce moine né musicien, peu content de la mélodie, trouva, à force de rêver, qu'en gardant des proportions on pouvoit faire chanter ensemble plusieurs voix, quoique différentes, et en former une harmonie qui charmat l'esprit et l'oreille. Aux six syllabes de l'Aretin on en ajouta une septième qui est *Si*. Brossard et ceux qui l'ont suivi en attribue l'invention à un nommé le Maire, Parisien, entre le milieu et la fin du dix-septième siècle.

L'étendue de cet ouvrage ne nous permet pas d'entrer plus avant dans le système de l'Aretin ; nous renverrons le lecteur au dictionnaire de musique de Brossard où on le trouvera détaillé d'une manière satisfaisante.

Il y avoit musique dans l'eglise de Paris bien avant 1400. Ce fut un Parisien nommé de Mœurs qui, au lieu de points et de lettres dont on se servoit auparavant, pour marquer le dégré de gravité ou de hauteur qu'on doit donner à chaque ton inventa, en 1330, les figures ou caractères qu'on a appellé des *Notes* parcequ'elles désignent l'abaissement ou l'élévation de la voix, ses mouvemens vîtes et lents,

TAYLOR INST. OXFORD

et toutes les variations qui peuvent faire harmonie.

La musique de l'Arétin, toute pésante et toute ennuyeuse qu'elle étoit, n'a pas laissé de règner six siècles, mais depuis environ cent ans elle est devenue plus gaie et plus expressive. Cet art si ancien et sur lequel on a beaucoup écrit a acquis de grands dégrés de perfection due aux travaux et aux talens de tant d'habiles maîtres qui nous ont précédé, et dont le nom durera aussi long-tems que la République musicale.

Parmi les Anciens, Lasus est, ou paroit être le premier qui ait écrit sur la musique, mais son ouvrage est perdu aussi bien que plusieurs autres livres des Grecs et des Romains sur la même matière; Aristoxène, disciple d'Aristote, et chef de secte, en musique, est le plus ancien auteur qui nous reste sur cette science; après lui vient Euclides d'Alexandrie; Aristides Quintilien écrivoit après Cicéron; Alipius vient ensuite, puis Gaudentius, Nicomaque et Bacchius. Plutarque a écrit un dialogue sur la musique; Ptolomée, célèbre mathématicien écrivit en Grec, les principes de l'harmonie vers le tems de l'Empereur Antonin; long-tems après, Manuel Bryennius écrivit aussi sur le même sujet.

Parmi les Latins, Boëce a écrit du tems de Théodorie; et non loin du même tems, Martianus, Cassiodore et St. Augustin.

Les modernes sont en grand nombre. Les plus

connus sont, Zarlin, Salinas, Valgulio, Galilée, Mei, Doni, Kircher, Mersenne, Parran, Perrault, Wallis, Descartes, Holder, Mengoli, Malcolm, Buretti, Valloti, Tartini, Rameau, d'Alembert.

Avec de pareils maîtres il étoit impossible que la musique ne sortît pas de cet état de dureté dans lequel elle a été si long-tems; leurs calculs, leurs changemens, et leurs inventions, nous la rendent aujourd'hui plus agréable.

Barres.—Il n'y a pas plus d'environ 150 ans qu'on s'est avisé de tirer des barres de mésure en mésure; auparavant la musique étoit simple; on n'y voyoit guères que des Rondes, des Blanches et des Noires, peu de Croches, presque jamais de Doubles Croches; avec des divisions moins inégales, la mésure, dit Rousseau, en étoit plus aisée à suivre; cependant de bons musiciens ont été quelquefois embarassés à bien éxécuter la musique d'Orlande et de Claudin; ils se perdoient dans la mésure, faute de barres auxquelles ils étoient accoutumés, et ne suivoient qu'avec peine des parties chantées autrefois couramment par les musiciens de Henri III. et de Charles IX.

Battre la Mèsure.—Les anciens, dit M. Burette, battoient la mésure de plusieurs manières. La plus ordinaire consistoit dans le mouvement du pied qui s'élevoit de terre et la frappoit alternativement selon la mésure de deux tems égaux ou inégaux;

c'étoit ordinairement la fonction du maître de musique appellé Coryphée, Κορυφαῖος, parcequ'il étoit placé au milieu du chœur des musiciens et dans une situation élevée pour être plus facilement vu et entendu de toute la troupe; ces batteurs de mésure garnissoient ordinairement leurs pieds de certaines chaussures ou sandales de bois ou de fer destinées à rendre la percussion rhythmique plus éclatante. Ils battoient la mésure, non seulement du pied, mais aussi de la main droite dont ils réunissoient tous les doigts pour frapper dans le creux de la main gauche, et celui qui marquoit le rhythme s'appelloit *Manuductor*. Outre ce claquement de mains et de sandales, les anciens avoient encore, pour battre la mésure, celui des coquilles, des écailles d'huîtres et des ossemens d'animaux qu'on frappoit l'un contre l'autre, le Triangle et autres pareils instrumens.

B Mol.—Guy Arétin trouvant que les Grecs avoient eu de bonnes raisons pour partager en deux semi-tons la *Mèse* et la *Paramèse* qu'il nomme dans son système A. B. et que les modernes appellent *La* et *Si*, cela l'obligea à mettre quelquefois sur le dégré de B, ou de *Si* un *b* pour marquer que de l'A. au B. il ne falloit élever la voix que d'un semiton; et comme cette intonation a quelque chose de plus tendre et de plus doux que lorsqu'on élève la voix d'un ton plein, il donna à ce B. l'épithète de *Molle*.

B QUARRE.—Ce signe fut inventé par Guy Arètin. Cet auteur qui donna des noms aux six premières notes de l'octave, n'en laissa point d'autre que la lettre B. pour exprimer le *Si* naturel. Chaque note avoit dès lors sa lettre correspondante, et comme le chant diatonique de ce *Si* est dur quant on monte depuis le *Fa*, il l'appella simplement *b* dur, *b* quarré ou *b* quarre.

Le *B* quarré servit dans la suite à détruire l'effet du *B* mol antérieur sur la note qui suivoit le *B* quarre : à la fin, on s'en servoit par extension pour détruire aussi l'effet du Dièze, et c'est ainsi qu'il s'emploie encore aujourd'hui.

CARACTERES de Musique.—Les anciens Grecs se servoient, comme nous l'avons dit, pour caractères dans leur musique, et comme nous le verrons, dans leur Arithmétique, des lettres de leur alphabet ; les Latins les imitèrent : Guy Arétin imagina les lignes, les portées, les signes particuliers qui nous sont demeurés sous le nom de Notes. Quelques uns ayant trouvé de grands défauts dans ces signes, quoiqu' admis unanimement et perfectionnés depuis l'Arétin, tentèrent de leur substituer d'autres notes : de ce nombre ont été Parran, Souhaitti, Sauveur, Dumas et Rousseau ; mais comme le public étoit accoutumé à l'ancien système, il renvoya les novateurs au pays des vaines spéculations.

CHROMATIQUE.—Genre de musique qui procède par plusieurs semi-tons consécutifs; ce mot vient du Grec, χρῶμα, qui signifie *couleur*, soit parceque les Grecs marquoient ce genre par des caractères rouges ou diversement colorés; soit, disent les auteurs, parceque le genre *chromatique* est moyen entre les deux autres, ou, selon d'autres, parceque ce genre varie et embellit le diatonnique par ses semi-tons qui font dans la musique le même effet que la variété des couleurs dans la peinture.

Boëce attribue à Timothée de Milet l'invention du genre *chromatique*, mais Athænée le donne à Epigonus.

CLEF.—Caractère de musique qui se met au commencement d'une portée pour déterminer le dégré d'élévation de cette portée dans le Clavier général, et indiquer les noms de toutes les notes qu'elle contient dans la ligne de cette clef.

Anciennement on appelloit *Clefs*, les lettres par lesquelles on désignoit les sons de la Gamme; ainsi la lettre A, etoit la clef de la note *La*; C, la clef d'*Ut*; E, la clef de *Mi*, &c. à mésure que le système s'étendit, on s'entit l'embarras et l'inutilité de cette multitude de clefs, et dans la suite, on ne marqua plus qu'une des sept clefs au commencement d'une des lignes seulement; celle-là suffisant pour fixer la position de toutes les autres dans l'ordre naturel.

Le P. Kircher prétend que si l'on est au fait des anciennes écritures, et qu'on examine bien la figure de nos clefs, on trouvera qu'elles se rapportent, chacune, à la lettre un peu défigurée de la note qu'elle représente.

CONTRE-POINT.—Ce mot vient de ce qu'anciennement les notes ou signes des sons étoient de simples points et qu'en composant à plusieurs parties, on plaçoit ces points l'un sur l'autre ou l'un contre l'autre.

DA CAPO.—Ce mot Italien se trouve fréquemment écrit à la fin des airs en rondeau, quelquefois tout au long, et souvent en abregé par ces deux lettres D. C. il marque qu'ayant fini la seconde partie de l'air, il en faut reprendre le commencement jusqu'au point final; quelquefois il ne faut pas reprendre tout-à-fait au commencement, mais à un lieu marqué d'un renvoi; alors, au lieu de ces mots, Da Capo, on trouve écrits ceux-ci, *Al Segno* ou 𝄋

Le Da Capo, aujourd'hui si en usage, ne l'étoit point dans les anciens Opera. Colonna qui vivoit vers le milieu du 16e siècle, ne s'en servoit point; c'est ce qu'on peut voir dans un de ses Opéra représenté à Bologne en 1688; mais dans un Opera intitulé, " *La Theodora*," par Scarlatti en 1693, on trouve le Da Capo, quoique rarement; dans la suite, l'usage en est devenu général, et dans, " Il Tartaro

nella China," composé en 1715, par Gasparini, le Da Capo est employé dans toutes les chansons *.

GAMME, GAMM'UT, ou GAMMA UT.—Table ou Echelle inventée par Guy Arétin pour apprendre à nommer et à entonner juste les dégrés de l'octave.

La Gamme a été nommée, Main Harmonique, parceque Guy employa d'abord la figure d'une main sur les doigts de laquelle il rangea ses notes, pour montrer les rapports de ses Hexachordes avec les cinq Tétrachordes des Grecs; cette main a été en usage pour apprendre à nommer les notes jusqu'à l'invention du *Si*, qui a aboli les Muances et par conséquent la main harmonique qui sert à les expliquer.

Guy Arétin ayant, selon l'opinion commune, ajouté au Diagramme des Grecs un Tétrachorde à l'aigu et une corde au grave, ou plutôt, selon Meibomius, ayant, par ces additions, rétabli ce Diagramme dans son ancienne étendue, appella corde grave, "Hypoproslambanomenos," et la marqua par le Γ, ou Gamma des Grecs; et comme cette lettre se trouva ainsi à la tête de l'Echelle, en plaçant dans le haut les sons graves, selon la méthode des anciens, elle a fait donner à cette échelle le nom de Gamme.

* Brown. A Dissertation on the Union of Poetry and Music, p. 167.

JOUER des Instrumens.—On dit, Jouer du Violon, de la Basse, du Hautbois, de la Flûte, du Basson; toucher le Clavecin, l'Orgue; sonner la Trompette; donner du Cor; pincer la Harpe, la Guitare, &c. mais le mot *Jouer* est devenu génerique et a gagné insensiblement pour tous les instrumens.

MESURE.—Division de la durée du tems en plusieurs parties, assez longue pour que l'oreille en puisse saisir et subdiviser la quantité, et assez courte pour que l'idée de l'une ne s'efface pas avant le retour de l'autre.

La mésure des Grecs tenoit à leur langue. Ils reconnaissoient quatre choses dans la musique; la progression des tons, du sujet principal ou le chant, l'harmonie ou l'accord des differentes parties, la mesure et le mouvement; ces deux derniers étoient enseignées par l'art Rythmique *, que Porphire partageoit en art Métrique ou mesureur, et en art Rythmique ou art du mouvement.

Platon pour dire que le mouvement est l'âme d'un chant mésuré, dit que le rythme est l'âme du

* Rythme. C'est la différence du mouvement qui résulte de la vitesse ou de la lenteur, de la longueur ou de la brièveté des tems. Rous.

La musique rythmique donnoit des règles pour assujettir à une mésure certaine, tous les mouvemens du corps et de la voix, de manière qu'on put en battre les temps. Dubos, t. 3. p. 20.

mètre * Quintilien dit qu'il ne faut pas qu'une mésure emprunte sur l'autre mais que celui qui bat la mésure a la liberté d'en presser ou d'en rallentir le mouvement †; mais comme nous disons quelquefois le mouvement pour la mésure et le mouvement, les Grecs disoient aussi quelquefois le rythme pour dire le rythme et le mètre. C'est en prenant le mot de rythme dans son acception qu'Aristote a dit dans sa Poëtique, que la musique fait ses imitations avec le chant, l'harmonie et le rythme, comme la peinture fait les siennes avec les traits et les couleurs.

Les anciens mésuroient leur musique vocale sur les paroles. Les syllabes avoient une quantité déterminée dans la langue Grecque et dans la langue Latine. Cette quantité étoit relative, c'est-à-dire, que deux syllabes brèves ne devoient point durer, dans la conversation, plus long-tems qu'une longue, et qu'une syllabe longue devoit durer aussi long-tems que deux brèves. La syllabe brève valoit un tems dans la mésure, et la syllabe longue en valoit deux. " Les enfans n'ignorent pas," dit Quintilien, " que la longue vaut deux tems et que la brève n'en vaut qu'un." *Longam esse duorum temporum, brevem unius, etiam pueri sciunt* ‡.

Cette proportion entre les syllabes longues et les syllabes brèves, étoit aussi constante que la propor-

* Plat. de Leg. l. 2.
† Just. l. 9. c. 4.
‡ Ibid.

tion qui est aujourd'hui entre les notes de différente valeur ; comme deux notes noires doivent, dans notre musique, durer autant qu'une blanche, dans la musique des anciens la syllabe brève ne duroit ni plus ni moins qu'une longue ; ainsi lorsque les musiciens Grecs ou Romains mettoient en chant quelque composition que ce fut, ils n'avoient, pour la mésurer qu'à se conformer à la quantité des syllabes sur laquelle ils posoient chaque note ; la valeur de la note étoit déja décidée par la valeur de la syllabe ; voilà pourquoi Boëce qui a vécu sous le règne de Théodoric, roi des Ostrogoths, et quand les théâtres étoient encore ouverts à Rome dit, en parlant d'un compositeur de musique qui met des vers en chant, que ces vers ont déja leur mésure en vertu de leur figure, c'est-à-dire, en vertu de la combinaison des syllabes longues et des syllabes brèves dont ils sont composés. " Ut si quando melos aliquod musicus voluisset ascribere suprà versum rithmia metri compositione distentum," &c.

Les anciens, jaloux de la mésure, emploïoient la musique métrique pour marquer les tems dans toutes sortes de mouvemens du corps ; ainsi ils avoient trouvé l'art d'écrire en notes chaque mouvement des pieds et des mains, chaque attitude et chaque démarche par une figure particulière qui désignoit distinctement chacun de ces mouvemens. L'art d'écrire les notes en gestes, ou, si l'on veut, les dictionnaires des gestes, car les anciens avoient de ces dictionnaires, n'étoient point du ressort de la musique

rithmique, elle supposoit l'art d'écrire les gestes en notes, un art déja trouvé et pratiqué ; c'étoit la musique *Hypocritique* ou *Saltation* qui enseignoit cette espéce d'écriture. La musique rithmique asservissoit à une même mésure et faisoit tomber en cadence et le comédien qui faisoit les gestes et le comédien qui récitoit ; car nous verrons, en parlant des théâtres, que la déclamation étoit partagée ; St. Augustin dédaigne d'expliquer comment cela se faisoit parceque la chose étoit connue de tous ceux qui montoient sur le théâtre.

Comme l'étendue de cet ouvrage ne nous permet pas de parler de la structure des instrumens à vent ou à cordes des anciens, nous renverrons le lecteur à ce qu'en ont dit Bartholin le fils dans son Traité des instrumens à vent de l'antiquité et d'autres savans qui ont, pour ainsi dire, épuisé cette matière. Il nous suffirt d'ajouter qu'ils étoient très en usage chez les Grecs et les Romains ; ces derniers surtout excelloient dans la musique militaire : Quintilien rapporte que de grands généraux n'avoient pas dédaigné de jouer eux-mêmes des instrumens militaires, et qu'au talent de faire usage des instrumens de guerre, étoit due, en partie, la réputation de la milice Romaine *.

Tite-Live raconte un fait très propre à confirmer ce que dit Quintilien. Annibal ayant pris la ville de Tarente sur les Romains, usa d'un stratagême pour

* Just. lib. 1. c. 12.

empêcher la garnison de se jetter dans la forteresse de la place et pour la faire prisonnière de guerre; comme il avoit découvert que le quartier d'assemblée des Romains, en cas d'allarme imprévüe, étoit le théâtre de la ville, il y fit sonner le même air que les Romains faisoient sonner pour s'assembler; mais les soldats de la garnison reconnurent bientôt, à la mauvaise manière avec laquelle la trompette étoit embouchée, que ce n'étoit pas un Romain qui en sonnoit, et se doutant bien de la ruse de l'ennemi, ils se réfugièrent dans la forteresse au lieu de se rendre sur la place d'armes.

SOLFIER.—Aristide Quintilien nous apprend que les Grecs avoient pour solfier quatre syllabes ou dénomination des nôtes qu'ils répétoient à chaque Tétrachorde comme nous en répétons sept à chaque Octave; ces quatre syllabes étoient, *Te, Tha, The, To.* La prémière répondoit au premier son ou à l'Hypate du prémier Tétrachorde et des suivans; la seconde à la Parhypate; la troisième au Lichanos; la quatrième à la Nète, et ainsi de suite en recommençant.

Il paroit que les six syllabes de Guy ne s'étendirent pas bien promptement hors de l'Italie puisque M. Muffis témoigne avoir entendu employer dans Paris les syllabes, *Pro, To, Do, No, Tu, A,* au lieu de celles-là.

Depuis l'établissement de la Gamme de l'Arétin, on a éssayé, en différens tems de substituer d'autres

syllabes aux siennes; comme la voix des trois prémières est assez sourde, M. Sauveur, en changeant la manière de noter avoit aussi changé celle de solfier, et il nommoit les huit notes *Pa, Ra, Ga, Da, So, Bo, To, Do.* Ces noms n'ont pas plus passé que les notes; pour la syllabe, *Do*, elle étoit antérieure à M. Sauveur, et les Italiens l'ont toujours employée au lieu d'*Ut* pour solfier.

VAUDEVILLE.—Sorte de chanson à couplets qui roule ordinairement sur des sujets badins ou satyriques. On fait remonter l'origine de ce petit poëme jusqu'au règne de Charlemagne; mais selon l'opinion la plus commune, il fut inventé par un nommé Boisselin, foulon de Vire, en Normandie, dans le 15e siècle; comme il avoit coutume de composer ces chansons au pied d'un côteau appellé *Vaux*, et qu'il étoit de *Vire*, on disoit un *Vaux* de *Vire*, puis par corruption, *Vau-de-Ville.*

D'après ce que nous avons dit de la Musique des anciens, on peut aisément juger du goût qu'ils avoient pour cet art. Les Grecs en étoient si enthousiasmés qu'il n'y a point de miracles qu'ils ne lui aient attribués; mais toutes ces fictions ou ces hyperboles outrées que la Grèce menteuse * prenoit plaisir à débiter, ne servent qu'à montrer les effets ou le pouvoir de la musique. Ils la regardoient comme nécessaire pour former tous les mouvemens de l'ora-

* Juv. Sat. 10.

teur: Quintilien ajoute qu'en ne pouvoit être bon grammairien sans l'avoir apprise, puisqu'on ne pouvoit bien enseigner la grammaire sans montrer l'usage dont étoient, chez les Grecs, le Mètre et le Rythme *. Il observe dans un autre endroit que dans les tems précédens, la profession d'enseigner la musique et celle d'enseigner la grammaire, avoient été unies et qu'elles étoient alors exercées par le même maître.

Les Grecs étoient très délicats en matière d'éloquence et choqués par une mauvaise prononciation. Quelques unes de leurs Républiques ne vouloient pas laisser au crieur public chargé de promulguer leurs loix, la liberté de les réciter à sa mode. Dans la crainte que leur officier ne tombât dans les vices d'une prononciation choquante, elles prenoient la précaution de faire composer la déclamation de ces loix; et même, elles vouloient que celui qui les récitoit fut encore soutenu par un accompagnement capable de les redresser †.

Mais si les anciens ont eu tant de goût pour un art qui durera autant que le monde, que dirons nous

* Quint. Inst. lib. 1. c. 3.

† Martianus Capella dit, en faisant l'éloge de la musique, que dans plusieurs villes de la Grèce, l'officier qui publioit les loix, étoit accompagné par un joueur de lyre.

Sous le règne d'Auguste, un des grands Orateurs avoit toujours derrière lui un domestique qui avec une flute, l'avertissoit quand il devoit hausser ou baisser le ton de sa voix.

des modernes qui, depuis la renaissance des arts et des sciences, ont tant contribué à sa perfection et à ses progrès. Parmi ces hommes si distingués par leurs talens nous citerons—

HANDEL.—Il naquit à Hall ville de la Haute Saxe. Son premier maître de musique fut Zackau, organiste de la cathédrale; à neuf ans il composa pour des voix et des instrumens. En 1698, il fut à Berlin où il fit connaissance avec Buononcini et Attilio, deux compositeurs Italiens; de l'Opéra de Berlin il fut à celui de Hambourg où il obtint le premier clavecin; mais cette préférence manqua de lui coûter la vie; son compétiteur, jaloux d'avoir le dessous avec un enfant de quatorze ans, lui présenta la pointe de son épée en sortant de l'orchestre, et l'auroit infailliblement percé si le coup n'eut été empêché par un Opéra qu'il avoit composé et qui lui servit de plastron: de là il fut en Italie et fixa sa résidence à Florence, où, à 18 ans, il composa l'opera "Rodrigo," un an après il fut à Venise. S'étant un jour trouvé à une mascarade il y donna des preuves de ses talens; Scarlatti qui y étoit, frappé de son éxécution, dit que ce ne pouvoit être que le diable ou le fameux Saxon. Après avoir parcouru différentes villes d'Italie où il resta six ans, et avoir fait connaissance avec Corelli qui était chez le Cardinal Ottoboni, il pensa à retourner dans sa patrie: en son chemin il s'arrêta à Hanovre, et fut présenté à la cour par le Baron de Kilmansegk sur la recommandation duquel George I.

qui n'étoit alors qu'Electeur d'Hanovre lui offrit une pension pour l'engager à rester. Handel refusa cet offre parceque son intention étoit de passer en Angleterre d'où il paroit qu'il avoit reçu de grandes invitations de la part du Duc de Marleborough. On lui permit donc de s'absenter un an à condition qu'il recevroit la pension qui lui étoit offerte ; alors il partit pour l'Angleterre où il arriva pendant l'hiver de 1710. Sur l'impatience que témoigna la Noblesse de voir un de ses Opera, il composa " Rinaldo," dans lequel chantoit Nicolini. Un an après son absence il retourna à Hanovre où Steffani, maître de musique de la chapelle de l'Electeur, lui résigna sa place. En 1712, il obtint une seconde permission de revenir en Angleterre et d'y rester un an. L'accueil favorable qu'il reçut de la Reine Anne et de la Noblesse lui fit oublier sa parole et son retour. Après la mort de cette Reine, qui arriva en 1714, George I. monta sur le trône d'Angleterre ; Handel se trouva alors dans l'embarras et n'osoit paroître à la cour ; mais son ancien ami, le Baron de Kilmanseck, qui y étoit alors ménagea tout pour le rétablir dans l'esprit du Roi : il persuada à ce monarque d'avoir sur l'eau une grande partie avec une musique à la tête de laquelle devoit être Handel : cette musique fut si bien conduite, et le Roi si charmé de la composition qu'il oublia le passé, et ajouta une pension à celle que Handel avoit déja.

Nommé pour conduire l'Opera, il fut à Dresde d'où il emmena Senesino et Duristanti ; alors se

bande se forma; mais son humeur un peu trop altière empêcha les progrès de l'établissement: Il dit un jour à la Cuzzoni qui refusoit de chanter—"Je sais, Madame, que vous êtes un vrai démon, mais apprenez que je suis Béelzébut, prince des démons, et si vous dites un mot je vous jette par les fénêtres."

Il fut obligé d'aller à Aix-la-Chapelle pour sa santé. A son retour, en 1736, il composa sa "Fête d'Alexandre." Voyant que le parti formé contre lui par les Italiens étoit trop puissant, il fut à Dublin où il fut bien acceuilli en 1741. Il revint à Londres en 1742, et commença alors ses "Oratorios" auxquels il travailla jusqu'à environ huit jours avant sa mort qui arriva le 14 Avril, 1759, et fut enterré à l'Abbaye de Westminster.

Arne (Dr.)—Il étoit fils d'un tapissier dans Covent Garden, fut reçu Dr. à Oxford dans le mois de Juillet, 1759, et mourut dans le mois de Mars, 1778. Il composa, en 1762, "Artaxerxes."

Corelli.—Il nâquit à Fusignano, en 1633, et eut pour maîtres Simonelli et ensuite Bassani. En 1672, il vint à Paris où étoit Lulli; il quitta bientôt cette ville et retourna à Rome où il devint protégé du fameux Cardinal Ottoboni; ce fut là que Handel fit connaissance avec lui; et dans une Académie de Musique qui se tenoit tous les lundis chez le Cardinal et dont Corelli avoit la direction, on joua un mor-

ceau de Handel, intitulé, " Il trionfo del Tempo," l'ouverture en étoit d'un genre si nouveau et si singulier que Correlli éprouva quelque confusion en commençant. Il mourut à Rome en 1713, âgé de 60 ans.

Corelli jouissoit de l'estime publique par son humeur agréable et enjouée. Un jour il éxécutoit un Solo en présence du Cardinal Ottoboni qui pendant ce temps là faisoit la conversation avec quelqu'un, Corelli s'en apperçevant mis bas aussitôt son violon et dit—" Je demande pardon à son Eminence si je ne continue pas, je crains que ma musique n'interrompe sa conversation."

Un Allemand, nommé Strunck, avoit de grands talents sur le violon. Il fit un jour, étant à Rome une visite à Correlli; ils voulurent se donner réciproquement des preuves de leur savoir: tandis qu'ils jouoient un *Duo*, Strunck désacorda son violon et cependant sut si bien ménager les dissonnances qu'il éxécuta le morceau aussi bien que si son instrument eut été parfaitement d'accord; Corelli qui s'en étoit apperçu lui dit—" Monsieur, on m'a donné le nom de arch-angelo, mais à vous on doit vous donner celui de archi-diable."

Tartini, que le Dr. Burney appelle Admirable*, nâquit dans le mois d'Avril, 1692. En

* Burney's Hist. Mus. t. III. p. 564.

1714, ayant entendu à Assisse sur le violon le célèbre Veracini, il se livra à cet instrument avec le plus grand succès. En 1721, il fut nommé premier violon et maître de la bande de la fameuse église de St. Antoine de Padoue. En 1744, il changea le genre de ses compositions; il substitua à la grande difficulté dans l'éxécution plus de grace et d'expression. Il mourut le 26 de Fevrier à Padoue où il resida pendant près, de 50 ans, non seulement en philosophe Chrétien mais même en Saint, dit le Dr. Burney *.

Le premier livre des *Solos* de Tartini parut à Amsterdam, en 1734; le second à Rome, en 1745. Il en a composé beaucoup d'autres avec un grand nombre de *Concerto*. Son ouvrage, "Trattato di Musica," est estimé; M. Serres, dans la seconde partie du sien intitulé — "Observations sur les Principes de l'Harmonie," qui a paru en 1763, donne une analyse critique du Traité de M. Tartini.

RAMEAU.—Né à Dijon le 25 Decembre, 1683. Son "Traité de l'Harmonie," parut à Paris en 1722; "Nouveau Systême de Musique Théorique," Paris, 1726; "Démonstration du Principe de l'Harmonie," Paris, 1750.

Rameau mourut à Paris le 12 de Septembre, 1764.

* Burney's Hist. Mus. t. III. p. 562.

PERGOLESI.—Il nâquit en 1704, à Casoria, royaume de Naples. Le Prince de San Angliano le prit sous sa protection; et depuis 1730 jusqu'en 1734, l'employa au théâtre de Naples.

Les Italiens l'ont appellé, Le Dominiquin de la Musique.

Ses principales compositions sont le "Stabat Mater," regardé comme son chef-d'œuvre; une messe, "Dixit et Laudate," executée à Naples et à Rome; une autre, "Salve Regina." Il a composé, "La Serva Padrona," opera comique; "Orfeo e Euridice," &c. Son instrument étoit le violon. Il mourut agé de 33 ans.

LULLI.—Il nâquit à Florence et fut emmené en France à l'âge de onze ou douze ans par le Chevalier de Guise. On ne faisoit que commencer à cultiver la musique; Lulli l'apprit des maîtres Français, et devint bientôt si habile qu'il les surpassa tous. Louis XIV. lui ordonna de prendre soin de ses violons, et même créa en sa faveur une nouvelle bande qu'on nomma "Les Petits Violons," qui, instruits par lui égalèrent bientôt et même surpassèrent la bande des vingt-quatre, la plus célèbre de toute l'Europe. Il fut nommé Sur-Intendant de la Musique du Roi *.

Lulli mourut à Paris le 22 de Mars, 1687, âgé de 54 ans.

* Perrault, Hommes Illustres, Lulli.

Enfin, MOZART, JOMELLI, PAISIELLO, LEO, SCARLATTI, HASSE, HOFFMEISTER, KOZELUCK, KOTZWARA, GLUCK, et tant d'autres qui passeront à la postérité.

Mais quelle étendue ne pourrions nous pas donner à cette Nomenclature en y ajoutant les noms de ceux qui encore aujourd'hui ont, par la force du génie dans la composition et le brilliant dans l'exécution, tant de droits à l'estime et à l'approbation d'une public souvent juste dans ses décisions. Nous sommes fâchés de les passer sous silence; la crainte d'allarmer leur délicatesse nous en fait un devoir. Leur modestie violemment attaquée par les éloges dus à leurs talents produiroit peut-être quelque pièce trop remplie de dissonnances dont aucune ne seroit sauvée par *L'Accord Parfait*.

POESIE.

La Poësie, selon la pensée d'un auteur fort judicieux, est aussi ancienne que le monde *. Personne n'ignore avec quel succès elle a été cultivée chez les anciens ; dans tous les tems les peuples les plus grossiers s'en sont servis pour conserver la mémoire des événemens passés. Les premiers historiens chez les Grecs ont été des poëtes †. Strabon et d'autres écrivains de l'antiquité nous apprennent même que Cadmus, Phérécides ‡, et Hecateus, les premiers qui écrivirent en prose, ne retranchèrent de leur style que la mésure des vers. Cicéron nous apprend que

* M. Rollin, Man. d'Enseig. les Belles Lettres, t. 1. p. 79. édit. 1726.

† Georg. l. 1.

‡ Apul. Florid. lib. 4.

même après Numa, les Romains étoient encore dans l'usage de chanter en plusieurs occasions des espèces de Cantiques composés pour célébrer les louanges de ceux de leurs compatriotes qui s'étoient rendus dignes d'être imités.

Rime.—Quant à la rime, les barbares qui envahirent l'empire Romain ne purent donner à leurs poësies une beauté dont leur langue n'étoit pas susceptible. Désespérant de les manier suivant les règles du mètre, ils crurent qu'il y avoit de la grâce à terminer par le même son deux parties du discours égales et consécutives *; de là l'origine de la rime. Les modernes, depuis la renaissance des lettres, se sont livrés à la poësie avec beaucoup de succès: Nous ne parlerons que de ce qu'à été cet art en France.

Dès le commencement de la Monarchie il y eut des poëtes qu'on appelloit *Bardes* qui chantoient, au son des musettes, les actions des Hommes Illustres; de là venoit cette coutume dont nous avons déja parlé, et qui étoit encore en usage au commencement de la troisième race, de ne point donner de combat que dix ou douze grosses voix n'eussent chanté, de toutes leurs forces, la chanson, dite de *Rolland*, afin

* M Rollin, loc. cit. Dubos, t. 1. p. 338. vers. le 8e. siècle les vers Leonins qui sont des vers Latins rimés furent en usage long-tems, mais ils disparurent avec la barbarie au lever de cette lumière dont le crépuscule parut dans le 15e siècle.

d'animer les troupes par le récit des hauts faits de ce héros imaginaire. Guillaume, Duc de Normandie, prêt de donner bataille à Harold son compétiteur pour la couronne d'Angleterre, fit chanter cette chanson trois fois avant qu'on donna la charge.

La poësie fit en France peu de progrès sous les Rois Mérovingiens ; elle ne fleurit qu'un instant sous Charlemagne * qui l'aimoit avec passion ; depuis elle tomba dans un oubli presque total d'où elle ne sortit que vers le commencement du douzième siècle. Ce fut sous Louis VII. † que prirent naissance les Poëtes Français qui écrivirent en Roman, c'est-à-dire, en langue Romaine corrompue ‡.

La gloire de la renaissance de la Poësie est due à la Provence qui a produit ces aimables génies si connus sous les noms fameux de *Trouverres* ou *Troubadours*, de *Conteurs*, de *Chanteurs*, de *Jongleurs*, ou de *Menestrels*. Les *Trouverres* étoient les vrais Poëtes ; ils inventoient les sujets et les mettoient en vers ; ce sont eux qui ont fait sentir les premiers à l'oreille les vrais agrémens de la Rime ‖ ; jusques là elle étoit indifféremment placée au commencement, au repos ou à la fin du vers ; ils la fixerent où elle est maintenant et il ne fut plus permis de la changer.

* Sur le trône en 769.

† En 1137.

‡ Nous avons rapporté ailleurs un morceau de cette langue.

‖ M. Parf. Hist. du Théa. Franc, t. 1, p. 3. et 4.

Les *Conteurs* composoient les proses historiques et romanesques, car il y avoit Romans rimés et sans rime. Ce fut alors qu'on entendit parler pour la prémière fois des Soudans d'Acre, de Damas, de Babylone et des Potentats de l'Asie. Les *Chanteurs* dont le nom seul exprime l'emploi, mettoient et éxécutoient en musique les productions des *Troubadours*. Le devoir des *Ménestrels* beaucoup plus anciens, puisqu'il est fait mention d'eux dès le commencement du onzième siècle, étoit de les accompagner sur leurs divers instrumens.

Les différentes Poësies des premiers *Trouverres* étoient des chansons tristes ou gaïes; les premières nommées *Lais;* les secondes appellées *Soulas*; des *Pastorales* où ils chantoient les amours, les plaisirs et les amusemens de la campagne; des *Syrventes*, poëmes mêlées de louanges et de satyres où l'on célébroit les victoires remportées sur les Infidèles; enfin des *Tensons*, des *Fabliaux*. Les premiers étoient des questions fines et délicates sur l'amour et sur les amans; c'étoient d'ingénieux problêmes qui donnoient lieu à mille saillies agréables; et comme les sentimens n'étoient pas toujours les mêmes, il en naissoit d'aimables disputes qu'on appelloit, *Jeux mi-partis*. On portoit ces petites querelles devant une société de Dames également distinguées par leur naissance et par leur savoir; elles prononçoient souverainement sur les jalousies et les brouilleries des amans; cette société s'appelloit, *La Cour d'Amour*. Ces étincelles d'esprit passèrent bientôt de la Provence

en Picardie ; et si la première eut l'avantage d'avoir commencé la seconde a du moins la gloire de ne lui céder que d'ancienneté. Les *Fabliaux*, histoires galantes et souvent scandaleuses, sont les Originaux des meilleures Contes de Bocace ; c'est, dit on, dans Rutebœuf, Hebers et autres auteurs aussi inconnus qu'il a puisé la Fable du Palfrenier, celle du Mari jaloux, celle du Berceau et quelques autres d'une morale dangéreuse. Tous les *Fabliaux* cependant ne respiroient pas le libertinage ; il y en avoit de moraux et d'allégoriques comme le *Roman de la Rose* et celui de *Richard de l'Isle*.

On ne peut exprimer quel fut l'accueil que l'on fit en France aux *Troubadours* et à leurs associés. Le fameux Raymond Berrenger, devenu Roi de la Provence par son mariage avec Richilde, nièce de Frederic I. les Comtes de Soult, les Barons de Grignan, ceux de Castellane et tous les Seigneurs de Provence, se faisoient gloire d'en avoir auprès d'eux. Richard *Cœur de Lion*, Roi de Angleterre les honora de son amitié ; tous les palais des Princes leur étoient ouverts. Quelquefois, au milieu d'un repas, on voyoit arriver un *Trouverre* inconnu avec ses *Menestrels* ou *Jongleurs* à qui il faisoit chanter sur leurs harpes ou vielles les vers qu'il avoit composés ; on les payoit en arines, en draps, en cheveaux, souvent même en argent ; dans ce tems là la poësie commença à faire des progrès *.

* Le Président Fauchet au recueil de l'Origine de la langue

Comme nous nous sommes proposés dans cet ouvrage d'éviter les longueurs, nous nous contenterons d'indiquer ceux qui ont le plus contribué à l'avancement de la Poësie Française.

Abélard * dans le douzième siècle, fit en vers l'histoire de ses avantures; Guillaume le Court et Alexandre de Paris, traduisirent en vers de douze syllabes un Poëme Latin nommé l'*Alexandriade* †. En 1203, Hugues de Merci, moine de Cluni fit une satyre ingénieuse où personne n'étoit épargné; il lui donna le nom de *Bible*, parcequ'il prétendoit n'y dire que des vérités: cette première poësie étoit encore bien imparfaite. Ce n'est que sous St. Louis ‡, qu'elle commença à être plus exacte. Thibaut, Comte de Champagne; Pierre Mauclerc, Comte de Bretagne; Charles, Comte d'Anjou et Raoul, Comte de Soissons, faisoient de fort jolies chansons. La poësie devint si à la mode qu'il y avoit autant de maîtres à rimer

et poësie Francaise, donne un extrait des ouvrages de cent vingt sept poëtes qui tous avoient écrit avant la fin du 13e siècle.

* Abeilard, né au village de Palais près de Nantes en Bretagne, en 1079, mourut près de Châlons, le 21 Avril, 1142.

† On prétend que ces sortes de vers ont été depuis appellés Alexandrins, ou du nom du héros de la pièce, ou d'un des traducteurs.

‡ St. Louis ou Louis IX, monta sur le trône en 1226.

sous le règne de Philippe III.* que de maîtres à danser. Le *Roman de la Rose*, commencé du tems de St. Louis par Guillaume de Loris†, fut achevé par Jean de Méun environ quarante ans après. En 1325, une Dame de Toulouse, nommée Clémence Isaure, institua les *Jeux Floraux*, ainsi appellés, parceque le prix qu'on y donnoit étoit une *Violette* d'or et un *Souci* d'argent, après sa mort on récitoit des vers Latins et Français : ces exercices s'établirent en d'autres endroits ; par là insensiblement la poësie se perfectionna : elles consistoit alors en Ballades, en Chants Royaux, en Vaudevilles et en Rondeaux.

Corbeil, dit Villon‡, qui vivoit du tems de

* Philippe III. dit le Hardi, en 1270.

† Guillaume de Loris, né dans le Gatinois, passoit pour un des meilleurs poëtes Français du 13e siècle. L'estime particulière qu'il avoit pour une dame lui fit entreprendre son fameux Roman de la Rose, qui fut achevé par Jean de Méun, dit Clopinel, ou le boiteux. Suivant Fauchet, des anciens poëtes Français, fol. 589, et suiv. ces deux poëtes étoient les plus renommés.

Martin le Franc et Jean Gerson, chancelier de l'Université de Paris, ont écrit contre le Roman de la Rose.

‡ François Corbeil, dit Villon, existoit environ 60 ans avant Marot. Boileau a dit dans son Art Poëtique, c. 1. v. 117.

> Villon fut le premier, dans ces siècles grossiers,
> Débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers.

Il étoit moins connu par son nom propre que par celui de Villon qui, de son tems signifioit, frippon. Ce titre honorable lui fut

Louis XI.* commença à donner aux vers un tour aisé et naturel : Octavien de St. Gelais † traduisit, sous Louis XII. ‡, l'Odissée et l'Énéïde : Melin, fils d'Octavien fit du bruit sous François I. ‖ On ne voit point avant ce poëte de Madrigaux Français, il en faisoit de fort jolis. Ces petites pièces plûrent si fort que, pendant plus d'un siècle, on ne donnoit point de sérenade qu'on ne chantât en l'honneur des dames un Madrigal ou deux : Clément Marot § du

confirmé par une sentence du châtelet qui le condamna à être pendu ; le parlement fut plus indulgent, et se contenta, en faveur de son génie pour les vers de le condamner à un bannissement perpétuel.

Les Œuvres de Villon ont été publiés en 1742, avec des notes, par M. Formey, sécrétaire de l'Académie de Berlin.

* Louis XI. monta sur le trône en 1461.

† Octavien de St. Gelais mourut en 1502. Melin son fils en 1558.

‡ Louis XII. sur le trône en 1498.

‖ François I. n'aima pas moins la Poësie que la Peinture, et lui même faisoit des vers. Sa sœur, Marguerite de Valois en composoit aussi : il existe encore un volume de ses poësies sous le nom de, Marguerites Françaises.

§ Marot, natif de Cahors, fils d'un poëte Normand nommé Jean Marot, valet de chambre de François I. Antoine Duverdier de Vauprivas, Bibl. des Ecriv. Franc. p. 220, et suiv. dit que Marot a été le poëte des princes et le prince des poëtes de son tems en France. La Croix du Maine ajoute, Bibliot. Franc. p. 65, qu'il pourroit bien être encore le premier de beaucoup de ceux qui sont venus après lui.

Bellai, n'eurent pas moins de réputation : Marot est le premier qui ait fait des Eglogues, des Elégies, des Epigrammes en Français : Du Bellai donna de l'harmonie et de là douceur à ses vers ; il fit revivre le *Sonnet* oublié depuis trois cents ans ; c'est lui qui en fixa les règles *.

Belleau et Ronsard brillèrent sous Henri II. et plus encore sous Charles XI. On eut dit, au rapport de Pasquier † *que le règne du premier de ces deux princes fut du tout consacré aux Muses.* On vit alors paraître un *Pontus de Tiart, Jean Antoine de Baïf ; Jeacques Tahureau ; Guillaume des Autels ; Nicolas Denisat ; Louis le Caron ; Olivier de Magny ; Jean de la Piéruse ; Claude de Butel ; Jean Passerat ; Louis Desmasures.* Belleau fit des Pastorales ; les

* Bien des gens croient que l'invention du Sonnet est venue d'Italie en France, surtout de Pétrarque qui vivoit dans le 14e siècle, parceque les premiers Sonnets qui ont paru en Français, ne furent faits que sous François I. Mais il est certain que Pétrarque et les autres Italiens qui avoient fait des Sonnets avant les poëtes Français, en avoient emprunté l'usage et le nom des anciens poëtes Provenceaux connus sous le nom de Trouvères, &c. qui alloient par les cours des princes pour les réjouir chantant leurs Fabliaux, Lais, Virelais, Ballades et Sonnets. D'ailleurs Pétrarque a composé presque toutes ses poësies à Vaucluse, près d'Avignon dans un tems où ces Provenceaux étoient en grande réputation. Voyez La Frehaye Vauquelin dans son Art. Poët. l. 1. Le Traité du Sonnet, par Colletet. Les Notes de Ménage sur Malherbe.

† Rech. de la Fr. t. 1. l. 7. c. 6. p. 702, 703.

premières œuvres de Ronsart fut des Odes et des Hymns : son beau génie, son style enflé, et sa vaste érudition, le firent admirer de son tems ; aujourd'hui on auroit horreur de l'inhumanité avec laquelle il écorchoit les auteurs Grecs et Latins. Dès que le goût s'est rafiné, Ronsard, du comble de l'honneur est tombé presque dans le mépris. Desportes, Bertaut et Pibrac * se distinguerent sous Henri III. Pibrac, par sa poësie sententicuse ; Desportes, par ses vers galans : Bertaut, par un tour aisé qu'il savoit donner à ses vers. Malherbe † vint sous Henri IV.

* Poëtes estimés de leur tems.

† Malherbe nâquit à Caën, en 1555. Ce poëte a travaillé à purifier, dit Sorel dans son Traité de la connaissance des bons livres, p. 375, la langue Française en retranchant les vieux mots qui la rendoient imparfaite ; c'est lui qui a dit—

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles,
On a beau la prier,
La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles
Et nous laisse crier.
Le pauvre en sa cabane où le chaume le couvre
Est sujet à ses loix,
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en deffend pas nos Rois.

Cet homme, avec de grands talents pour la poësie, avoit des singularités souvent naturelles aux poëtes. Il étoit assez mal logé, et n'avoit que cinq à six mauvaises chaises de paille ; comme tous ceux qui aimoient les lettres s'empressoient de lui rendre visite, il avoit soin de fermer la porte en dedans et disoit

servir de modèle à tous les poëtes qui aspirent à la perfection : il a rendu la langue plus pure et la poësie plus exacte : ce qui surprend en lui, c'est qu'il s'exprime en vers avec autant de netteté que s'il avoit écrit en prose.

Sous Louis XIII. de Beuil, Marquis de Racan, fit des pièces fort estimées. Theophile mit en vogue les Pointes et les Antithèses *. Son brillant, sa vivacité et plus encore sa hardiesse en imposèrent à bien

à ceux qui venoient frapper—" Attendez à votre tour, il n'y a plus de chaises."

Un fils qu'il aimoit beaucoup fut tué par un nommé de Viles, il voulut venger sa mort : on lui representa qu'à l'âge de 73 ans la partie n'étoit pas égale—" Je le sais," dit il, " mais je veux hasarder un denier contre une pistole."

Comme Henri IV. étoit Gascon, Malherbe disoit qu'il vouloit *dégasconner* la cour, et reprenoit hardiment jusqu'aux princes mêmes, lorsqu'il leur échappoit quelque terme impropre ou quelque prononciation vicieuse.

Un jeune homme lui montra un jour une pièce de vers qu'il avoit intention de donner au public, Malherbe, après l'avoir lue, lui dit—" Avez vous eu l'alternative de faire ces vers ou d'être pendu ? à moins de cela, vous ne devez pas exposer votre réutation en mettant au jour une pièce si ridicule."

Celui qui l'assistoit à l'heure de la mort lui représentant le onheur de l'autre vie avec des expressions basses et triviales, le moribond l' interrompit en disant—" Ne m'en parlez plus, votre mauvais style m'en dégouteroit."

Il mourut en 1628, at avoit vécu sous six Rois.

* Théophile mort à Paris en 1626. Quelques uns lui attribuent l'Epigramme suivante adressée à St. Amand qui se disoit

des gens. Mainard * savoit assaissonner une Epigramme ; Voiture † remit à la mode les Ballades et les Rondeaux ; il y a dans ses ouvrages une finesse qu'il n'est pas toujours facile d'imiter.

Sous le règne de Louis XIV. Benserade a excellé dans les vers galans ; Boileau dans la Satyre ; et la Fontaine dans les Fables ; elles ont le don de plaire quand elles sont racontées avec esprit ; elles en-

d'une grande noblesse quoique son père ne fut que gentilhomme verrier—

Votre noblesse est mince,
Car ce n'est pas d'un prince,
Daphnis, que vous sortez ;
Gentilhomme de verre,
Si vous tombez par terre,
Adieu vos qualités.

* Mainard nâquit à Toulouse et mourut dans le mois de Decembre 1646, âgé de 64 ans.

† Voiture nâquit à Amiens, en 1598, et mourut en 1648. Il avoit été reçu de l'Academie Française en 1634. Il fut, ce qu'on appelle, un bel-esprit, dans un tems où ce mérite étoit assez rare. La contrainte, l'affectation, des plaisanteries pueriles, des allusions recherchées, un ton continuel de fadeur et de galanterie, déparent le plus grand nombre de ses lettres.

Me. Desloges jouant un jour avec lui au jeu des Proverbes et voulant en rejetter quelques uns, lui dit, comme il étoit fils d'un marchand de vin—" Cela ne vaut rien, percez nous en d'un autre."

dorment si bien la raison que l'on y prend quelquefois plus de plaisir qu'à de véritables histoires.

Poëtes Dramatiques, Tragiques.—Avant le règne de Charles V.* il ne s'étoit point fait de pièces de théâtre en Français; ces pièces même, au commencement, n'étoient que des récits en vers sur quelques uns des Mystères. Les poëtes, à-l'envi, travaillerent sur ce nouveau plan; ainsi, insensiblement on en fit une pièce en forme: les acteurs qui la jouoient prirent des Lettres de Charles VI. † pour former une Compagnie sous le nom de *Confrères de la Passion.* Ils acheterent à Paris un Hôtel où ils représenterent la Passion du Fils de Dieu en scènes et en actes: le théâtre perd son agrément en y représentant les Mystères de la Réligion; et on ne peut guères conserver toute la majesté qui leur est due en les exposant sur le théâtre. Cette pièce et autres semblables comme les *Actes des Apôtres*, toutes ennuyeuses qu'elles étoient, furent les seules qu'on représenta pendant plus de cent trente ans.

Jodelle en fit d'autres sous Henri II. Baïf, sous Charles IX. Garnier, sous Henri III. et Henri IV. Hardi, sous Louis XIII. Mais ces pièces avoient si peu de pensées, si peu d'art, si peu de justesse, d'ailleurs le language en étoit si rude qu'elles vieillirent bientôt. Elles tombèrent tout-à-fait à la première

* Sur le trône en 1322.

† Sur le trône en 1380, âgé de 12 ans et 9 mois.

vue de la *Sylvie* de Mairet *; parceque celle-ci valoit un peu mieux on y courut; après vint la *Marianne* de Tristan † qu'on trouva admirable pour les sentimens et la versification. Rotrou mérita une place distinguée parmi les maîtres de l'art; ils n'ont pu lui refuser leur estime en ce qui regarde la pratique régulière du théâtre ‡. Enfin vint le *Grand* Cor-

‡ Mairet étoit de Besançon. Outre la *Sylvie*, il a encore donné la *Sutonie*, la *Virginie*, l'*Illustre Corsaire*, *Roland le Furieux*, &c. M. Sorel dit que la *Sylvie* fut une des premières pièces qui mirent le théâtre Français en réputation. Sorel Bibl. Franc. Traité de la Poësie, p. 204.

* Le P. Rapin remarque que quand le célèbre Mondory jouoit la *Marianne* de Tristan, le peuple n'en sortoit que rêveur et pensif, faisant réflexion sur ce qu'il venoit de voir et pénétré, en même tems d'un grand plaisir. Rap. Reflex. part. sur la Poët. Refl. 39. p. 146.

† Rotrou naquit à Dreux en 1609, et mourut en 1650. Corneille l'appelloit son père; et quoique ce père ait été surpassé par son fils, il peut néammoins être regardé comme un des fondemens du théâtre Français pour son génie vraiment tragique, par l'élévation de ses sentimens et la force de son style.

Rotrou a donné au théâtre plus de trente pièces tant tragédies que comédies. *Venceslas* est regardée comme la meilleure. La première scène, et une partie du quatrième acte sont estimées des chef-d'œuvres; cette pièce ne parut qu'apres le *Cid* de Corneille. Lorsque cette dernière pièce fut jouée, tous les poëtes en firent la critique, pour faire leur cour au Cardinal de Richelieu; il n'y eut que Rotrou qui eut assez d'élévation dans l'âme pour refuser de se prêter à la jalousie du Cardinal contre son ami.

teille*. Lorsque le *Cid* parut en 1637, ce fut une joie, une admiration si grande dans toute la France, que l'on n'y parloit d'autre chose; chacun en apprennoit les plus beaux endroits; on ne se lassoit point de voir cette pièce; et pour louer une chose rare, on disoit—" Cela est beau comme le Cid." *Horace*, *Cinna*, *Rodogune*, *Polieucte*, *Pompée*, *Nicomède*, *Othon*, *Œdipe*, *Héraclius*, qui sont du même auteur, parurent autant de chefs-d'œuvre.

Corneille, sous Louis XIII. n'eut point de concurrent; sous Louis XIV. il en eut un qui fit de si belles tragédies qu'on doute encore à qui des deux on doit donner la préférence.

Racine parut après Corneille mais il ne le copia

* Corneille naquit à Rouen en 1606, et mourut le 1 Oct. 1684. Doyen de l'Académie Française.

Corneille, dit Vigneul de Marville dans ses " Mélanges de Littérature," étoit toujours habillé très simplement et avoit l'air d'un marchand de province. Quelques uns de ses amis lui représentoient qu'il y avoit dans ses pièces des fautes contre la langue, " N'importe," répondoit il, " je n'en serai pas moins Pierre Corneille."

On a fait plusieurs éditions de ses œuvres, parmi lesquelles on distingue celle de 1738, et les autres qui ont eté faites sur celle-là en 7 ou 10 volumes, et l'édition qu'a donnée Voltaire, avec des notes qu'il ne faut pas toujours croire aveuglément.

pas*: il courut après lui dans la même carrière sans marcher sur ses pas: ce sont deux originaux, mais de différente manière. Tous deux heureux à inventer, habiles à bien peindre, exacts à conserver les bienséances, ils ont porté la Tragédie à ce dégré de perfection où les Grecs la firent monter et où jamais ne put atteindre les plus grands génies des Romains †.

A ces deux poëtes du premier ordre qu'on doit regarder comme les vrais fondateurs de la tragédie Française, nous ajouterons Crébillon à qui l'on a donné l'épithète de *Terrible*, parcequ'il réüsissoit par-

* Racine naquit à la Ferté-Milon, le 21 Dec. 1639.

On dit que Racine dédioit une partie de ses pièces à la Champmêlé, pour laquelle il avoit une estime particulière et qui le payoit d'une juste retour, mais on ajoute que M. de Clermont-Tonnerre étant parvenu à supplanter Racine dans le cœur de cette fameuse actrice, on disoit en proverbe que le Tonnerre l'avoit enfin dé Racinée.

Ce grand poëte mourut en 1699, agé de 60 ans. Boileau mit ces vers au bas de son portrait—

Du théâtre Français l'honneur et la merveille,
Il sut ressusciter Sophocle en ses écrits;
Et dans l'art d'enchanter les cœurs et les esprits,
Surpasser Euripide et balancer Corneille.

† Ceux qui voudront lire le Parallelle de Corneille et de Racine le trouveront dans les "Jugemens des Savans," par M. Baillet, t. 5. p. 427.

faitement à peindre la terreur, l'âme des tragédies Grecques et des siennes *. M de Voltaire successeur de ces trois grands poëtes a été aussi un des ornemens de la Tragédie Française. Les Gens de Lettres qui ont porté leur jugement sur ces quatre auteurs s'accordent à dire que Les Ames Romaines préferent le *Sublime* Corneille à tous les tragiques;

* Prosper Jolyot de Crebillon, nâquit à Dijon le 15 de Fev. 1674. Il fut reçu de l'Académie Française en 1731, et fit son remercîment en vers. Crebillon étoit destiné par son père à la pratique du barreau. Il le plaça chez un procureur qui l'ayant un jour entendu discourir avec beaucoup de chaleur et de jugement, sur une tragédie qu'on venoit de représenter, lui conseilla de se livrer à ce genre d'écrire; Crebillon rejetta d'abord cette idée; le procureur revint plusieurs fois à la charge, et détermina enfin le jeune poëte; il avoit trente et un ans lorsqu'il entra dans cette carrière. Ce bon procureur attaqué d'une maladie mortelle, se fit porter à la prèmiere représentation d'une des pièces du jeune auteur, qui eut beaucoup de succès; il dit à Crébillon en l'embrassant, " Je meurs content; je vous ai fait poëte, et je laisse un homme à la nation "

Crébillon, se trouvant un jour dans une compagnie, quèlqu'un lui demanda lequel de ses ouvrages étoit le meilleur, " Je ne puis vous le dire," répondit il, " mais ce que je sais," parlant de son fils qui étoit présent, " c'est que celui-ci est le plus mauvais."

Ce fils ne s'est fait connaître que par quelques Romans dans lesquels il n'a pas assez respecté la vertu et qui n'ont pas le mérite du style; il faut en excepter ceux où l'honnêteté guide sa plume, tels que les " Lettres de la Marquise de ———," et " Les Egaremens du Cœur et de l'Esprit."

Crébillon, le père, mourut à Paris le 17 Juin, 1762.

Les Cœurs Sensibles, le *Tendre* Racine; Les Esprits Mélancoliques, le *Sombre* Crébillon. L'un élève l'esprit, l'autre touche le cœur, le troisième l'émeut, l'effraïe, le déchire. Voltaire excite tour-à-tour ces différentes impressions, mais dans un moindre dégré; cependant ayant réuni les trois talents, il plaît à tous les spectateurs et ses bonnes pièces attireront toujours autant de monde que les meilleures des trois poëtes que nous venons de citer.

Les meilleurs poëtes tragiques du second ordre sont, sans contredit, Campistron et Thomas Corneille; ces deux auteurs ont fait des pièces qui feront toujours l'honneur du théâtre Français. Nous en pouvons encore citer plusieurs excellentes, à en juger par le succès qu'elles ont eu à leur représentation, telles que l'*Amasis* de *La Grange*, le *Manlius* de *La Fosse*, l'*Inès* d'*Houdart de la Motte*, le *Gustave* et le *Callisthène* de *Piron*, les *Troyennes*, le *Philoctète* et l'*Astianax* de *Chateaubrun*, l'*Adele de Ponthieu* de *La Place*, la *Didon* de *Le Franc*, le *Spartacus* de *Saurin*, les *Pièces* de *Colardeau*, le *Warwick* de *La Harpe*, le *Siège de Calais*, *Gaston et Bayard*, et *Gabriel de Vergy* de *Du Belloy*.

Poëtes Comiques.—Molière occupe la première place parmi les poëtes comiques Français. *L'Avare*, *Le Tartuffe*, *Le Misantrope*, *Les Femme Savantes*, *Les Précieuses Ridicules*, seront toujours regardées commes des pièces achevées. Regnard est celui qui a le plus approché de Molière. On voit par la plus-

part de ses pièces et surtout par celle du *Joueur* qu'il auroit pu égaler plus souvent son modèle si une vie trop dissipée, des voyages très longs et très frequents n'eussent nui à la perfection de ses talents. Destouches, sans avoir la force comique de Molière ni la gaïté de Regnard, a beaucoup tiré de son propre fonds ; Le *Glorieux* sera toujours regardé comme une excellente pièce. Molière a plus de génie, Regnard plus de vivacité, Destouches a pour lui la sagesse et la régularité. *Le Menteur*, par Corneille et *Le Méchant*, par Gresset, seront toujours regardées comme deux excellentes comédies ; et la seconde comme une bon modéle de versification. Piron sera toujours rangé parmi les bons poëtes comiques, pour la *Métromanie*, autant par la force dont elle est écrite que par le choix des caractères et la manière de les mettre en jeu. Voltaire est, dans la comédie, un peu inférieur aux auteurs que nous venons de citer. Enfin, La Chaussée, Saint-Foix, Boissy *, Marivaux †,

* Boissy, nâquit à Vie en Auvergne, en 1694. Il fut reçu de l'Académie Française, en 1754, et mourut en 1758.

† Marivaux, de l'Académie Française, né à Paris, en 1688. Son père, qui avoit été directeur de la monnoie à Riom, descendoit d'une famille ancienne dans le Parlement de Normandie. Il mourut à Paris, le 11 Fev. 1763.

Quoiqu'on ait quelquefois appellé ses productions, du Marivaudage, Marianne, le Paysan parvenu seront toujours, malgré la critique, d'excellens Romans.

Brueys; sa pièce du *Grondeur* fait voir qu'il avoit du génie : Boursault, Dancourt, Dufresny, Le Sage, Poisson, Le Grand, enfin le célèbre Baron. Tous ces auteurs se sont sauvés du naufrage et assuré un succès durable.

Poëtes d'Opera.—Parmi les poëtes d'opera et dans le genre lyrique, personne n'a mieux réussi que Quinault. Les étrangers, dit M. de Voltaire, ne connaissoient pas assez ce poëte décrié à tort par Boileau. Il écrivoit correctement ; et dans tous ses opéra on voit l'homme de goût et l'ecrivain aussi délicat qu'élegant.

Ceux qui après M. Quinault ont le mieux réussi sont M. de Fontenelle, auteur de *Thetis et Pélée*, et d'*Enée et Lavinie:* deux opera qui ont eu beaucoup de succès. La Motte a composé *L'Europe Galante*; *Le Carnaval et La Folie*; *Amadis de Grece*; *Omphale.*

Poëtes Lyriques.—Parmi les poëtes lyriques on peut citer Malherbe dont les Odes ont servi de modèle aux Français avant le milieu du dix-septième siècle. Jean-Baptiste Rousseau qu'on a surnommé le *Grand* comme Corneille. Ses Odes, ses Cantates, et ses Pseaumes, sont des modeles d'éloquence et souvent de sublime. La Mothe a encore fait des Odes excellentes quoiqu'elles n'aient pas le mérite de celles des deux auteurs précédens. L'Abbé Sabbathier a donné des Odes nouvelles en 1766, qui ont fait dire que de-

puis Rousseau aucun poëte n'avoit touché la lyre avec tant de succès.

Opera Comique.—Dans l'opera comique, drame mixte qui tient à la comèdie par le fond et qui s'approche de l'opera par la forme, MM. Pannard, Fuselier, Le Sage et Dorneval, auteurs du *Théâtre de la Foire*; Favard, Voisenon, Sedaine, Marmontel, Vadé et L'Ecluse ont le mieux réussi.

Vadé se porta, par la gaïté de son caractere, à un genre singulier dont il fut le créateur, et que je crois personne ne cherchera à imiter. Il saisit, avec la vérité la plus frappante, le *Jargon Poissard* et les mœurs de la dernière classe du peuple. Il les représenta fidèlement dans ses *Opéra Comiques* et ses *Bouquets Poissards.* Ces différentes productions plaisent à ceux qui aiment à retrouver la nature dans sa plus grande négligence, mais il ne faut pas les lire de suite. La continuelle répétitton d'un langage naïf mais grossier fatigue ceux qui ont le goût délicat.

Bucoliques, Géorgiques.—Les auteurs qui ont couru avec succès la carrière de l'Eglogue Française sont* Se-

* M. De Segrais étoit de Caën, capitale de la Basse Normandie. Quoiqu'il fut de l'Académie Française et pour ainsi dire de la cour où il avoit passé une partie de sa jeunesse, il n'avoit pu se défaire de son accent Bas-Normand; ce qui donna lieu à

grais, Fontenelle *, La Mothe ; et un auteur moderne qui a récemment traduit en vers le " Paradis Perdu" de Milton.

Idylles.—Les idylles peuvent être rangées dans le genre pastoral, et personne n'y a mieux réussi que Me. Deshoulières. Elle a su y réunir le naturel de Théocrite, les graces de Virgile, à la délicatesse de Moschus et à la finesse de Bion.

Satyriques.—Les deux poëtes qui ont donné chacun un corps de satyres sont Regnier et Boileau †. On peut placer encore parmi les bons satyriques Palissot, auteur de " La Dunciade," à l'imitation de celle de Pope.

Melle. de Montpensier de dire à un Seigneur qui alloit voyager dans la Basse Normandie accompagné de Segrais—" Vous avez là un fort bon guide ; il sait parfaitement la langue du païs."

* Fontenelle, neveu du grand Corneille par sa mère, nâquit à Rouen en 1617. Ses *Dialogues des Morts* publiés en 1633, commencèrent sa reputation. Il fut, pendant 42 ans, Sécrétaire de l'Académie des Sciences, dont il fit l'histoire. Il mourut le 9 Janvier, 1757. Peu de tems avant de rendre le dernier soupir—" Voila," dit il, " la première mort que je vois."

† Nicolas Boileau, Sieur Despréaux, nâquit à Paris, en 1636, et mourut le 11 Mars, 1711, âgé de 75 ans. Son " Art Poëtique," a été traduit en Anglois par M. Soames, et son " Lutrin" par M. Rowe.

Didactiques.—Boileau peut être mis à la tête des poëtes didactiques. Son " Art Poëtique" offre l'exemple et le précepte à la fois; et on ne cessera de lire et d'admirer en France son " Lutrin" que quand on ne lira plus en Angleterre la " Boucle de Cheveux Enlevée" de Pope.

Racine le fils *, héritier d'une grande partie des talens de son père, a chanté la *Réligion* et la *Grace*

* Louis Racine fils de Jean Racine dont nous avons parlé, et si connu par ses belles tragédies. Son poëme de " La Religion," et celui de " La Grace," feront passer son nom à la postérité. Le premier a été traduit en vers Allemands par M. de Loen, 1747, in 8vo. en vers Italiens, par M. l'Abbé Venuti, 1748, in 8vo. autre traduction en vers Italiens, par J. B. Carro, 1767, in 4to. en vers Latins, par Etienne Bréard, travaillant à la fabrique d'étamines au Mans. Le second qui a paru en 1742, a été traduit en vers Allemands, par M. Schaefer.

Nous rapporterons les vers dans lesquels il peint si bien la fidélité du chien—

" Contemplez seulement ce chien qui me caresse.
Avouez, si pourtant vous connaissez l'amour,
Qu'il a bien de mon cœur mérité le retour.
A mes commandemens quelle oreille attentive!
Fut-il obéïssance et plus prompte et plus vive?
Je l'appelle, il accourt: je me lève, il me suit;
Je m'arrête, il m'attend; je le chasse, il s'enfuit:
Ses soupirs, son œil triste et sa tête baissée,
Expriment sa douleur, et montrent sa pensée.
Un rival indiscret ose-t-il me flatter?
Sa jalouse fureur brûle de l'écarter.

dans deux poëmes pleins de beaux vers; beaucoup de personnes donnent la préférences au second. " L'Art d'Aimer" de M. Bernard est un poëme plus décent et plus méthodique que celui d'Ovide. Tout le monde s'accorde à lui donner beaucoup d'esprit et d'imagination; mais il est à craindre que l'agrément ne soit pas toujours d'accord avec les mœurs et conséquement que la lecture n'en soit dangéreuse. Les " Saisons" de St. Lambert; la " Déclamation Théâtrale" de Dorat, sont estimés.

Elégies.—Les élégies de Mc. De la Suze respirent la délicatesse. Plusieurs de celles de Me. Deshoulière peuvent servir de modèle.

Epigrammatistes.—Marot est le premier en datte. Sa muse a du naturel, de l'enjouement et de l'énergie.

Le Chevalier de Cailly, connu sous le nom d'Aceilly qui en est l'Anagramme, a laissé un Recueil d'Epigrammes presque toutes morales et dont la pluspart respirent l'esprit et la naïvete. Il faut re-

Je m'éloigne, quel trouble et quelle impatience! . .
Que de gémissemens pour un moment d'absence!
Je reviens, quels transports! que de soins empressés!
Transports toujours nouveaux, soins désinterressés.
Ardent, soumis, fidèle, il m'aime, sans prétendre
Que quelque heure à me voir, et le reste à m'attendre.

SABB. Obs. Polit. p. 311, note.

marquer qu'elles ne sont que des saillies sans fiel, sans aigreur, sans satyre, et par cette raison plus dignes d'amuser que toutes celles que la haine, la jalousie ou la causticité ont produites. La suivante donnera une idée de son enjouement. En 1664, Louis XIV. supprima un quartier des rentes constituées sur l'Hotel-de-Ville; le Chevalier de Cailly qui étoit du nombre des supprimés, fit, pour s'en consoler, cette Epigramme dont M. Despreaux faisoit cas—

De nos rentes, pour nos péches,
Si les quartiers sont retranchés,
Pourquoi s'en émouvoir la bile?
Nous n'aurons qu'à changer de lieu;
Nous allions à l'Hôtel-de-Ville
Et nous irons à l'Hôtel-Dieu *.

Piron né avec trop de penchant pour la satyre et trop de facilité à lancer des Epigrammes malignes s'en est permis quelques unes qui ne sont pas toujours justes.

Chapelle a des Epigrammes pleines de feu et dont la pointe est très piquante †. Racine, Boileau ont

* Hopital.

† Claude Emmanuel Luillier, surnommé Chappelle, nâquit en 1621, et mourut en 1686. La délicatesse, la légéreté de son esprit, l'enjouement de son caractère, le firent rechercher des personnes du premier rang: on aimoit sa société, mais il vouloit,

aussi donné des Epigrammes ; ce dernier est meilleur satyrique qu' Epigrammatiste.

Fabulistes.—Le premier fabuliste en France et sans contredit le premier des fabulistes, c'est La Fontaine*. Il tient lieu d'Æsope, de Phœdre, de Pilpai. Par ses Apologues il semble qu'il ait voulu rendre aux mœurs ce qu'il leur avoit ôté par ses Contes. La Mothe a fait des fables fort ingénieuses †.

disoit il, avoir partout ses " Coudées Franches," Racine, Boileau, Molière, La Fontaine, l'eurent pour ami et pour conseil.

* Jean de la Fontaine, nâquit à Chateau-Thierri, en 1621, et mourut à Paris en 1695, âgé de 74 ans. Cet homme inimitable par sa naïveté, ne connut qu'à 22 ans son talent pour la poësie que la lecture d'une des Odes de Malherbe fit éclore. L'espèce de stupidité que cet homme de génie avoit dans son extérieur, fit dire à Me. De la Sablière—" Je n'ai gardé que mes trois bêtes, mon chien, mon chat et mon La Fontaine." Nous rapporterons ailleurs quelques anecdotes sur la simplicité de cet homme qui sera toujours le désespoir de ceux qui voudront après lui réussir dans l'Apologue.

† Antoine Houdart de la Motte, nâquit à Paris le 17 Janvier, 1672, d'un marchand Chapelier, et mourut dans la même ville le 26 Dec. 1731. La collection de ces œuvres forme 11 vol. in 12mo. Il a fait des tragédies, dont la meilleure est, " Inès de Castro." Cette pièce offre des situations touchantes et des scènes qui firent couler des larmes. Des comédies, dont la meilleure est " Le Magnifique." Des odes : des églogues, &c.

Celles de Richer ont encore des beautés malgré la faiblesse de sa poësie.

De toûs les fabulistes modernes, M. l'Abbé Aubert est celui qui mérite le plus de marcher après La Fontaine.

Avec ces quatre fabulistes, on peut se passer des Fables de Furetiere, Benserade, Le Noble, Boursault, Fuselier, Launay, Pesselier, Fresnay, Ganeau, Groselier, Barbe, et de quelques autres qui ont cru se sauver du naufrage par le luxe typographique et en imposer au public qui a fini par n'être pas dupe de ce genre de coquetterie.

Poëtes de Societé.—On peut mettre parmi les meilleures Poëtes de Sociéte, La Fontaine pour ses poësies fugitives. Chapelle est estimé par la relation de son voyage en Provence sous le tître de " Voyage de Bachaumont," qui est un petit chef-d'œuvre d'enjouement et de plaisanterie. Pavillon a du naturel, de la délicatesse et beaucoup de facilité à s'exprimer avec autant de grace que de justesse.

Voltaire est incomparable dans le genre des poësies légères.

Gresset est estimé pour ses Epîtres et son " Vert-Vert," agréable badinage bien propre à donner aux étrangers une idée de la gaïeté Française.

Desmahis. Ses poësies légères l'emporteroient peut-être sur celles de Chapelle et de Chaulieu si l'esprit n'y étouffoit trop souvent le sentiment.

Le Cardinal de Bernis a su réunir sans éffort dans ses " Quatre Parties du Jour," tout ce qui peut

plaire aux connaisseurs. Enfin Le Duc de Nivernois ; Le Chevalier de Boufflers ; Bernard, nommé, *Gentil* Bernard à cause des agrémens de ses petites poësies.

Me. la Marquise du Châtelet ayant prié M. de Voltaire d'engager de sa part M. Bernard à venir souper chez elle un samedi, M. de Voltaire lui écrit—

Au nom du Pinde et de Cythère,
Gentil Bernard est averti
Que *L'Art de Aimer* doit samedi
Venir souper chez l'art de plaire.

Le P. Ducerceau. Quelques unes de ses petites pièces respirent une gaïté bien analogue au génie de la nation Française.

Enfin on peut encore mettre au nombre des meilleurs poëtes de société, les Comtes d'Hamilton et de Tressan ; le Marquis de Pézé ; St. Lambert ; l'Abbé de Voisenon ; La Monnoie ; Dorat : et dans le genre burlesque, le dernier de tous les genres, Scarron, auteur du " Virgile Travesti ;" et Monbrun si admiré de M. de Voltaire pour avoir travesti sa Henriade.

Nous pourrions encore en citer quelques autres qui ne sont pas sans mérite ; mais comme leur imagination quelquefois vive et brillante s'est souvent écartée pour embellir le langage du vice, la crainte d'allarmer la pudeur et la délicatesse nous font

un devoir de ne pas faire connaître leurs productions.

Prétendre au talent de la poësie sans l'avoir reçu au moment de sa naissance, c'est une témérité qui couvre d'un ridicule qu'on ne peut excuser; c'est d'un pareil auteur que Boileau a dit—

S'il ne sent point du ciel l'influence sécrète,
Si son astre, en naissant, ne l'a rendu poëte,
Dans son génie étroit il est toujours captif;
Pour lui Phœbus est sourd et Pégase est rétif.

M. de Saumaise si distingué par ses connaissances est bien une preuve de cette vérité. Quand il se mêloit de faire des vers il faisoit pitié; on en peut juger par un Sonnet de sa façon dont nous ne rapporterons que les quatre prémiers vers, et qui se trouve dans une de ses lettres à M. Staakmannus Hollandois qui avoit bien la mine d'être aussi bon poëte Français que M. de Saumaise : voici comme il débute—

Où vas tu, chère Muse? où est toute la bande?
As tu laissé ses sœurs? que fais tu seule ici?
Ton sejour est Paris, cependant te voici;
Quelle humeur t'a portée à venir en Hollande?

Tout le reste est de la même force. Ceux qui voudront lire en entier ce grand modèle de versifica-

tion le trouveront dans les "Mélanges de Littérature," par de Vigneul Marville.

Le P. Mallebrance, si connu par ses ouvrages et surtout par celui intitulé, "Recherche de la Vérité," n'avoit fait, disoit-il, que deux vers en sa vie; les voici—

Il fait en ce beau jour le plus beau jour du monde
Pour aller à cheval sur la terre et sur l'onde.

"On ne va pas à cheval sur l'onde," lui représentoit on: "J'en conviens," repondit il, "mais passez le moi en faveur de la rime."

Le fameux Costar n'en avoit fait qu'un; il le récitoit à tout le monde. Un jour, en sortant de l'Académie il s'avisa de le dire à M. Boileau, frère du poëte: "Ah! Mr." répondit Boileau, "que la rime en est belle!"

D'autres ont reçu de bonne heure un talent naturel pour la poësie. Il n'attend pas toujours des circonstances particulères ni une éducation soignée pous se faire connaître.

Billaut, menuisier de Nevers, plus connu sous le nom de *Maître Adam*, et par cette fameuse chanson de table qui commence ainsi—

Aussitôt que la lumière
Vient redorer nos coteaux,
Je commence ma carrière
Par visiter mes tonneaux,

devint poëte au milieu des outils de sa profession. Il publia un Recueil de Poësies sous le titre de " Chevilles de Maître Adam," qui eut beaucoup de cours dans son tems ; il fut suivi d'un second qu'il nomma *Vilebrequin*; d'un troisième qu'il appella, *Rabot*. M. de Voltaire a cité le Rondeau suivant de Maître Adam préférable à beaucoup de Rondeaux de Benserade—

Pour te guérir de cette sciatique
Qui te retient comme un paralytique
Entre deux draps sans aucun mouvement,
Prens moi deux brocs de fin jus de sarment,
Puis lis bien comme on les met en pratique :
Prens en deux doigts et bien chauds les applique
Sur l'épiderme où la douleur te pique,
Et tu boiras le reste promptement
Pour te guérir.
Sur cet avis ne sois point hérètique,
Car je te fais un serment authentique,
Que si tu crains ce doux médicament
Ton médecin, pour ton soulagement,
Fera l'essai de ce qu'il communique
Pour te guérir.

Ce poëte eut des pensions du Cardinal de Richelieu et de Gaston frère de Louis XIII.

Il y avoit aussi un patissier et un nommé Massias, orfèvre d'Angoulême, qui ne faisoient pas moins bien des vers que Maître Adam : Le patissier disoit en parlant du menuisier—" Si Maitre Adam travaille

avec plus de bruit, pour moi je travaille avec plus de feu."

Le Vicomte de la Poujade mort dans la Gascogne sa patrie en 1773, ne savoit ni lire ni écrire et avoit un génie particulier pour les couplets impromptu. Un dame lui demandoit un jour un Quatrain, il répondit fort délicatement—

Vous ne devez tenir compte à personne
De son respect, de son attachement,
Mais sachez gré du tourment qu'on so donne
Pour vous cacher un autre sentiment.

Mr. Abeille qui a donné plusieurs pièces au théâtre ne se soucioit plus d'y mettre son nom depuis une avanture singulière qui fit tomber sa pièce de *Coriolan*. Elle commençoit par une scène entre deux Princesses dont l'une disoit à l'autre sur le thèâtre—

Vous souvient il, ma sœur, du feu Roi notre père?

Malheureusement pour la pièce l'autre actrice fut quelque tems sans répondre, et un plaisant du parterre dit tout haut:

Ma foi, s'il m'en souvient, il ne m'en souvient guère.

Cette plaisanterie excita une risée générale et la pièce tomba.

Danchet rappella ce trait dans une Epigramme qu'il fit, en réponse à celle que Abeille avoit répandue contre les *Tyndarides*, tragédie de Danchet—

Pour dechirer les *Tyndarides*
Abeille, sillonnant son front de mille rides,
Lance sur eux ses traits divers:
Ce Poëte n'est pas un homme du valgaire.
Et vous vous souvenez, sans doute, de ses vers?
—" Ma foi, s'il m'en souvient, il ne m'en souvient guère."

Danchet ne publia point cette Epigramme; il se contenta de l'envoyer manuscrite à Abeille qui n'y répondit que par l'amitié la plus vive qu'il témoigna depuis à Danchet. Enfin celui-ci ne put s'empêcher de lui dire un jour, " Ah! Monsieur, que j'ai de regrets et de remords! Quoi! vous m'avez bien puni de nom Epigramme! me voilà à perpétuité corrigé de la Satyre."

Danchet déclamoit très bien. Il récitoit une de ses tragédies aux comédiens, et l'ornoit de toutes les grâces de la déclamation: Ponteuil, charmé l'interrompit pour lui dire, " Ah! Monsieur, que ne vous faites vous comédien?" Danchet le regardant avec dédain lui répondit par ces deux vers de Nicomède,

Le maître qui prit soin d'instruire ma jeunesse
Ne m'a jamais appris à faire de bassesse,

et il poursuivit sa lecture.

Poisson étoit par son humeur agréable accueilli de tous les grands ; et s'il leur demandoit des grâces, il employoit l'urbanité la plus adroite et la plus délicate. Un jour il présentoit des vers au grand Colbert qui avoit été parrain d'un de ses enfans. Le ministre refuse et ajoute, " Vous n'êtes faits, vous autres poëtes, que pour nous incommoder de la fumée de votre encens." " Monseigneur," reprit Poisson, " je vous assure que celui-ci ne vous montera pas à la tête." Les Seigneurs qui accompagnoient Mr. Colbert le prièrent de les lui laisser dire ; le ministre y consentit à condition qu'il n'y auroit point de louange. Poisson commença—

Ce grand ministre de la paix ;
Colbert, que la France révère,
Dont le nom ne mourra jamais——.

" Vous ne me tenez pas parole," s'écria le ministre, " Cessez ou je me retire." La compagnie le retint et Poisson, après avoir répété ces trois vers ajoute—

Eh ! bien, tenez, c'est mon compère.
Fier d'un honneur si peu commun,
On est surpris si je m'étonne
Que de deux mille emplois qu'il donne
Mon fils n'en puisse obtenir un.

Colbert, sur le champ, lui donna pour son fils l'emploi de Contrôleur Général des Aides.

Un acteur étoit venu de Flandre à Paris pour y exercer les talents de sa profession, mais il ne fut pas goûté du public. Un jour dans une pièce, il dit sur le théâtre;

Ami, dans cet état quel parti dois-je prendre?

Un plaisant du parterre, sans donner à l'autre acteur le tems de répondre, dit:

Ami, prenez la poste et retournez en Flandre.

Le Roi Dagobert se disposoit à monter sur son char quand il apperçut un de ces poëtes qui faisoient consister le talent de la poësie à faire des vers sur le champ. Le monarque lui promit les deux bœufs attelés à sa voiture si, avant qu'il fut monté, il avoit peint en vers l'action qu'il lui voïoit faire; le poëte dit aussitôt—

Ascendat Degobert, veniat bos unus et alter.

"Que Dagobert monte et que les deux bœufs me viennent." Le prince charmé de la saillie, tint sur le champ sa promesse.

D'après le plan que nous sommes formé, les langues Française et Anglaise ont été les seules, parmi les langues modernes qui aient fixé notre attention; mais l'empressement avec lequel quelques autres sont aujourd'hui cultivées nous a déterminé, en parlant de la poësie, a faire connaître quelques uns

de ceux qui, depuis la renaissance des arts et des sciences, ont acquis par leurs talents pour la poësie de leur propre pays, plus de réputation parmi les Allemans, les Italiens, les Espagnols, et les Portugais. On ne pourra nous accuser de partialité ; les sources d'où nous avons tiré ce que nous en disons ne peuvent être suspectes : le jugement que nous en portons, d'après ceux que nous avons suivi, n'est qu'une justice rendue au mérite ; les talens n'admettent aucune différence de nation, et l'on doit s'empresser de les faire connaître partout où ils se trouvent : au reste nous écouterons toujours la critique judicieuse de ceux qui, étant peut-être chargés de l'éducation publique, sont plus que nous obligés d'être instruits de la littérature de leur propre nation.

POETES ALLEMANDS.

En Allemagne, comme chez les autres nations, la poësie a eu ses révolutions. Le treizième siècle fut pour elle un siècle brillant; c'étoit celui des Minesœnger *; mais dans la suite ce génie s'affoiblit; et la route que le grand Opitz avoit tracée et que suivirent les Logau, les Canitz, et les Wernick, fut bientôt abandonnée par les Lohenstein, les Hofmannswaldau et les Neukirch. Le mal alla toujours croissant et fit encore des progrès vers la fin du dix-sep-

* Les Minœsenger etoient en Allemagne ce que les Troubadours etoient en France. Ils ont fleuri dans le treizième siècle sous les Empereurs de la Maison de Souabe. On en connait jusqu'à cent quarante, presque tous grands Seigneurs, parmi lesquels il se trouve même des Souverains. On admire dans ces poëtes l'elegance et la naïvete.

tième siècle et au commencement du dix huitième L'Allemagne se vit inondée d'une multitude d'ouvrages où on découvroit quelques étincelles de génie mais où régnoit d'ailleurs le plus mauvais goût. Ceux qui existoient alors voulurent corriger les abus qui s'étoient glissés, et se liguerent, en quelque sorte pour donner à la poësie Allemande une forme toute nouvelle ; mais il ne suffit pas de voir certains defauts, il faut avoir assez de talents pour les corriger ; et c'est ce que n'avoient pas ces prétendus réformateurs. Cependant, par la singularité du ton qu'ils prirent, et plus encore par la nouveauté des objets qu'ils présentèrent, ils excitèrent l'attention du public, et manquèrent d'occasionner la destruction totale du goût et du génie Allemand ; lorsque tout-à-coup s'èleverent deux vrais Savans * qui, nourris de la lecture des meilleurs poëtes, tant anciens que modernes, vinrent indiquer, dans des ouvrages très ingénieux, la route qu'il y avoit à suivre : cependant ils parurent s'écarter de la nature et de la vérité en convertissant en règles des observations particulières, et en composant une système de ces règles. Breitinger et Bodmer s'égarerent eux-mêmes, et firent peut-être sans y penser, d'un branche de la poësie pittoresque, tout l'objet de l'art poëtique ; aussi leurs disciples ne s'attacherent ils qu'à étonner l'imagination ; jamais ils ne toucherent le cœur : ils peignirent, ils

* MM. Breitinger et Bodmer auxquels s'est joint à la fin M. Pyra.

accumulèrent les images, mais il ne rendirent ni les grâces ni le sentiment. Tandis que les réformateurs dont nous avons parlé se trainoient au pied de l'Hélicon, ces deux derniers plus courageux et plus hardis, vouloient parvenir au sommet de la montagne, et n'aspiroient à rien moins qu'à égaler le vol de Pindare, d'Horace et de Rousseau; mais ils ne furent pas heureux. Leur enthousiame ne prenoit pas sa source dans le cœur, mais dans une imagination exaltée et délirante. Des mots sonores et pompeux, des tableaux singuliers et hardis, c'est tout ce qu'enfantèrent leurs efforts. Tels étoient alors les personnages qui réglèrent le destin de la poësie Allemande. Au milieu du combat que se livrerent ces deux espèces de critiques parurent des hommes qui aux plus grands talents réunissoient une étude profonde de la nature et de l'antiquité. Ils donnèrent dans tous les genres de poësie, de très beaux ouvrages qui pourroient le disputer à ceux des nations voisines qui ont assuré à leurs auteurs la plus grande célébrité.

Bar (Baron von).—Comme il a écrit en Français, c'est aux Français à donner à son mérite la place qui lui est due. Il est connu par ses "Epitres diverses," et par son poëme intitulé, "Consolation dans l'Infortune," &c.

Bodmer.—Il a donné des poësies rimées et non rimées. Il y a de beaux traits dans les premières, mais elles sont fort inférieures à celles de Haller.

Ses principaux poëmes sont, " Noé," en sept chants ; la " Colombiade," en trois chants ; " Joseph et Zulica," en deux chants.

Brave (De).—Il est mort à la fleur de son âge. Il a donné, " Le Déiste," tragédie bourgeoise qui, malgré son incorrection et ses deffauts, renferme des beautés qui donnoient de lui les plus grandes espérances.

Cramer.—Poëte lyrique qui, dans la traduction qu'il a faite des Pseaumes, a fait passer tout l'enthousiasme qui règne dans l'original. Il est encore connu par plusieurs Odes sacrées remplies de pathétique et de sublime. Le préjugé l'a fait accuser d'être uniforme et monotone ; ces juges ne connaissoient que le profil de Cramer ; et pour faire tomber ce préjugé, il suffira de dire qu'il a été estimé et admiré de Klopstock.

Cronegk (Baron de).—Il a été enlevé trop tôt à la muse tragique. On voit briller dans son " Codrus," des traces de génie. Son style respire l'élégance et la tendresse ; ces qualités brillent surtout dans son poëme intitulé, " La Solitude."

Dusch.—La pluspart des ouvrages de cet écrivain laborieux, si l'on excepte ses poëmes didactiques, sont ou des imitations ou des traductions des ouvrages Anglois ; cependant il avoit des talents distingués.

On a toujours admiré ses poësies didactiques, et surtout son poëme sur les sciences.

DROLINGER.—M. Haller l'appelle un poëte agréable et plein de force.

EBERT.—Quoiqu'il ait donné quelques pièces de poësie pleines de délicatesse et d'esprit, cependant c'est aux traductions qu'il a faites des meilleurs poëtes Anglais qu'il a du sa plus grande gloire. Les Allemans le regardent comme un de leurs meilleurs traducteurs.

EWALD.—Bon poëte qui a particulièrement réussi dans l'epigramme.

GŒRTNER.—Ce poëte a peu écrit; il n'a donné qu'une pastorale, intitulé, "La Fidélité éprouvée," et quelques petites pièces de poësie très agréables. Sa pastorale est un très bon ouvrage dans ce genre.

GELLERT.—Cet excellent poëte a fait aussi une pastorale, intitulée, "Sylvie," qui respire la délicatesse, le naturel et la simplicité. Il a acquis beaucoup de réputation par ses Fables et ses Contes. Il ne faut point en juger par la traduction qui en a été faite. Ses Comédies lui ont acquis le nom de Térence Allemand. Ses Cantiques spirituels et ses Poësies morales, sont l'expression du cœur et du

sentiment: c'est le genre où Gellert a toujours excellé. Il est né dans la Misnie en 1715, et est mort en 1769.

GERSTEMBERG (De).—Ce poëte est auteur d'un petit Recueil de Contes Anacréontiques mêlés de prose et de vers où règnent la gaïeté, la finesse et l'enjouement; et de quelques poëmes écrits en prose, où brillent les traits d'une grande poësie mais qui se ressentent un peu de la jeunesse de l'auteur.

GESSNER.—Les poëtes dont nous avons parlé, excepté Cramer, ont imité les modernes; Gessner a pris Théocrite pour modèle. Ses Idylles et son "Daphnis," offrent les graces simples, naïves et touchantes de l'antiquité. On avoit beaucoup parlé avant lui du goût des Allemands pour les anciens, et de la connaissance qu'ils en avoient, cependant lorsque Gessner parut on crut voir un original d'une espèce singulière et toute nouvelle.

Outre ses Idylles et son Daphnis, Gessner est encore connu par sa "Mort d'Abel."

Il nâquit à Zurich, en 1730, et mourut en 1788.

GIESEKE.—On trouve dans les "Contributions de Brême," et dans le "Recueil d'Ouvrages Mêlés," quelques Odes très belles et quelques pièces de poësie qui sont remplies de sentiments et de grâces.

GLEIM.—Ce poëte a réuni dans ses ouvrages l'élégante simplicité d'Anacréon et la tendresse voluptueuse et naïve de Catulle. Ce caractère de naïveté brille surtout dans ses Fables et ses Romances. Ses Chansons de Guerre sont l'ouvrage d'un génie vraiment original. Il a su réunir la noblesse et l'héroisme avec la simplicité.

HAGEDORN.—Poëte favori de la bonne compagnie. La lyre de Chaulieu n'a rien de plus agréable ni de plus brillant; la lecture de ses Chansons verse le calme et la joie dans l'âme, surtout lorsqu'elles sont chantées par les Belles. Ses Fables ont l'agréable précision de celles de Phædre et la légérete de celles de La Fontaine; il a répandu jusques dans ses Poëmes moraux ce coloris enchanteur qui lui est propre. Il y a beaucoup de sel et d'esprit dans ses Epigrammes, et elles ne présentent rien qui puisse alarmer la délicatesse et la modestie.

HALLER (A. de).—Un des grands poëtes philosophes Allemands. Son génie poëtique brille principalement dans ses "Pensées du Matin;" dans son "Fragment sur l'Eternité;" en partie dans ses "Alpes;" et en général dans beaucoup de traits nobles et sublimes qui sont répandus dans ses Poëmes dogmatiques.

KLEIST (De).—Ce poëte a très bien réussi dans la poësie pittoresque. Son "Printems," est un des

plus beaux morceaux qu'aient les Allemans dans ce genre.

Il y a dans le reste de ses petites poësies un tour original qu'on ne trouve chez aucun autre poëte. Son "Cicidès et Pachès," poëme en vers blancs de dix syllabes, et plein de tableaux dont la composition et la couleur sont également frappantes et sublimes. Kleist étoit lui-même un des plus braves guerriers de sa nation. Il naquit dans la Poméranie en 1715, et mourut en 1759.

KLOPSTOCK.—Un des plus grands poëtes d'Allemagne. Génie second en inventions sublimes, il a présenté les plus grands tableaux, a mis beaucoup d'art et de finesse dans l'éxécution et a connu toute l'étendue des sentimens et des passions. Il a su réunir une nature neuve et merveilleuse avec beaucoup de vraisemblances et d'agrémens. Klopstock, dit un auteur Allemand, est le Raphaël des poëtes héroïques.

Parmi tant d'ouvrages qui ont fait beaucoup d'honneur à M Klopstock sont la "Messiade," et la "Mort d'Adam." Les auteurs du Journal Etranger du mois de Septembre, 1761, ont donné à cette dernière pièce les plus grands éloges qu'ils terminent ainsi—"Malheureuses les âmes stupides et gâtées par le *bel esprit* qui liront la tragédie de M. Klopstock sans émotion, sans attendrissement et sans verser des larmes."

KLOPSTOCK (Madame), épouse du poëte, dont nous venons de parler. Elle a répandu dans ses Odes, et sa "Mort d'Abel," tout le brillant d'une femme de génie. Ses Lettres des Morts aux vivants sont remplies d'esprit—"Son goût étoit sur," dit son chef Klopstock, "et elle avoit le sentiment aussi vif que délicat. Elle remarquoit sur le champ toute sorte de beautés, et celle de la pensée et celle de l'expression. Je n'avois qu'à la regarder, et je pouvois lire sur son visage chaque syllabe qui lui plaisoit ou qui lui déplaisoit."

KREUTZ (Baron de).—On lui a reproché d'être abstrait, pompeux et ampoulé; cependant on trouve dans ses poësies des beautés de détail; et son poëme intitulé, "Les Tombeaux," est le plus considérable et le meilleur de ses ouvrages.

LESSING.—Tous les genres de poësie acquièrent de l'éclat entre les mains de ce génie original, depuis la plus petite chanson jusqu'à la tragédie; il ne faut pas cependant prétendre qu'il soit sans défauts, on en peut juger par sa *Miss Sara Sampson* qui, dit l'auteur que nous avons consulté, n'est au fond et à la rigueur qu'une copie de la tragédie bourgeoise des Anglais qui sont les inventeurs de ce genre. Son "Philotas" est une pièce originale; ce drame surprend, étonne et inspire de l'admiration pour le génie de l'auteur. Ses Fables sont écrites dans un goût nouveau; il a repandu par-tout les

grâces et la naïveté: et malgré les deffauts qu'on lui a reprochés, il peut être regardé comme un des meilleurs poëtes Allemands.

RABENER.—Il n'a écrit qu'en prose, mais le genre de ses Satyres appartient à la poësie. Rammler dont nous allons parler et un des meilleurs critiques Allemans, dit qu'il rassemble dans ses ouvrages toutes les grâces, tout l'esprit, tout le sel de Lucien et de Swift; que son génie satyrique est toujours riant; qu'il est sans férocité, sans humeur; vigoureux dans le style, juste dans la censure, instructif dans ses leçons et inépuisable dans ses inventions; qu'il y a beaucoup de variété dans les Contes du premier Avril, dans le Dictionnaire Allemand, dans la Chronique et la Liste des Morts, dans le Traité des Proverbes de Pensa et particulièrement dans les Lettres qu'il fait écrire à des personnes de tout état et de tout caractère. A l'exemple de Molière, il a su contenter plus d'une classe d'hommes et reprendre plus d'un genre de folie.

RAMMLER.—Il a composé quelques petites pièces de poësie fort agréables, et surtout des Cantates spirituelles qui décèlent un génie original; à la traduction qu'il a donnée du cours des Belles Lettres de M. l'Abbé Batteux, il a ajouté d'excellentes remarques pour rendre l'ouvrage plus utile à ses compatriotes. L'article où il traite de la versification Allemande est très curieux.

Rost.—Il y a beaucoup d'esprit dans ses Poësies Pastorales, mais on lui reproche d'avoir trop sacrifié à la licence et oublié cette délicatesse si nécessaire aux bonnes mœurs. Il est encore auteur d'une pièce satyrique contre M. Gottsched, intitulée, "Le Prologue." Cette pièce est fameuse parmi les Allemands dans l'histoire de leur guerre poëtique.

Schlegel (J. E.)—C'est le premier des poëtes Allemands qui ait fait paraître sur le théâtre la belle nature sous un vêtement noble, et dont les pièces aient mérité l'attention et les éloges des gens de goût. Ses tragédies sont régulières et sa versification est très correcte et très harmonieuse.

Schlegel (J. A.)—Second frère du précédent. Il avoit autant de génie que son aîné, mais il a écrit dans un autre genre. Le plus remarquable de ses poëmes est son "Mécontent," ouvrage satyrique en huit chants où se trouvent de grandes beautés. Il eut été a souhaiter qu'il eut pu y mettre la dernière main.

Schmidt (J. C.)—Il n'a fait qu'un très petit nombre d'odes et de chansons dans lesquels il règne beaucoup de finesse, d'enjouement et d'esprit; c'est dommage qu'il se soit un peu trop abandonné à la paresse.

SCHMIDT (J. F.)—Ses "Tableaux et Sentimens poëtiques," tirés de l'histoire sainte, sont écrits avec un caractère d'enthousiasme qui n'étoit pas connu avant lui. On doit passer sur ses négligences et ses défauts en faveur des beautés grandes et neuves qui se rencontrent dans ses ouvrages.

UTZ.—Un des plus grands poëtes lyriques Allemands et qui peut le disputer aux meilleurs parmi ses voisins.

Utz, dit un auteur Allemand, étoit tellement né pour la poësie lyrique, qu'il s'y fut montré grand quand même il n'auroit point eu de modèle: Horace n'a pas de rival plus redoutable. On lui a reproché d'avoir trop sacrifié au sentiment; il a suspendu sa lyre et a entonné sur la harpe un poëme moral; c'est un essai didactique sur "L'Art d'être toujours Heureux," dans lequel on reconnoit toujours le poëte aimable.

WEISSE.—Ce poëte a composé des Chansons dans lesquelles on remarque de l'esprit, mais dont l'incorrection dénote sa jeunesse et sa vivacité. Les Allemans le regardent comme un de leurs bons poëtes tragiques. Ses Tragédies renferment des situations terribles. Il a le premier essayé de réunir la régularité des Français avec le haut tragique des Anglais. C'est un des critiques Allemans qui a

travaillé à la bibliothèque des Beaux Arts et des Belles Lettres.

WERNIKE.—Ce poëte est mort au commencement du dix-septième siècle et a très bien réussi dans l'epigramme.

WIELAND.—Ce poëte s'est exercé dans presque tous les genres de poësie. Sa tragédie de "Jeanne Grey," n'est qu'une imitation de celle de Rowe. On trouve dans ses Contes beaucoup d'originalité. Ses Epîtres des morts aux vivans renferment un certain air de pompe et d'enthousiasme, mais on n'y trouve point cet esprit créateur qui seul pouvoit en former le vrai caractère. Ses "Sentimens Chrétiens;" ses "Hymnes" sont, comme l'a observé un habile critique, des ouvrages brillans d'imagination, mais le cœur y a peu de part; et ce qu'on y trouve de plus estimable, c'est une morale vraïe noble et sublime.

WITHOFF.—Ce poëte a quelquefois des idées plus grandes que Haller, mais il est moins exact dans son style; cependant il a toujours des pensées neuves, profondes et justes sur le monde moral et physique.

ZACHARIE.—Excellent poëte dans le genre Héroicomique. Rien de plus ingénieux, de plus satyrique

et de plus original que son "Renommiste *," son "Mouchoir," ses "Métamorphoses," &c. Son Renommiste surtout est un ouvrage unique tant pour les images plaisantes et neuves que pour l'invention même du poëme.

Ses talents ne paraissent pas au même dégré dans ses Fictions sérieuses; sa Création de l'Enfer, si c'en est une, n'a rien de remarquable; il a emprunté ses plus grandes images de Milton, qui en offre de bien plus grandes et de bien plus terribles encore.

Les parties du jour de Zacharie ne plaisent que dans les endroits où ce poëte a recours à son génie comique. Ses Odes sont quelquefois pompeuses et sublimes; mais ses Chanson sont ravissantes.

* C'est le héros du poëme, c'est-à-dire, un Ecolier tapageur qui après avoir été obligé de quitter Jéna, vient à Leipsik où il est dompté par un petit-maître. L'auteur, à l'exemple de Pope, fait agir divers Génies qui sont proprement les machines de ses poëmes.

POETES ITALIENS.

ACHILLINI (Claude).—Petit fils du fameux Alexandre Achillini, étoit Théologien, Philosophe, Mathématicien, Jurisconsulte et Orateur; malgré toutes ces professions il avoit beaucoup de talents pour la poësie Italienne. De toutes ses pièces de vers, il n'y en eut point de mieux récompensée que le Sonnet qu'il fit à la louange de Louis XIII. sur la réduction de la Rochelle et pour lequel il eut mille écus. Mais ce Sonnet si admiré dans toute l'Italie fut si ingénieusement renversé en vers burlesques par un poëte du Milanez que la pièce en devint ridicule et fit rire ceux qu'elle avoit surpris d'étonnement.

Achillini mourut en 1640, âgé de 66 ans.

ARIOSTE (Louis).—Nâquit à Reggio. Il a fait quelques poësies Latines que l'on a insérées dans le premier tome des " Délices d'Italie :" elles y sont confondues avec celles de plusieurs poëtes de médiocre réputation ; mais il n'en est pas de même de ses poësies Italiennes qui ont mérité d'être considérées avec beaucoup de distinction. Les principales de ce dernier genre sont, 1o. Ses Satyres qui ont toujours été estimés par les connaisseurs : 2o, Cinq Comédies qui sont *Il Negromante*, *La Cassaria*, *Gli Suppositi*, *La Lena*, et *La Scolastica*.

Bumaldi ou Montalbana *, dit que ces Comédies sont écrites avec un artifice admirable. Mr. de Balzac † témoigne qu'il y a dans les Comédies de l'Arioste comme dans celles de Térence un juste milieu entre le sublime et le bas, et que c'est cette médiocrité toute d'or, toute pure et toute brillante qui étoit si connue, si estimée dans l'antiquité.

Mais rien n'a mérité à l'Arioste tant de réputation que son poëme, " Orlando Furioso." Le premier jugement qui fut rendu de cet ouvrage ne lui fut pas très favorable ; et quoiqu'il ait été souvent critiqué, il passera à la postérité.

L'Arioste mourut le 6 Juin, 1534, âgé de 59 ans.

* Jean. Ant. Bumaldi in Minerva Bonon. sive Anad. Civ. Scrip. Illust. p. 151, 152.

† J. L. Guez de Balzac. Traité du Caractère de la Comédie, p. 38. edit. de Holl. et 521. de 2 vol. in fol.

Le Cardinal BEMBE (Pierre).—Naquit en 1470. Il fut Sécrétaire du Pape Léon X. Evêque d'Eugubio, puis de Bergame. Il s'adonna aux poësies Latine et Italienne, et reussit dans l'une et dans l'autre; c'est ce dont conviennent Jean de La Casa *, M. Costar †, et M. de Thou ‡.

Quant à sa poësie Latine, Borrichius lui reproche d'avoir pris assez l'air d'un poëte *Ithyphallique* ‖, reproche humiliant pour la réputation de Bembe.

Quant à la manière d'écrire de Bembe, Scaliger le Père témoigne que c'est l'uniformité de son esprit qui a produit en lui cette grande pureté de discours, mais qu'elle n'a pu lui donner de grandeur ni d'élévation.

Bembe mourut en 1547, âgé de 76 ans 7 mois.

BOCACE (Jean).—Naquit à Certaldo en Toscane, en 1313. Il peut être regardé comme un des restaurateurs des Belles-Lettres en Italie; cependant on ne l'a jamais considéré comme un grand poëte; car outre qu'il a fait peu de poësie, c'est qu'au jugement

* Joan. de la Casa, in Vitâ Petri Bembi, p. 153, Collect. Batesii, in 4to.

† Costar t. 2. de la Défense de Voiture, p. 6.

‡ Jac. Thuan. Histor. sui Temp. ad an. 1547.

‖ Olaus Borichius. Dissert. de Poet. Lat. p. 94.

de Salviati*, sa prose est beaucoup plus belle, plus exacte et plus naturelle que ses vers.

On doit reconnaître avec le P. Rapin †, qu'il écrit purement en sa langue, mais on peut croire avec lui qu'il a l'air trop trivial et trop familier pour mériter le nom de Poëte Héroïque. Il dit ailleurs que Bocace a l'esprit assez juste dans ses poësies mais qu'il est sans étendue ‡.

Bocace mourut en 1375, âgé de 62 ans.

Boiardo.—Vivoit au commencement du 16e. siècle. Il a fait le poëme des "Amours de Roland et d'Angélique," qui a été éffacé par celui de l'Arioste.

Le Boïardo avoit du talent pour la poësie lyrique autant qu'on en peut juger par quelques Sonnets d'un style beaucoup plus châtié que celui de son "Orlando Innamorato." Il fit en rime tierce une comédie en cinq actes, intitulée, "Il Timone," dont le sujet étoit tiré de Lucien.

Bonarelli.—Comte de la Rovére; né dans la Marche d'Ancône, le 25 Dec. 1563. Il ne s'étoit pas imaginé être poëte; il en fit l'épreuve par la

* Vid. la Préf. sur la Gram. Ital. de P. R. p. 6.

† Ren. Rapin. Reflex. Partic. sur la Poëtique 2e. Part. Reflex. 16.

‡ Le même, 1ere Part. des Reflex. génér. Reflex. 3.

composition d'une pièce pastorale sous le titre de " Filli di Sciro." Cette pièce étoit remplie de tant de grâces et de beautés qu'on a jugé que c'étoit la seule parmi tant d'autres de ce genre qui put être mise à côte du " Pastor Fido," de Guarini et de " L'Aminte" du Tasse même.

La délicatesse doit encore se tenir sur ses gardes. Bonarelli mourut le 8 Janvier, 1648, âgé de 45 ans.

Borghesi (Paul Guihotto).—Cet homme embrassa beaucoup de professions. Il avoit pour la poësie beaucoup de disposition naturelle et faisoit des vers avec facilité. Dans le dessein de se signaler par quelque acte extraordinaire, il attaqua le Tasse par un poëme entierement opposé au sien auquel il donna le titre de " Jérusalem Ruinée *." Ce qu'il y a de singulier dans cet ouvrage, c'est qu'il a tellement imité ou contrefait son adversaire qu'il a pris le même genre et la même mésure de vers et qu'il s'est renfermé dans la même espèce de stances † ensorte qu'il n'y a pas plus de vers ou de lignes dans

* Quelques uns doutent que cet ouvrage ait jamais éte imprimé.

† Et dans le même nombre. Il faut ajouter qu'il s'étoit d'un bout à l'autre assujetti aux mêmes rimes, ce qui faisoit un Bout-rimé de belle longueur; c'est le sens des paroles de Vittorio Rossi.

"La Jérusalem Délivrée," que dans "La Jérusalem Ruinée."

Borghese qui étoit Peintre mourut, vers le milieu du dix-septième siècle de faim et de misère avec ses quatorze métiers.

CAPORALI (Cæsar).—Naquit dans la Toscane. Outre un Recueil de Poësies qui parut à Venise, in 12mo, en 1656, il a donné deux comédies "Lo Siocco," et "La Ninetta," et quelques ouvrages en vers burlesques qui est le genre d'écrire auquel il s'est abandonné.

Le Caporali avoit le caractère plaisant et enjoué, comma l'a remarqué Naudé. Il avoit une adresse particulière pour trouver le ridicule des autres et l'exposer ensuite le plus naïvement du monde. La plus belle de toutes ses pièces, au jugement de Vittorio Rossi, est celle où il tourna la cour et les courtisans en ridicule, en faisant voir plaisamment la servitude et les misères de ceux qui veulent y vivre dans la pensée de s'avancer. Cette pièce le fit connaître dans les lieux même où on n'avoit point entendu parler du Tasse, de l'Arioste, ni de Pétrarque. Il mourut en 1601, âgé de 71 ans.

DANTE (Aligheri *).—On a coutume de mettre

* Il faut, dit M. de la Monnoie, conformément aux Académiciens, *del la Crusca* dire et écrire *Alighieri*; c'étoit le nom de

Dante à la tête de tous les Ecrivains Italiens, au préjudice même de son maître Brunetto Latini; soit parcequ'il est un des premiers qui se soit appliqué à défricher la langue Italienne, soit parcequ'on le considère comme le maître de Pétrarque.

Ses ouvrages ont été imprimés à Venise plus d'une fois avec les Commentaries de Christophe Landini. Avant son exil il fit son premier Traité sur l'Amour; pendant son exil il fit un ouvrage sur le même sujet en vingt chants. Voulant ensuite profiter de sa disgrace, il s'en alla de Bologne à Paris où il devint habile Theologien, et il en voulut donner des preuves en publiant la fameuse comédie de " L'Enfer, du Purgatoire et du Paradis." Les Gens de Lettres dans l'Italie ont toujours été assez partagés sur le sujet de cette comédie de nouvelle espèce; nous ne parlerons pas de la division qu'elle occasionna entre eux.

Dante fut Sécrétaire de la République de Florence. La bonne opinion qu'il avoit de lui-même lui faisoit croire qu'on ne pouvoit rien faire de bien sans lui; c'est pourquoi quand il s'agissoit d'une Ambassade, il auroit voulu pouvoir la faire et rester en même temps à Florence; il disoit: " *Se io vò, chi stà? Se io stò, chi và?* Si j'y vais, qui restera ici? si je reste, qui y ira?"[a]

baptême de *Dante* abrégé, comme le croit avec beaucoup d'apparence Volateran, de *Durante*, ce que nul Ecrivain n'avoit remarqué.

Il mourut à Ravenne en 1321, selon Matth. Palmerius et Papyre Masson, âgé de 56 ans.

Guarini (J. Battista).—Gentilhomme de Ferrare, né en 1538.

On a de ce poëte un Recueil de Rimes ou de vers Italiens contenant des Sonnets et des Madrigaux, et une comédie appellée, "L'Hydropique." Mais la plus considérable de ses pièces est le "Pastor Fido;" poëme qui a répandu partout la réputation de son auteur mais qui peut être mis à côté de l'*Adonis* de de Marin pour la douceur, les grâces et enfin le danger auquel en expose la lecture.

Le Guarini avoit un fond d'amour-propre incompréhensible. Devenu fou de sa qualité de gentilhomme, il s'imagina être déshonoré pour avoir fait des vers. Il rougissoit de sa réputation d'auteur quoiqu'elle eut fait sa fortune et sa gloire, et qu'elle l'eut mis dans les bonnes grâces de l'Empereur Maximilien, de Henri de Valois, de plusieurs Papes, de beaucoup de Princes d'Italie. Il fut dur envers ses enfans qui furent obligés de plaider contre lui. Il mourut á Vénise, selon le Crasso et le Rossi, âgé de 75 ans.

Un certain Aubert le Mire paroit avoir été très versé dans la connaissance de la langue Italienne quand il a mis ce Directeur de Cythère au rang des Ecrivains Ecclésiastiques parceque sur le titre, "Pastor Fido," il s'est ridiculement imaginé que

cet ouvrage étoit un Traité du Devoir des Pasteurs.

LALLI (Jean Baptiste).—Poëte burlesque Italien. Cet auteur étoit Jurisconsulte de sa profession, mais comme il avoit le naturel enjoué et plaisant, il voulut se divertir à tourner en vers burlesques les Eglogues et l'Enéïde de Virgile.

Antoine Bruno, écrivant à Jean François Loredano, Senateur de Venise *, fait beaucoup d'éloges de l'Enéïde travestie de Lalli; il dit que dans son genre cet ouvrage a des grâces et une certaine solidité intérieure qui le soutiendra long-tems.

M. Naudé donne à entendre que c'est l'*Enéïde Travestie* de Lalli qui a donné à Scarron l'idée d'en faire autant en Français †.

Lalli mourut en Février, 1637, âgé de 64 ans.

MARINO (Gio Battista, ou le Cavalier Marin).—Gentilhomme Napolitain né le 18 Octobre, 1569.

Il n'y a point de poëte qui ait fait plus de partis, qui ait remué et échauffé plus d'esprits et qui ait donné plus d'exercices aux controlleurs du Parnasse que le Cavalier Marin. Les principaux d'entre ses ouvrages qui ont fait tant de bruit sont le poëme de

* Apud Leonem Allatium in Apib. Urbanis, p. 248, ubi de Torquato Perotto.

† Mascurat ou Jugement des Ecrits contre Mazarin.

l'*Adonis* et sa *Lyre*. Le premier est le plus gros et le plus important de toutes ses productions.

Cet auteur étoit un des beaux génies de son siècle; il avoit beaucoup de talens, un naturel formé à la poësie et une grande facilité à faire des vers; mais la variété des fleurs qu'il a semées avec profusion dans ses ouvrages poëtiques, les mots toujours choisis, les grâces qui y règnent presque partout en rendent souvent la lecture dangéreuse.

Ce n'est pas seulement en France qu'on a vu paraître des censeurs et des defenseurs de Marino. On peut dire qu'il n'y a point eu d'endroits considérables en Italie où il n'ait fait parler de lui avec éclat, surtout à Turin, à Gênes, à Florence, et à Naples.

Il mourût en 1625, âgé de 56 ans.

METASTASIO.—De tous les poëtes Italiens modernes qui se sont distingués par leurs talens, Metastase a acquis le plus de réputation. Il naquit le 6 Janv. 1698, à Rome où son père, nommé Trapassi, bourgeois d'Assise et d'une médiocre fortune étoit venu fixer sa résidence. Le célèbre Gravina, charmé des talens du jeune poëte, se chargea de son éducation, et changea son nom de Trapassi en celui de Metastasio; celui-ci n'avoit alors que vingt ans quand il perdit son protecteur: il composa à cette occasion une elégie intitulée, " La Strada della gloria." Quant a ses autres ouvrages, nous renvoyons le lecteur au Dr. Burney qui en a donné la liste.

Métastase mourut le 12 Avril, 1782.

PETRARQUE (François).—Nâquit à Arezzo dans le mois de Juillet, 1304.

Ce Poëte distingué vécut jusqu'à l'âge de 64 ans dans les amusemens agréables de la poësie et dans les passe-tems de la galanterie ; mais dans la suite il renonça à l'un et à l'autre. Résolu de changer de vie et d'études il se retira dans la belle solitude de Vaucluse près d'Avignon, qu'il abandonna ensuite pour se retirer en Italie.

Pétrarque a mieux réussi dans les vers Italiens que dans les vers Latins ; l'excellence des premiers lui a fait donner un rang distingué sur les autres poëtes de la nation. Paul Jove, evêque d'Italie loue beaucoup ses poësies Italiennes quant à la pureté, la candeur, la douceur et la noblesse *.

Quoique les autres critiques Italiens n'aient pas été aussi outrés que Paul Jove dans les éloges qu'ils ont donné à Pétrarque, cependant tous lui ont rendu la justice qui lui étoit due. Jean de la Casa, archevêque de Bénévent, s'est contenté de dire que ses vers ont beaucoup de douceur et de dignité †: Jeacques Philippe Thomasini, evêque de Citta Nuova en Istrie dit que ses vers sont nets et bien travaillés ‡:

* Paul. Jovius Nocer. Episc. Elogio quinto.

† Joan. Casa, in Vitâ Card. Bembi, p. 141, edit. Batteslan, in 4to.

‡ Jacob. Philip. Thomasini in Petrarchâ Redivivo et apud Hanckium.

Paul Manuce témoigne que c'est le plus élégant des poëtes qui ont écrit en Italien *. Quoiqu'il ne faille pas prendre tout-à-fait à la lettre tout le bien qu'en ont dit certains critiques, cela n'empêche pas, dit Rosteau, que Petrarque ne doive passer pour le père la poësie Italienne et le maître des poëtes de son pays au préjudice même de Dante qui avoit été son maître †. Ceux qui se sont le plus déchaînés contre les poësies de Pétrarque ont été Alexandre Tassoni et Nicolas Villani.

Pétrarque mourut dans le mois de Juillet, 1374, à Arquade dans le territoire de Padoüe.

POLITIEN (Angelus Bassus ‡).—Nâquit en 1454, à Monte-Pulciano en Toscane, d'où lui est venu le nom de Politien. Sans nous étendre sur le mérite de cet homme si connu par sa critique et ses traductions, il nous suffira de dire que les Savans lui ont donné les éloges qu'il méritoit. Ceux qui auroient la curio-

* Menut. in Comment. ad Epist. Cicer. Epist. 2. l. 1.

† Rosteau, sentimens sur les livres qu'il a lu.

‡ Quelques uns ont cru que le nom de la famille de Politien étoit Cini. Que ce nom étoit corrompu de celui de Ambrogini, en ce que le même Politien, en 1493, en qualité d'un des quatorze témoins du testament de Jean Pic de La Mirandole, y signa le second en ces termes—" Ego Angelus Politianus filius Somini Benedicti de Cinis, decretorum Doctor et Canonicus Florentinus," &c.

sité de voir le Recueil de ces mêmes éloges qui semblent lui donner la principauté sur les beaux esprits et les hommes doctes de son siècle le trouveront dans les savantes compilations de Barthius où il occupe entièrement le cinquième chapître du 47e livre *. Cet auteur, après avoir parlé de ses vers Grecs et Latins, ne fait point difficulté d'ajouter qu'il a passé de fort loin dans ses vers Italiens les poëtes du pays qui n'avoient point d'autre occupation que celle-là et qui n'étoient point partagés comme lui †.

Politien fut chanoine de Florence et précepteur des Princes de Médicis. Il mourut en 1494, âgé de 40 ans.

PRETI (Jérôme).—Cet auteur a été mis au rang des bons poëtes d'Italie; la plus estimable de toutes les pièces de son Recueil est l'ydille de Salmacis; c'étoit aussi celle pour laquelle il se déclaroit ouvertement au préjudice de tout le reste.

Preti fut Sécrétaire du Cardinal François Barberin pendant l'Ambassade d'Espagne, et mourut à Barcelone dans le mois d'Avril, 1626.

PULCI (Luigi).—Poëte distingué, et particulièrement comme dit M. de La Monnoie, par son poëme du

* Gasp. Barthius Advers. lib. 47. cap. 5. col. 2. 93. et seq.

† Ibid. lib. 19. cap. 17.

" Morgante." Il l'entreprit à l'instance de Fornabuoni mère de Laurent de Médicis. C'est un poëme d'un goût original. L'auteur, dit le savant que nous venons de citer, s'y est mis au dessus des règles, non pas de dessein, comme Vincent Gravina lui a fait l'honneur de le croire, mais parcequ'il les a entièrement ignorées. Fort en repos du jugement des critiques, il a confondu les lieux et les tems; a allié le comique au sérieux; a fait mourir burlesquement de la morsure d'un cancre marin son héros et cela dès le 20e. livre; ensorte qu'il n'en est plus parlé dans les huit suivans. La naïveté de sa narration a couvert tous ses défauts. Les amateurs de la diction ont fait long-tems leurs délices de la lecture du "Morgante," surtout de l'édition de Venise, 1546 ou 1550, avec les explications de Jean Pulci neveu de l'auteur.

On croit qu'il mourut 5 ou 6 ans avant Laurent de Médicis son patron dont la mort arriva le 9 Avril, 1492.

Rinuccini (Ottavio).—Gentilhomme Florentin. Quelques uns pretendent qu'il fut l'inventeur des opéra en Italie, d'autres attribuent cette invention à Cavaleri. Toute l'Italie a donné son approbation à quatre de ses pièces, savoir—*Daphne, Euridice, Arethusa*, et *Ariadne*.

Rinuccini composoit ses vers avec exactitude, les polissoit et leur donnoit toute la douceur et la net-

teté possible. Il mourut au commencement du dix-septième siècle.

Le TASSE (Torquato Tasso).—Fils du poëte Bernardo Tasso de Bergame, nâquit à Sorrento au Royaume de Naples le 10 Avril 1544.

La contestation qui s'étoit élevée en Italie sur la fin du 16e siècle et le commencement du 17e entre les partisans du Tasse et ceux de l'Arioste touchant la préséance au Parnasse Italien, s'est terminée en faveur du premier; et on convient généralement que le Tasse est aujourdhui en possession du premier rang sur tous les poëtes de sa langue; et ce qui fait le point le plus solide de sa gloire c'est qu'il n'y est point arrivé par la faveur.

Les ouvrages qui lui ont acquis cette principauté sont sa, "Jerusalem Délivrée," ou "Le Godefroi;" son "Rinaldo," ou "Renaud," et "Les sept Journées de la Création du Monde." Dans le genre dramatique, la tragédie de "Torismond," et sa comédie pastorale d'"Amynte." Dans les autres genres un grand nombre de vers qui consistent en Chansons, Sonnets, Madrigaux, Epigrammes, et autres Rimes dont le Recueil se divise en neuf parties.

Le Tasse n'avoit que vingt deux ans lorsqu'il commença sa "Jérusalem Délivrée," et il étoit pour lors à la cour de France, en qualité d'Ecuyer ou de Gentilhomme du Nonce de Louis d'Este

Cardinal, mais il ne l'acheva qu'après son retour en Italie.

Ce grand génie qui fit tant d'honneur à son pays, fut le plus infortuné des poëtes et peut-être le plus malheureux des hommes; et ce qui devoit encore ajouter un poids insupportable à ses malheurs, la calomnie l'attaqua et l'opprima; le nombre de ses envieux éclipsa pour un tems sa réputation; il fut presque régardé comme un mauvais poëte. Enfin, après vingt ans d'infortunes, son mérite surmonta tout; on lui offrit des honneurs et des richesses. Le Pape Clément VIII. l'appella à Rome pour l'y recevoir en triomphe; les cardinaux, les prélats, une foule de peuple allerent à sa rencontre à un mile de la ville, et quant il fut conduit devant le Pape, ce Pontife, en lui annonçant la couronne de laurier qu'il vouloit lui donner le lendemain au Capitole, lui dit, "Je veux que vous honoriez cette couronne qui a honoré jusqu'ici tous ceux qui l'ont portée." La veille du jour qui devoit mettre le comble à la gloire du Tasse, il tomba malade; et comme si la fortune avoit voulu le tromper jusqu'au dernier instant, il mourut au moment même le plus beau de sa vie le 15 Avril, 1595.

La "Jérusalem Délivrée" du Tasse a été traduite en Française par Mirabeau, auteur de "L'Ami des Hommes," et en vers par un auteur plus moderne*; en Espagnol par Jean Sedegno. L'Abbé Ghilini dit qu'il égale presque son original.

* M. Le B.

TASSONI (Alexandre).—Nâquit à Modêne. Ce poëte passoit pour un très bel-esprit parmi les Italiens, mais l'inclination qu'il avoit pour la critique le faisoit considérer comme un brouillon qui, de sa propre autorité, s'étoit fait le censeur des poëtes. Son poëme héroi-comique du, " Sceau Enlevé," sous le titre de " Secchia Rapita *," est un nouveau genre de composition dont il se vantoit d'être l'auteur. C'est un ouvrage mêlé de sérieux et de plaisant d'une manière fort agréable; il à mérité dans l'esprit public un rang plus honorable que les ouvrages purement comiques et facétieux; le style en est solide et mêlé de quantité d'expressions nobles et élevées pour répondre avec plus de conformité à cette partie de la matière du poëme qui est grave et sérieuse; ce stylé a été si bien reçu dans l'Italie que selon Baptiste Lauro et Allaci †, l'ouvrage du Tassoni est un des beaux monumens de la langue Italienne.

Le véritable sujet de ce poëme, comme l'a aussi remarqué l'auteur du Journal des Savans, est la guerre que les Modenois déclarèrent à ceux de la ville de Bologne, sur le refus que ces derniers avoient

* Il parut à Paris, en 1678, une édition de cet ouvrage en 2 vol. in 12mo, avec la traduction en prose Française par Pierre Perrault.

† Joh. Bapt. Laurus in Orchestrâ et ex eo Leo Allatius in lib. De Apib. Urbanis, p. 23, 24.

fait de leur rendre quelques villes du tems de l'Empereur Frédéric II. mais comme il vouloit dans un même ouvrage mêler le sérieux et le burlesque, il a déguisé les véritables motifs de cette guerre qui ne pouvoient lui fournir que des matières graves et sérieuses, sous cette fiction d'un Sceau de bois qu'il suppose que ceux de Modène avoient enlevé aux Bolonnois. Cette fiction est fondée sur une tradition populaire suivant laquelle on publioit dans le pays qu'un certain Sceau de bois qu'on gardoit à Modène, venoit de Bologne et qu'il avoit été pris par les Modénois.

Le Rossi dit que ce poëme fut reçu avec des applaudissemens universels; et que rien ne contribua tant à lui donner l'approbation publique que la peinture délicate qu'il y a faite des mœurs et de la conduite de certaines personnes vivantes que chacun connaissoit fort bien alors.

C'est dommage, dit l'auteur des Jugemens des Savans *, qu'un poëme si agréable d'ailleurs, soit infecté de la corruption ordinaire du Parnasse, et que le Tassoni n'ait point compris les honnêtes gens et les lecteurs delicats parmi ceux à qui il a voulu rendre service en composant son ouvrage.

Le Tassoni mourut en 1635.

Testi (Le Comte Fulvio).—Nâquit à Modène et étoit fils d'un fripier.

* Baillet au mot Tassoni, volume des Auteurs.

Cet auteur a été regardé comme un des grands poëtes lyriques de toute l'Italie. Ses odes sont renfermés dans un Recueil divisé en trois parties. On voit aussi une tragédie qu'il a composée sous le titre d'" Isola et Alcina." C'est, dit le Crasso *, celui des Italiens qui a approché le plus des anciens pour le genre lyrique, qui est entré le mieux dans leur esprit et qui en a heureusement saisi les caractères. Vittorio Rossi † prétend que c'est le premier qui ait entrepris de faire passer dans la langue Italienne les odes des meilleurs poëtes Grecs et Latins, et qu'il y a parfaitement réussi.

La nouveauté de son style frappa toute l'Italie; et comme il étoit accompagné de mille agrémens et soutenu par la solidité il fut reçu sans obstacle et approuvé sans délibération par les Académies, les Universités, et les Savans répandus dans toute l'Italie. Il mourut à Modène, le 25 Août, 1646.

Trissin (Jean George).—Gentilhomme de Vicenze; né dans le mois de Juillet, en 1478. Il s'adonna aux poësies Grecques, Latine, et Italienne; nous ne parlerons que de la dernière.

Les pièces qu'il a composées en langue vulgaire sont, 1o. Un volumes d'Odes, ou de Chansons et de

* Lorenzo Crasso, t. 1. Elog. d'Huom. Litter. p. 386, 387.

† Nicius Erythræus Pinacothec, 3. num. 57. p. 213, 214, 215.

Sonnets; 2o. La Comédie des "Simillimi;" 3o. La tragédie de "Sophonisbe." La principale est le "Bélisaire," ou l'Italie délivrée de la domination des Goths, que est un poëme epique.

Ses poësies et ses autres ouvrages le firent regarder par les Florentins et particulièrement par les Académiciens de la ville avec des yeux de jalousie; et ils ne pouvoient souffrir qu'un étranger travailla avec tant de succès et de gloire à perfectionner la langue du pays qu'ils se croioient seuls capables d'enrichir et d'embellir. Mr. De Thou prétend qu'il a été le premier dans l'Italie qui se soit servi de vers libres de puis Pétrarque dans la poësie vulgaire et qui ne se soit point assujetti à la rime *. Le même auteur semble dire aussi qu'il a été le premier qui ait donné de véritables comédies et de véritables tragédies parmi les Italiens. Le Tasse paraissoit faire tant de cas de sa tragédie de Sophonisbe qu'il la comparoit à celle des anciens †.

Le P. Rapin ‡ temoigne qu'il est le premier des poëtes Italiens qui a fait voir que l'Art de la Poëtique ne lui étoit pas tout-à-fait inconnu, et qu'il en a donné des preuves dans ce poëme de "L'Italie Délivrée," qu'il composa sous le pontificat de Léon X. et de Clément VII. Il y a dans ce poëme deux

* Jacob. August. Thuan. Hist. sui Temp. ad fin. anni 1550.

† Torq. Tasso, Dialogo della Nobitta, et apud Thomas, t. 2.

‡ Reflex. Géner. sur la Poëtique, Refl. 11.

choses qui ont paru bien extraordinaires et d'une entreprise bien hardie; le première est la nouveauté de quelques lettres qu'il avoit inventées pour la facilité et la perfection de la langue; la seconde est l'usage des vers libres et sans rime dont nous avons parlé. Mr. De Thou dit que la première invention ne lui réussit pas et qu'elle n'eut point d'approbateurs, mais que pour la seconde elle eut des sectateurs d'importance; tels que Louis Alamanni et Torquato Tasso qui a témoigné du regret de n'avoir pas composé sa " Jerusalem," en cette sorte de vers libres et qui y a mis sa " Semaine Divine, ou, Les Sept Jours de la Création;" poëme qui a été le dernier de ses ouvrages.

Le Trissin mourût en 1550, âgé de 72 ans, dépouillé de ses biens en justice par un de ses enfans nommé *Jules* qu'il avoit voulu deshériter par prédilection pour Cyrus son fils d'une seconde femme.

POETES ESPAGNOLS.

BARBADILLO (Alphonse Jérôme DE SALAS).— Nâquit à Madrid.

Salas étoit un des ornamens de la cour d'Espagne sur la fin du règne de Philippe III. et le commencement de Philippe IV. C'étoit le tems le plus florissant pour la langue Espagnole qui étoit alors dans son plus grand éclat et au point le plus proche de sa perfection. Salas contribua à l'y maintenir par la beauté de son génie, par son éloquence et par son savoir; c'est ce qui paroit par le plus grand nombre de ses poësies dont on peut voir la liste dans la bibliothèque Espagnole de D. Nicolas Antonio*; outre le Recueil des "Rimes Castillanes," il a donné

* Nicol. Anton. Biblioth. Scrip. Hisp. t. 1. p. 22.

quelques poësies héroïques sur des sujets de piété et beaucoup de comédies imprimées séparement en diverses années. C'est principalement dans ces dernières pièces qu'il a fait paraître son génie et le grand talent qu'il avoit pour exposer au jour la difformité des vices Espagnols, et pour réformer les mœurs en divertissant agréablement.

Il mourut vers l'an 1630.

Cota (Rodriguez).—Naquit vers la fin du quinzième siècle. C'est lui que les critiques ont fait auteur de la fameuse pièce appellée "La Célestine," tragi-comédie dont on a fait une traduction Française, imprimée à Paris, en 1578, in 8vo, elle est de Jeacques de Lavardin du Plessis Bourrot.

Garcilasso.—Poëte Espagnol né à Tolede en 1500. C'est un de ceux à qui la poësie Espagnole a le plus d'obligation, non seulement parcequ'il l'a fait sortir de ses premières bornes, mais encore parcequ'il lui a procuré des beautés prises sur les étrangers. Selon le témoignage d'André Schott il étoit le premier et le plus estimé des poëtes de son tems *. Il mourut âgé de 36 ans, tué d'un coup de pierre par un paysan au pied d'une tour en Provence, portant les armes pour Charles Quint.

* A. S. Peregrin. Biblioth. Hisp. t. 3. p. 579, in 4to.

GONGORA (Louis de).—Nâquit à Cordoüe, en 1573. C'étoit sans contredit le plus beau génie que l'Espagne eut jamais produit pour la poësie jusqu'alors; ses talens ne furent connus qu'après sa mort. On a recueilli ce que l'on a pu de ses ouvrages posthumes et on les a publiés à Madrid plusieurs fois, in 4to, en 1654; à Bruxelles, in 4to, en 1659. Ils comprennent des Sonnets, des Chansons, des Romances, des Dizains, et des Letrilles, des vers lyriques, quelques uns d'héroïques et quelques morceaux d'ouvrages commencés.

Il n'y a point de poëte auquel, selon le témoignage de D. Nic. Antonio *, Gongora n'ait pu donner de la jalousie. Toutes les qualités et tous les talens qu'il réunissoit pour la poësie lui firent donner le nom de Prince des Poëtes.

Jusqu'alors on n'avoit vu dans l'Espagne, dit le Bibliothécaire du pays, que des poëtes bornés; les uns n'avoient que de l'abondance et de la facilité, les autres s'étoient retranchés à la seule pureté du langage; Gongora prit un caractère d'écrire si nouveau et si extraordinaire que ses ennemis même ne purent lui faire l'injustice de le rabaisser jusqu'à le rendre égal à ceux qui l'avoient précédé et qu'ils ont réconnu qu'ils n'avoient personne à lui opposer, soit pour sa noblesse, son élevation ou sa force dans ce qu'il a d'héroïque, soit pour la beauté du génie, la

* Nic. Anton. Bib. Scrip. Hisp. t. 2. p. 29, 30.

délicatesse et les agrémens qui charment le lecteur dans ses pièces lyriques, soit enfin pour le sel, la naïveté, l'air naturel et les rencontres ingénieuses qui se trouvent dans ses pièces satyriques et comiques.

Dans le peu d'ouvrages qu'il a faits on remarque une grande exactitude. Il a introduit dans sa langue quantité de mots Latins qu'il a su employer à propos, et sa nation lui a été redevable d'avoir étendu les bornes de la langue Espagnole et de l'avoir enrichie de beaucoup de choses nouvelles.

Gongora eut des envieux, mais il eut aussi des défenseurs en grand nombre. Parmi ces derniers se trouvent Dom Joseph de Salazar, Dom François D'Amaïa, Dom Martin D'Angulo et Pulgar, Martin Vasquez Sirvela, et Jean François Ustarroz, qui a donné une liste de tous ceux qui ont fait les éloges de Gongora.

Il mourut dans son pays le 23 Mai, 1628.

Herrera (Ferdinand de).—De Séville, Poëte Espagnol Castillan.

Ses poësies parurent à Séville, en 1582, in 4to, et depuis en 1619.

On prétend que c'est un de ceux qui a le mieux réussi dans le genre lyrique pour la poësie Espagnole. Il a le styla net; il a su joindre l'élégance à l'abondance, et donner un tour honnête à la galanterie et aux passions qu'il a voulu exprimer. Ses vers hé-

roïques ont aussi des beautés pour le style, mais il n'a pas si bien pris le caractére de ce genre que celui du lyrique *.

LEDESMA (Alphonse de).—Natif de Ségovie.

Suivant Dom Nicolas Antonio, c'étoit un poëte fort ingénieux et fort élégant : il a bien réussi dans les petits vers qui sont particuliers aux Espagnols, qu'il a employés à décrire des sujets importans pris de l'Ecriture Sainte ; ce talent lui a mérité le surnom de *Poëte Divin* du consentement de sa nation.

Ses poësies divisées en trois parties sous le titre de " Conceptos Espirituales," ont été imprimées plus d'une fois en différentes années et en différentes villes d'Espagne. Il a encore donné les " Juegos de Noche Buena," et le " El Monstro Imaginado."

Ceux qui connaissent la force et les beautés de la langue Espagnole prennent beaucoup de plaisir à lire lès poësies de cet auteur. Il mourut en 1623, âgé de 71 ans.

LOBKOWITZ (Jean Caramuel de).—Né a Madrid en 1606.

Il auroit pu par son esprit contribuer à l'avancement des Belles-Lettres, mais ayant prétendu éclair-

* Nic. Anton. Bib. Hisp. t. 1. p. 288.

cir et rendre distinctes les conceptions ambigues et obscures des Métaphisiciens et des Théologiens Scholastiques, les sciences et surtout les langues ne lui ont pas, malgré le nombre de ses grammaires, de très grandes obligations : d'ailleurs les événemens qui lui sont arrivés ne lui ont pas toujours permis de se livrer à un genre d'étude qui eut pu mieux faire distinguer ses talens.

Mr. Caramuel nàquit d'un père des Pays-Bas et d'une mère Allemande. Il fit ses études en Espagne et devint moine de Citeaux ; il fut ensuite Abbé de Melrose aux Pays-Bas, ensuite de Dissembourg. après il porta le nom d'Evêque de Missy et fut suffragant de Mayence ; ensuite il fut Abbé Supérieur des Bénédictins de Vienne et de Prague. Depuis il fut soldat et ensuite capitaine d'une compagnie contre les Suédois ; après il devint Intendant des fortifications et Ingénieur en Bohême, puis Evêque de Reinhrad, dit *Konisgsgretz* par les Allemans et *Kralowihrades* par les Bohémiens ; de là il vint être Evêque de Campagna au royaume de Naples, puis d'une autre ville d'Italie dont il ne prit peut-être pas possession ; enfin il mourût Evêque de Vigerano dans le Milanois en 1682.

Mena.—Nè à Cordoüe ; vivant vers la fin du 15e siècle.

C'est à Ména que les poëtes Espagnols ont l'obligation de leur avoir fraïé le chemin pour arriver à la

connaissance de l'Antiquité et des Belles-Lettres, et pour chercher hors de leur pays de quoi enrichir et embellir leur langue; cependant Ména fut traversé par la rudesse et la barbarie de son siècle; et les choses ayant changé de face au commencement du seizième, et la langue Espagnole ayant commencé à se polir, Ména fut négligé et obscurci quand on vit paraître Boscan et Garcilasso.

MENDOZA (Diego Hurtado de).—Né à Grenade ou selon Tamaïo à Tolède; Grand d'Espagne.

Cet auteur dont les poësies parurent à Madrid, en 1610, in 4to, réussissoit particulièrement dans les Quatrains et les Rondelets de cinq vers à deux rimes seulement. Dom Nic. Antonio témoigne * qu'ils ont de la subtilité, de la délicatesse et de l'érudition, et qu'il a tâché d'imiter les anciens, ce qui étoit assez rare alors en Espagne parmi les Ecrivains en langue vulgaire.

C'est à ce seigneur Espagnol qu'on attribue le fameux Lazarille de Formes. Il mourut en 1575.

RIBERA (Anastase Pantaléon de).—Nâquit à Madrid et vivoit sous Philippe IV. Ses poësies furent imprimées à Sarragosse en 1640, puis à

* Nic. Ant. Bib. Hisp. t. 1. p. 224.

Madrid, en 1648. Dom Antonio dit que c'est un des plus agréables et des plus facétieux poëtes, de l'Espagne. Il avoit l'esprit aisé et tourné à la plaisanterie comme à la poësie.

Lopez de Vega.—Ce poëte fameux nâquit à Madrid, en 1562. Il n'avoit que cinq ou six ans lorsqu'il commença à exercer ses talens pour la poësie; et de ce moment jusqu' à celui de sa mort qui arriva le 27 d'Août, 1635, il ne s'est passé, si nous l'en croyons sur son ingénuité et sa bonne foi, aucun jour où l'on ne put lui atribuer cinq feuilles pleines écrites de sa main; ce qui pourroit se monter à 13,225 feuilles, ou 532,900 pages in folio selon notre manière de parler.

Il n'a pourtant composé que dix-huit cents comédies et quatre cents pièces dramatiques outre un grand nombre d'autres ouvrages mêlés de prose et de vers dont on peut voir la liste dans la Bibliothéque de Dom Nic. Antonio et dans les Eloges de L. Crasso.

Lopez de Véga semble avoir été en Espagne le premier auteur ou du moins le restaurateur du genre d'écrire des comédies. Il est vrai que Rueda et quelques autres avoient tenté auparavant de faire représenter sur le théâtre Espagnol quelque chose sous le titre spécieux de comédie, mais si grossier et si barbare que cela n'avoit pas même l'ombre d'une farce de village. Ainsi Lopez de Véga passe

pour l'architecte du Théâtre Espagnol et le père de la comédie Castillane.

Il avoit l'humeur agréable, plaisante et enjouée; il parloit un des mieux du royaume; son style étoit correct, net et facile; quelques uns * semblent avoir jugé que sa prose est plus universellement approuvée que ses vers pour la beauté du style et l'excellence de la langue.

Le P. Rapin dit que son nom seul fait l'éloge de ses pièces † mais il ajoute qu'il suivoit plustôt son génie que la nature, et qu'il s'est trop abandonné à son propre esprit, en *fourrant*, comme dit le même P. son imagination dans tout ce qu'il a fait.

Le même auteur remarque que ce poëte comique ne consultoit que le goût de ses auditeurs, et qu'il se règloit plus sur le succès de ses pièces que sur la raison; que c'est ce qui le porta à se défaire plus volontiers de l'unité d'action, de lieu et de tems; mais que comme il veut ordinairement rafiner sur le ridicule et être trop plaisant, ses imaginations sont souvent plus heureuses que justes, plus folles et plus bisarres que naturelles; qu'il est trop subtil sur la plaisanterie; que son enjoue-

* Nouvelle Méthode pour la Gram. Espag. Pref. par P. R.

† Ren. Rapin. Ref. Génér. sur la Poët. Part. 1. Ref. 39.

ment devient faux à force d'être délicat, et que ses grâces paraissent froides et languissantes pour être trop finies.

Véga crut devoir dans ses productions se mettre en liberté, et faire glisser pêle-mêle sur son Théâtre, les histoires avec les fables, les choses tragiques avec les comiques, les burlesques avec les sérieuses : faire chausser le cothurne à des Tabarins, et confondre sans scrupule le son de la musette, du luth, de la lyre, et de la trompette avec les voix de chœur.

Il étoit né poëte libre ; il pensoit sans se gêner ; il parloit, il écrivoit sans contrainte ; et il considéroit comme une servitude lâche et indigne d'un véritable poëte l'assujettissement où sont les autres pour observer les loix prétendues que l'on a prescrites a la durée de l'action sur le théâtre et aux autres pratique que l'on y a introduites.

Quoique ceux qui sont venus après lui aient été plus exacts et plus réguliers cependant on ne les a point égalés à ce prince des dramatiques que sera toujours considéré comme le poëte naturel, c'est-à-dire, formé par la nature même.

Il faisoit ordinairement une pièce de théâtre par jour ; et quand il en employoit trois, il falloit que la comédie fut longue, et que quelque affaire étrangère eut présenté un obstacle au désir qu'il avoit de donner chaque jour un plaisir nouveau à ses spectateurs.

Il faut observer que lorsque Lopez de Véga vouloit écrire des plaisanteries et des bouffonneries, il

se cachoit sous un nom emprunté; c'est ce qui a fait qu'on a attribué à un Thomé de Burgellos un volume de poësies sous le titre de " Rimas Humanas y Divinas," qui est de Lopez; il est certain aussi que c'est lui qui a composé sous le même nom la *Galomachie*, ou le combat des chats, qui a été préféré à tout ce qu'il y a eu d'écrits dans ce genre depuis la *Batrachomyo-machie* d'Homère.

POETES PORTUGAIS.

BARBOSA (Arrias).—Vivant sous Ferdinand et Isabelle, précepteur d'Alphonse et de Henri frères de Jean III. Roi de Portugal.

Barbosa fut un des principaux restaurateurs des Belles-Lettres en Espagne avec Antoine de Lebrixa et André de Resende. Il rétablit principalement l'honneur et l'usage de la poësie dans son pays tandis que les autres tâchoient de polir les autres Arts. André Schott *, dit qu'il étoit très heureux dans la structure de ses vers qui avoient naturellement de l'harmonie et de la cadence; ce qui est moins étonnant quand le poëte est musicien, et Barbosa l'étoit.

* A. S. Peregrin. Bib. Hisp. t. 3. p. 472.

Hermigo Gajado.—Qu' Erasme appelle, Henry Portugais, né en 1495. Il passa une partie de sa vie en Italie et sa livra particulièrement à la poësie Latine. Erasme * juge qu'il a été heureux dans ses Epigrammes. Béroalde l'aîné témoigne † que ses vers font voir que Gajado avoit du génie; qu'ils ont de l'élégance et de l'ornement; que ses expressions sont véritablement poëtiques et sa versification exacte et polie: il a été inséré dans la Bibliothèque des Ecrivains d'Espagne ‡.

Camoens (Louis de).—Poëte Portugais, né en 1524.

Le Camoëns au sortir du collège alla porter les armes en Afrique où ayant perdu un œil contre les Maures dans un combat naval donné au détroit de Gibraltar, il quitta la garnison de Ceuta ou Septa pour se rendre à Goa, le principal comptoir des Portugais dans les Indes, et fit dans cette ville son occupation et ses délices de la poësie; mais quelques vers satyriques qu'il composa contre le Vice-Roi, le firent exiler d'un lieu qui pouvoit lui même être regardé comme un éxil, et il fut envoyé sur les frontières de la Chine, où les Portugais faisoient bâtir la ville de

* Erasmus in Dialogo Ciceron. et ex eo Nic. Anton.

† Philip. Beroald resp. ad Lud. Teixeran apud eundem.

‡ Nic. Anton. Bib. Script. Hisp. p. 432, 433.

Macao. Ce fut dans cette terre éloignée que Le Camoëns composa son beau poëme de la découverte des Indes qu'il intitula, "La Lusiade;" Vasco de Gama en est le héros. Ses amis ayant ménagé sa paix, tandis qu'il étoit dans la Chine, il revint à Goa. Il fut en chemin surpris d'une tempête qui lui fit faire naufrage, et lui fit perdre tout ce qu'il avoit, excepté le jugement. Il eut l'esprit assez présent pour sauver son poëme qu'il tenoit de sa main gauche au dessus des eaux tandis qu'il nageoit de la droite; c'est ce qu'on prétend qu'avoit autrefois fait Jules Cæsar auprès d'Alexandrie.

Le Camoëns, voulant profiter de sa bonne fortune, obtint la permission de revenir en Portugal, après une absence de seize ans; il songea alors à publier son poëme et le dédia au roi Sébastien encore adolescent. L'ouvrage parut en 1572.

Outre "La Lusiade," il a composé encore beaucoup d'autres poësies que les Portugais se faisoient un plaisir d'apprendre par cœur. Ce poëte passant un jour dans une des rues de Lisbonne devant un magazin de porcelaines, et entendant le marchand qui en chantant quelques unes de ses strophes, les estropioit, entra tout d'un coup dans la boutique, et après avoir brisé quelques porcelaines, il dit au maître :—"Mon ami, tu estropie mon ouvrage et je brise ta marchandise, c'est la loi du Talion." Il paya cependant le dégât qu'il avoit fait. On attribue la même anecdote à l'Arioste.

Malgré les défauts que le P. Rapin a remarqué dans le poëme de La Lusiade* le public a toujours demeuré dans une estime particulière pour ce poëme. Il a été traduit dans plusieurs langues. En Français par Duperron de Castera, 1715, 1768, 3 vol. in 12mo; en Italien par un anonyme, et ensuite par Charles Antoine Pagi de Gènes, qui parut à Lisbonne en 1659. Il a eu trois traductions Espagnoles. La première de Benitez Caldera; la seconde de Louis Gomez de Tapia qui y ajouta des notes et des observations: la troisième de Henri Garzès.

Entre ceux qui ont fait des Commentaires sur ce poëme, outre Tapia on cite Emmanuel Correa, Pierre Mariz, Louis Sylva de Britto; mais le plus considérable est Emmanuel Faria de Sousa dont les Commentaires en langue Castillane furent imprimés à Madrid en 1639, 2 vol. in fol.

Le Camoëns mourut dans la pauvreté, en 1579, âgé de 55 ans.

* Ren. Rapin. Reflex. 27. sur la Poëtiq. 1e. part. et 2e. part. Reflex. 3. 13. 16, &c.

PEINTURE.

La Peinture, cet art aujourdhui poussé à un si haut point de perfection, paroit avoir été inventé par les Ægyptiens, du moins quant aux quatre couleurs principales. La connaissance qu'ils avoient de la Chymie paraît constater cette opinion; cependant on ne peut inférer ni de leurs monumens, ni du témoignage des anciens qu'ils aient été bons peintres; au contraire, Pétrone dit nettement qu'ils n'en formèrent jamais que de mauvais et qu'ils corrompirent cet art.

La peinture passa bientôt d'Egypte en Grèce où se formèrent, avec le tems, les fameuses Ecoles de Sycione, de Rhodes, et d'Athènes; ce qui est étonnant c'est que les premiers peintres parmi lesquels on

compte aussi Polygnote ne se servoient que de quatre colonnes matrices qu'ils avoient emprunté des Ægyptiens. Ce furent Echion, Nicomaque, Protogène et après eux Appelles qui imitèrent, avec des couleurs composées toutes les nuances de la nature ; ce dernier est le plus illustre *.

Les Grecs, avec toute leur habileté, n'avoient pu fixer la peinture au point de perfection où Appelles l'avoit portée, et qui sous Auguste avoit bien dégénéré ; c'est Denis d'Halicarnasse qui nous apprend ce changement ; il étoit à portée de juger du mérite des anciens et des nouveaux peintres.

Cet art fut long-tems enséveli en Occident sous les

* Appelle nâquit dans l'Ile de Cos. Il fleurissoit vers l'an 330 avant l'Ere Chrétienne. Alexandre le Grand ne vouloit être peint que par lui, comme il n'avoit permis qu'à Lysippe de faire son image en bronze et à Pyrgotelle de la graver sur des pierres prétieuses : il étoit défendu à tout autre de faire le portrait ou l'effigie d'Alexandre. Plin. Nat. Hist. vii 38.

Un jour ce grand prince vit un tableau d'Appelle qui le representa la foudre à la main ; Alexandre le trouva si bien qu'il dit à l'artiste de le représenter à cheval, mais par une de ces bizarreries quelquefois naturelles aux grands, il le critiqua et surtout trouva des défauts dans le cheval ; ce prince étoit à pied : on lui emmena Bucephale qui, à la vue du tableau se mit à hennir—" En vérité, Seigneur," dit Appelle, " ce cheval paroit se connaître mieux que vous en peinture."

Il inventa le profil pour Antigone qui n'avoit qu'un œil.

ruines de l'Empire Romain. Les Orientaux le conserverent avec plus de soin, mais entierement dépouillé de son ancienne splendeur. Dans le treizième siècle on le vit reparoître en Italie sous le pinceau de Cimabué *; plusieurs peintres acquirent, à la vérité, quelque réputation dans les deux siècles suivans, mais leurs ouvrages ont fini par n'être plus recherchés.

En mil quatre cent quatre-vingt la peinture étoit encore un art grossier en Italie où depuis deux cents ans on ne cessoit de la cultiver; on dessinoit alors scrupuleusement la nature, mais sans l'annoblir. On finissoit les têtes avec beaucoup de soin; les draperies étoient des couleurs très brillantes et rehaussés d'or; enfin la main des ouvriers avoit bien acquis quelque capacité, mais ces ouvriers n'avoient pas encore le moindre feu ni une grande étendue de génie. On n'avoit point fait encore aucune découverte du clair-obscur ni dans la perspective aërienne non plus que dans l'élégance des contours et le beau jet des draperies. On avoit alors trouvé la manière de peindre à l'huile, mais cette peinture tenoit toujours du Gothique. Le Ghirlandago peignoit dans ce goût, quoiqu'il surpassa tous les peintres de son tems, et tout son mérite consista à former de célèbre Michel-Ange †.

* Né en 1244.

† En 1474.

Mais l'Epoque où les Arts et les Sciences commencèrent à paraître avec plus d'éclat fut sous les Pontificats de Jules II.* de Leon X.† et de Clément VII.‡ tout changea de face. La Peinture, l'Architecture, et la Sculpture, eurent leurs hommes distingués, comme les sciences et les belles-lettres; et Michel-Ange, excité par les recompenses de Jules II. perfectionna bientôt son pinceau, et devint un grand maître dans son art.

Ecole de Florence.—Ce grand peintre établit l'Ecole de Florence. Quoique ses disciples aient tous suivi la manière de peindre de leur maître, Sebastien de Venise, autrement Fra del Piombo‖ est digne d'une attention particulière; et son tableau du Lazare sera toujours regardé comme un des plus parfaits qui soient sortis de cette Ecole.

Ecole de Rome.—L'Ecole de Rome, composée des plus excellens peintres dut son origine à Raphaël qui nàquit à Urbin, en 1483. Raphaël, élève de Pierre Pérugin et émule de Michel-Ange, les surpassa tous dans la peinture; il enseigna au premier bien des choses dont celui-ci fit usage en peignant la Chapelle de Sixte; et il donna dans son tableau de la Transfi-

* Pape en 1505.

† En 1513.

‡ En 1523.

‖ Mort en 1547.

guration, un chef-d'œuvre de l'art qui ternit les plus belles peintures de son concurrent. Jules Romain *, le bien-aimé disciple de Raphaël cultiva soigneusement la Poësie de la Peinture. Le Triomphe de Titus, et la Circoncision, sont les plus remarquables de ses ouvrages. Perrin del Vague, autre disciple de Raphaël, suivit la manière de son maître; il a peint les Muses et les Pléïades dans un petit tableau qui est une preuve de ses talens.

A l'Ecole de Raphaël succéda bientôt celle des Carraches que l'on peut regarder comme le second âge de l'Ecole Romaine; ce qui la caractérise est le choix qu'elle a toujours fait des sujets touchans et un certain air tendre et gracieux qui plaît infiniment.

Annibal Carache, plus illustre que ses frères, dessinoit d'un grand goût et laissa plusieurs Elèves, entre autres Le Guerchin, L'Albane, Lanfranc, Le Dominiquin, et Le Guide. Le Guerchin se distingua par la correction du dessein; L'Albane peignit avec beaucoup de grâce les Nymphes et les Déesses, et forma Jean Baptiste Mole, admirable dans ses paysages; Lanfranc fit voir dans ses peintures à-fresque des beautés inconnues depuis Raphaël; Le Dominiquin excella pour les expressions; cette importante partie de la peinture brille principalement dans le St. Paul et le St. Jérome de cet habile peintre; Le Guide allia deux choses qui ne paraissent pas faites

* Morten 1546.

l'une pour l'autre, la douceur et la force; enfin Carle Maratte a retracé de nos jours les plus beaux traits des anciens maîtres.

Ecole de Lombardie.—Dans le même tems que l'Ecole Romaine commençoit à se former, Le Giorgion, et Le Titien, instruits par Jean Bellin, établirent l'Ecole de Lombardie. Le Giorgion, étant mort fort jeune, laissa peu d'ouvrages; Le Titien, pendant le cours d'une vie très longue, se fit aimer et estimer de tous les princes de l'Europe *. Il conduisit le pinceau de Lambert Zustrus et du vieux Palme.

Voila les premieres Ecoles de Peinture qui se sont rendues depuis si célèbres; elles donnèrent naissance à d'autres Ecoles. Celle de Milan fut recommandable sous Léonard de Vinci, disciple d'André Verocchio; De Vinci eut pour élèves André Solario et Jeacques Pontorme.

Au decà des Monts, Holbein ne dut sa capacité qu'à son génie. Supérieur aux peintres de l'Ecole Romaine pour le coloris, il les égala presque dans la composition de ses savantes peintures †.

* L'Empereur Charles-Quint accorda au Titien le titre de Comte Palatin en l'honorant de la Clef d'or et en le décorant de tous ses Ordres de Chevalerie. Le Titien mourut en 1576.

† Holbein Nâquit à Bâle, en 1498. Etant venu en Angleterre, le chancelier Morus le garda trois ans chez lui. Morus

Ecole Flamande.—Albert Durer renouvella en Allemagne l'art de peindre et lui donna un nouvel éclat; mais de toutes les Ecoles du Nord, il n'y en eut point de plus célèbre que celle d'Anvers. Ru-

ayant un jour invité Henri VIII. à un festin, exposa à la vue de ce prince quelques tableaux de Holbein et le supplia de les accepter. Le Roi, charmé des talents de l'artiste, demanda s'il ne seroit pas possible d'avoir Holbein à son service; Morus le fit appeller et le présenta au Roi que le nomma son peintre et dit à Morus—" Je vous laisse avec plaisir les présens que vous venez de me faire puisque vous m'en procurez l'Auteur."

Holbein s'étant un jour enfermé dans son cabinet pour peindre une dame qui ne vouloit pas être connue, un des plus grands Seigneurs Anglois vint le voir. Le peintre s'excusa d'abord poliment de le recevoir; mais le Seigneur qui s'imaginoit qu'on devoit tout à son rang, ayant voulu forcer la porte, Holbein le précipita du haut en bas de l'escalier, se sauva par une fénêtre, courut se jetter aux pieds du Roi et lui demanda sa grace. Le Seigneur outragé vint un moment après porter ses plaintes ou Monarque, et lui demander justice. Henri l'écoute et cherche à calmer son ressentiment; mais celui-ci parla plus haut :—" Mylord," lui dit le Roi, " je vous defends sur votre vie d'attenter à celle de mon peintre. La difference que je trouve entre vous deux est si grande que je puis faire dans le moment de sept paysans sept comtes tels que vous, je ne pourrai jamais en faire un Holbein."

Ce peintre avoit cela de singulier, c'est qu'il peignoit de la main gauche.

Il mourut à Londres, en 1554.

bens en fut le principal ornement *. Vandeik, digne élève de Rubens mit à profit les enseignemens de son maître dans les excellens tableaux de Bélizaire, de la Flagellation, et du Portement de Croix; il réussit aussi bien dans le portrait auquel il s'attacha parti-

* Rubens originaire d'une famille noble d'Anvers, naquit à Cologne, en 1577. Les leçons du célèbre Otto Venius achevèrent de développer en lui les heureuses dispositions qu'il avoit pour la peinture. Rubens qui, jouissoit de la plus grande considération, fut choisi par l'Infante Isabelle pour négocier la paix avec l'Angleterre; il réussit si bien que le Roi, Charles I. content de son esprit et de ses talents, le créa chevalier, ajouta un canton à ses armes, et lui fit présent de sa propre épée, cérémonie qui se fit dans le palais de Whitehall.

Un Alchimiste Anglois lui promit un jour de partager avec lui les trésors du *grand œuvre* s'il vouloit construire un Laboratoire et payer quelques petits frais. Rubens après l'avoir écouté quelque tems, le mena dans son attelier—" Vous êtes venu," lui dit il, " vingt ans trop tard; car depuis ce tems j'ai trouvé la *Pierre Philosophale* avec cette palette et ces pinceaux."

On a beaucoup gravé d'après Rubens, mais très peu de graveurs ont rendu son style aussi bien que Pontius, Vosterman, Bolswert, Withouc. Rubens formoit lui-même ses graveurs; il voïoit leurs épreuves en homme de génie. Il avoit coutume de dire à ses ennemis. " Fais bien," dit un proverbe Espagnol, " tu auras des envieux, Fais mieux, tu les confondras."

Il mourut à Anvers, en 1640.

culièrement *. L'Ecole s'est constamment soutenue depuis son établissement.

* Vandeik nâquit à Anvers en 1599, et mourut à Londres en 1641.

Comme ce grand peintre aimoit le faste et la dépense, il se vit obligé d'abandonner le genre de l'histoire pour se livrer au talent plus lucratif des portraits. C'étoit le premier des élèves de Rubens. Celui-ci étant un jour sorti pour prendre l'air, Vandeik et ses camarades entrèrent sécrètement dans son cabinet; mais en voulant regarder de trop près sa manière d'ébaucher et de finir, ils effacèrent le bras de la Magdeleine la joue et le menton de la Ste. Vierge que Rubens venoit de finir; grand embarras; on jetta les yeux sur les talens de Vandeik pour réparer ce malheur: il y réussit si bien que le lendemain Rubens en examinant son travail de la veille, dit, en présence de ses élèves qui trembloient de peur—" Voila un bras et une tête qui ne sont pas ce que j'ai fait hier de moins bien."

Ce tableau est une descente de croix dans la cathédrale d'Anvers et celui auquel Vandeik avoit travaillé.

Vandeik se retira en Angleterre, attiré par les bienfaits de Charles I. qui le fit, Chevalier du Bain. Un jour qu'il faisoit le portrait de ce monarque, ce prince s'entretenoit avec le Duc de Norfolk et se plaignoit assez bas de l'état de ses finances. Ayant remarqué que Vandeik paroissoit attentif à cet entretien, il lui dit en riant—" Et vous, Chevalier, savez vous ce que c'est que d'avoir besoin de cinq à six mille guinées?"—" Oui, Sire," répondit le peintre; " un artiste qui tient table ouverte à ses amis et bourse ouverte à ses maitresses, ne sent que trop souvent le vuide de son coffre-fort."

Un jour la Reine se faisoit peindre; comme il s'arrêtoit longtems aux mains, la Reine lui demanda pourquoi il s'arrêtoit plus long-tems aux mains qu'à la tête.

Outre Vandeik, le plus habile des élèves formés par Rubens elle eut encore Jordaens, Van-Uden, Snyders, Brill et Fouquieres, qui peignoient les paysages avec beaucoup de grâce. Vander-Meulen et Jean Paul, qui peignoient parfaitement bien les sièges, les prises des villes et les batailles; Wateau groupoit avec beaucoup d'art ses figures dessinées d'une main légère; enfin l'ingénieux Quellins qui a soutenu la réputation de cette Ecole.

Hollandois.—Les Hollandois n'ont jamais eu beaucoup de peintres bien distingués. Teniers n'a rien fait de grand; il a représenté avec beaucoup de naïveté des fêtes de village; Antoine More d'Utreck a fait des portraits; et Corneille Polambourg des paysages.

Anglois.—En Angleterre l'art de la peinture a toujours été accueilli avec le plus grand empressement; Rubens, Vandeik en sont des preuves. Parmi ceux qui ont acquis de la réputation on peut citer Wilson, Reynolds, Dobson, Cooper. Hogarth avoit beaucoup de talent pour représenter les différens genres de passions dans les animaux. Son génie, pour s'immortaliser, s'étoit un peu écarté des routes ordinaires pour s'elever au poëtique et au moral de la peinture:—" Je reconnais," disoit il, " tout le monde pour juge compétent de mes tableaux, excepté les connaisseurs de profession." Un seul exemple

prouvera combien il y réussit, et avec quelle éloquence son pinceau parloit aux cœurs simples et sensibles. Il avoit fait graver une estampe dans laquelle il avoit exprimé, avec cette énergie qui caractèrise les pathétiques productions, les différens tourmens qu'on fait éprouver aux animaux. Un charretier fouettoit un jour ses chevaux avec beaucoup de dureté, un passant, touché de pitié, lui dit—" Misérable, que fais-tu? tu n'as donc pas vu l'Estampe d'Hogarth?"

Français.—Le goût pour la peinture commença en France dès les premiers tems du renouvellement de cet art. Charles V. (1364) eut toujours auprès de lui le fameux Jean de Bruges. Sous le règne de Louis XI. René, Duc d'Anjou, roi de Jérusalem, fut un excellent peintre, suivant Brantôme, Rufi et Bouche.

François I. attira à sa Cour André del Sarte et quelques autres bons peintres qu'il combla de bienfaits; mais, ni les libéralités de ce protecteur des arts, ni les leçons de ces maîtres habiles, ne furent pas capables de faire fleurir la peinture en France. Maître Roux et Le Primatice, tous deux nés en Italie, l'un à Florence l'autre à Bologne apportèrent le bon goût en France. Cousin, Brunel, Duperrat, Baulleri, Lerambert, et Dubrueil, quoiqu' instruits par le Primatice, n'en firent pas de meilleurs ouvrages. Le règne de Louis XIII. a été, à proprement parler, le règne de la peinture. Simon Vouet et Blanchard

sont les prémiers qui se soient distingués. Vouet, premier peintre du Roi, après s'être formé sur le Valentin, se distingua par le dessein, Blanchard par le coloris.[96] Il avoit attrapé cette harmonie de couleur, cette conduite de lumière et cette fraîcheur de teintes qu'on admire dans le Titien : Vouet, quoique moins habile eut cependant beaucoup plus de vogue; jamais peintre n'eut tant d'élèves; beaucoup eurent de la réputation parmi lesquels on compte Le Sueur *, Le Brun †, et Mignard qui en ont eu une très grande.

Le Sueur, disciple de Vouet, laissant hériter Dorigny du pinceau de son maître, peignit la nature d'après l'idée du beau. Dans ces ouvrages il y a de la vie, de la grace, de la dignité. Le Sueur ne travailloit que de génie; il a marché sans guide sur

* Le Sueur nâquit à Paris en 1617: Il ne manquoit à ce grand artiste, dit Mr. Perrault dans ses "Hommes Illustres," que de vivre plus long-tems; il termina sa carrière à l'âge de 38 ans. Cette destinée lui fut commune avec Raphaël qui mourut environ dans le même âge; il fut de l'Académie Royale de Peinture et de Sculpture, dès les premiers jours de son établissement, et fut enterré à Paris dans l'église de St. Etienne-du-Mont, dans le mois de Mai, 1654.

† Le Brun nâquit en France en 1619. Il devint premier peintre du Roi qui lui donna la direction générale des Gobelins où il mourut le 12 Fev. 1619. Il a laissé deux Traités, l'un de Physionomie et l'autre des différens caractères des Passions. Per. Hom. Ill.

les traces des plus grands hommes, et de lui-même il s'est formé dans l'Ecole de Raphaël sans en avoir vu les ouvrages.

Le Brun traitoit le tendre et le terrible, le sérieux et l'enjoué; ses cinq grands tableaux de l'histoire d'Alexandre et particulièrement celui de Darius, la plafond de la Galerie de Versailles, les peintures de Vaux-le-Vicomte, sont des morceaux qui prouvent les plus grands talents.

Les ouvrages de Mignard ont été estimés; les plus considérables ont été le Dôme du Val-de-Grace, le Salon et la Galerie de St. Cloud.

Le Poussin, à force d'étudier toutes les beautés de l'antique, le grand goût, la correction, l'élégance, les expressions, les proportions, les draperies, les airs de tête et les attitudes, devint si habile que les Italiens, de son vivant et même après sa mort, l'ont comparé à Raphaël: tous deux ont exprimé parfaitement; Raphaël avec plus de grâce, le Poussin avec plus de force *.

De tels maîtres ne pouvoient manquer de laisser après eux d'excellens peintres. On connoit le mérite de MM. Coypel, La Fosse, Houasse, Jouvenet, Boulogne, Le Bourdon, Champagne, &c. ceux-là ne se sont appliqués qu'à de grands sujets d'histoire; d'autres se sont bornés au portrait, comme de Troy

* Le Poussin naquit aux Andelis et mourut à Rome le 19 Nov. 1665, âgé de 72 ans et 5 mois.

et Rigaud : d'autres aux paysages, comme Patel ; d'autres à peindre les fleurs et les fruits, comme Fontenai ; d'autres aux perspectives, comme Rousseau ; enfin d'autres aux ornemens, comme Huart, Hulliot et Cotelle.

La peinture à l'huile fut mise pour la première fois en usage par Vaeck vers le milieu du quatorzième siècle.

Peinture sur le Verre.—La peinture sur le verre est beaucoup moins ancienne ; elle est de l'invention des Français. Un peintre de Marseilles qui travailloit à Rome sous Jules II. la fit connaître aux Italiens ; ceux-ci y réussirent très bien, entre autres Lucas Péni qui a fait les cartons des vitres du Bois de Vincennes. Albert Durer en Allemagne, et Luc de Leyde en Hollande, ont dans la suite porté cet art a une grand perfection ; elle a été long-tems en vogue en France ; depuis environ cent cinquante ans elle n'y est plus : on l'a entièrement négligée à cause de l'obscurité que produisoit ces vitrages historiés.

Peinture en Email.—La peinture en email se fait sur les métaux et sur la terre. Celle-ci étoit en usage chez les Toscans du tems de Porsenna ; et après une longue suite de siècles elle fut renouvellée en Italie, sous le pontificat de Jules II. alors on fit à Fayence et à Castel Durante, dans le Duché d'Urbin, des vases peints en Clair-obscur d'un dessin excellent : on vit en France dans le même goût des ouvrages connus

sous le nom d'*Emaux de Limoges*. Pierre Chartier de Blois fut un de ceux qui se distinguèrent le plus parmi les Emailleurs.

Vers ce tems-là, c'est-à-dire, sous les règnes de François I. de Henri II. et de Charles IX. on ne connaissoit que les émaux clairs; Dubié perfectionna ce sécret; Robert Vauquert, de Blois, disciple de Morlière, d'Orléans, donna ensuite de plus belles couleurs et dessina plus correctement. On n'avoit encore vu que des portraits en mignature; les portraits émaillés que Jeacques Bordier et Jean Petitot apportèrent d'Angleterre en France excitèrent les ouvriers de ce royaume à les imiter, et cette entreprise réussit parfaitement à Louis Du Guernier.

Marquetcrie.—Vers le seizième siècle, on se mit à travailler à pièces de rapport, c'est-à-dire en se servant, de trois ou quatre sortes de marbre, ou avec de petites pièces de bois de differentes coûleurs qui, par leur assemblage, représentoient differentes figures.

La première manière est d'invention moderne; et elle n'a rien donné de plus parfait que le pavé de l'Eglise Cathèdrale de Sienne commencé par Duccio et achevé par Dominique Beccafumi. La seconde manière connue des anciens, selon Pline* a été portée fort loin par les modernes: èbauchée à Florence par Filippo Brunelesco et par Benedetto da

* Hist. Nat. lib. 16. c. 43.

Maïano, elle a reçu dans la suite la perfection dont elle étoit susceptible; et si l'Italie vante tant Jean de Vérone, contemporain de Raphaël, quels éloges ne doit on pas à Jean Macé qui, autrefois en France, a fait de si beaux ouvrages en marqueterie.

Damasquinure.—La Damasquinure a pris son nom de la ville de Damas; c'est ainsi que l'on appelle certains ornemens Arabesques plats ou de bas-relief qui se font sur du fer avec des filets d'or ou d'argent. Les anciens s'y sont quelquefois adonnés; quant aux modernes, les Français, depuis Henri IV. ont excellé dans cette sorte de travail, et Cursinet qui mourut à Paris vers l'an 1660, a fait de très beaux ouvrages en ce genre *.

Depuis le moment de leur invention, ces différentes sortes de peintures ont eu, comme tous les arts et les sciences, leurs révolutions. Les unes ont acquis, dans des tems plus modernes, des dégrés de perfection d'autres ont été négligées ou même entièrement oubliées.

* Félibien des Avaux. Princ. des Arts, liv. 3. c. 10, 11, 12.

SCULPTURE.

La sculpture, destinée à perpétuer la mémoire des grands hommes, prit naissance chez les Ægyptiens; c'étoit le plus reconnaissant de tous les peuples. Ils trouvoient beau de conserver soigneusement le souvenir des princes bienfaisans; suivant ce principe, ils dressèrent deux statües colossales, l'unt à Mœris, l'autre à la Reine son épouse, placées sur deux trônes portés par deux pyramides, et qui s'élevant de trois cents pieds au milieu d'un Lac, occupoient sous les eaux un pareil espace; ainsi, malgré l'étendue de ce lac qui avoit de tour cent quatre-vingt de nos lieües * ces deux statües frappoient de loin et attiroient les regards: telle est, à ce qu'on croit, l'origine des Co-

* Bos. Hist. Univ. p. 3.

losses que la sagesse des Ægyptien a inventées et dont on a souvent abusé dans la suite. Mais c'est dans la justesse des proportions que les sculpteurs Ægyptiens ont principalement excellé ; ils portèrent si loin cette justesse, qu'après avoir taillé séparément toutes les pierres qui devoient former une statue, ces pièces détachées et qui bien souvent n'étoient pas d'une même main, étant réunies, faisoient un Tout parfait.

Israëlites.—Les Israëlites n'ignoroient pas l'art de la sculpture ; il étoit même fort ancien chez eux et chez les peuples leurs voisins : les preuves tombent sous la main en mille endroits de l'Ecriture. Les Idoles de Laban que Rachel enleva ; celles de Bel et de Dagon ; le Serpent d'airain ; le Veau d'or ; les Chérubins de l'Arche, &c. Ces figures, dira-t-on peut-être, étoient de fonte, mais qui ne sait que l'art de modeler qu'enseigne la sculpture est le fondement de l'art de fondre les métaux.

Grecs.—Les Grecs, si l'on s'en rapporte à leur témoignage, sont les inventeurs de la sculpture ; ils l'attribuent à un certain Dibutadis dont la fille donna commencement à la peinture, en traçant l'image de son amant sur l'ombre que la lumière d'une lampe marquoit sur une muraille ; ceux qui embrassent ce sentiment sont inexcusables de donner un air de fable à un fait qui peut trouver sa vérité dans l'histoire.

On peut croire que ce Dibutadis étoit potier, de même qu'Idéocus et Théodore de Samos plus anciens, selon quelques uns que Dibutadis. Il est du moins constant que Calcostène Athénien, Démophile et Gorsanus travailloient de terre; et si l'on considère que tous les arts ont eu de faibles commencemens, on n'aura nulle peine à croire que les figures de terre cuite ont précédé celles de pierre ou de métal.

Lacédémoniens.—Plutarque nous apprend que les Lacédémoniens ont employé les premiers le bois pour faire des statues, et c'est ici qu'on trouve une nouvelle preuve de la grossierreté de cet art dans son origine. Ils s'en servirent d'abord pour représenter Castor et Pollux, deux frères jumeaux qu'ils avoient en grande vénération, mais ils n'y cherchèrent pas d'autre façon que de poser debout deux poutres liées l'une à l'autre par un bois de traverse, c'étoit leur fameuse *Docanes*, l'un des principaux objets de leur culte.

Dédale fit sortir la sculpture de cet état d'enfance. Il apprit aux Grecs à faire quelque chose de moins imparfait. A son retour d'Ægypte il dressa les artisans de la Grèce à imiter dans leurs statües, l'attitude d'une homme qui est en action et en mouvement. Il fit en bois une Vénus qui se remuoit: nouvelle merveille dont tout l'artifice venoit du Mercure que l'ouvrier avoit versé dans la figure et qui causoit tout le jeu; cependant ces bonnes gens,

persuadés par là de la présence de la Divinité, et voulant empêcher leurs Dieux de s'échaper et de quitter leurs temples, s'avisèrent d'enchaîner les statües à qui les sculpteurs avoient donné le plus d'action; aussi étoit-ce les plus belles et celles qui, au rapport de Platon, se vendoient le plus cher.

Cet art étoit neammoins très imparfait, et il n'y avoit point alors d'autre Ecole où l'on put s'en instruire à fond que l'Ægypte; ce fut donc là que Théléclès et Théodore, fils de Rœcus, puisèrent leurs connaissances qui manquoient à leurs compatriotes; ces deux statuaires firent à Samos l'Apollon Pythien dont parle Diodore *. Cette figure admirable pour la justesse des proportions, fut comme le crépuscule de cette vive lumière qui éclaira depuis la sculpture du tems de Périclès. Phidias, Athénien, qui vint alors, surpassa tous ceux qui avoint paru avant lui. Artisan habile, soit qu'il travailla de marbre ou d'y voire, soit qu'il employât les métaux, comme dans la statue d'or de Minerve, si célèbre dans l'antiquité.

En ce tems-là, les exércises qui étoient en honneur chez les Grecs, avoient été portés au plus haut point de perfection; ainsi il n'y a pas lieu de s'étonner des progrès prompts et rapides que fit alors la sculpture et du grand nombre de ceux qui y excellèrent. Polyclète fit à Sycione des figures que les savans artisans s'éfforcèrent d'imiter; Myron mania,

* Felib. des Avaux. Princ. de l'Arch. de la Sculpt. &c.

la cyseau avec tant d'adresse qu'il sembloit donner à ses ouvrages le mouvement et la vie ; Lysippe eut la préférence sur tous ses concurrens pour jetter en bronze la statue d'Alexandre ; Praxitelle * et le célèbre Scopas travaillèrent aux chevaux que l'on voit à Rome devant le palais de Montecavallo ; Bruxis, Timothée et Léocharès étalèrent toutes les richesses de leur art dans le fameux tombeau de Mausole, Roi de Carie † ; ce monument ne subsiste plus. Le Laocoon du Belvedere est un preuve de la sincérité et du jugement des anciens quand ils ont tant vanté ce groupe admirable ‡ ; on l'attribue communément à Agésandre, Polydore et Athénodore.

* Praxitelle dit un jour à la fameuse courtisanne Phryné qu'il aimoit, qu'il lui donneroit les deux plus belles statues de son cabinet. Comme elle n'avoit pas assez de connaissance dans la sculpture et qu'elle vouloit savoir de l'artiste lui-même quelles étoient ces deux pièces, voici l'artifice dont elle se servit. Elle vint avec la plus grande surprise dans son attelier lui dire que le feu étoit à son cabinet.—" Ah !" répondit aussitôt Praxitelle, " qu'on sauve mon Satyre et mon Cupidon." Avec cette ruse elle fit aussitôt enlever chez elle ces deux morceaux célèbres.

† Il fut élevé par ordre d'Artémise, 353 ans avant l'Ere Chrétienne. Scopas fut chargé de la partie vers l'Orient ; Timothée de celle du Midi ; Léocharès prit celle de l'Occident et Bruxis celle du Nord. C'est de là que nous vient le mot, *Mausolée.*

‡ Plin. Hist. Nat. lib. l. 35.

Romains.—Dans la suite la sculpture fut portée à un haut point de perfection où elle ne demeura que pendant cent cinquante ans à compter depuis Phidias, elle commença ensuite à déchoir. Rome avoit alors dépouillé Athènes et toutes les villes de la Grèce de leurs ornemens les plus précieux. Le seul théâtre de M. Scaurus étoit décoré de plus de trois mille statues de bronze; et l'on sait que Mummius et Lucullus en avoient apporté une grande quantité dans Rome après leurs expéditions.

Les Romains connaissoient la sculpture avant de connaître les Grecs. Demaratus mena avec lui en Toscane, Eucirape et Eutigramme; son fils Tarquin attira ensuite à Rome, Taurianus qui fit de terre cuite la statue de Jupiter, et les quatre chevaux que ce prince fit mettre sur le fronton du temple de ce Dieu*; c'est vraisemblablement le premier morceau de sculpture qu'on vit à Rome.

Cet art ne fit pas neammoins dans cette ville des progrès fort considérables jusqu'à ce que Marcellus eut enlevé une partie des statues dont Syracuse étoit remplie; alors les Romains commencèrent à goûter la sculpture et à rechercher les artisans qui s'y distinguoient; ils cherchèrent tous les moyens pour former des hommes habiles.

La pluspart des sculpteurs Romains faisoient leur apprentissage dans l'état d'exclave; on peut croire que les merchands qui faisoient profession de né-

* Felibien des Avaux. Princ. de l'Arc. l. 2. c. 1.

gocier en exclaves avoient soin de d'examiner si parmi les enfans qu'ils élevoient pour vendre, il ne s'en trouvoit pas quelqu'un qui fut propre à devenir un sculpteur habile; d'ailleurs ceux-ci poussés par l'aiguillon de la liberté qu'on finissoit par accorder à leurs talens ne manquoient pas d'éfforts pour développer leurs dispositions naturelles, et se voir par là affranchis de l'exclavage; par ce moyen la sculpture fit des progrès, et l'on vit des morceaux achevés sous le règne d'Auguste.— Que peut on voir de plus parfait que sa statüe ? Celle de Julie sa fille, remarquable par la beauté de sa draperie; le buste d'Agrippa, gendre de cet Empereur; et le Ciceron de La Vigne Mathei ?

Après Auguste on vit peu-à-peu la sculpture tomber; les ouvrages qu'on faisoit sous les Empereurs suivans avoient quelque chose de sec et d'immobile. Quand on voulut ériger à Constantin un Arc de Triomphe, ce fut aux dépens de l'Arc de Trajan qu'on dépouilla de ses bas reliefs pour en orner celui qu'on élevoit: le peu d'égard qu'on eut pour la convenance dans ces ornemens déplacés fait sentir l'ignorance des sculpteurs de ce tems là.

Français—Italiens.—La sculpture presqu' ignorée pendant plusieurs siècles, fut relevée par les Français et les Italiens presqu'en même tems, car tandis

que Michel-Ange remplissoit Rome de ses ouvrages sous le pontificat de Jules II. et de Léon X. Jean Gougeon embellissoit Paris de ses chef-d'œuvres sous les règnes de François I. et de Henri II. On connoit le Bacchus de Michel-Ange qui fit illusion à Raphaël par son extrême beauté, et que celui-ci donna sans hésiter à Phidias ou à Praxitelle ; d'un autre côté tout Paris a toujours admiré les fameuses Cariatides de Gougeon que l'illustre Sarrazin ne dédaigna pas de copier. A Rome, Daniel de Volterre, contemporain de Michel-Ange, enrichit de statües l'une des Chapelles de St. Pierre in Montorio. L'Algarde fit voir ce que le sizeau est capable d'imiter en représentant St. Pierre et St. Paul, qui menacent Attila. Le Cavalier Bernin, digne successeur de ces grands maîtres, fit la Fontaine de la place Navonne, l'Extase de Ste. Thérèse, morceau admirable du côté de l'expression ; le buste de Louis XIV. ouvrage où le caractère de ce prince est aussi marqué que les traits de son visage, et le cheval de Marcus Curtius, infiniment plus beau que le cheval de Marc Aurele, que les chevaux même de Monte Cavallo, que leurs inscriptions infidèles ont faussement attribué à Phidias ou à Praxitelle.

Flamands.—Les Flamands ont assez bien réussi dans la sculpture. Sans parler de Erard de Liège, de Buister de Bruxelles, Le Fèvre et L'Aviron d'Anvers,

se sont fait connaître en France par quelques ouvrages qu'ils ont fait pour le Roi. Guibbons et Rootier aussi d'Anvers travaillerent en Angleterre, et le dernier fit les Médailles de Charles II. et de Jeacques II.

En France, Sarrazin fit revivre la sculpture qui y avoit été presqu' éteinte, et lui redonna sa première beauté. Il fit en 1640, un Groupe placé à Marly, représentant deux enfans qui se jouent avec un bouc; il orna ensuite de ses ouvrages quelques églises de Paris: les plus remarquables sont le tombeau du Cardinal de Berulle*, et celui de Henri de Bourbon, Prince de Condé. Sarrazin forma des élèves qui ont porté cet art à une grande perfection.

Les Anguiers donnèrent le modèle du Mercure et de l'Amphitrite qu'on a depuis éxécuté en marbre et qui furent placés dans des bosquets à Verailles. Balthazer et Gaspard Marsy semblent avoir épuisé toutes les finesses de leur art dans l'enlèvement d'Orythie par le Vent Borée; dans le géant Encelade, ouvrage pleine de force et tout-à-fait dans le goût de Jules Romain. Desjardins s'est rendu célèbre par une infinité d'ouvrages. Pujet en a fait moins, mais tous partent d'une main savante; on peut donner pour exemple le Persée qui délivre Andromède et le Milon Crotoniate; ici le cizeau semble animer le marbre et lui donner les passions qui conviennent à

* Attribué à F. Anguier.

ces deux différens sujets. Pujet mettoit dans ses figures plus d'expression, Girardon plus de grâce. Le Mausolée du Cardinal de Richelieu, l'Enlèvement de Proserpine, Apollon chez Thétis, &c. sont des pièces d'une grandeur et d'une correction de dessin dont le meilleurs sculpteurs sont souvent peu capables. Ainsi cet art a passé depuis long-tems des Italiens aux Français, et les premiers se sont vus quelquefois obligés d'avoir recours aux talens des seconds pour des ouvrages de conséquence *.

* Pujet, Théodon, Le Gros, Dubos, Reflex. Crit. sur la Poësie, &c. t. II. p. 172.

ARCHITECTURE.

La nécessité fit inventer l'architecture; la vanité des hommes l'embellit; le mauvais et le bon goût des peuples l'ont ensuite successivement corrompüe et rétablie. Les premières habitations furent des cabanes dans les pays chauds et des cavernes dans les pays froids*, cela suffisoit pour se garantir des bêtes farouches: mais lorsque l'intérêt ou les passions eurent armé les hommes les uns contre les autres, ou qu'attirés par les agrémens d'une douce société, ils voulurent faire des maisons et des villes, ils perçèrent les carrières et employerent la maçonnerie: on passa ensuite à quelque chose de plus parfait. Les colonnes furent substituées aux poteaux qui soutenoient les

* Vitruve, lib. 2. c. 1.

anciennes demeures: les architraves prirent la place des poitrails qui joignoient les poteaux ensemble, et les frontons imitèrent les fermes de charpente qui étoient au-dessus du faîte *.

Ægyptiens.—Les Ægyptiens sont les premiers qui ont perfectionné l'architecture; elle étoit tout-à-fait dans leur caractère: elle étaloit par-tout cette noble simplicité conforme à la nature et cette grandeur qui remplit l'esprit et le charme. On lit avec étonnement dans Hérodote †, et dans Diodore ‡, la description du Labyrinthe, c'est-à-dire, des douze palais composés de 1500 chambres, mêlés de terraces, qui communiquoient ensemble autour de douze sales, et ne laissoient point d'issüe à ceux que étoient entrés. Les voyageurs rapportent ‖, qu'on voit encore aujourdhui dans la Thébaïde quatre portiques d'une hauteur extraordinaire où aboutissent quatre longues avenües et qui enferment un salon soutenu de cent vingt colonnes entremêlées d'obélisques.

L'Ægypte visoit au grand: elle élevoit des monumens pour la postérité; ses Pyramides subsistent encore. La plus grande a une bâse dont chaque côté et de 704 pieds, et sa hauteur perpendiculaire en a 630, elle est terminée par une plate-forme de

* Vitruve, lib. 1. c. 1. lib. 4. c. 2.

† Lib. 2.

‡ Lib 1. sect. 2.

‖ Voyages imprimés par Thevenot.

48 pieds de circonférence*, les quatre côtes de cette Pyrammide sont exposés aux quatre régions du monde.

Le Chevalier Chardin † dans les desseins des ruines de Persépolis donne une idée de l'architecture des anciens Perses : elle étoit fort ornée, mais ces ornemens, quoique travaillés avec beaucoup de propreté, manquent de goût et n'ont rien qui ramène à la nature.

Les Grecs plus inventifs et plus heureux dans leurs inventions, mirent dans leurs édifices plus de régularité et de véritable beauté.

ORDRES.—*Dorique.* Le Roi Dorus consacra à Junon dans la ville d'Argos un temple magnifique ; la manière dont il étoit ordonné fut appellée *Dorique.*

Ionique.—Lorsque le prince Ion fit bâtir en Asie des temples sur le modèle de celui que Dorus avoit fait faire en Grèce, les Ioniens, peu de tems après, changèrent quelque chose dans la proportion et dans les ornemens des colonnes Doriques du Temple de Diane, et la règle qu'ils suivirent fut nommée *Ordre*

* Voyages de Bruyn.

† Eloge de M. de Chazelles dans l'Histoire de l'Acad. des Sciences.

Ionique; ce que cet ordre avoit de plus remarquable étoit les Volutes.

Corinthien.—Callimachus, sculpteur d'Athènes, en augmenta le nombre, les fit plus délicates et mit au dessus des feuilles d'Acanthe avec leurs Caulicoles. Cet ingénieux ouvrier prit cette idée d'une plante d'Acanthe qui s'élevoit autour d'un pannier qu'on avoit mis sur le tombeau d'une jeune fille Corinthienne: on voulut conserver la mémoire de cette invention, et l'on donna le nom d'*Ordre Corinthien*, aux colonnes surmontées d'un chapiteau pareil à celui que Callimachus avoit inventé *.

Les Grecs ayant donné aux colonnes une proportion et des ornemens fixes et arrêtés par rapport aux trois ordres d'architecture, réglèrent de même les Entrecolonnemens; et des cinq différentes manières d'espacer les colonnes, ils firent cinq différens genres d'édifices. Le bâtiment du cinquième genre passa pour le plus parfait, parceque les colonnes y sont à une distance raisonable et bien entendue †. Vitruve en attribue l'invention à un certain Hermogène à qui il donne aussi le *Pseudo-Diptère* ‡ et

* Vitruve, l. 4. c. 2.

† Cette distance est de deux diamètres et un quart. Juv. de Carl.

‡ Espèce de Temple dont les portiques du *Pourtour* avoient la largeur du double portique du *Diptère*.

tout ce qu'il y a de plus beau dans l'Architecture *; ainsi cet art monta comme par dégrés à ce haut point de perfection où il parut du tems de Périclès. Ce grand homme orna Athènes de superbes bâtimens, tous conduits par le célèbre Phidias dont les rares talens ne se bornoient pas à la sculpture. Plutarque, qui les avoit vus, admire surtout cet espèce de nouveauté qu'ils conservoient encore après plus de cinq cents ans. Cimon ne fut pas moins amateur de la belle architecture ; ce fut lui qui remplit Athènes de galeries, de promenades, de places et de lieux d'exercices.

Toscan.—Les Romains se conformèrent d'abord à la manière de bâtir de leurs voisins les Toscans : cet ordre d'architecture est le plus simple de tous et celui dont l'éxécution est plus facile, c'est aussi le plus solide ; et par là il est très propre à soutenir de grosses masses de bâttimens.

Romain.—Dans la suite, quand les Romains eurent connu les Grecs, ils adoptèrent leurs trois ordres ; il est vrai qu'ils firent quelque changement au Corinthien en mettant des feuilles d'olivier et de chêne à la place des feuilles d'acanthe ; il voulurent même se donner un ordre qui leur fut propre ; et prenant à leur gré differentes parties du chapiteau Corin-

* Vitruve, l. 3. c. 2.

thien, de l'Ionique et du Dorique, ils en composèrent un chapiteau qui constitue l'ordre Romain.

Le bon goût qui régnoit à Rome pendant le siècle d'Auguste influa sur l'Architecture ; rien n'étoit plus parfait en ce genre que le Temple de Jules Cæsar ; celui qu'Auguste consacra à Mars Vengeur ; le portique du Panthéon que fit bâtir Agrippa et le théâtre de Marcellus sont des chefs-d'œuvre de l'art.

Dans ces tems heureux parut Vitruve qui s'est acquis depuis une si grande authorité ; mais comme il n'étoit que savant et qu'il ignoroit l'art de se faire valoir, on ne lui donna à conduire que le Temple de Jupiter Anxur à Terracine, et il ne s'est rendu célèbre que par les dix livres qu'il écrivit sur sa profession dans les dernières années de sa vie. Le bon goût pour l'architecture se conserva sous les règnes suivans.

Le Temple de la Paix que Vespasien fit bâtir après avoir fermé celui de Janus, l'an de J. C. 71, est regardé par tous les auteurs comme le plus grand, le plus magnifique et le plus riche qui fut à Rome ; et Palladio * semble confirmer le témoignage des contemporains. Trajan protégea les sciences et les beaux arts ; la place qu'il fit bâtir à Rome fait voir que de son tems l'architecture n'étoit pas tombée, et c'est ce que l'Empereur Constance admira le plus dans cette

* Lib. 4. del Architettura, cap. 6.

ville quand il y vint en 357. L'ouvrage avoit été conduit par Appollodore qui avoit fait le pont du Danube.

L'architecture, après avoir été à Rome portée à un haut point de perfection, tomba par dégrés. Il ne faut plus chercher les beaux tems de cet art après les deux Antonins; on voit des marques sensibles de sa décadence dans les deux Arcs de Triomphe qui furent élevés à Septime Sévère, et dans le Septizone dont il reste des vestiges sur la Voie Appienne, aussi le goût avoit alors bien changé. Ce fut encore pis quand les Goths eurent envahi l'Empire; ces peuples cultivèrent à la vérité l'Architecture, mais ils la chargèrent en même tems d'ornemens grossiers placés sans choix et hors de belles proportions. La dépravation du goût dura long-tems après la domination de ces barbares.

Sous St. Louis, vers la fin du treizième siècle, Eudes de Montreuil bâtit à Paris les Eglises des Chartreux, des Mathurins, des Cordeliers, des Quinze-Vingt, et quelques autres; ces édifices font aisément sentir l'ignorance de ce siècle; mais quand on se mit à étudier les livres des anciens et les morceaux d'Architecture antique qui avoient échappé à l'injure des tems, en se formant le goût pour la littérature on se le forma pour les arts: on se rendit attentif aux beautés naturelles on commença à être touché de cette égalité de rapport que les différentes parties d'un bâtiment ont les unes aux autres, et l'on fut frappé de la régularité qu'on remarqua dans les

proportions qu'avoient suivi les grands maîtres de l'antiquité.

On va loin dans les arts que des princes illustres prennent sous leur protection; aussi a-t-on vu sous Léon X. François I. et Henri II. l'architecture acquérir de grands dégrés de perfection; mais si la France et l'Italie ont des droits imprescriptibles aux progrès qu'elle fit dans la suite, il est une autre nation trop jalouse des arts pour ne pas présenter des hommes qui s'y sont distingués. En Angleterre, Sir C. Wren donna dans un grand nombre d'édifices des preuves de ses talents. L'Eglise de St. Paul; la Colonne élevée au bout du pont de Londres; l'Hopital de Chelsea, et beaucoup d'autres, attesteront dans tous les tems le génie et l'habileté de ce grand architecte.

Cet art en France fut très négligé jusqu'à François I. On ne sauroit bâtir plus mal que l'on a fait depuis Clovis jusqu'à ce prince. Les maisons étoient faites à peu près comme des colombiers, les palais comme des forteresses; et dans un grand nombre d'églises anciennes on n'admire que la grandeur; on distingue néammoins le nouveau Gothique du vieux; et on convient que les Eglises cathédrales de Paris, de Rouen, de Bauvais, d'Amiens, de Rheims, de Vienne, de Chartres: l'Abbaye de St. Ouën de Rouen, celle de Royaumont et quelques autres seront toujours par les connaisseurs regardées comme de beaux vaisseaux.

Dès que François I. eut promis des récompenses à ceux qui travailleroient à se perfectionner dans les arts, il s'éleva tout-à-coup des gens qui se distinguèrent dans toute sorte de professions; les maçons devinrent architectes, et à force d'étudier les beautés de l'art, ils s'y rendirent très habiles; entre plusieurs desseins qui furent présentés au Roi pour bâtir le Louvre, deux parurent excellens; l'un étoit de Sébastien Serlio et l'autre de Pierre Lescot, plus connu sous le nom de l'Abbé de Clagny. Serlio faisoit le métier depuis plus de quarante ans; il n'y en avoit pas dix que Clagny s'y appliquoit, cependant son dessein fut trouvé si noble et si beau que ce fut celui qu'on suivit de l'avis même de Serlio. Ponce et Goujeon, Français, exécutèrent ce dessein; ce qu'ils ont fait au Louvre est regardé comme un modèle de la plus belle architecture. Louis de Foix, Parisien, fut préféré à tous les architectes Italiens et Espagnols pour bâtir l'Escurial. Marie de Médicis se servit pour ses batimens des fameux de Lorme et Bullant, parcequ'après avoir bien cherché elle n'en trouva point d'aussi habiles en Italie: de Lorme qui a surpassé les anciens dans la coupe des pierres et dans l'art de faire des voutes, orna de certaines colonnes qu'il avoit inventées le Palais des Thuilleries que cette reine faisoit bâtir; le célèbre Desbrosses vint ensuite; le Luxembourg est de son ordonnance, et ne le cède qu'au portail de St. Gervais seul capable d'immortaliser son nom; le Cavalier Bernin, un des plus grands architectes qu'aient eu les Italiens, disoit

qu'il n'avoit rien vu de plus parfait que ce portail.

Sous Louis XIII. et sous Louis XIV. Le Vau, Perrault, Duval, Mansard ont immortalisé leur nom : Le Vau par la façade du Louvre où il a étalé toutes les richesses de l'architecture des anciens : Duval s'est distingué par le Val-de-Grace : on doit à Blondel ce que la porte de St. Denis a de plus exquis et de plus recherché.

Le bon goût de cet art étant si solidement établi, il ne restoit plus que de tâcher de le conserver ; ce fut dans cette vue que Mr. Colbert forma l'Académie d'Architecture à la fin de l'année 1671. Elle ne fut d'abord composée que de six architectes : leurs élèves en ont augmenté le nombre, et assuré à la France la possession d'un bien qu'il lui seroit honteux de laisser échapper.

THEATRES.

GRECS.

Tragédie.—On attribue communément aux Grecs l'origine des théâtres. Cette nation jalouse de cultiver les arts donna naissance à la Tragédie ; ce ne fut d'abord qu'un simple chœur qui chantoit en dansant les louanges de Bacchus. En 534 avant l'Ere Chrétienne, Thespis representa la premiere tragédie *, et promenoit sa troupe dans un tomberau par les bourgs de l'Attique ; Æschile leur donna des brodequins et un masque plus honnête ; il fit monter ses acteurs sur un théâtre, et leur fit jouer des rôles plus grands et plus nobles †. Sophocle et Euripide augmen-

* Boileau, Art. Poet. chant, 3. v. 61.

† Hor. de Art. Poet.

tèrent la pompe, perfectionnèrent le poëme, et surent interesser le chœur dans toute l'action *.

Comédie.—La Comédie fut aussi cultivée chez les Grecs avec succès ; elle a eu trois âges ou trois états différens. Dans l'ancienne comédie on se donnoit la liberté, non seulement de représenter des aventures véritables et connues, mais de nommer publiquement les gens ; Socrate lui-même s'est entendu nommer et s'est vu jouer sur le théâtre d'Athènes. Cette licence fut réprimée par l'authorité des Magistrats ; et les comédiens n'osant plus désigner les gens par leur nom, firent paraître des masques ressemblans aux personnes qu'ils jouoient, ou les désignoient de quelque autre manière semblable : ce fut la comédie moyenne. Ce nouvel abus, presqu' aussi grand que le premier, fut encore défendu ; on ne marqua plus les noms ni les visages, et la comédie se réduisit aux règles de la bienséances ; c'est la comédie nouvelle dont Ménandre fut l'auteur du tems d'Alexandre le Grand.

La première comédie fut jouée à Athènes environ l'an 562 avant l'Ere Chrétienne, sur une espèce d'échaffaud, par Susarion et Solon ; elle fut inventée par les Athéniens naturellement railleurs. Eupolis,

* Aux trois grands hommes dont nous venons de parler on peut joindre Théodectes, Théocrites, Xénoclès et quelques autres distingués par leurs talens, quoique moins connus.

Cratinus et Aristophânes, les premiers comiques qui se soient rendus célèbres, parurent en même tems pendant la guerre du Péloponnèse, et ils se donnèrent la liberté de peindre au naturel dans leurs vers tout ce qu'ils connaissoient de scélérats. Non contens de reprendre les particuliers, ils n'épargnerent ni les magistrats ni les généraux. Léon, Lamachus et Alcibiade, furent joués tour-à-tour. Aristophâne en montant sur le théâtre, éluda les desseins pernicieux des uns, rendit les autres suspects, et prévint par là l'oppression de sa patrie; les autres comiques, car le nombre en étoit grand, avoient moins de retenüe et de talent qu'Aristophâne; leur hardiesse alla si loin qu'on se vit obligé d'arrêter le cours de cette licence en défendant aux acteurs de porter des masques ressemblans et aux poëtes de nommer les personnes; il fallut en venir à supposer des noms et à feindre des sujets, et la comédie changea de face, comme nous venons de le voir en parlant de ses différens âges.

ROMAINS.

Tragédie.—Les Romains connurent assez tard la Tragédie. Après les guerres Puniques ils se mirent à lire Eschile et Sophocle, et ils essayèrent de les imiter. L. Andronicus, Accius, et Pacuvius furent les premiers poëtes tragiques que l'on vit à Rome; le goût que les Romains prirent pour la comédie leur

à négliger la tragédie pendant quelque tems, mais il fallut y revenir, et les plus grands seigneurs ne dédaignèrent pas ce génre d'écrire.

Comédie.—A Rome la comédie eut de bien faibles commencemens. Tite-Live place les premiers jeux scéniques sous le Consulat de T. Sulpitius Peticus et de C. Licinius Stolo, quand à l'occasion d'une peste, on fit venir de Toscane des histrions qui dansèrent sur le théâtre au son de la flûte; dans la suite les jeunes gens de qualité s'étant réservé cet amusement, y ajoutèrent des railleries en vers à la manière des Osques * c'est ce qu'on appelloit, *Atellanes*, qui ressembloient assez à nos comédies Italiennes.

Pantomimes.—Comme tous les autres poëtes, Térence avoit mis dans la Grèce la scène de ses comédies; ce ne fut que sous l'Empire d'Auguste † qu'abandonnant les Grecs, les comiques osèrent jouer le peuple même qui devoit juger de leurs pièces; on vit alors naître à Rome une nouvelle espèce de comédie; ses deux premiers inventeurs Pylade et Batille formèrent deux Ecoles de pantomimes dont la succession ne fut point interrompue; cet art étoit

* Peuple de Campanie.

† Mr. Calliachy Candiot, mort en 1708, Professeur en Belles Lettres dans l'Université de Padoüe, n'est pas de cette opinion qui paroît cependant la plus suivie.

une représentation muette ou, sans ouvrir la bouche on exprimoit tout ce qu'on vouloit dire par des gestes très réglés.

Cet art qui, comme nous venons de le dire, parut sous Auguste charma les Romains dès sa naissance, passa bientôt dans les provinces de l'Empire les plus éloignées et subsista aussi long-tems que l'Empire même; les Romains préféroient les représentations des pantomimes à celles des autres comédies; elles plaisoient beaucoup à l'Empereur et Bathylle enchantoit Mæcène. Le goût qu'on avoit pour les pantomimes obligea le sénat dès les premières années du règne de Tibère de faire un règlement pour défendre aux sénateurs de fréquenter les Ecoles des pantomimes et aux chevaliers Romains de leur faire cortège dans les rues; on n'avoit pas fait ce règlement sans nécessité *. Quelques années après il fallut chasser de Rome les pantomimes †; l'extrême passion que le peuple avoit pour leurs représentations donnoit lieu de tramer des cabales pour faire applaudir l'un plutôt que l'autre, et ces cabales devenoient des factions. Nous voyons dans Cassiodore ‡, que les pantomimes avoient pris des livrées différentes ‖ à l'imitation de ceux qui conduisoient les

* Tacit. Ann. Bb. 1. † Ib. l. 1.

‡ Var. epist. 3. lib. 1.

‖ L'origine du mot *Livrée* vient, du tems des *Cours Plenières* sous Charles VIII. Roi de France. Ces Assemblées magnifiques.

chariots dans les courses du Cirque. Les uns s'appellerent les bleus, les autres les verds, &c. Le peuple se partagea et forma des partis qui devinrent quelquefois aussi échauffés l'un contre l'autre que les Guelfs et les Gibelins peuvent l'avoir été sous les Empereurs d'Allemagne *.

Le gouvernement fut obligé d'avoir recours à un moyen triste mais nécessaire pour la tranquillité publique, ce fut celui de faire sortir de Rome tous les pantomimes. Chassés sous Néron et sous quelques autres Empereurs leur éxil ne duroit pas long-tems, le peuple ne pouvoit se passer d'eux; et comme il survenoit des conjonctures où le souverain croyoit avoir besoin d'eux il se voïoit obligé de les rappeller. Par exemple Domitien les avoit chassés, et Nerva son successeur les fit revenir, quoiqu'il ait été un des plus sages Empereurs.

entretenoient l'Etat dans de grandes dépenses. Comme le Monarque étoit obligé, chaque année, d'habiller ses Officiers, ceux de la Reine et des Princes et qu'on livroit ces habits aux frais du Roi, on leur donna le nom de Livrée. Vely. Hist. de Fran. t. 1. p. 383.

* C'est en Allemagne que les noms de *Guelphes* et *Gibelins* ont pris naissance dans la bataille de Wimberg donnée en 1141, entre les Imperiaux et les Bavarois. Le cri de guerre des Impériaux étoit *Weiblingen*, celui des *Bavarois* étoit *Welf;* ces noms devinrent familiers; et les Italiens les prononçant à leur manière, appellerent *Ghibellini* ou Gribelins ceux du parti de l'Empereur et *Guelphes* ceux du parti contraire. Vely, t. 5, p. 364, note.

La dépense immense que les Grecs et les Romains faisoient pour la représentation des pièces dramatiques est un preuve de l'attention qu'ils y donnoient, et cette attention continua durant huit cents ans, car les théâtres furent encore ouverts à Rome pendant huit siècles après l'avanture de Livius Andronicus dont nous parlerons ci-après. La représentation de trois tragédies de Sophocle coûta plus aux Athéniens que la guerre du Péloponèse. L'Histoire Romaine est remplie de faits qui prouvent la passion démesurée du peuple pour les spectacles, et que les princes et les particuliers faisoient des frais immenses pour la contenter ajoutons à cela le payment que recevoient les acteurs. Macrobe dit qu'Æsopus, célèbre acteur tragique et contemporain de Cicéron laissa en mourant à son fils une succession de cinq millions qu'il avoit amassée. Pline * dit que le comédien Roscius †, l'ami de Cicéron, avoit par an plus de cent mille francs de gages; il paroit même qu'on augmenta les appointemens de Roscius depuis le tems

* Plin. l. 10.

† Fameux acteur Romain. On donne encore quelquefois de nos jours ce nom à ceux qui ont de grands talens pour le théâtre; mais s'ils lui ressèmblent quant aux dispositions scéniques, nous espérent qu'ils ne l'imitent pas sous les autres rapports; sa conduite est une preuve que de ce tems là, comme du nôtre, les talents distingués n'alloient pas sans des deffauts frappans.— Lamp. mot *Roscius*.

que Platon l'avoit vu, puisque Macrobe dit * que ce comédien touchoit des deniers publics près de neuf cents francs par jour, et que cette somme étoit pour lui seul ; il n'en partageoit rien avec sa troupe ; il dit ailleurs † que Jules Cæsar donna vingt mille écus à Laberius pour engager ce poëte à jouer lui-même dans une pièce qu'il avoit composée. Enfin la profusion alla si loin que Tite-Live ‡, en finissant sa dissertation sur l'origine et le progrès des représentations théâtrales à Rome dit que ces divertissemens étoient dégénérés en des spectacles si magnifiques et si somptueux que les royaumes les plus riches auroient eu peine à en soutenir la dépense ; et l'Empereur Marc-Aurèle ordonna que les acteurs qui joueroient dans les spectacles que certains magistrats étoient tenus de donner au peuple ne pourroient point exiger plus de cinq pièces d'or par représentation ‖.

Nous venons de voir quelle sorte de considération les anciens témoignoient aux comédiens. En Grèce les plus illustres étoient réputés des personnages, et l'on y a vu même des ambassadeurs et des ministres d'état tirés de cette profession §.

* Macrob. Saturn. lib. 2. c. 10.

† Ibid. l. 2. c. 7.

‡ Lib. 7.

‖ Capit. in M. Ant.

§ Tit. Hist. l. 24. August. de Civit. l. 2. c. 11. Amm. adver. Gent. l. 7.

Quoique les loix Romaines eussent exclus la plus-part des gens de théâtre de l'état de citoyen, on avoit neammoins à Rome beaucoup de considération pour eux, et ceux qui montoient sur le théâtre cherchoient les moyens d'y paraître avec des talens. Les grands acteurs n'auroient pas voulu prononcer un mot le matin, avant d'avoir, pour s'exprimer ainsi, développé méthodiquement leur voix, en la faisant sortir peu à peu et lui donnant l'essor comme par dégrés, afin de ne pas offenser ses organes en la déployant précipitamment et avec violence.

Ils observoient même de se tenir couchés durant cet exercice; après avoir joué ils s'asséoient, et dans cette posture ils replioient, pour ainsi dire, les organes de leur voix en respirant sur le ton le plus haut où ils fussent montés en déclamant, et en respirant ensuite successivement sur tous les autres tons jusqu'à ce qu'ils fussent enfin parvenus à celui où ils fussent descendus *. Apulée dit encore que les acteurs de tragédie déclamoient tous les jours quelque chose afin que leurs organes ne s'enrouillassent pas †.

Les tems ont bien changé; et tout en reconnaissant les grands talents de Garrick, de le Quin, et de Baron, nous croyons qu'un peuple auroit été bien exposé si sa sureté eut entièrement dépendu de ces trois Ministres de Théâtres.

* Dubos. Reflect. Crit. t. 3. p. 260.

† Flor. lib. 2.

Déclamation Partagée.—Les Romains dans la suite partagèrent la déclamation à l'occasion de Livius Andronicus dont nous avons parlé. Ce poëte célèbre qui vivoit à Rome, environ 514 ans après sa fondation, et environ 120 après qu'on y eut ouvert les théâatres, jouoit lui-même dans une de ses pièces. Le peuple qui se donnoit comme aujourdhui la liberté de faire répéter les endroits qui lui sembloient beaux, fatigua tellement Andronicus qu'il s'enroua. Hors d'état de déclamer davantage, il fit trouver bon au peuple qu'un esclave placé devant le joueur d'instrumens récitât tandis que lui feroit les mêmes gestes que s'il récitoit lui-même; de là, dit Tite-Live *, naquit l'usage de partager la déclamation entre deux acteurs; ainsi l'un étoit chargé de prononcer et l'autre de faire les gestes. Cette manière pourroit avoir de nos jours un air de singularité, mais on cessera d'être surpris si l'on fait attention que les théâtres des anciens étoient beaucoup plus vastes que les nôtres et encore moins éclairés; comme ils ne jouoient point comme nous à la clarté des lumières, le jour qui éclairoit la scène ne pouvoit pas y en jetter autant que nos illuminations théâtrales en jettent sur la scène des théâtres modernes; ainsi les anciens ne voïoient pas leurs acteurs d'aussi près que nous voions les nôtres; d'ailleurs les acteurs des anciens jouoient masqués et conséquemment on ne pouvoit pas voir

* Tit. Hist. lib. 7.

aux mouvemens de la bouche et aux muscles du visage s'ils parloient ou s'ils ne parloient pas ; ainsi le spectateur ne sentoit pas le ridicule qu'on imagine d'abord dans deux personnes dont l'une feroit les gestes tandis que l'autre réciteroit sur un ton pathétique les bras croisés.

Comme les anciens avoient une grande passion pour les théâtres, ils emploïoient tout ce qu'ils jugeoient capable de mettre de l'agrément ou de la facilité dans l'execution de leurs pièces. Vitruve* nous instruit de la manière de placer dans leurs représentations des *Echæa* ou vases d'airain propres à servir d'échos. Cet auteur en parlant de l'architecture du théâtre entre dans un détail long et méthodique sur la forme de ces vases qui n'étoient apparemment que des plaques d'airain rondes et un peu concaves ainsi que sur les endroits où il falloit les placer afin que la voix des acteurs trouva à propos des échos *consonans*.

Dans la suite l'inondation des barbares qui se répandoient dans tout l'Empire otoit chaque jour aux peuples des pays désolés les moïens de faire la dépenses des spectacles †, et suivant les apparences tous les grands théâtres de Rome, tel que celui de Marcellus, furent ou détruits ou fermés lorsque Rome fut prise et ruinée par Totila ‡. Telle est la véritable

* Vit. lib. 5. c. 5.

† De Con. Sen. lib. 1. c. 33.

‡ En 546.

époque de l'anéantissement presque totale des Lettres et des Arts que l'on continua de cultiver mais sans beaucoup de fruit; plusieurs siècles après on vit reparaître certaines pièces qui donnèrent naissance aux représentations telles que nous les avons aujourd'hui.

ANGLETERRE.

Ce fut dans le douzième siècle, dit le Président Hénault* qu'on apperçut les premières traces des représentations de théâtre. Un moine, nommé Geoffroi, qui fut depuis Abbé de St. Alban en Angleterre, chargé de l'éducation de la jeunesse, faisoit représenter avec appareil des espèces de tragédies de piété. Le sujet de la première pièce dramatique fut, Les Miracles de Ste. Catherine; ce qui est bien antérieur aux représentations qui n'ont commencé en France qu'en 1398, sur un théâtre que l'on dressa à Paris à l'Hôtel de la Trinité.

* Ab. Chron. Evèn. Remarq. sous Louis le Jeune, p. 185.

FRANCE.

Avant que la comédie y fut introduite on représentoient les histoires de l'ancien et du Nouveau Testament; on nommoit ces sortes d'Actions, *Mystères*, comme " Le Mystère, ou le Jeu de la Passion," " Le Mystère des Actes des Apôtres," " Le Mystère de l'Apocalypse;" et il y avoit des maîtres ou entrepreneurs par les soins desquels ces Mystères étoient représentés. Au commencement les représentations s'en donnoient dans les églises; dans la suite les Mystères furent représentés dans divers endroits sur des théâtres publics à Paris*. En l'année 1486, le Chapitre de l'Eglise de Lyon ordonna soixante livres à ceux qui avoient joué le Mystère de la Passion †. De Rubis dans son Histoire de la même ville fait mention d'un théâtre public dressé à

* Hist. de Charles VII. par Alain Chartier: parlant de l'entrée de ce Roi à Paris en 1437, p. 109.

† Liv. 28. des Act. Cap. fol. 153.

Lyon en 1540 *. Le peuple nommoit ce théâtre *Le Paradis.*

Ces sortes de comédies saintes étoient fort en vogue sous François I. qui les favorisoit et prenoit quelquefois plaisir à les voir représenter. Le " Mystère de Actes des Apôtres," comédie divisée en deux parties fut représentée à Bourges vers le milieu du XVe. siècle, par Arnoul et Simon Greban, frères: l'un étoit chanoine du Mans et l'autre Sécrétaire de Charles d'Anjou, Comte du Maine.

Dans la suite comme ces sortes de représentations se faisoient d'une manière peu convenables à la religion et à la grandeur des Mystères, il fut défendu dans tout le royaume de jouer la Passion, et autres sujets semblables. Charles IX. publia, en 1561, un Edit sur les cahiers et doléances des Etats généraux assemblés à Orléans †. Henri III. en publia un autre sur les remonstrances des Etats généraux assemblée à Blois, en 1576. Malheureusement ces loix si sages n'étoient guères observées; et de nos jours cet abus si frappant n'a pas autant disparu que le respect pour des sujets si élevés sembloit l'exiger.

Opera.—Quelques uns ont cru que l'Opera venoit des Grecs ‡; c'est lui faire beaucoup d'honneur.

* Hist. de la Ville de Lyon, l. 3. c. 53.

† Art. 24.

‡ Ferrari, Gravina.

que de lui donner une origine si ancienne ; ceux qui prétendent que l'*Œdipe* de Sophocle se chantoit d'un bout à l'autre sur le théâtre d'Athènes comme l'*Atis* de Quinault sur le théâtre de Paris ne font pas assez d'attention à ce qu'étoit la Mélopeé des anciens ; chez les Grecs c'étoit une simple déclamation mélodieuse qui avoit, à la vérité, différens modes mais qui étoit aussi bien différente du chant musical.

Ce genre de poëme vient des Italiens. Les uns en attribuent l'invention à Rinuccini, d'autres à Emilio Cavaleri. Perrin fut celui qui l'introduisit en France, en 1659*; ce spectacle ne reussit par d'abord ; les personnages de bouffons que Gilbert et Perrin y avoient employés par une imitation trop scrupuleuse déplûrent infiniment. Mr. Quinault qui succéda à ces deux poëtes s'apperçut bientôt de cette erreur ; il n'avoit pas eu un très grand succés dans le dramatique, mais il fut plus heureux dans le Lyrique du théâtre qu'il porta à une grande perfection. Mr. Perrault qu'on ne peut soupconner de l'avoir flatté, reconnoit en lui un talent tout particulier pour faire des vers bons à mettre en chant. Quinault avoit de plus un penchant naturel pour la tendresse et une facilité admirable à se conformer aux idées de Lulli. On

* Il fut le premier qui obtint le privilège d'établir en France des *Opera*.

tâcha même de dégouter ce dernier des Opera de Quinault, mais ce fameux musicien avoit trop de goût, et de bon sens pour ne pas voir qu'il étoit impossible de faire des vers plus beaux, plus doux et plus propres à faire paroître sa musique *.

* Perrault Hommes Illustres, art. Quinault.

ARMOIRIES.

Les armoiries sont, en quelque sorte, une histoire abrégée des familles; elles marquent les différens dégrés de noblesse et les différentes alliances et font quelquefois allusion à une action éclatante. Les opinions sont partagées sur le tems et la manière dont elles ont commencé. Quelques auteurs ont prodigué l'érudition pour montrer qu'elles nous viennent des Grecs et des Romains: on sait qu'il y a eu de tout tems des figures ou symboles sur les drapeaux de toutes les nations du monde. L'Enseigne des Romains étoit un aigle; celle des Phrygiens, un pourceau; celle des Thraciens, une mort; celle des Goths, un ours; celle des Alains, un chat; celle des Français, un lion; celle des Saxons, un cheval; mais ce n'étoit que de simples hiéroglyphes. Le père et les

enfans n'avoient pas les mêmes devises ; les familles en changeoint souvent ; et ces images de fantaisie ne servoient pas à distinguer les familles des unes des autres ni à en marquer la noblesse.

Les Ecrivains les plus judicieux * fixent le commencement des Armoiries vers le milieu du douzième siècle : avant ce tems là, disent-ils, nulles armoiries sur les tombeaux, ni sur les Sceaux, ni sur les monnoies ; nul historien qui en parle : ceux qui ont remonté jusqu'aux sources du Blason †, fixent à cette époque les véritables armoiries ; ils n'en exceptent aucunes, pas même celles de France : car dire que ce fut un Ange qui les apporta à Clovis, ou que ce prince les choisit au lieu de crapauds ou de couronnes que portoient ses prédecesseurs, ce sont, disent ces censeurs, de petits contes sans fondement, inconnus aux anciens auteurs, et inventés par des modernes qui ont donné des armoires à Adam, à Eve, à Noé, et aux douze Tribus d'Israël. Que voit-on sur les Sceaux de nos anciens rois ? leurs portraits, des portes d'église, des croix, des têtes de saints.

Hugues Capet est répresenté tenant un globe d'un côté et de l'autre une main de justice ; c'est le premier à qui l'on voit cette espèce de sceptre ; sa cou-

* Velser, Duchêne, Fauchet, Du Tillet, Blondel, Sainte-Marthe.

† Les Français en sont les inventeurs. Le P. Ménestrier, dans sa, " Bibliothèque," rapporte les noms des auteurs qui ont écrit sur le Blason.

ronne n'est rehaussée que de fleurons; Louis le Gros est assis dans un fauteuil, vêtu d'une espèce d'aube, portant un sceptre à trois pointes, et ayant sur la tête une couronne ornée de plusieurs croix. Le premier sceau où l'on voit une Fleur de Lys est de Louis VII. surnommé Le Jeune; si l'on en voit sur les tombeaux de Childebert, de Chilpéric, de Frédégonde, de Dagobert, c'est que ces monumens ont été renouvellés ou faits depuis l'an 1137.

Toutes ces variations, dit Pasquier*, prouvent que les armoiries, tant de nos anciens rois que de leurs sujets, étoient des devises telles qu'il plaisoit à chacun de les choisir. Ce furent les expéditions de la Terre Sainte qui les rendirent propres à chaque Maison. On les prit d'abord par nécessité. Dans une armée de sept ou huit cent mille hommes, ramassée de tant de nations différentes, il falloit nécessairement un signe pour rassembler chaque vassal sous la bannière de son Seigneur qui lui-même étoit caché sous une armure de fer. On se vit donc obligé d'imaginer certains symboles significatifs, soit pour se faire remarquer dans les combats, soit pour être reconnu des siens; on les conserva dans la suite par vanité; c'étoit un titre glorieux d'avoir été d'une Croisade: tout ce qui en faisoit une preuve devint une marque d'honneur. On l'arbora sur ses étendarts; on la fit graver sur son sceau, peindre sur son Ecu, broder sur sa

* Pasq. Rech. de la France, t. 1. l. 1. c. 17. p. 141.

Cotte-d'armes; on s'en para dans les Tournois *. Bientôt ceux mêmes qui n'avoient pas été du voyage de la Palestine se montrèrent jaloux de cette distinction. Chaque seigneur, chaque gentilhomme voulut aussi avoir un emblême distinctif. On n'eut osé se présenter à un Pas-d'arme si l'on n'eut eu sur son armure et sur le caparaçon de son cheval quelque devise en broderie; ce ne fut cependant que vers le milieu du treizième siècle et sous le règne de St. Louis que les armoiries passèrent communément du père aux enfans et devinrent fixes dans les familles.

Toutes les sortes de croix qui se trouvent dans les écussons, les besants †, les lions, les léopards, les coquilles, les mertelles, sorte d'oiseaux qui passent la mer tous les ans, les noms même d'azur et de Gueule tirés de l'Arabe et du Persan, sont autant de preuves que les armoiries doivent leur naissance aux voyages du Levant. Mais une autre preuve que les Tournois

* On ne sait pas précisément à quelle nation est due l'origine des Tournois. Pancirol, "Des Choses Nouvellement Inventées," l'attribue à Emmanuel Comnène. Le P. Ménestrier, "Origine des Armoiries," chap. 3. en donne l'invention aux Allemans. L'Abbé de Choisi, "Histoire de Philippe de Valois," l. 2. c. 7. en fait honneur à un gentilhomme. Français nommé Geoffroi de Preuilli. Juv. de Carl.

† Le Besant étoit une pièce de monnoie fabriquée à Constantinople, autrefois Bizance. Il étoit d'or pur et valoit 50 sols.

y ont aussi beaucoup contribué, ce sont les autres pièces qu'on voit d'ordinaire dans ces mêmes Ecus; les Chevrons, les Pals, les Jumelles faisoient partie de la barrière qui fermoit le Camp; les figures d'astres et d'animaux viennent des noms que se donnoient les Tenants et les Assaïllans, noms brillans ou terribles; ce n'étoit rien moins que les Chevaliers du Soleil, de l'Etoile, du Croissant, du Lion, du Dragon, de l'Aigle, du Cygne; car chacun étoit alors maître de choisir ce qu'on a depuis appellé Armes ou Armoiries. Les uns les formèrent de la doublure de leur manteau; de là les fourrures de pannes ou échiquetées, vairées, facées, gironnées, fuselées, losangées; les autres les composèrent de quelques pièces de leur armure; de là les éperons, les fers de lances, les masses, les maillets, les épées, les casques; quelques autres les tirèrent de leurs exercises ou de leurs amusemens; de là les faucons, les jets, les cors.

Fleurs de Lys.—Ce fut vraisemblablement à l'occasion de la seconde Croisade que Louis le Jeune * prit les fleurs de lys pour ses armoiries. Dans le sceau d'une chartre de la fin du douzième siècle, ce monarque est représenté tenant une fleur de lys; sa couronne en est ornée; et lorsqu'il fit sacrer son fils, il voulut que la dalmatique et les bottines du jeune prince fussent de couleur d'azur et semées de fleurs de lys d'or: elles devinrent dès ce moment les

* Sur le trône en 1137.

seules armoiries des monarques ses successeurs. Tous ont porté des fleurs de lys sans nombre jusqu'à Charles V. * depuis le règne de ce prince on commence à voir des écus qui n'en ont que trois.

Il n'y avoit autrefois que la vraie Noblesse qui eut droit d'avoir des armoiries. Ces marques particulières de distinction étoient légitimement dus à leur courage: mais cette classe respectable de l'Etat a éprouvé des abus qui s'y sont glissés et qui semblent augmenter de jour en jour. On voit aujourdhui des gens inconnus s'arroger des titres et des armoiries auxquelles ils n'auroient jamais pensé, si un nouvel ordre de choses ne les avoit obligés de quitter leur chaumière; on pourroit, dit Velly †, leur appliquer ce bon mot de Ménage—" Que les Armoiries de leurs nouvelles Maisons sont peut-être les enseignes de leurs anciennes boutiques." Quelques uns veulent appartenir aux Maisons les plus distinguées, ce qui seroit peut-être supportable, dit Mézerai, si en conséquence ils s'efforçoient d'avoir l'ame aussi noble que les armoiries et les noms qu'ils usurpent ‡.

* En 1364.

† Hist. de Fran. t. 2. p. 472.

‡ Ab. Chron. t. 2. p. 63, 64.

POUDRE A CANNON.

La poudre à cannon, dit le Gendre, inconnue aux anciens n'est en usage que depuis environ 460 ans. On prétend que ce fut à Mayence que Constantin Anclysen, religieux, l'inventa en 1300, d'autres croient qu'elle le fut en 1340, par un moine de Cologne ou de Fribourg en Brisgaw, nommé Berthold Schwarts; d'autres enfin placent le tems de son invention en 1380. Roger Bacon, Anglais, est encore un de ceux à qui ont l'attribue; ainsi on est fort incertain sur l'auteur et l'époque précise de cette funeste découverte. L'opinion qui fixe son invention avant 1340, paroit être la plus probable puisque la poudre et le cannon étoient connus en France dès l'an 1338. Ducange * fait voir qu'on s'en servit cette

* Gloss. Lat. t. 1.

année là au siège de Puy-Guillaume ; et si l'on veut une nouvelle preuve, Villehardouin * nous apprend qu'à la bataille de Crecy †, Edouard, Roi d'Angleterre, fit placer sur une éminence quantité de bombardes ou cannons qui lançoient des boulets de pierre ; et il ajoute que le bruit que faisoient ces sortes de machines mirent en désordre la cavalerie de Philippe de Valois.

Un chymiste Romain, nommé Poli, avoit découvert une composition beaucoup plus destructive que la poudre à cannon. Il vint en France en 1702, et offrit son sécret à Louis XIV. Ce prince, qui aimoit les découvertes chymiques, eut la curiosité de voir la composition et l'effet de celle-ci. Poli ne manqua pas de lui faire remarquer les avantages qu'on en pouvoit retirer dans une guerre. "Votre procédé est ingenieux," lui dit le Roi ; "mais les moyens de destruction employés à la guerre sont suffisans. Je vous défends de publier celui-là ; contribuez plutôt à en faire perdre le sécret, c'est un service rendre à l'humanité." Ce fut sous cette condition que ce monarque accorda une récompense digne de lui au chymiste ‡.

* Liv. 12. c. 65.

† Donnée le 26 Août, 1346. Le Prince de Galles, fils d'Edouard eut beaucoup de part à la victoire et, comme le disoit son père, "Y gagnasses premiers éperons."

‡ Filassier, Diet. d'Educ. t. 2. p. 32. Poli fut reçu de l'Académie des Sciences, et mourut en 1734.

Ce qu'il y a de sur, dit l'Abbé Millot *, c'est que les Chinois connaissaient depuis long-tems le fatal secret de la poudre qui a changé en Europe tout l'ordre de la guerre et qui a fait tomber la Chevalerie.

Bombes.—L'invention des bombes suivit celle des cannons †, mais les savans ne sont pas d'accord sur le nom de leur premier inventeur. Les uns disent que sur la fin du 13e. siècle un habitant de Venloo, ville de la province de Gueldre, trouva les bombes pour s'en servir dans des feux d'artifice ; les autres attribuent cette découverte à un ingénieur Italien qui, selon eux, en avoit fait des essays à Berg-op-Zoom : quoiqu'il en soit, il est certain que les premières bombes qu'on ait employés à la guerre, furent jettées, en 1588, dans la ville Wachtendonch en Gueldre, assiégée par le Comte de Mansfield. Ce n'est qu'au premier siège de la Mothe, en 1634, que l'usage en a commencé en France et qui depuis est devenu très commun ‡.

* Elém. de l'Hist. de Fr. t. 2. p. 171.

† Le cannon ne commença à être en usage sur les vaisseaux que vers l'an 1539.

‡ Juv. de Carlencas, Essais sur l'Hist. des Belles-Lettres, des Sciences et des Arts, p. 291, edit. 1740.

ARITHMETIQUE.

PYTHAGORE apprit des Ægyptiens la science des nombres, et il la porta fort loin parmi les Grecs. On lui attribue cette fameuse Table qui donne le produit des deux nombres proposés, et divise un nombre par un autre. Dans la suite pour faire entrer ses disciples dans la connaissance des choses intellectuelles, il se servit des nombres et il en fit des applications allégoriques. Le célèbre Diophante vint après Pythagore; il étoit d'Alexandrie et s'attacha à trouver les solutions des problêmes d'arithmétique, mais sans les démonstrer. Les Arabes perfectionnèrent cette science, et la rendirent plus facile en inventant le Zéro, si commode pour multiplier par dix. On leur doit aussi l'algèbre que les anciens ont négligée faute de chiffres qui pussent exprimer des calcus nombreux.

Les Français et les autres nations s'arrêtèrent d'abord à l'arithmétique pratique dont ils ne pouvoient se passer. Les Anglois cultivoient cette science du tems de Bède *; et soixante ans après, Charlemagne exhorta les Evêques, dans plusieurs articles des *Capitulaires*, à enseigner le calcul aux jeunes clercs. Ce ne fut que sur la fin du seizième siècle que Steifels et Viete firent revivre l'algèbre. Ils furent regardés comme les inventeurs d'un art dont ils renouvellerent l'usage, et qu'ils traitèrent avec une méthode qui leur étoit propre; mais rien n'est plus étonnant que le point d'élévation où fut dans la suite portée dans la suite la science des nombres. On attribue à l'illustre Mr. Pascal une machine admirable d'arithmétique avec laquelle sans plume, sans jettons et sans principes on fait toutes sortes de supputations. MM. Mercator, Newton et Leibnitz, donnerent leurs *Séries* ou suites infinies de nombres, et le dernier s'appliqua à l'art des combinaisons.

Jusqu'en 991, les lettres de l'alphabet furent en usage dans l'arithmétique †, ce ne fut que vers la fin du dixième siècle que les chiffres furent apportés d'A-

* Bède existoit vers la fin du 7e. siècle, et au commencement du 8e.

† Nous nous servons encore aujourdhui de lettres pour marquer l'année de l'impression d'un ouvrage. Les Romains n'en emploioient que sept qui sont—I, 1. un; V, 5, cinq; X, 10, dix; L, 50, cinquante; C, 100, cent; D, 500, cinq cent; M, 1000, mille.

rabie en Espagne par les Sarrasins. Nous rapporterons ce que dit à ce sujet un auteur connu par ses recherches—" Le chiffre Statique, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, dont nous nous servons présentement n'a commencé d'être mis en usage en Europe pour la première fois qu'en 1240, dans les Tables Alphonsines, dressées par les ordres d'Alphonse, fils de St. Ferdinand, Roi de Castille, qui employa pour cela Hazan, Juif, chantre de la Synagogue de Tolède, et Aben-Ragel, Arabe. Les Arabes les avoient reçus des Indiens en 900, les autres Occidentaux les eurent des Espagnols en très peu de tems. Le premier Grec qui s'en soit servi est Planudes dans un ouvrage qu'il dédia à Michel Paléologue en 1270, ainsi les Grecs ne les avoient pas eus des Arabes mais des Latins. La première fois que l'on vit de ces chiffres à Paris fut en 1256 dans la Sphère de Jean de Serbois, de Sacrobosco, enterré aux Mathurins. C'est Charlemagne qui a le premier introduit en France l'usage de compter par livres, sols et deniers *."

* Menagiana, t. 2. p. 149.

ANNÉE.

Sous Romulus, premier Roi de Rome, l'année n'étoit que de dix mois, mais pour ces mois on n'avoit, dit Plutatque *, ne mesure ni règle. On faisoit les uns de vingt jours, les autres de trente cinq et les autres plus longs encore ; on n'avoit nulle idée de la différence qu'il y a entre le cours du Soleil et celui de la Lune. Numa Pompilius son successeur partagea ces dix mois en douze mois lunaires, qui ne donnoient que 355 jours. Quand Jules Cæsar, l'an du monde 4005, réforma le Calendrier, il ajouta à cette année dix jours qui donnèrent 365 jours et six heures, reservant ces heures pour en faire au bout de quatre ans un jour entier qu'il mit devant les Calendes de

* Vie de Numa Pompilius.

Mars. Cette année étoit appellée *Bis-sextile*, parcequ'on y comploit deux fois le sixième des Calendes; cette manière de compter fut nommée, *Julienne*, du nom de Jules Cæsar son auteur. Mais l'année composée de ces douze mois, n'a pas toujours commencé par le mois de Janvier; il y a bien de l'apparence, continue Plutarque, que le mois que Romulus consacra au dieu Mars, fut le premier; et que le second fut, April, qui eut ce nom étranger de la Déèsse, *Aphrodite*, c'est-à-dire, de Venus; car les Dames Romaines faisoient un sacrifice à cette Déèsse le premier de ce mois là. D'autres prétendent que le mot, *Aprilis*, écrit par une lettre simple, c'est-à-dire, par un *p* sans *h*, ne vient point d'*Aphrodite* mais du verbe Latin *aperire*, ouvrir, parceque le Printems étant alors dans sa force, le mois d'Avril ouvre le sein de la terre, et en fait sortir les plantes et les fleurs. Des deux qui viennent ensuite, l'un fut appellé, *Maïus*, Mai, de la Déèsse, *Maïa*, mère de Mercure auquel il fut consacré, et l'autre fut appellé *Junius*, Juin à cause de la qualité de cette saison qui est la jeunesse de l'année. Après ces quatre premiers mois, ceux qui viennent ensuite eurent le nom de l'ordre dans lequel on les comploit, *Quintilis*, *Sextilis*, *September*, *October*, *November*, *December* *.

* Plutarque prétend prouver, d'après ces quatre derniers mois sept, huit, neuf, dix, que l'année n'en avoit d'abord que dix; mais de ce que l'année finit par un mois appellé le dixième mois, il ne s'ensuit pas qu'elle n'en eut pas douze. Le mois de

Long-tems après le nom de *Quintilis* fut changé en celui de *Julius*, Juillet, en l'honneur de Jules Cæsar qui défit Pompée, et celui de *Sextilis* en celui d'*Augustus*, en faveur d'Auguste second Empereur de Rome. Domitien, imitant cet exemple, voulut donner ses deux noms aux deux mois suivans, et appeller Septembre et Octobre, l'un *Germanicus*, et l'autre *Domitianus* *, mais cela ne dura que peu de tems; car dès qu'il eut été assassiné ces deux mois reprirent leur ancien nom, Novembre et Decembre sont les seuls qui aient conservé celui qu'ils avoient au commencement. Quand aux deux qui furent ajoutés par Numa, l'un fut appellé Fevrier, à cause des purifications qui sont appellées *Februa*, de *Februare*, expier, purger. Dans ce mois on faisoit des sacrifices et des purifications, et l'on celebroit la fête des Lupercales qui ressembloit en beaucoup de choses à une purification; l'autre fut appellé *Januarius*, Janvier à cause de *Janus*.

Decembre, pouvoit avoir été ainsi appellé, non pas parceque l'année n'étoit que de dix mois, mais parceque l'année commençant par le mois de Mars, Decémbre se trouvoit le dixième et il étoit suivi de Janvier et de Fevrier qui étoient l'onzième et le dernier.. Fenestella et Licinius Macer ont réfuté l'opinion de Plutarque. Dac. Note, Vie de Numa Pomp.

* Domitien avoit pris le nom de Germanicus, après ses triomphes; et il voulut donner ses deux noms à ces deux mois parcequ'il étoit né dans l'un et qu'il avoit été fait Empereur dans l'autre.

L'usage de commencer l'année par le mois de Mars subsista long tems. Les troupes victorieuses des anciens Français après leurs conquêtes, s'établirent dans les provinces et y gardèrent assez long tems la même subordination que dans le service ; tous les ans elles se rassembloient tant pour faire la revue que pour tenir le peuple en respect ; cette revue se faisoit, pendant la première Race, le premier du mois de Mars, et depuis le règne de Pépin, le premier jour de mois de Mai. L'année Française commençoit, du tems des Merovingiens, le jour de cette revue : elle commençoit d'ordinaire à Noël sous le règne des Carlovingiens, et sous les Capétiens à Pâques. C'est Charles IX. qui ordonna en 1564, qu'à l'avenir l'année commenceroit au premier de Janvier ; cette variété du commencement de l'année Civile cause des peines infinies à marquer bien exactement la datte des événemens.

Quant aux jours de la semaines, les nations modernes ont tiré leurs noms de ceux que les nations anciennes donnoient aux sept Planettes, à chacune desquelles chaque jour étoit consacré ; celles du midi les ont plus ou moins tirés du Latin d'où leur langue s'est plus ou moins formée ; ainsi les Français, par exemple, ont dit, Dimanche, Lundi, Mardi, Mercredi, Jeudi, Vendredi et Samedi ; de dies, *Domini*, ou *Dominica*, *Lunæ*, *Martis*, *Mercurii*, *Jovis*, *Veneris*, *Sabbati* dies. Les Anglois les ont conservés des anciens Saxons d'où leur langue est en grande partie dérivée. La première Idole de ces peuples,

étoit *Sun*, le Soleil, d'où est venu le mot *Sun-day*; la seconde, *Moon*, Mon-day; la troisième s'appelloit *Tuisco*, Tues-day; la quatrième, *Voden*, Wednes-day; la cinquième, *Thor*, Thurs-day; la sixième, *Friga*, Fri-day; et la septième, *Scater*, Satur-day *. Ces differentes dénominations ont toutes la même signification et se rapportent aux Planètes.

On comptoit parmi les Francs et les Gaulois par nuits et non par jours—" Nec dierum numerum, ut nos, sed noctium computant," dit Tacite. Si quelqu'un qui vit suivant la loi salique, a perdu son esclave, son cheval ou son bœuf, le propriétaire a quarante nuits de terme pour s'en ressaiser. On trouve encore cet usage parmi quelques nations modernes; les Anglois emploient les mots, *Seven-night* et *Fort-night*, pour signifier, Huit jours, Quinze jours.

* Vertegan prétend que *Scater* n'est pas le même que *Saturne*; mais son opinion est rejettée. Ross.—"A View of all Religions in the World," p. 101.

IMPRIMERIE.

On croit que ce fut vers l'an 1430, que Laurent de Harlem inventa l'art de l'imprimerie ; il se servoit de caractères de bois ; dans la suite Guttemberg inventa les caractères de métal. Cet art fut porté à sa perfection par Pierre Schoeffer qui inventa la maniere de placer les caractères dans des moules. Frederick Corsellis commença à imprimer à Oxford en 1468, avec des caractères de bois ; mais ce fut Guillaume Caxton, qui introduisit en Angleterre en 1474, l'art d'imprimer avec des caractères qui pouvoient être fondus.

Avant que l'imprimerie fut connue, il y avoit a Paris au moins dix mille personnes employées à copier les anciens auteurs ; ces copies se trou-

voient beaucoup plus exactes que celles qui ont été faites après la découverte de l'imprimerie ; il s'y glissa beaucoup d'inéxactitudes qu'on ne se donna pas la peine de corriger et qui ont resté par la négligence des copistes.

BOUSSOLE.

La Boussole est une boëte dans laquelle il y a une aiguille aimantée qui se tournant vers les Pôles, fait connaître par ce moyen aux navigateurs la route qu'ils doivent tenir. On en attribue l'invention à Givia Napolitain qui vivoit au commencement du XIVe. siècle.

"On est peut être surpris," dit un auteur moderne, "que tant de vastes régions aient été si long tems ignorées, mais on ne le sera plus si l'on fait attention qu' avant l'invention de la boussole, les navigateurs étoient obligés de conduire leurs vaisseaux par l'inspection des astres; ils ne pouvoient que s'égarer lorsque les brouillards ou les nuages leur déroboient ce secours: aussi avoient ils soin de ne point

perdre de vue les côtes qui étoient leur boussole au défaut des astres *.

On ne sait pas bien, dit Henri †, si les Anglais avoient ou non, vers la fin du XIII. siècle, la boussole pour se diriger dans leurs voyages sur mer; car on ne sait précisément ni le nom de l'inventeur ni le tems de l'invention ‡. Il est certain que vers la fin du douzième siècle ou au commencement du troisième on avoit découvert qu'une aiguille touchée par l'aimant pointoit vers le Nord; qu'on s'efforça d'adapter cette découverte à la navigation, et que la manière de s'en servir n'étoit pas encore connue. Hugues de Berci, poëte Français que existoit au commencement du XIIIe. siècle, fait mention de cette propriété d'une aiguille touchée par l'aimant. Il donne la description d'un instrument appellé, *la Marinière*, dont se servoient les marins de son tems; on plaçoit l'aiguille sur une planche qui flottoit dans un vase d'eau ‖.

* Gibrat. Traité de la Géographie Moderne, p. 28.

† The History of Great Britain, t. 6. p. 296.

‡ L'opinion la plus commune est celle que nous venons de rapporter.

‖ Pasquier, Recherches de la France, t. 4. c. 25. p. 405.

JEUX.

Les hommes ont toujours eu besoin de suspendre leurs occupations; un délassement necessaire leur a fait chercher les moyens de tirer leur esprit de cette contrainte dans laquelle le mettoit une application trop soutenue. Dans les premiers tems, la récréation étoit une promenade, une convesation, une course, une partie de chasse, ou quelqu'autre de ces exercises qui en fortifiant le corps ne laissent pas d'égaïer l'esprit; mais à mésure qu'on s'éloigna du premier âgé, on devint plus difficile; et les gens un peu délicats trouvant ces plaisirs trop fades en chercherent de plus piquans.

Echecs, Dez, Cartes à Jouer.—Les Grecs inventerent les echecs et les dez pour se des ennuïer au

siège de Troie. Quant aux cartes à jouer, La Marre, et le Gendre les font venir de la Lydie, mais leur opinion paroit dénuée de vraisemblance.

D'autres, et c'est l'opinion la plus commune, en attribuent l'invention aux Français; d'autres aux Italiens dans le 14e. siècle; d'autres enfin aux Allemans sur la fin du 13e. Mais, dit un auteur moderne qui a écrit sur cette matière *, ils n'ont deviné ni la nation ni l'époque de leur invention.

Les cartes sont au moins de l'an 1330, et ce n'est ni en France, ni en Italie, ni en Allemagne, qu'elles paraissent pour la première fois. On les voit en Espagne vers cette année, et bien long tems avant qu'on en trouve la moindre trace chez aucune autre nation; elles y ont été inventées par un nommé Nicolao Pepin †. Le nom de *Naipais*, que les Espagnols leur ont donné a été formé des lettres N. P. qui sont les initiales des deux noms de leur inventeur ‡. On lit cette étymologie dans le Dictionnaire de la langue Castillanne composé par l'Académie Royale d'Espagne.

* Eclaircissemens, Histor. et Crit. sur l'invention des Cartes à Jouer, par M. Rive.

† Diccionario de la Lengua Castellana, t. 4. 1734, in fol. p. 646. col. 1.

‡ Ibid.

Si nous attribuons aux Espagnols, continue l'auteur cité, l'invention des cartes à jouer, c'est qu'ils produisent la première pièce qui en atteste l'existence. Elles furent prohibées par les Statuts d'un Ordre de Chevalerie qui fut établi en Espagne vers l'an 1332. Cet ordre dont il n'existe aujourdhui plus de vestiges, avoit pour nom, *L'Ordre de la Bande.* Alphonse IX. Roi de Castille, fils du Roi Dom Ferdinand IV. et de la Reine Constance en fut l'instituteur. Suivant les Statuts de cet Ordre, il étoit défendu à tout chevalier de jouer aucun argent, *aux cartes ou dez.*

Ceux qui attribuent aux Français l'invention des cartes à jouer disent—"Il y a eu des fleurs de lys sur les figures des cartes de presque toutes les nations de l'Europe; ces fleurs sont le symbole de la France; les cartes ont donc été inventées dans ce royaume."

On répond: A peine les cartes furent elles inventées en Espagne qu'elles y furent décriées, et que, comme nous venons de le dire, ceux qui aspiroient au nouvel Ordre de Chevalerie établi par Alphonse, faisoient serment de ne pas y jouer. De l'Espagne elles passerent en France environ trente ans après, où elles ne furent pas mieux accueillies. Le Petit-Jehan de Saintrè ne fut honoré des faveurs de Charles V. que parcequ'il ne jouoit ni aux dez ni aux cartes. Ce Roi les proscrivit par son Edit de 1369; on les décria dans differentes provinces de la France:

on y donna à quelques unes de leurs figures des noms faits pour inspirer de l'horreur. En Provence on en appella les valets, *Tuchim*. Ce nom désignoit une race de voleurs qui en 1361, avoient causé de grands ravages dans ce pays et dans le Comtat Venaissin.

Les cartes ne furent introduites à la Cour de France que sous le successeur de Charles V. On craignit même, en les introduisant, de blesser la décence; et on imagina en conséquence un prétexte: ce fut celui de calmer la mélancolie de Charles VI. dans les instans lucides où ce malheureux prince entrevoïoit l'état de son royaume. On inventa sous Charles VII. le jeu de Piquet. Ce jeu fut cause que les cartes se répandirent de la France dans plusieurs autres parties de l'Europe; les autres nations qui les reçurent n'en changèrent pas d'abord le costume; de là vient qu'on vit aussi le même symbole sur celles qu'elles firent peindre.

Saint-Foix et d'autres ont attribué l'invention des cartes à Jacquemin Gringonneur qui demeuroit à Paris; parcequ'il y avoit un regître de la chambre des Comptes de Paris dans lequel on lisoit qu'il fut payé à Jacquemin Gringonneur "la somme de 56 sols Parisis pour trois jeux de cartes à or et à diverses couleurs, de plusieurs devises, pour porter devant le dit Seigneur (Roi) pour son ébattement." Saint-

* Menestrier, Bibliot. p. 175. t. 2. Bullet, Recherches Hist. p. 26.

Foix auroit du faire attention que ce compte porte que Jacquemin Gringonneur peignot de ces sortes de cartes et nullement qu'il les eut inventées.

D'après ce que nous venons de dire, on ne peut attribuer aux Français l'invention des cartes à jouer; ils n'y ont pas plus de droit qu'à celle de certaines figures qu'on voit dans les rues et dont nous parlerons à la suite d'une certaine classe d'hommes très intéressans connus aujourd'hui sous le nom de *Petits-Maîtres*.

SURNOMS.

Le surnom de *Petit-Maître* bien différent de ceux du dixième siècle n'offre en effet que quelque chose de ridicule aux yeux d'un esprit solide et de deshonorant pour celui qui affecte de le mériter.

C'est donc, dit Villaret, du milieu de ce siècle qu'on peut dater l'usage si familier dans la suite aux Seigneurs qui n'étoient ni Comtes ni Ducs, de prendre des surnoms de leurs terres et de leurs châteaux *. On voit, en lisant nos vieux auteurs, qu'autrefois on n'avoit que son nom propre. On imagina, sous la seconde Race des Rois de France, pour se distinguer plus parfaitement d'y ajouter quelque épithète tirée ou de la dignité, ou de la force, ou de la

* Velly, Hist. de France, p. 255. t. II.

couleur *, ou de quelque qualité personelle; de là ces noms si connus dans l'histoire, *Hugues l'Abbé. Robert le Fort, Hugues le Blanc, Hugues Capet.* On prétend en effet que ce prince fut ainsi nommé du vieux mot Latin *Capito*, qui signifie au propre un grosse tête et au figure un bon esprit. Quelques uns cependant veulent que ce surnom lui ait été donné à cause d'une espèce de chapeau ou de chaperon dont il se servit le premier †.

Quoiqu'il en soit le surnom devint généralement à la mode. Les Nobles le tirerent de leurs Fiefs ou Seigneuries; le bourgeois le prit ou du lieu de sa naissance: *Le Picard, Le Normand*; ou du métier qu'il exerçoit, *Le Charron, Le Meunier*; où de quelque ridicule, *Le Roi, Le Prince, L'Evéque*; ou enfin de quelque défaut naturel, *Le Camus, Le Bossu.*

Du Tillet prétend que les surnoms ne sont originairement que des Sobriquets qui ont tous leur signification et sont intelligibles à ceux qui savent les langues anciennes et surtout celles des differentes provinces ‡.

* On voit encore aujourdhui en Angleterre beaucoup de familles du nom de White, *Blanc*, et de Brown, *Brun*; M. White, M. Brown, M. *Le Blanc*, M. *Le Brun.*

† Nous verrons ci-après cette opinion rejettée.

‡ Velly, Hist. de Fran. t. II. p. 155.

MODES BISARES.

Le ridicule des modes sembloit tenir à celui des surnoms. On ne consultoit que l'usage du tems auquel, comme aujourdhui, on aimoit à conformer ses goûts ou plutôt ses caprices; car, dit La Bruyère, la mode ne laisse pas le pouvoir de vivre. La nation Française comme toutes les autres, a eu ses modes que le changement dans les mœurs et dans l'éducation nous représente aujourdhui sous un caractère de bisarrerie; nous rapporterons le peu que nous avons tirè des historiens qui ont traité cette matière.

Souliers.—On portoit autrefois en France des souliers pointus appellés *Poulaines*, du nom de celui qui les faisoit. La pointe de ces souliers étoit plus

d'hermine et de menu-vair; les siècles d'après on en fit tout-à-fait de peaux; ces derniers s'appelloient *Aumusses*: ceux qui étoient d'etoffe retenrent le nom de *Chaperons*; tout le monde en portoit; les aumusses étoient moins communes. On commença sous Charles V.* à abattre sur les épaules l'aumusse et le chaperon, et à se couvrir d'un bonnet; si ce bonnet étoit de velours, on l'appelloit *Mortier*, s'il n'étoit que de laine, on le nommoit simplement Bonnet.

L'un étoit galonné, l'autre n'avoit pour ornement que des cornes peu élevées par l'une desquelles on le prenoit. Il n'y avoit que le Roi, les Princes et les Chevaliers qui se servissent du Mortier †; le bonnet étoit la coëffure du Clergé et des Gradués. Le Mortier fut peu à la mode; les bonnets y ont toujours été, avec cette différence qu'autrefois ils étoient de laine et que dans la suite on ne les fit plus que de Carte que l'on couvrit de Serge ou de drap.

* Couronné en 1364.

† C'étoit aussi autrefois en France la coëffure d'un certain nombre de Magistrats respectables connus sous le nom de *Presidens à Mortier*.

Le bonnet appellé, *Bonnet-quarré*, étoit et est encore aujourd'hui celle des Ecclesiastiques lorsqu'ils sont occupés des nobles fonctions de leur ministère.

Chapeaux—Nous avons vu que quelqués uns prétendent que Hugues Caput fut le premier qui se servit d'un chapeau ou chaperon; d'autres soutiennent qu'on ne voit point de chapeaux en France avant le règne de Charles VI. * On commença de son tems à en porter à la campagne; on en porta sous Charles VII. † dans les villes en tems de pluie, et sous Louis XI. en tout tems. Louis XII. reprit le Mortier. François I. s'en dégoûta et porta toujours un chapeau. Henri II. prit une Tocque. François II. y mit un plumet et Charles IX. des pierreries. Henri III. se coëffoit en femme. On ne voit ni fraises ni collets avant Henri II. Son père avoit le col nud; à remonter jusqu'à Louis IX. les autres Rois l'ont eu de même, excepté Charles V. *dit le Sage*, qu'on voit partout représenté avec un collet d'hermine.

Habits.—L'habit long étoit autrefois en France celui des gens de distinction: ils ne portoient l'habit court qu'à l'armée et à la campagne. On s'avisa sous Charles V. d'armoirier les habits, c'est-à-dire, de les chamarer depuis le haut jusqu'en bas de toutes

* Parvint à la couronne en 1380, agé de 12 ans 9 mois. Il mourut en 1422.

† Charles VII. dit le Victorieux, 1422.

les pièces de son écu : cette masquarade dura cent ans. Louis XI. bannit l'habit long ; Louis XII. le reprit ; on le quitta sous François I. un goût de ce prince fut de taillader son pourpoint. Henri II. portoit un jupon pour haut de chausses, des Trousses de Page et un petit manteau qui n'alloit guère qu'à la ceinture ; les fils s'habillèrent comme le père. Depuis Henri IV. les habits ont beaucoup changé.

Les dames Françaises ont été peu parées pendant huit ou neuf cents ans ; leur coëffure étoit simple ; peu de frisure, nulle dentelle, du linge uni : les veuves étoient habillées à peu près comme les Réligieuses ; cet air de modestie continua jusqu'à Charles VI. Sous son règne les dames commençerent à se découvrir les épaules. Sous Charles VII. elles prirent des pendans d'oreille, des colliers et des bracelets. Anne de Bretagne, femme de Louis XII. méprisa les ajustemens ; Catherine de Medicis et Henri III. en inventèrent de nouveaux ; la mère et le fils portèrent le luxe jusqu'à l'excés.

Telle étoit alors la mode dans les habillemens ; mais le changement dans les goûts et les mœurs en a depuis occasionné un grand dans la parure ; les manières recherchées et rafinies appartiennent aujourdhui à la pluspart des classes de la société : il en est une surtout à qui l'on doit donner la préférence, c'est celle des Petit-Maîtres.

Ces jeunes héros ne seront-peut-être pas fâchés que nous leur fassions connaître l'antiquité et l'existence originale de leur famille ; nous leur dirons ingénûment le peu que nous en avons lu ; ils verront avec beaucoup de sensibilité que cette famille à bien dégénéré.

PETITS-MAITRES.

On appellé *Petits-maîtres* une certaine volée de jeunes gens qui prennent ascendant sur les autres et prétendent les maîtriser par leurs manières libres et hardies; l'origine en est fort ancienne. Elle vient, suivant les conjectures, des *Braves* que les Rois et les Princes ont toujours eus auprès de leur personne pour les servir : tels étoient anciennement les *Forts* d'Israël et ceux que David entretenoit à sa Cour et dans ses armées et dont l'histoire dit des merveilles. Ces Braves se sont soutenus et ont dégénéré selon les inclinations des princes qu'ils ont servi et auxquels la complaisance les a obligés de se conformer. Ils se défigurèrent tout-à-fait sous Roboam fils de Salomon et petit fils de David; ce furent, dit-on,

ces gens là, encore jeunes et sans expérience qui donnèrent un conseil fatal à ce prince : il eut la honte, pour les avoir crus, de voir son royaume divisé et dix Tribus enlevées à ses yeux.

Les Grecs ont eu des Braves qui leur servoient de bras droit dans les grandes occasions. Alexandre le Grand en avoit que partageoient avec lui ses fatigues et ses plaisirs : les Romains en avoient aussi ; mais l'usage s'en corrompit étrangement sous Néron, et ce fut à son école que se forma une nouvelle espèce de Petits-maîtres qui se signalèrent par des extravagances et des folies.

En France on n'a rien vu de semblable que depuis François I. et sous le règne de ses enfans. Henri III. donna beaucoup de crédit aux Petits-maîtres que l'on appelloit ses *Mignons* *, et qui portèrent si loin sous ce prince l'abus de la faveur et du pouvoir ; depuis on n'a point entendu parler de cette classe d'hommes que sous le Cardinal de Richelieu †, qui en avoit un certain nombre qui lui étoient attachés. Sous la minorité de Louis XIV. Condé, vainqueur à Rocroi, à Nortlinque, tout puissant à Paris alloit à la Cour, bravoit la Régente, insultoit Mazarin, faisoit Le Maître.

Une jeunesse vive, étourdie, attachée à lui et victorieuse avec lui, copioit ses hauteurs, se moquoit des

* Le Mignon fut le germe du Petit-Maître. Lettres de la Beaumelle à Voltaire, Let. II.

† Premier Ministre sous Louis XIII.

Sous-ministres et faisoient trembler l'Anti-chambre; dès lors on appella ce parti et ces jeunes gens Petits-Maîtres dans le même sens qu'on eut dit Les Petits Tyrans: et voilà, écrit la Baumelle à Voltaire l'origine de ce nom qui, en passant de la Cour à la ville, de la ville à la province, a si fort dégénéré *; car ceux de nos jours font consister leur *petit* mérite a dire souvent de *petits* mots, fruit ordinaire d'un *très petit* génie; emportés, aimant à décider, à juger de tout sans réflexion, à faire changer les modes, et prétendant donner le prix aux choses et un nouveau goût aux plaisirs qu'ils corrompent. Nous les renvoyons aux ouvrages de Molière, de Despréaux et aux Satyres de Bellocq †.

Après avoir parlé d'une classe d'hommes si interressans pour un gouvernement, nous espérons ne pas déplaire au lecteur en lui faisant connaître à quelle nation appartient l'invention d'une chose qui a peut-être plus d'une fois contribué à son amusement, c'est celle des Marionnettes.

Nous avouons que le sujet offre bien peu d'intérêt, aussi en parlerons nous d'une manière laconique: mais en nous passant le parallelle au moins on conviendra qu'il peut servir d'excellent contrepoids à la matière grave que nous venons de traiter.

* Let. 11. édit. Lond. 1763.

† Bellocq valet de chambre de Louis XIV, a écrit des Satyres contre les Petits-maîtres.

MARIONNETTES.

QUELQUES uns attribuent à la nation Française l'invention des Marionnettes d'après ce que dit Boileau dans son Epître septième; l'impartialité nous fait un devoir de ne pas enlever à une autre nation une gloire qui lui appartient. On sait qu'il y avoit à Paris un Jean Brioché, arracheur de dents et fameux joueur de Marionnettes. Le lieu qu'il avoit choisi pour déploïer ses talens étoit à une des extrémités de la rue Guénégaud, dans un endroit nommé, *Château-gaillard*, proche l'abbreuvoir du Pont-neuf; le nombreux concours qu'il attiroit à ce genre d'amusement l'en a fait regarder comme l'inventeur: la partialité entre pour quelque chose dans cette opinion; il n'a fait que les perfectionner. De son tems

un Anglais avoit trouvé le sécret de les faire mouvoir par des ressorts et sans cordes; mais l'on préféroit celles de Brioché à cause des choses qu'il leur faisoit dire. François Brioché son fils l'a encore surpassé dans ce noble exercice*. Telles étoient le deux matières sérieuses que nous avions annoncées et dont nous n'avons parlé que pour des raisons de convenance.

* Œuv. de Boileau, 4 vol. edit. de Dresd. 1746, Epit. 7. vers 104. note.

IPECACUANA,

OU RACINE DU BRESIL.

Cette plante est une espèce de violier qu'on a trouvé dans le nouveau monde vers le milieu du dix-septième siècle : elle a été long-tems connue dans le commerce Français sous le nom de *Béconguille*, ou de *Mine d'Or Végétable*. Guillaume Pison et Marcgrave l'avoient apportée du Brésil en Europe ; on en fit peu d'usage jusq'en 1686, qu'un marchand étranger, nommé Garnier, en apporta de nouveau. M. Adrien Helvetius fut le premier qui fit connaître en France l'usage et les vertus de cette plante : nous rapporterons ce qu'en dit De Vigneul Marville dans ses " Mélanges de Litterature."

M. Helvetius étoit fils d'un médecin de Hollande ; aussitôt qu'il eut achevé ses études, son père l'en-

voya à Paris pour y débiter des poudres qui, à ce qu'il prétendoit, seroient capables de l'enrichir. Avec toute sa vigilance et tous ses soins, le jeune Helvetius ne gagnoit pas de quoi vivre; il retourna en Hollande : son père, sans perdre courage, le renvoya à Paris avec des poudres plus éprouvées. Helvetius toujours alerte fit connaissance avec un riche droguiste de la ville, et le voyoit conjointement avec M. Aforti, célèbre médecin de la Faculté, et botanniste royal qui le traitoit d'une maladie fort dangéreuse. Le droguiste, tiré d'affaire, offrit à M. Aforti, au lieu d'argent cinq ou six livres de la racine du Brésil. M. Aforti qui ne connaissait pas la vertu de cette plante, préféra les Louis d'or dont il connaissait mieux le spécifique, et la plante fut donnée à Helvetius qui court aussitôt à l'hôpital faire *Experimentum in animâ vili*; il prépare sa drogue, et hazardant le tout pour le tout, il reconnoit, après plusieurs expériences qu'il a le véritable remède contre le flux de sang. Ravi de joié il fait afficher dans Paris que—" Le médecin Hollandais a trouvé le véritable spécifique contre le flux de sang et la manière de le préparer; il avertit le public qu'il demeure dans telle rue, telle enseigne, et qu'il donnera son remède à un prix raisonnable." Le bruit de la nouvelle découverte vient aux oreilles du Roi; sa Majesté fait venir Helvetius et le met entre les mains de M. D'Aquin premier médecin, pour être examiné selon son prétendu remède; M. D'Aquin, selon la louable coutume de la Faculté, traite Helvetius de Charlatan; Helvetius se defend et finit par

l'emporter. Le Roi lui fit donner vingt quatre mille livres pour son sécret, avec le privilège qui n'appartient qu'aux seuls mèdecins de la Faculté de Paris, de travailler à l'Hôtel-Dieu. La réputation de Helvetius s'augmente avec son bonheur: on croit qu'il a des spécifiques pour toute sorte de maladies: on ne parle que de lui; c'est à qui l'aura: il se perfectionne dans son art, et se trouve à l'âge de trente deux ans, avoir gagné cent mille écus à la barbe du bon M. Aforti et de la salutaire Faculté.

QUINQUINA.

Le Quinquina est l'écorce d'un arbre qui croit dans le Pérou, dans la province de Quito. Cette écorce est un spécifique contre les fièvres intermittentes. Barbeyrac, célèbre médecin du siècle passé fut le premier qui fit usage de ce merveilleux fébrifuge. Sidenham l'accrédita dans le même tems en Angleterre. Les Jésuites Espagnols apportèrent le quinquina en Europe en 1640.

CAFFE.

C'est le nom que l'on donne aujourd'hui à la graine du fruit d'un arbre qui s'appelle *Cafier* ou *Cafeyer*. Cet arbre croit en abondance dans l'Arabie Heureuse, et principalement au royaume d'Yemen, vers le canton d'Aden et de Moka.

Quant à l'histoire de sa découverte, on laisse à certaines personnes, dit M. de Jussieu qui a écrit sur cette matière *, le soin de rapporter au vrai ce qui a donné occasion à l'usage du Café, et d'examiner si l'on en doit la première expérience à la vigilance du Supérieur d'un monastère d'Arabie, qui voulant tirer

* M. de Jussieu a donné sur le Caffé un Mémoire qui est inséré dans ceux de L'Académie, an. 1713.

ses moines du sommeil qui les tenoit assoupis dans la nuit aux offices du Chœur, leur en fit boire l'infusion sur la relation des effets que ce fruit, causoit aux *Boucs* qui en avoient mangé, ou s'il faut en attribuer la découverte à la piété d'un Mufti qui le recommanda aux *Derviches* qui sommeilloient en faisant leurs prières dans les Mosquées, et qui, dit on, s'en est servi le premier.

Quoiqu' il en soit de la différence de ces opinions, ce fut vers le milieu de quinzième siècle qu'on en fit usage à Aden, fameux port dans le Golphe d'Arabie. Ses qualités bienfaisantes l'ayant mis en réputation, on le porta à la Mecque; de là il passa au Grand Caire, ensuite à Constantinople d'où il se répandit en peu de tems dans toute l'Asie. Thevenot l'apporta le premier en France en 1656; mais ce voyageur, en procurant à sa patrie, une chose aujourd'hui si généralement répandue, ne paroit pas avoir été bien instruit de la manière de le préparer. Si nous en croyons un voyageur plus moderne *, ce fut Soliman Aga, Ambassadeur Turc à la Cour de Louis XIV. qui le premier en introduisit l'usage en France en 1668. Ce fut, continue-t-il, un nommé Pascal, Américain, qui, le premier, établit vers le même tems un Caffé à Paris. La nouveauté de la chose frappa l'attention et la curiosité du public, et Pascal se vit bientôt dans le chemin de faire fortune; après sa mort la mode de prendre

* Nicol. Karamsin, Voyages en Italie, en Allemagne, en France, &c.

du caffé tomba, et ses héritiers avoient à peine de quoi vivre. Quelques années après, un certain Procope établit un autre Caffé auprès du Théâtre Français. Le soin qu'il prit pour le décorer le mit bientôt en vogue et y attira la meilleure compagnie: c'étoit là que se rendoient souvent Fontenelle, J. B. Rousseau, Sauria, Crébillon, Piron, Voltaire et d'autres qui y alloient pour se communiquer leurs ouvrages ou parler des nouvelles du jour.

Le Caffé fut introduit en Angleterre vers le même tems qu'en France, par Daniel Edwards marchand venant de Turquie. Il emmena avec lui un nommé Pasquet domestique Grec pour le lui faire: ce Pasquet est le premier qui ait établi un Caffé en Angleterre *.

L'Arabie étoit autrefois le seul lieu d'où on tiroit le caffé. On l'a transporté et cultivé dans diverses colonies appartenant aux Européens, telles que celles de Surinam, et de Java. L'Etat, le commerce et les Américains en sont redevables à M. Déclieux qui le porta de France à la Martinique †.

Quant à la culture de cet arbre, l'Europe, dit M. de Jussieu, en a l'obligation aux soins des Hollandois qui de Moka l'ont porté à Batavia, et de Batavia au jardin d'Amsterdam. La France en a été redevable aux soins de M. de Resson qui se priva en faveur du jardin du Roi d'un pied de cet arbre qu'il avoit fait

* Marriot's Dict. mot *Coffea*.

† Valmont de Bomare, au mot *Caffé*.

venir de Hollande. Lorsque M. de Jussieu en donna la description dans son Mémoire il n'avoit alors que cinq pieds, et étoit de la grosseur du pouce.

Le *Cafier* ou l'arbre à caffé croit dans son pays natal jusqu'à la hauteur de quarante pieds; mais le diamètre de son tronc n'excède pas quatre à cinq pouces: il ne subsiste guère dans les serres chaudes que dix à douze ans: au bout de ce tems il peut avoir deux pouces de diamètre et être haut de huit à neuf pieds.

On recueille de cet arbre à la main deux ou trois fois l'année des fruits que l'on fait sécher pour en avoir la graine, et que l'on retire de la coque en la battant avec un pilon de bois; on sépare la coque et la poussière de la graine par le moyen d'un van: on voit sur cet arbre, en toutes les saisons, des fruits et presque toujours des fleurs. Valm de Bom.

THÉ.

Nous ne parlerons, d'après les Naturalistes, que des differentes sortes de thé qui ont été ramassées sur des arbrisseaux qui croissent dans l'Empire de la Chine.

Les Chinois, disent ils, distinguent quatre arbustes principaux à thé, savoir, *le Song-lo*, *le Wou-y*, *le Pou-cul*, et *le Long-an* voici la description qu'ils donnent de cet arbuste.

Les racines de l'arbuste à thé sont menues, fibreuses et traçantes: l'arbrisseau est haut de cinq à six pieds, touffu et fort rameux: ses feuilles sont d'un vert foncé, pointues, longues d'un pouce, larges de cinq lignes et dentelées à leur bord en manière de scie: ses fleurs sont en grand nombre, semblables à

celles du rosier sauvage, composées ordinairement de six pétales d'un blanc pâle, portées sur un calice partagé en six petites feuilles rondes, obtuses et qui ne tombent pas.

On cultive cette plante dans le Japan et dans la Chine: elle se plaît dans des plaines basses et sur le revers des montagnes tempérées et exposées au soleil et non dans des terres sablonneuses et trop grasses.

Le thé est devenu d'un usage si fréquent dans l'Europe, qu'on s'interresse necessairement à son histoire. On creuse des fosses rondes dans la terre à la profondeur de sept à huit pouces, dans chacune desquelles on jette pêle-mêle quarante ou cinquante follicules qui contiennent de la graine de thé; on recouvre ensuite ces fosses; une partie de ces petites graines se developpe bientôt, elles pullulent et forment six, dix ou douze petits arbrisseaux, quelquefois plus, quelquefois moins.

Il est rare que l'on recueille des feuilles de thé dans les trois premières années; mais après ce tems on en fait une récolte abondante, observant néammoins de ne pas trop laisser grandir les arbustes, car abandonnés à eux-mêmes, ils s'éléveroient de plus de huit à dix pieds de hauteur; en les laissant vieillir, leurs feuilles deviennent trop épaisses et trop dures.

Vers la fin du premier mois de l'année Japonnaise, c'est-à-dire, dans les premiers jours de Mars, les mères de familles, les enfans et les servantes sortent

du logis, visitent les arbres à toute heure, cueillent les feuilles qui viennent de paraître, lorsque le tems est sec et surtout lorsque la chaleur est la plus grande, et sur le soir elles les emportent chez elles dans des paniers : ensuite elles les mettent toutes sur une platine de fer poli et chaude ; elles les retournent continuellement avec la main jusqu'à ce qu'elles se fanent, elles les placent ensuite sur des nattes ou sur du papier ou elles refroidissent ; elles les retemettent une seconde, une troisieme fois sur une platine de fer, en diminuant la chaleur par dégrés et les conservent ensuite dans des bouteilles de verre bien bouchées, environ six jours : ensuite les sèchent une quatrième, une cinquième fois sur une platine de fer, se sèchent entièrement, deviennent dures et peuvent se conserver long-tems si on les renferme exactement.

On apporte plus de soin et d'attention pour le thé de l'Empereur et des Seigneurs Chinois, que l'on réserve sous le nom de *Thé Imperial*, et que l'on conserve dans des vases de porcelaine.

On prétend que le thé des courtisanes Orientales n'est composé que de la fleur de l'arbuste à thé. Le plus estimé du Japon est celui d'*Udsi* petite ville assez proche de *Meaco*. Tout le thé qui sert à la cour de l'Empereur et dans la famille Impériale doit être cueilli sur une montagne qui est proche de cette ville : on le cultive avec une précaution inconcevable : le plant est environné d'un profond et large fossé : les arbrisseaux y sont disposés en allées qu'on ne manque pas un seul jour de balayer : ceux qui en font la récolte

doivent s'abstenir de manger du poisson et de certaines viandes : il faut aussi qu'ils se lavent au moins deux fois par jour dans un bain chaud et dans la rivière ; l'on ne doit même toucher les feuilles qu'avec des mains gantées. Le premier pourvoyeur de la Cour Impériale entretient des commis qui veillent à la culture, à la recolte et à la préparation de cette sorte de thé qu'on envoie bien empaqueté à la Cour sous bonne et sure garde avec une nombreuse suite.

On vend en Europe une espèce de thé Impérial fort cher, non seulement à cause du choix de ses feuilles, mais à cause de leur odeur subtile et agréable qui est estimée des Indiens mêmes. Ce thé n'est pas le même, qui porte ce nom en Chine et qui est réservé pour les grands du pays. M. Haller observe que le thé le plus agréable et celui qui vient de la Chine par terre et que la Caravanne apporte à Petersbourg ; il a une odeur de violette que les thés arrivés par mer n'ont pas.

Il y a en général deux sortes de thé : le thé *Vert*, et le thé *Bohea*, ou thé *Bout*.

Le thé *Vert* des boutiques a une saveur agréable, une douce odeur d'iris ou de violette : les Chinois prétendent que cette odeur ne lui est point naturelle : en Europe on se plaît à augmenter ce parfum en mettant quelquefois dans des caisses remplies de thé des chapelets d'Iris de Florence, le sucre que nous y mettons en diminue l'âcreté, mais à la Chine, l'usage est de le boire pur.

Le thé *Bohea*, ou le thé *Bout*, est d'un roux noirâtre : on n'en fait la récolte qu'en Avril et Mai.

Ces deux sortes de thé ont encore d'autres appellations suivant le tems où on en cueille les feuilles, la manière de les apprêter et la provinces où se trouvent les arbustes : comme *Congo*, *Souchong*, *Singlo*, *Bloom*, *Hysón*, &c. Le Singlo est regardé comme le plus délicat : le Bohea se cueille dans le mois de Mars, l'Imperial en Avril, le Singlo en Mai, et le thé Vert en Juin *.

Le thé a été apporté des Indes en Hollande par la Compagnie Hollandaise, et de Hollande en Angleterre en 1666, par les Lords Arlington et Ossory : il se vendoit alors trois livres sterling la livre.

* Middleton's Geography, art. China.

CACAO.

C'est un arbre propre au Nouveau Continent, et qui croît naturellement sous diverses contrées de la Zone Torride de l'Amérique, et particulièrement au Mexique, dans la province de Nicaragua, sur la côte de Caraque. Il y en a des forêts entières sur les hauteurs d'Yapock dans la province de Guiane.

Le *Cacaoyer*, ou *Cacaotier*, est un arbre de grandeur et de grosseur médiocres qui varient un peu suivant la nature des sols : ses feuilles sont verdâtres, longues d'environ neuf pouces sur quatre de large, et terminées en pointes. A la côte de Caraque on dispose ces arbres à la distance de douze à quinze pieds : lorsqu'on juge que le *Cacao* est mûr, on envoie à la récolte les Nègres les plus adroits qui avec de petites Gaules, font tomber les cosses mûres, prenant bien garde de ne pas toucher aux autres. Dans le mois de grand rapport, (Juin) on cueille tous les quinze jours : dans les saisons moins abondantes, de mois en mois.

CHOCOLAT.

Les Américains, avant l'arrivée des Espagnols et des Portugais, faisoient une liqueur avec le *Cacao* délayé dans de l'eau chaude, assaisonné avec le piment, coloré par le *rocou* et mêlé avec une bouillie de *Maïs* pour en augmenter le volume. Tout cela joint ensemble donnoit à cette composition un air brut et un air sauvage ; ils appelloient cette liqueur, *Chocolat* et nous lui avons conservé ce nom.

Les Espagnols, plus industrieux que les sauvages, cherchèrent à corriger le désagrément de cette liqueur, en ajoutant à la pâte du Cacao, divers aromates d'Orient et plusieurs drogues du pays. De tous ces ingrédiens nous n'avons conservé que le sucre, la vanille et la cannelle.

Les Espagnols apporterent le chocolat de l'Amérique lorsqu'ils firent la conquête du Méxique, en 1520. Il fut ensuite apporté en France par quelques religieux Espagnols ; et Alphonse de Richelieu, alors Archevêque de Lyon, fut le premier qui en fit usage ; suivant un de ses domestiques il s'en servoit pour modérer les vapeurs de sa rate. De Vig. Mar.

TABAC,

OU, NICOTIANE *(NICOTIANA)*.

PLANTE très usitée dont on distingue trois espèces principales—

1. La nicotiane à larges feuilles. La racine de cette plante qui est le grand, et le vrai tabac mâle, pousse une tige à la hauteur de cinq à six pieds, grosse comme le pouce, ronde et remplie de moëlle blanche.

2. La nicotiane à feuilles étroites ou le tabac de Virginie, ou le *Petun* des Amazones.

3. La nicotiane à feuilles rondes ou tabac fémelle ou tabac du Méxique ou faux tabac. Sa racine pousse une tige à la hauteur d'un à deux pieds, ronde, dure, grosse comme le doigt.

Ces trois espèces de tabac sont d'usage, mais on se sert plus communément de la première.

Cette plante vient originairement de l'Amérique ; par la culture elle s'est comme naturalisée en Europe.

On a donné à la nicotiane bien des noms différens. Dans les Indes Occidentales, son pays natal, elle a toujours porté celui de *Petun*, surtout au Bresil et dans la Floride et elle le garde encore aujourdhui dans l'un et l'autre monde. Les Espagnols qui la connurent prémièrement à *Tabaco*, île de la mer du Méxique, lui donnérent le nom de *Tabac*, du lieu où ils l'avoient trouvée, et ce nom a prévalu sur tous les autres. On l'a appellée *Nicotiane*, du nom de M. Nicot, Ambassadeur de France à la Cour de Portugal *, en 1560, qui en ayant eu connaissance par un marchand Flammand, la présenta au Grand Prieur à son arrivée à Lisbonne, et puis à son retour en France à la Reine Catherine de Médicis : de sorte qu'elle

* Alphonse, fils de Henri, prit en 1139, le titre de Roi de Portugal qui eut des Rois de la même famille jusq'en 1580, qu'il tomba sous la domination des Espagnols sous Philippe II. Mais soixante après, en 1640, les Portugais, dans une conspiration générale se retirèrent de la puissance des Espagnols, et élurent pour leur Roi le Duc de Bragance qui prit le nom de Jean IV. C'est encore la même Maison qui est aujourdhui sur le trône.

Suivant une opinion probable, le mot *Portugal*, vient de ces deux mots Latins, *Portus Gallorum* ; parceque *Porto* étoit l'endroit où abordoient les vaisseaux des Gaulois.

fut appellée, *Nicotiane*, *Herbe du Grand Prieur*, ou *Herbe de la Reine*. Le Cardinal de Sainte Croix, Nonce en Portugal, et Nicolas Ternabon, furent les premiers qui l'introduiserent en Italie. Thevet a disputé à Nicot la gloire d'avoir donné le tabac à la France; et c'est sans contestation que François Drake, fameux capitaine Anglais qui conquit la Virginie, en enrichit son pays. Quant à l'usage de la pipe il paroit avoir été introduit en Angleterre par Sir Walter Raleigh, et est du à une circonstance assez singulière: voici ce qu'en dit Adams dans son Recueil d'anecdotes—" Sir Walter Raleigh s'étant un jour enfermé dans sa chambre pour y fumer, comme les habitans de Virginie, la plante qu'il avoit apportée de cette province, se livra entièrement à ses méditations; et sans faire attention à ce qui l'occupoit, il dit à son domestique de lui apporter un pot de petite biere. Le domestique s'acquitte de sa commission; et surpris, en entrant dans l'appartement de voir ce qu'il n'avoit jamais vu auparavant, jette la biere au visage de Raleigh et descend avec précipitation en criant dans l'escalier—' Au secours, au secours, Sir Walter Raleigh est tellement dans ses méditations qu'il a la tête toute en feu; je lui ai vu la fumée sortir par la bouche et les narines." Cette plaisante avanture mit en vogue en Angleterre l'usage de fumer.

Le tabac a occasionné de grandes disputes. Le P. Labat dit qu'il fut comme une pomme de discorde qui alluma une guerre très vive entre les Savans; et

qu'en 1699, M. Fagon, premier médecin du Roi, n'ayant pu se trouver à une thèse de médecine contre le tabac, à laquelle il devoit présider, en chargea un autre médecin dont le nez ne fut pas d'accord avec la langue ; car on remarqua que pendant tout le tems que dura l'acte, il eut la tabatière à la main et ne cessa pas un moment de prendre du tabac.

Le tabac n'étoit autrefois qu'une simple production sauvage d'un petit canton de l'Amérique, mais depuis que les Européens ont contracté la furieuse habitude d'en prendre, soit rapé en poudre par le nez, soit en feuilles au moyen d'une pipe, ou en machicatoire, l'on en a prodigieusement étendu la culture. Les lieux les plus renommés où cette plante croit sont, Vérine, le Bresil, Bornéo, la Virginie, le Méxique, l'Italie, l'Espagne, la Hollande et l'Angleterre.

SOIE.

Les opinions sont partagées sur le tems ou la soie a commencé à être connue en Europe; les uns en fixent l'année en 274; les autres en 555; d'autres disent que cette derniere époque est celle ou on a commencé à la fabriquer; quoiqu'il en soit de cette différence, il paroit que deux moines venant des Indes apportèrent à Constantinople des millions de vers-à-soie, avec l'instruction pour faire éclore les œufs, élever et nourrir ces vers, en tirer la soie, la filer et la mettre en œuvre. Il s'en fit des manufactures à Athènes, à Thèbes, à Corinthe. Roger, Roi de Sicile, en établit une à Palerme environ l'an 1130. Par là ces sortes d'étoffes furent communes en peu de tems en France comme en Italie.

On croit qu'en 1543, François I. Roi de France, et en 1561, Elizabeth, Reine d'Angleterre ont été dans ces deux Royaumes les premiers qui ont porté des bas de soie.

OR.

L'or, le principe de l'aisance, l'auteur du luxe, l'idole de l'avarice, le mobile puissant des actions des hommes, et un métal jaune, peu dur, peu élastique, à peine sonore mais très compacte : il surpasse tous les autres métaux en flexibilité, en ténacité et en valeur. Sa ductilité est si grande qu'une once d'or peu recouvrir et dorer très exactement un fil d'argent long de 444 lieues. Val. de Bom.

L'or se trouve dans des mines qui lui sont propres ou particulières, comme en Asie, à Aracan et dans le Pégu ; au Japon et près de Batavia ; dans la Guinée, le Sénégal et le Royaume de Galam, en Afrique, et surtout à l'endroit que l'on nomme, *La Côte d'Or*. En Europe, on rencontre des mines d'or en Suède,

en Norwège, en Sibérie, et à Chemnitz en Hongrie. Dans l'Amérique Méridionale, l'or se trouve dans le Brésil, dans le Méxique, dans le pays de Maricalo, à Sumatra, à Valdivia, à Copiapo, et à Andacoll; dans le Chili, dans la Province de Quito, et dans le Potosi au Pérou *.

* Cette partie de l'Amérique étoit autrefois un Empire dont les princes s'appelloient Incas.

Lorsque F. Pizarro, Général Espagnol le découvrit en 1526, il trouva que deux frères se disputoient la couronne; l'aîné des deux fut tué et celui-ci fut vaincu et fait prisonnier par Pizarro. Nous ne rapporterons pas la conduite que la soif de l'or fit tenir à Pizarro.

" ——— Quid non mortalia pectora cogis
Auri sacra fames!" ———

ARGENT.

L'ARGENT est un métal blanc, parfait qui, après l'or est le plus beau, le plus ductile, le plus fixe au feu, et le plus prétieux de tous les métaux. Nous ne nous étendrons pas sur toutes les variétés que les Naturalistes ont remarqués dans l'argent ou les mines qui les renferment. Il nous suffira de faire voir qu'il y a des mines d'argent dans les quatre parties du monde; mais il y a des contrées, telles que l'Amérique, plus riches que les autres. Dans une montagne du Pérou, nommée *Juanta Caya*, dependante du gouvernement d'Arica, on trouve de l'argent en bloc et solide. Les Naturels du pays donnent le nom de *Papas* a ces morceaux d'argent qui se rencontrent à dix à douze toises dans une matière

arénacée ; en 1740, on en découvrit un qui pésoit 6500.

On trouve aussi des mines en Europe. La mine de Freyberg en Saxe et le pays d'Hanovre où il y a beaucoup de mines d'argent, ont donné de grandes richesses aux Maisons de Brunswick et de Saxe. En 1478, on trouva dans les mines de Schenneberg près de Zuickaw un morceau d'argent si considérable, qu'étant battu, on en fit une table ou pouvoient s'asseoir vingt quatre personnes : on tira de ce morceau 400 quintaux d'argent. Le Duc d'Albert voulut voir ce bloc extraordinaire et descendit dans la mine ; il fit mettre le couvert sur ce bloc prétieux, et dit à ceux qu'il faisoit manger avec lui—" L'Empereur Fréderic (III.) est un puissant Seigneur, mais vous conviendrez que ma table vaut mieux que la sienne."

On ne peut, sans frémir, songer à quels dangers et à quels travaux se sont exposés les hommes pour arracher les métaux des entrailles de la terre.

La mine de *Salsebéryt* en Suède, présente au Naturaliste curieux un des plus beaux spectacles. On descend dans cette mine par trois larges bouches semblables à des puits dont on ne voit point le fond. La moitié d'un tonneau soutenu d'un cable, sert d'escalier pour descendre dans ces abymes souterrains au moyen d'une machine que l'eau fait mouvoir ; la grandeur du péril se conçoit aisément ;

on n'est qu'à moitié dans un tonneau où l'on ne porte que sur une jambe. On a pour compagnon un satellite, noir comme nos forgerons, qui entonne une chanson lugubre et qui tient un flambeau à la main.

Quand on est au milieu de la descente, on commence à sentir un grand froid: on entend les torrents qui tombent de toutes parts; enfin après une demi-heure on arrive au fond d'un gouffre; alors la crainte se dissipe; on n'apperçoit plus rien d'affreux; au contraire tout brille dans ces régions souterraines.

On entre dans une espèce de grand sallon, soutenu par des colonnes de mines d'argent; quatre galeries spacieuses y viennent aboutir: les feux qui servent à éclairer les travailleurs, se répètent sur l'argent des voûtes et sur un ruisseau qui coule au milieu de la mine.

On voit là des gens de toutes les nations; les uns tirent des chariots, les autres roulent des pierres, tout le monde a son emploi; c'est une ville souterraine.

Il y a des cabarets, des maisons, des écuries et des chevaux: mais ce qu'il y a de plus singulier, c'est un moulin-à-vent mis en mouvement par un courant d'air: le moulin va continuellement dans cette caverne, et sert à élever les eaux qui incommoderoient les travailleurs.

On oblige, continuent les Naturalistes, les paroisses des environs du Potosi de fournir tous les ans un certain nombre d'Indiens pour le travail de mines. On les voit partir à regret avec leurs femmes et leurs enfans. A peine sont ils arrivés qu'ils descendent tout vivans et toujours nuds dans les horreurs d'un tombeau métallique où ils ne voient point le jour. Au bout d'une année de travaux, on permet à ces infortunées victimes de revenir à la surface de la terre et de retourner à leur habitation, parceque presque tous les ouvriers qui ont travaillé pendant un certain tems aux mines, sont perclus de leurs membres.

L'humanité frémiroit d'apprendre a combien d'Indiens ce travail a déja coûté et coute encore tous les jours la vie. Sans l'*Herbe du Paraguay*, que les mineurs prennent en infusion, et mâchent comme du tabac, on seroit obligé d'abandonner la mine du Potosi qui est cependant une des moins dangéreuses.

Quoique les mines du Potosi et de Lipes conservent toujours leur réputation de richesses, on a cependant découvert, en 1712, celle d'Oruvo, à huit lieues d'Arica, et celles d'Ollacha et de Rio, près de Cusco, qui passent pour plus riches. Les mines du Potosi fournirent depuis l'année de leur découverte en 1545, jusqu'en 1638, trois cens quatre-vingt quinze millions, six cens dix neuf mille piastres.

Après avoir parlé de deux métaux si repandus dans les quatre parties du monde, si nécessaires pour entretenir la correspondance entre toutes les nations, la reconnaissance nous fait un devoir de ne pas oublier cette fameuse capitale si connue par l'étendue de ses richesses, l'humanité de ses habitans, et où ces deux métaux sont en si grande vénération.

LONDRES.

L'ANTIQUITE de cette capitale de l'Empire de la Grande Bretagne, est si reculée, dit un auteur moderne *, qu'il est impossible d'en bien fixer l'origine. Il n'y a rien, dit il, sur quoi on puisse fonder une histoire de Londres avant l'invasion de Jules Cæsar; après quoi les Romains la vainquirent encore sous le commandement d'*Ostorius Capula*, et établirent plusieurs colonies militaires environ l'année 49 de l'Ere Chrétienne; et aussitôt après il fit de cette place une colonie de commerce, et la capitale de *Britannia Prima*. Elle devint alors un endroit fameux pour le commerce, à cause du grand nombre de ses marchands; et dans l'année 312, lorsque Constantin le

* Mazzinghi, 1793.

Grand divisa la Bretagne en trois provinces; elle prit alors le nom de Capitale de la Bretagne.

De plusieurs noms qui ont été donnés à cette Métropole, on trouve que le premier lui fut donné par Tacite, qui l'appella, *Londinium*. Dans la suite, lorsque les Saxons vinrent en Angleterre, ils lui donnèrent celui de *London Byrig*, qu'ils changèrent ensuite en *Lunden*, *Lunden Wye*, *Lundenne*, *Lundenberk* ou *Lundenburg*. Depuis la conquête, il paroît par divers actes que cette Cité a été nommée, *Londonia*, *Lundonia*, *Londres*, *London*. Les Français ont toujours continué le nom de *Londres*.

Il est très incertain de fixer l'époque où Londres fut entourée de murailles; quelques ecrivains attribuent cet honneur à Constantin le Grand, et d'autres honorent sa mère Hélène de cet ouvrage; d'autres* enfin cherchent à prouver que ces murs furent bâtis par Théodose, l'an 368, lorsqu'il fit, par l'ordre de Valentin, la réparation de cette ville.

Ces murailles commencoient par une forteresse, proche de l'endroit où la Tour est aujourdhui située. Elles avoient 22 pieds de hauteur; trois milles et 165 pieds de circonférence; elles avoient dans leur enceinte huit portes et quinze Tours de 40 pieds de hauteur.

Une large forêt s'étendoit originairement du côté de la rivière; et même sous le règne de Hen-

* M. Maitland.

ri II. * elle couvroit les environs de la ville du côté du Nord et étoit remplie de toute sorte de bêtes fauves.

Londres est a 400 milles de distance au Sud d'Edinburg; 227 Nord-Ouest de Paris; 190 Ouest d'Amsterdam; 500 Sud-Ouest de Copenhague; 660 Nord-Ouest de Vienne; 1500 Nord-Ouest de Constantinople; 690 Nord-Est de Madrid; 750 Nord-Ouest de Rome; et 334 Sud-Est de Dublin.

Le Lord Maire, qui est le suprême Magistrat de cette Cité, étoit, avant la conquête des Normands nommé *Portreve* ou *Portgreve* ce titre, sous le règne de Henri II. fut changé en celui de *Maire*, nom que portoit dans ce tems là le Magistrat en chef de la ville de Rouen, capitale de la Normandie.

* Sur le trône en 1154.

CATHEDRALE DE ST. PAUL.

Ce vaste édifice fut bâti vers l'année 596, par Ethelbert, Roi de Kent, peu de tems après sa conversion au Christianisme; il y avoit auparavant sur cet emplacement un temple de Diane.

Cet édifice est construit dans la forme d'une croix longue; ses murs sont travaillés à la rustique: la façade a l'Ouest a une apparence très noble; elle est ornée d'un très beau portique, d'un grand fronton et de deux tourelles majestueuses. De ce côté une très belle rampe d'escaliers en marbre noir s'étend le long du portique dont le bas est composé de douze grandes colonnes de l'ordre Corinthien. Dans le parvis, devant cette façade est la statue de la Reine Anne en marbre blanc, avec des décorations analogues.

Ce vaste bâtiment fut brûlé en 964; rebâti en 1240; brûlé en 1631; rebâti en 1645: entierement détruit par le feu de 1666. On travailla à le rebâtir peu de tems après. La première pierre fut mise le

21 Juin, 1675, l'ouvrage s'est monté a 736,752*l.* 2*s.* 3½*d.* sterlings; et en 1711, la fabrique fut entierement achevée sous l'inspection du célèbre architecte Sir C. Wren.

Sans entrer plus en détail dans la description de ce superbe édifice, nous nous contenterons de parler de ses dimensions d'après quelques auteurs qui les ont données.

Longueur.

	Pieds.
Longueur de l'édifice et du portique . . .	500

Largeur.

Largeur en dedans des portes du portique . .	250
De la façade avec les tourelles	180
De l'edifice et des trois nefs	130
Du même et des plus grandes chapelles . .	180

Diamètre.

Diamètre extérieur du dôme	145
Diamètre intérieur du dôme	100
Diamètre extérieur de la lanterne	18

Hauteur.

La hauteur prise de la rue jusqu'au haut de la croix	340

	Pieds.
Du dôme et de la lanterne depuis la corniche de la façade jusqu'au haut de la croix . . .	240
Des tourelles	222
Jusqu'au haut des plus grandes statues de la façade	135
De la lanterne depuis le dôme jusqu'à la boule	50
De la boule	8
De la croix, du piedestal et de sa base . . .	29

L'étendue du terrein où est St. Paul est de deux arpens, seize perches, vingt trois verges et un pied.

Sous les règnes de Jeacques I. et de Charles I. le corps de cet édifice étoit le rendez-vous des politiques, des nouvellistes, et des personnes dés œuvrés; aussi l'appelloit on, *La Promenade de St. Paul*; c'est ce que l'on peut voir dans les anciennes comédies et les livres de ce tems là.

L'église de St. Pierre de Rome, dans sa hauteur jusqu'à la croix est de 437 pieds et demi, ans sa longueur de 729, et dans sa plus grande largeur de 364.

L'ABBAIE DE WESTMINSTER.

La fondation de cette Abbaïe a été rapportée par beaucoup de fables ; dans cette incertitude nous suivrons les auteurs qui placent sa fondation par Sebret, Roi d'Est Saxons, l'an 605, sur les ruines d'un temple dédié à Appollon. Sebret fut converti à la foi Chrétienne par St. Augustin, et ensuite fit bâtir à Thorney, à l'Ouest de Londres une église qu'il dédia à St. Pierre.

La longueur de ce bâtiment est en dedans de 360 pieds ; la nef a 72 pieds de largeur ; la partie qui forme la croix en a 195, les arcades sont en Gothique ; elles sont soutenues ainsi que les ailes des côtés de 48 piliers de marbre gris, composés eux mêmes de petites colonnes et couverts d'ornemens ; on y voit beaucoup de tombeaux érigés aux grands hommes ou la sculpture semble avoir déployé toutes les richesses de son art.

Proche de l'Abbaïe est l'église de Ste. Marguerite : elle fut fondée en 1604. Cette église possède les restes du célèbre Walter Raleigh qui y fut enterré le même jour qu'il eut la tête cranchée en 1618.

LA TOUR DE LONDRES.

Ce bâtiment situé proche les bords de la Tamise, étoit anciennement un palais royal, et ne consistoit qu'en ce qui est encore aujourdhui nommé *La Tour Blanche*; cette tour fut bâtie par Guillaume le Conquérant, en 1079.

Dans l'année 1098, pendant le règne de Guillaume Rufus, fils de Guillaume le Conquérant, la Tour fut environnée de murailles, et fortifiée d'un large fossé très profond.

En 1240, Henri III. fit faire à cette forteresse une porte de pierre, un boulevard et autres additions, et blanchir le dehors des murs de la Tour quarrée d'où elle a tiré le nom de *La Tour Blanche*. En 1465, les fortifications de cette place furent considerablement augmentées par Edouard IV.

En 1638, toute la Tour fut rebâtie; après la restauration de Charles II. elle fut entièrement réparée, et l'on y ajouta un grand nombre de bâtimens; de sorte qu'à présent la Tour de Londres a plutôt l'apparence d'une ville que d'une forteresse.

LE MONUMENT.

Cette superbe pièce d'architecture qui se trouve à une petite distance du pont de Londres, est une colonne qui fut commencée en 1671, par le Chevalier C. Wren, qui la finit en 1677; elle est de l'ordre Dorique; batie des meilleures pierres de Portland, de 202 pieds de hauteur depuis terre, et de 15 pieds de diamétre. Elle est posée sur un piedestal de 40 pieds de hauteur, et de 21 en quarré; elle supporte une urne ardente de cuivre doré. En dedans de cette colonne est un grand escalier dont les dégrés sont en marbre noir et au nombre de 345, chacun de six pouces de hauteur, et de dix et demi de largeur. Le devant de la plinthe de ce piedestal à l'Ouest est orné d'un emblême très curieux en relief; toute les figures dénotent la destruction de la Cité par le feu terrible de 1666, et sa restoration.

Ce feu commença le 2 Decembre, à une heure du matin dans, *Pudding Lane*, près de *New Fish Street*; il dura cinq jours consécutifs: dans cet intervalle il

couvrit, dit on, 436 arpens de ruines et de desolation; détruisit 4000 rues; 13,2000 maisons, la Cathédrale de St. Paul; la plus grande partie des édifices publics: le tout évalué à 10,703,500 livres sterling.

La lecture d'un évènement aussi déastreux présente nécessairement à l'esprit une mélancolie dont on ne peut se deffendre; pour en diminuer l'amertume, nous rapporterons une petite anecdote que nous avons lue parmi celles de M. Adams. Il dit qu'un Ministre étant dans une compagnie assez nombreuse, quelqu'un lui demanda plaisamment s'il pourroit dire pour quel péché il croïoit que Dieu eut permis que ce feu arrivât; le Ministre vif et homme d'esprit répondit, sans se déconcerter, qu'il ne croïoit pas que ce fût pour *Blasphéme*, parcequ'il auroit commencé à *Billingsgate;* encore moins pour *Mauvaise Foi*, parcequ'il auroit commencé dans quelque place habitée par les Avocats et les gens de loi; mais qu'il pensoit que c'étoit pour *Gourmandise*, parcequ'il avoit commencé dans *Pudding Lane*, et qu'il avoit fini à *Pye Corner*.

LA BANQUE D'ANGLETERRE.

Ce bâtiment fut fondé en 1694, et l'administration est sous la direction d'un gouverneur, d'un sous-gouverneur, et de 24 directeurs. Il est en pierre; la façade a environ 80 pieds de longueur. Au travers de cette façade est une belle porte qui conduit dans la cour et de là a la grande salle. Le haut du bâtiment est orné d'une balustrade, et sur le fronton sont sculptées les armes de la Compagnie, savoir, la Bretagne assise avec son écusson et sa lance, ayant à ses pieds une Corne d'abondance. La salle en dedans de ce bâtiment a 79 pieds de longueur, et 40 de largeur, avec une boiserie d'environ 8 pieds de hauteur; le platfond est orné d'un très bel ouvrage en bosse; le tout est embelli de la statue de Guillaume III. dans une niche située au haut bout.

LA BOURSE.

L'ancien édifice bâti par le Chevalier Thomas Gresham, fut détruit par le feu de 1666, à sa place on érigea la présente magnifique structure qui couta 80,000*l.* sterling.

Le terrein de ce bâtiment est de 203 pieds de longueur, 171 de largeur, et l'espace du milieu de 61 perches quarrées qui est environnée d'un bâtiment regulier et solide de pierres travaillées en gros. Dans les colonnes il y a vingt quatre niches dont vingt sont remplies des statues d'Edouard I. Edouard III. Henri V. Henri VI. Edouard IV. Edouard V. Henri VII. Henri VIII. Edouard VI. Marie, Elizabeth, Jeacques I. Charles I. Charles II. Jeacques II. Guillaume et Marie, Anne, George I. et George II. debout en robe royale.

En dedans de cette place, sous l'arcade sont 28 niches vacantes, excepté celle dans laquelle est la

statue du Chevalier Thomas Gresham à l'angle du Nord-Ouest, et à celle du Sud-Ouest la du Chevalier Jean Barnard, qui fut placée de son vivant par ses concitoyens.

Dans le centre de la place est érigée sur un piedestal de marbre d'environ 8 pieds de hauteur une autre statue du Roi Charles II. en habit Romain, entourée d'un grillage de fer. Cette statue, qui est regardée comme la plus belle dans son genre, fut faite par M. Spiller; elle fut placée le 29 Mai, 1692. Dans la tourelle est une très belle horloge qui va avec un carillon a 3 heures—6, 9, et midi; il y a quatre cadrans, et elle est réglée tous les jours de manière à fixer le tems pour toutes les parties mercantiles de la Cité.

WHITEHALL.

Cet édifice, situé près de *Charing-Cross*, fut bâti par Hubert de Burgh, Compte de Kent, en 1240. Il vint ensuite à l'Archevêque d'York, et continua d'être, en ville, la résidence des Archevêques jusqu'à ce que Henri VIII. l'acheta du Cardinal Volsey en 1697; il fut détruit par le feu, excepté la partie nommée, *La Maison du Banquet*, qui fut ajoutée à ce Palais par Jeacques I. d'après le plan d'Inigo Jones. Ce Monarque ne pensoit gueres, en élevant ce bâtiment que son fils Charles I. devoit y passer du trône à l'échaffaud; nous nous garderons bien de rapporter les circonstances d'un évenement aussi tragique, il nous suffira de dire qu'il arriva le 30 Janvier, 1648 *, sur les deux heures après midi.

* On croit que le mot "Black-guard," vient de ce que les gardes qui accompagnerent Charles I. sur l'echaffa d etoien vêtus en noir.

Derriere Whitehall, on voit sur la place où fut élevé l'échaffaud, la statue de Jeacques II. habillé à la Romaine, montrant du second doigt de la main droite, le lieu même où son père fut éxécuté.

On regarde cette statue comme une des plus belles en son genre qui soit en Angleterre.

CHARING-CROSS.

Il y a au milieu de cette place qui est près de Whitehall, une Statue Équestre de Charles I. en bronze, élevée sur un très beau piedestal. Cette statue fut faite par le Sœur, en 1633, mais elle ne fut placée qu'en 1678, le Parlement ayant ordonné qu'elle seroit vendue et mise en pièces. Elle fut achetée par un artiste nommé Rivers qui ayant plus de goût et de loyauté que ses maîtres, l'enfouit telle qu'elle étoit, et leur montra d'autres morceaux de cuivre pour leur prouver qu'il avoit exécuté leurs ordres. Un trait assez plaisant c'est qu'il fit une grande quantité de manches de couteaux et de fourchettes qu'il vendit comme venant de la statue. Les partisans du Roi, par affection pour leur Monarque, et les rebelles, comme pour triompher de mort de leur Souverain, s'empressèrent également de les acheter, et par là assurèrent à Rivers une fortune considérable.

LA TAMISE.

Cette Riviere, qui est, pour ainsi dire, l'ame et la vie de la fameuse ville de Londres, reçoit son nom de deux autres, la *Thames*, et l'*Isis*. L'*Isis* qui est la branche la plus considérable, prend sa source à Cubberley, dans les plaines de Cotswold, dans le Comté de Gloucester; et prenant son cours vers l'Est un peu au dessous de Cricklade, reçoit *La Cirne* ou *Churne*, d'où la ville de *Cirencester*, dans le Comté de Gloucester prend son nom. Ici elle devient plus considérable; de là elle coule a Lechlade, où, après avoir reçu une infinité de petits ruisseaux, elle s'unit avec la Colne et commence à être navigable. Elle continue son cours vers Oxford que quelques uns supposent avoir été nommée *Ouseford* de cette rivière qui se joint ici à Charewell. D'Oxford elle coule presqu'au Sud jusqu'à Abington, et de là à Dorchester, et ainsi jusqu'à la *Thames;* de là elle va à Wall, dans le Comté d'Oxford où, joignant une rivière de ce nom, elle perd celui d'*Isis* ou *Ouse*, et se

nomme *Thamesis* partout où elle passe. De la Thame elle va à Wallingford dans le Comté de Berk, et à Reading dans le même Comté, qui, à cause du grand nombre de ponts qu'il y avoit, s'appelloit autrefois *Pontium;* enfin, après avoir passé par beaucoup d'endroits, elle arrive à Londres et va rapidement se jetter dans l'Océan.

La longueur de la Tamise depuis sa source jusqu'à son embouchure dans la mer, est d'environ 180 milles.

PONTS.

PONT DE LONDRES.

Ce pont qui fut bâti en 994; étoit en bois, comme on en peut juger d'après un écrit de Guillaume de Malmsbury: il a été plusieurs fois détruit par le feu; mais en 1176, on commença à bâtir un pont de pierre qui ne fut achévé que long tems après, d'un travail très dispendieux; on bâtit dessus une chapelle et quelques maisons; il fut encore plusieurs fois après endommagé par le feu, et surtout par celui de 1666, il fut détruit et ensuite réparé à grands frais. Un autre feu arriva en 1725, et il fut promptement réparé; mais le besoin de trottoirs ayant occasionné la mort de beaucoup de personnes par la grande quantité de voitures qui passoient, en 1756, le Lord Maire et les Aldermen, résolurent de faire démolir toutes les maisons, et d'élargir et d'aggrandir quel-

ques unes des arches : ce travail fit monter la dépense à 95,000*l.* sterling.

Ce pont a 15 arches : sa longueur est de 915 pieds, 1 pouce ; sa hauteur de 43 pieds, 7 pouces ; et sa largeur de 73 pieds.

PONT DE BLAC-FRIARS.

Ce pont a été commencé en 1763, et achevé en 1770, la dépense s'est montée a 150,840*l.* sterling. Il est composé de neuf arches qui étant elliptiques, laissent de très grandes ouvertures pour la navigation. La longueur d'un quai à l'autre est de 995 pieds. En partant de l'arche du milieu qui a 100 pieds de largeur, chacune des autres, en tirant du côté du rivage a 98, 93, et 70 pieds. La largeur du terrain pour les voitures est de 28 pieds ; la largeur des trottoirs est de 7 pieds. La hauteur de la balustrade prise en dedans est de 4 pieds, 10 pouces.

PONT DE WESTMINSTER.

Ce pont fut commencé en 1739, et achevé en 1750. Quoique simple, sa construction est pleine de goût et d'élégance. Il a 44 pieds de largeur; de chaque côté il y a un trottoir de 7 pieds de large, pavé de pierres de grison. D'une rive à l'autre, sa longueur est de 1223, la riviere est de 300 pieds plus large en cet endroit qu'au pont de Londres; le passage franc sous les arches de ce pont est de 870 pieds. Les deux trumeaux du milieu ont 17 pieds de largeur, chacun à l'imposte des arches, et contiennent 200 tonneaux de pierre cubes; les autres diminuent en largeur également de chaque côté d'un pied. On calcule que la valeur des pierres et des autres matériaux qui se trouvent sous l'eau se monte à 40,000*l*. L'arche du milieu a 76 pieds de large, et les autres diminuent en largeur par proportion égale de 4 pieds de chaque côté. La dépense se monte à 389,500*l*.

Le grand nombre des matières contenues dans ce volume ne nous permet pas de faire mention de quelques autres édifices capables de fixer l'attention publique ; nous laissons avec plaisir aux personnes plus instruites que nous à rectifier les petites erreurs qui auroient pu se glisser dans ce que nous avons dit.

Notre plan ayant été de ne réunir dans cet ouvrage que des matières qui pussent contribuer à l'instruction et à l'amusement de l'esprit, nous avons cru devoir rapporter quelques anecdotes agréables qui nous ont paru mériter l'attention d'un lecteur judicieux.

ANECDOTES.

I.

Le grand Condé étant allé saluer Louis XIV. après avoir gagné la bataille de Sénef livrée le 11 d'Août, 1674, contre le Prince d'Orange, le Roi étoit sur le grand escalier. Le prince qui avoit de la peine à monter à cause de sa goute, s'écria—" Sire, je demande pardon à votre Majesté si je la fais attendre." " Mon cousin," lui répondit le Roi, " ne vous pressez pas; on ne sauroit marcher bien vîte quand on est aussi chargé de lauriers que vous l'êtes."

II.

Waller, un des meilleurs poëtes Anglais, écrivoit sous Cromwell et sous Charles II. Il fit des vers

pour l'un et pour l'autre; mais le Monarque se plaignit que ceux qu'il lui addressoit n'étoient pas aussi beaux que ceux qu'il avoit addressés à Comwell—"Cela n'est pas étonnant," lui répondit Waller; "nous sommes toujours, nous autres poëtes, plus heureux en fictions et en mensonges qu'en vérités."

III.

On s'amusait chez Me. la Marquise du Maine à trouver des différences ingénieuses entre un objet et un autre; le Cardinal de Polignac étoit présent—"Quelle différence," lui dit la Duchesse, "trouvez vous entre moi et une montre?" "Madame," répondit le Cardinal, "la seule différence que j'y trouve c'est qu'une montre marque les heures et vous vous les faites oublier."

IV.

Mr. De Fontenelle eut un jour une visite d'un Comte d'Evreux qui jouissoit d'une grande réputation; comme il se préparoit à sortir, Fontenelle dit à ses gens—"Ouvrez donc les deux battans." "Laissez," répondit le Comte, "je passerai bien, un seul ouvert." "Oui, Monseigneur," dit Fontenelle, "mais votre nom n'y passeroit pas."

Ce Savant étant dans le jardin d'une maison où il avoit dîné, quelqu'un vint montrer à la compagnie un petit ouvrage d'y voire d'un travail si délicat qu'on n'osoit le toucher de peur de le briser ; chacun l'admiroit—" Pour moi," dit Fontenelle, " je n'aime point ce qu'il faut tant respecter." Madame la Marquise de Flamarens survint ; Fontenelle se retourne et dit—" Je ne dis pas cela pour vous, Madame."

V.

Dans une compagnie où se trouvoit Boileau, une demoiselle fut priée de danser, de chanter et de jouer du clavecin ; on vouloit faire briller ses talens qui étoient des plus médiocres ; chacun s'empressoit de lui faire des complimens ; ils étoient dictés par la politesse ; Boileau d'un ton malignement galant ajouta—" On vous a tout appris, Mademoiselle, excepté à plaire, c'est pourtant ce que vous savez le mieux."

Il étoit un tems où on disoit *Gros*, pour *Grand* : une *grosse* maison, une *grosse* réputation. Louis XIV. étant un jour chez Madame de Montespan témoigna qu'il n'aimoit pas cette expression—" Il est surprenant," dit le Satyrique, " qu'on veuille mettre partout *Gros* pour *Grand*.—Par exemple," ajouta-t-il en fin courtisan, " il y a bien

de la différence entre Louis le *Grand* et Louis le *Gros*.

VI.

Une particulier ayant été admis à voir trois jeunes Princesses dans un Cour étrangère, les fixa alternativement: une d'elles s'en étant apperçu lui demanda à laquelle il donneroit la préférence—" Je supplie vos Altesses," répondit l'étranger, " de me permettre de garder le silence sur un chapitre si délicat: je sais ce qu'il en a coûté au berger Pâris pour avoir prononcé sur le mérite de trois Divinités."

VII.

MM. le Cochin et le Normand étoient deux grands avocats de Paris. Après la première cause que M. le Cochin plaida au Palais, Mr. le Normand le joignit au sortir de l'audience et lui protesta tout haut que de sa vie il n'avoit rien entendu de si éloquent—" On voit bien," lui dit M. Cochin, " que vous n'êtes pas du nombre de ceux qui s'écoutent parler."

VIII.

François I. jouoit à la paume avec un moine très adroit à ce jeu : il arriva que le moine fit un coup qui décida la partie—" Voilà," dit le Roi, " un vrai coup de moine." " Sire," repliqua le bon Pere, " il ne tient qu'à vous que ce soit un coup d'Abbé." Le Roi ne tarda pas à récompenser cette réponse.

IX.

M. De Voltaire a été accusé d'avoir beaucoup pillé pour composer ses ouvrages. Un jour on vint dire à Piron qu'on venoit de lancer un vaisseau à qui l'on avoit donné le nom de Voltaire, Piron répondit—

" Si j'avois un vaisseau qui s'appellât Voltaire,
Sous cet auspice heureux j'en ferois un Corsaire."

Ils eurent un jour une difficulté sérieuse et se donnèrent pour le lendemain un rendez-vous. Voltaire se trouve sur la place marquée, Piron oublie. Voltaire passe chez lui ; il étoit absent ; et écrit sur sa porte—" Polisson." Le lendemain il le recontre dans la rue et lui dit—" M. Piron, J'ai passé chez vous hier et vous n'y étiez pas." " Je suis sur," lui

dit Piron, " que vous y avez passé car vous avez mis votre nom sur ma porte."

Un auteur avoit fait une tragédie qu'il pria M. Piron d'examiner : il lui observa qu'elle n'étoit pas entièrement achevée parcequ'il ne savoir comment faire finir son Héros, ne voulant pas que le sang coulat sur le théâtre ; comme cet auteur avoit l'haleine forte et désagreable—" Monsieur," lui dit Piron, " vous voila bien embarassé, mettez votre Héros à ma place et vous l'empoisonnerez."

X.

Un soldat de l'armée de M. de Turenne avoit pris le nom de ce Général qui lui en fit des réprimandes —" Que voulez vous, mon Général," repondit le soldat ; " J'ai la folle des noms, si j'en avois trouvé un plus beau que le vôtre, je l'aurois pris."

XI.

Me. la Marquise de Sévigné étoit une des plus belles femmes de France. Un jour M. Ménage bien connu dans la Littérature par ses ouvrages, tenoit la main de cette dame ; lorsqu'elle la retira, M. Pelletier qui étoit à côté, dit à M. Ménage—" Voilà, le plus bel ouvrage qui soit sorti de vos mains."

XII.

Sous le ministère du Cardinal de Fleury, on avoit accordé une pension à tous les officiers d'un régiment, excepté au Chevalier de Férigouse; il étoit Gascon. Un jour qu'il se présentoit à l'audience du Ministre—"Je ne sais, Monseigneur," lui dit il, "par quelle fatalité je me trouve sous le parapluie tandis que votre Eminence fait pleuvoir des grâces sur tout le régiment." Cette expression singuliere fut remarquée du Ministre; et peu de tems après le Chevalier de Férigouse eut la pension qu'il demandoit.

XIII.

Un officier Gascon demandoit avec instance une audience au Roi, on la lui ménagea à condition qu'il ne diroit que deux mots. Se présentant donc au Monarque avec un placet dans lequel il lui demandoit une pension, il dit—"Sire, Signez."

XIV.

Louis XIV. avoit donné une pension de six mille livres à l'Avocat Général Talon. M. de Lamoignon qui étoit aussi Avocat Général prit sa Majesté de

vouloir bien lui en accorder autant; le Roi le lui promit. Six mois se passèrent pendant lesquels M. de Lamoignon vit souvent le Roi qui ne lui parloit de rien. Enfin il lui dit un jour—" M. de Lamoignon, vous ne me parlez plus de votre pension."—" Sire, j'attends que je l'aie méritée." " Si vous le prenez de ce côte la," lui dit le Monarque, " je vous dois les arrérages." Louis XIV. lui accorda la pension à commencer du jour qu'il la lui avoit demandée.

XV.

La veille d'une bataille, un officier vint demander au Maréchal de Thoiras la permission d'aller voir son père qui étoit a l'extrémité pour lui rendre ses soins et recevoir sa bénédiction—" Allez," lui dit ce Général qui démêla fort aisément la cause de cette retraite, " Tes Père et Mère honoreras afin que tu vives longuement."

XVI.

Un Seigneur Italien étant allé voir M. de Voltaire à Ferney, une partie du tems qu'il y resta fut employée à jouer aux Echecs; M. de Voltaire n'y étoit pas heureux; enfin le second et le troisième jour voyant qu'il étoit encore sur le point de perdre

la partie, de colère il brouille le jeu et va se promener dans son jardin : sa fougue passée, il revient trouver le Seigneur en lui disant qu'il étoit fâché de la circonstance ; qu'il le prioit de passer ce mouvement de vivacité et de ne parler de rien—" Non, M. de Voltaire," lui répondit ce Seigneur, " je dirai seulement que j'étois venu pour voir le *grand* Voltaire mais que je n'ai vu que le *petit*."

XVII.

On sait qu'Æsope a fait parler les animaux dans ses fables et qu'il étoit bossu. Un jour un bossu passant dans une des rues de Paris devant un Caffé, il se trouva plusieurs *petit-maitres* sur le balcon ; l'un dit aux autres—" Messieurs, voilà un vrai Æsope." Le bossu se retourne et lui dit—" Vous avez raison, Monsieur, car je fais parler les Bêtes."

XVIII.

Un jour, au commencement de la révolution, deux femmes s'entretenoient dans une des rues de Rouen ; l'une étoit pour le nouvel ordre de choses et l'autre de l'opinion tout-à-fait contraire. Dans le moment elles apperçoivent l'Evêque constitutionel : la première ne manqua d'en faire l'éloge—" Voyez," dit

elle, " quel brave homme! quel extérieur agréable! quelle figure ronde! elle est exactement comme un poire." " Oui," répondit l'autre, faisant allusion à son serment, " mais ce n'est pas une poire de *bon Chrétien*."

XIX.

Une blanchisseuse, logée à Paris au quatrième étage, avoit fait avec les Billets de Banque, connus sous le nom de *Billets de Laws*, une fortune considérable : il lui fallut voiture, cocher, domestiques. Un jour elle alla se nicher dans une des premières loges de la comédie avec trois petites filles qui l'appelloient sa mère. Comme elle étoit superbement mise elle fixa tous les regards ; la pièce finie elle regagna son équipage : quelques petits-maîtres l'avoient suivie jusqu'à la portière ; mais quelle fut leur surprise quand ils l'entendirent appeller ses gens du ton le plus grossier. Elle ne fut pas plutôt montée dans sa voiture qu'un de ses laquais lui demanda—" Ou Madame, souhaite elle qu'on la conduise ?"—" Cheux nous," répondit elle d'une voix aigre et haute, " Cheux nous." Aussitôt toute la Livrée étrangère répéta, comme par écho ; " Cheux nous, cheux nous." " Quelqu'un de vous autres," dit un petit-maître, " connoit il cette dame ?" " Comment si nous la connaissons ; c'est une blanchisseuse en

linge fin qui s'est laissée tomber d'un quatrième étage dans un carosse sans se blesser."

XX.

Pacuvius, jurisconsulte Romain étoit très ignorant dans sa profession. Un jour Auguste lui demanda s'il ne pourroit pas l'instruire sur quelques circonstances relatives à une affaire: Pacuvius lui dit qu'il ne savoit rien; Cicéron qui étoit présent lui dit malignement—"Vous croyez peut-être qu'on vous interroge sur le droit."

Ce même jurisconsulte ayant dessein de demander une somme d'argent à cet Empereur, usa de ce stratagême—"Seigneur," lui dit il, "le bruit s'est répandu que vous m'aviez fait une gratification considérable: Chacun m'en fait compliment, et tout le monde en parle." "Laissez parler le monde," lui répondit Auguste, "mais pour vous n'en croyez rien."

XXI.

Un prédicateur célèbre prêchant la passion à St. Jean en Grèves à Paris devant Mr. le Duc d'Orleans Gaston, s'apperçut que ce prince étoit placé entre M. Emery et M. de Bullion, Intendans des Finances. Il prit de là occasion de faire cette exclamation équi-

voque—" Ah! mon Seigneur, quand je vous vois entre deux larrons . . . . ; cela fut remarqué par une bonne partie de l'assemblée qui ne put s'empêcher de rire." M. le Duc qui dormoit se réveillant en sursaut demanda se que c'étoit—" Ne vous inquiétez pas," lui dit M. de Bullion, " c'est à nous qu'on en veut."

XXII.

Le Marquis de Grammont étoit un homme à saillies, et tout le monde étoit sacrifié à son humeur caustique. Voyant un jeune Gentilhomme Breton, nouvellement arrivé à la Cour, pour l'embarasser et lui faire en quelque sorte payer sa *bien-venue*, il lui dit—" Apprenez nous si dans votre pays on sait ce que c'est que Parabole, Faribole et Obole." Le Gentilhomme répondit sur le champ, avec l'applaudissement de toute la Cour—" Parabole, est ce que vous n'entendez pas: Faribole, ce que vous dites, et Obole, ce que vous valez."

XXIII.

M. de Bautru amusoit souvent la Cour de Louis XIII. par ses saillies et ses bons-mots. Ce Monarque étant un jour à la porte d'une petite ville, le premier magistrat vint le haranguer. M. de Bautru remarquant que le Roi s'ennuïoit crut pouvoir lui faire sa

cour en interrompant l'orateur. "Combien," dit il, "valent les ânes dans votre pays?" Le magistrat, sans faire attention, continue,—"Je vous demande, répeta-t-il, combien valent les ânes dans votre pays?" Le magistrat le regardant de la tête aux pieds,—"Monsieur," répondit il, "quand ils sont de votre taille et de votre poil ils valent au moins dix écus."

La Reine femme de Louis XIII. avoit demandé bien des fois à voir Me. de Bautru sans pouvoir l'obtenir. Un jour elle dit à M. de Bautru qu'elle vouloit qu'il la lui emmena; ce Seigneur lui promit de la lui présenter dans l'après-dinée—"Mais, Madame," lui dit il, "elle est incommodée de l'oreille." "Allez," lui dit la Reine, "je parlerai haut." Il s'en alla chez lui annoncer cette nouvelle à sa femme, et l'avertit en même-tems de parler haut, parceque, lui dit il, la Reine avoit de la peine à entendre. Il la conduisit au Louvre l'après-dinée, et d'abord la Reine commença la scène en criant à tue-tête et Me. de Bautru continuoit sur le même ton. Le Roi qui étoit averti du mystère, rioit de tout son cœur. A la fin la Reine qui s'en apperçut dit à Me. de Bautru—"N'est il pas vrai, Madame, que Bautru vous a fait croire que j'étais sourde?" Ce que Me. de Bautru lui avoua;—"Ah! le méchant," dit elle, "il m'avoit dit la même chose de vous."

XXIV.

Quelqu'un disoit un jour à Henri IV. que le Maréchal de Biron jouoit fort bien à la Paume: Henri IV. qui avoit découvert quelque chose dont il avoit sujet d'être très mécontent, répondit—" Il est vrai qu'il joue bien, mais il fait mal ses parties."

XXV.

Dans une guerre de la France contre l'Espagne, les armes Françaises avoient pris un ascendant décidé sur les armes Espagnoles et étoient en possession de les battre. La Cour de Madrid, pour couvrir autant qu'il étoit possible, les fautes des ses Généraux, se donnoit un air de victoire après chaque bataille ; un Français osa en marquer sa surprise à la Marquise de Grana—" Laissez les se contenter," lui dit finement cette Dame. " Vos Feux sont des Feux de joie, les nôtres ne sont que des Feux d'artifices."

XXVI.

Mr. Ménage se trouvoit un jour avec M. Gui Patin dans une société nombreuse ; celui-ci qui étoit

le médecin le plus gay de son tems, mirant son verre plus de vin, dit—" *Domine Menagi, oportet vivere SIC.* M. Ménagè voilà comme il faut vivre." " Ah! Monsieur," lui répondit Ménage, " sans doute cette sentence ne vient pas d'Hippocrate: et si tout le monde la suivait à la lettre, vous et vos confrères vous auriez encore bien plus d'emploi que vous n'en avez." " Je vois bien," répondit M. Patin, " que vous n'entendez pas l'énergie des trois lettres du mot *SIC*, qui veulent dire qu'on doit faire en partie le contraire de ce que je fais: *Vivere S-obriè, J-ucundè et C-autè*: Avec sobriété, gayeté et régularité." Tout le monde applaudit à l'explication de M. Patin.

XXVII.

On s'entretenoit un jour au Cabinet de la ressemblance qu'on dit que chaque homme a avec quelque animal; et en examinant ceux qui composoient l'Assemblée, on disoit: Celui-ci ressemble à un tel animal, celui-là a un autre: et parceque M. D—— étoit accusé de rapporter aux Ministres ce qui se disoit dans la compagnie, quelqu'un dit—" Pour M. D—— il ressemble à un barbet, car il rapporte." Et tout monde en convint.

XXVIII.

Louis XIV. voyant un jour Molière avec M. Mauvilain son médecin, lui dit—" Eh! bien, Molière vous voilà avec votre médecin: que faites vous quand vous êtes ensemble?" " Sire," répondit Molière, " nous faisons la conversation: il m'ordonne des remèdes, je ne les prends pas et je guéris."

Ce Monarque étoit de la dernière exactitude aux revues qu'il faisoit de sa maison. Il ne pardonnoit point à un Gendarme à qu'il manquoit quelque pièce de son ajustement militaire. Un Gascon, Garde du Corps, ayant perdu son buffle au jeu fut obligé de passer en revue. Le Monarque ne lui voyant point de buffle, le cassa malgré sa bonne mine, sa belle taille et son air dégagé. Le Gascon alla le lendemain promener sa douleur au parc; il vit de loin le Roi qui s'y promenoit aussi: il se mit exprès dans l'attitude d'un homme qui épluche au soleil certains petits animaux qui sont quelquefois l'apanage de la misère. Louis XIV. l'apperçut: un Garde se détache pour avertir le Gascon que le Roi l'avoit observé—" J'en suis bien aise," dit le garde cassé: " dites à sa Majesté que je fais la revue de mes gardes du corps et que je casse tous ceux qui n'ont pas de buffle." Cette plaisanterie rejouit le prince et le disposa à rétablir le Gascon.

XXIX.

Un jeune homme qui se disposoit à étudier en médecine fit part de son dessein à M. de Voltaire— "Qu'allez vous faire," lui dit il; "vous mettrez des drogues que vous ne connaissez pas dans des corps que vous connaissez encore moins. Si vous vous sentez des dispositions à tuer les gens, prenez le parti des armes: du moins ne tuerez vous que des personnes en état de se défendre."

XXX.

Le Cardinal de Richelieu aimoit beaucoup l'Abbé de Boisrobert à cause de son esprit et de sa gayeté. Cet Abbé avoit toujours à son service grand nombre de contes agréables faits pour amuser les personnes les plus sérieuses: un de ses meilleurs est celui des trois Racans; voici comme la rapporte Ménage.

Deux amis de M. le Marquis de Racan savent qu'il avoit rendez-vous pour voir Mlle. de Gournay: elle étoit Gasconne, fort vive et un peu emportée de son naturel; au reste bel esprit et connue dans la Littérature. En arrivant à Paris elle avoit témoigné une grande impatience de voir M. de Racan dont elle avoit bien entendu parler mais qu'elle ne connaissait

pas encore de vüe. Un de ses amis prévint d'une heure ou deux celle du rendez-vous, et fit dire que c'étoit Racan qui demandoit à voir Melle. de Gournay; Dieu sait comme il fut reçu: il lui parla fort des ouvrages qu'elle avoit fait imprimer; enfin après un quart d'heure de conversation il sortit, et laissa Melle. de Gournay bien satisfaite d'avoir vu M. de Racan. A peine étoit il à quatre pas qu'on vint lui annoncer un autre M. de Racan; elle crut d'abord que c'étoit le premier qui avoit oublié quelque chose à lui dire; elle se préparoit à lui faire un compliment là dessus lorsque l'autre entra et fit le sien. Melle. de Gournay ne put s'empêcher de lui demander s'il étoit vraiment M. de Racan et lui raconta ce qui venoit de se passer: le prétendu Racan fut très fâché de la pièce qu'on lui avoit jouée et jura qu'il s'en vengeroit. Enfin Melle. de Gournay fut encore plus contente de celui-ci que l'autre parcequ'il la loua davantage; il passa dans son esprit pour le vrai Racan et l'autre pour un Racan de contrebande. Il ne faisoit que de sortir lorsque le vrai Racan demanda à parler a Melle. de Gournay. " Quoi," dit elle, " encore des Racans, on ne voit pas autre chose à Paris." Cependant on le fit entrer; Melle. de Gournay le prit sur un ton fort haut, et lui demanda s'il venoit pour l'insulter. M. de Racan qui n'étoit pas excellent parleur et qui s'attendoit à une autre réception ne put répondre qu'en balbutiant; Melle. de Gournay qui étoit violente se persuada tout de bon que c'étoit un homme envoyé pour la jouer, et dé-

faisant sa pantoufle le chargea à grands coups et l'obligea de se sauver.

M. Ménage a vu cette scène jouée à Paris par M. de Boisrobert à M. le Marquis de Racan; et quand on lui demandoit si cela étoit vrai;—" Oui dà," disoit il, " il en est quelque chose."

XXXI.

Sang-froid.—Frédéric Moul travailloit à traduire Libanius lorsqu'on vint lui dire que sa femme qui languissoit depuis quelque tems, étoit presqu'à l'extrémité et qu'elle vouloit lui parler—" Un instant, un instant," dit il, " je n'ai plus que deux périodes à traduire." Un second commissionnaire vint lui annoncer qu'elle est sur le point de finir—" Je n'ai plus que deux mots et j'y vole." Un moment après on lui rapporte qu'elle vient de rendre l'âme—" Hélas!" dit il, " j'en suis très fâché; c'étoit la meilleure femme du monde." Après cette courte Oraison funèbre il continua son travail.

XXXII.

Un jeune homme à qui Corneille avoit accordé sa fille en mariage, étant, par le triste état de ses affaires,

obligé d'y renoncer, vient chez le père pour retirer sa parole ; perce jusque dans son cabinet et lui expose les motifs de sa conduite—" Eh ! Monsieur," replique Corneille, " ne pouvez vous pas, sans m'interrompre, parler de tout cela à ma femme ? Montez chez elle ; je n'entends rien à toutes ces affaires.

XXXIII.

Un domestique courut un jour tout effraïé dans le cabinet du savant Budé, et dit a ce littérateur que le feu étoit dans sa maison—" Eh ! bien," lui dit il, " avertissez ma femme ; vous savez que je ne me mêle pas du ménage."

Naïveté.—Brueys, auteur du *Grondeur* et de *L'Avocat Patelin*, avoit la vue très basse et mangeoit avec des lunettes. Louis XIV. qui l'aimoit lui demanda un jour comment il se trouvoit de ses yeux—" Sire," répondit il, " mon neveu dit que j'y vois un peu mieux."

XXXIV.

La Fontaine étant à diner chez un de ses amis et s'ennuïant de la conversation, se lève dans l'intention de s'en aller—" Où allez vous ?" lui demanda-t-on. " A l'Academie." On lui représente qu'il n'est en-

core que deux heures—" Je le sais bien," dit il, " aussi je prendrai le plus long pour ne pas arriver avant le tems."

Il s'étoit brouillé avec sa femme, et Boileaux, lui conseilla d'aller à Château-Thierri se réconcilier avec elle; en conséquence il prend la voiture publique, arrive, demande à voir sa femme; on lui dit qu'elle est à l'église et qu'elle sera bientôt de retour: en l'attendant, il va voir un ami qui le reçoit bien, y passe deux jours et deux nuits sans avoir vu sa femme. Boileau en le voyant lui demanda des nouvelles de sa réconciliation et comment sa femme l'avoit reçu— " Bon," dit il, " je n'ai pu la voir, elle étoit à l'église."

Etant chez le Dr. Dupin, son fils se presenta— " Ah! voilà votre fils," dit le Dr. " Effectivement," répondit La Fontaine, après avoir un peu consulté sa mémoire, " je crois l'avoir vu quelque part."

Me. de la Sablière qui le logeoit chez elle, étant morte, le poëte se trouva sans domicile. Il rencontre un ami, riche financier qui fait arrêter sa voiture et lui dit—" J'ai su le malheur qui vous étoit arrivé, et j'allois vous prier de venir loger chez moi."—" J'y allois," répond La Fontaine, avec une naïveté qui fait honneur à l'un et a l'autre.

A la première représentation de l'opéra d'*Astrée*, en 1691, La Fontaine étoit placé derrière plusieurs dames qui ne le connaissoient pas. Pendant la pièce, il ne cessoit de répéter—" Cela est détestable, cela

est détestable, du dernier détestable." Ces dames ennuyées de l'entendre, lui dirent enfin—" Mais Monsieur, cela n'est pas si mauvais ; l'auteur est un homme d'esprit ; c'est Mr. La Fontaine." " Eh ! Mesdames, sa pièce ne vaut rien : La Fontaine dont vous parlez," dit il ingenûment, " est un stupide, et c'est lui qui vous parle."

On parloit un jour devant lui de St. Augustin—" Croyez vous," demanda-t-il très sérieusement au Dr. Valincour, " croyez vous que ce saint eut plus d'esprit que Rabelais *." Le Docteur le regardant de la tête aux pieds, lui répondit—" Prenez garde, Mr. La Fontaine vous avez mis un de vos bas à l'envers ;" et la remarque étoit juste.

XXXV.

Mémoire.—Il arriva un jour à Berlin un Anglois d'une memoire si prodigieuse qu'il pouvoit retenir un ouvrage très long, soit en prose soit en vers, sans en manquer un seul mot. Le Roi en étant informé, voulut le mettre à l'épreuve ; l'Anglais le satisfit, au grand étonnement de toute la Cour. Mr. De Voltaire qui étoit alors à Berlin demanda au Roi la per-

* M. Perrault dit que La Fontaine avoit beaucoup lu Rabelais et Marot.

mission de lui lire un ouvrage qu'il venoit de faire; le Roi le lui permit; comme il vouloit s'amuser de ce grand poëte, il fait, au jour marqué, venir l'Anglais, le place derriere un écran en lui disant de bien faire attention à la lecture de M. de Voltaire; celui-ci sans se défier du tour commença à lire son ouvrage avec la plus grande satisfaction; après avoir fini, il demanda au Roi son opinion qu'il s'imaginoit lui être favorable; mais il fut bien étonné quand le Roi lui dit—" Je suis bien surpris, M. de Voltaire, que vous vous appropriez les ouvrages des autres: je ne vous aurois jamais cru capable d'une pareille effronterie, et je vous avoue que j'en suis on ne peut plus mécontent." Voltaire, frappé comme d'un coup de foudre, déclare qu'il ne mérite pas ce reproche, et que l'ouvrage est entièrement de sa composition. Le Roi fait paraître l'Anglais qui répète l'ouvrage de M. de Voltaire—" Eh! bien," dit le Roi, " croyez vous que mon reproche soit fondé sur la vérité." Mr. de Voltaire ne sait plus où il en est—" Ciel!" s'écrie-t-il, " que tardez vous à punir les crimes d'un infâme qui oses m'enlever mes lauriers? Oui, je suis prêt à mourir de desespoir." Le Roi rit de tout son cœur de cette fureur poëtique et récompensa généreusement l'Anglais pour l'amusement qu'il lui avoit procuré.

XXXVI.

Mithridate qui comptoit sous sa domination vingt deux nations, les haranguoit chacune dans leur langue, et appelloit tous les soldats, chacun par son nom.

On raconte la même chose d'un Roi de Perse, de Thémistocle, de Scipion l'Asiatique, de l'Empereur Adrien, et de plusieurs autres grands hommes.

A l'âge de dix-neuf ans, George Vagan, d'Arezzo en Toscane, possédoit tout Virgile, et pouvoit le répéter d'un bout à l'autre depuis la fin jusqu'au commencement.

Joseph Scaliger apprit en vingt et un jours, l'Iliade et l'Odissée d'Homère.

Le P. Menestrier avoit une mémoire des plus heureuses. La Reine de Suède passant à Lyon en voulut faire l'épreuve; elle fit écrire et prononcer trois cents mots bisarres et les plus extraordinaires qu'elle put s'imaginer: il les répéta tous, d'abord dans l'ordre où ils avoient été écrits, et ensuite dans tel ordre et dans tel arrangement qu'on voulut lui proposer.

Sénèque dit lui-même que par un effet de mémoire, il répétoit deux mille mots détachés dans le même ordre qu'on les lui avoit prononcés.

Muret raconte qu'il dicta un jour à un jeune Corse une multitude innombrable de mots Grecs, Latins et Barbares, tout détachés et la pluspart inintelligibles. Quand il fut las de dicter, le Corse les récita sans hésiter dans le même ordre, et les répéta ensuite en commençant par le dernier et finissant par le prémier. Il lui assura qu'il lui seroit aisé d'en répéter de la sorte jusqu'à trente six mille.

La mémoire, si heureuse dans les uns, finit par se perdre entièrement dans les autres.

Simon Turnai, fameux Docteur de Paris, tomba, dans sa vieillesse, dans une si profonde ignorance, que son fils ayant inutilement employé plus d'une année pour lui apprendre le *Pater* et l'*A*, B, C, fut obligé de l'abandonner.

Sleidan eut l'esprit si épuisé qu'il oublia son nom celui de sa femme et celui de ses enfans.

XXXVII.

Ressemblance, Sympathie.—MM. Les Comtes *de Ligneville* et *d'Autricourt*, frères jumeaux, issus de l'une des quatre Maisons de l'ancienne chevalerie de Lorraine, étoient si ressemblans que quand ils s'habilloient l'un comme l'autre, ce qui leur arrivoit de tems en tems pour s'amuser, leurs domestiques mêmes ne pouvoient les distinguer; ils avoient le même son de voix, la même démarche, le même maintien; et ces

rapports parfaits jettoient dans le plus grand embarras les personnes avec qui ils etoient liés. Etant tous deux capitaines de Chevau-Legers, l'un se plaçoit à la tête de l'escadron de l'autre sans que les cavaliers et les officiers se doutassent de cet échange. Le Comte d'Autricourt eut une affaire criminelle; il ne tenoit qu'à sa partie adverse de le priver de sa liberté. Que fit le Comte de Ligneville? il ne quitta plus son frère; ne le laissa plus sortir sans l'accompagner; et la crainte de saisir l'innocent pour le coupable rendit nuls les droits qu'on avoit obtenus sur la personne du Comte d'Autricourt. Ils s'amusèrent un jour d'une scène assez plaisante. Mr. de Ligneville fit appeller un barbier: après s'être fait raser un côte, il prétexte une affaire pour passer dans l'appartement voisin; Mr. d'Autricourt y étoit; il endosse la robe de chambre de son frère, s'attache la serviette au col et vient s'asseoir dans le siège que venoit de quitter M. de Ligneville. Le barbier se met en devoir de raser l'autre côté, mais il fut bien surpris de voir que la barbe étoit en un instant revenue: ne doutant point que ce ne fut un démon qui avoit la place de sa pratique, il jette un grand cri et s'évanouit. Tandis qu'on s'occupoit à le faire revenir, le Comte d'Autricourt rentra dans le cabinet, et M. de Ligneville, à demi rasé, reprit sa place: nouvelle surprise pour le barbier: il croit avoir rêvé tout ce qu'il a vu, et n'est convaincu de la vérité qu'en voyant, qu'en touchant les deux frères ensemble.

La sympathie qui régnoit entre eux n'étoit pas moins originale que leur ressemblance : ils ont toujours été malades dans le même tems. Si l'un recevoit une blessure, l'autre en ressentoit de la douleur ; il en étoit de même de tous les maux ; aussi veilloient ils avec le plus grand intérêt à la conduite l'un de l'autre. Ce qu'il y a de plus étonnant encore, c'est que très souvent ils faisoient les mêmes songes. Le jour que le Comte d'Autricourt fut attaqué en France d'une fièvre continüe dont il mourut, le Comte de Ligneville ressentit en Bavière les accés de la même fièvre.

Si tous ces faits tirés d'un manuscrit d'une des riches bibliothèques de Paris sont véritables, il faut avouer qu'ils ont de quoi confondre la pénétration des physiciens les plus subtils, et qu'ils nous annoncent bien des découvertes à faire encore dans le système de la nature.

Un des amis du P. Mallebranche lui écrivoit qu'un homme d'âge qui demeuroit chez une de ses sœurs, étant malade, une jeune servante de la maison tenoit la chandelle tandis qu'on le saignoit au pied. Quand elle lui vit donner le coup de lancette, elle fut saisie d'une telle crainte, qu'elle sentit trois ou quatre jours après, une douleur si vive au même endroit du pied, qu'elle fut obligée de garder le lit pendant ce tems*.

* Le P. Mallebranche, Recherche de la Vérité, t. 2. p. 248.

XXXVIII.

Raisonnement.—Socrates voyant qu' Alcibiade son disciple, n'osoit se produire en public, et que sa timidité l'empêchoit de parler devant le peuple, l'encouragea par cette induction—" Vous ne trouvez pas qu'un cordonnier soit un homme bien propre à imposer du respect? Non.—Un crieur public, un charpentier, ne sont pas des gens bien redoutables? Non.—Un boucher, un maçon; enfin tous ces artisans sans lettres qui se trouvent dans les assemblées ne sont guères capables de vous déconcerter? Non.—Eh! bien, voilà les gens qui composent le peuple d'Athènes: vous méprisez chacun en particulier, pourquoi donc les craignez vous quand ils sont tous rassemblés?"

Un homme se plaignoit d'un long voyage qu'il avoit fait à pied. Socrate lui demanda—" Votre esclave a-t-il pu vous suivre? Oui.—Portoit il quelque chose? Il étoit chargé d'un gros pacquet. —Se plaint il de la fatigue? Non: je l'ai envoyé faire une commission dans la ville. Vous avez sur votre esclave les avantages de la fortune: il a sur vous ceux de la nature: vous êtes riche et libre, mais faible, mou et languissant: il est pauvre et es-

clave, mais sain, vigoureux et robuste : décidez lequel est le plus heureux."

XXXIX.

Sécret.—Guillaume III. Roi d'Angleterre, étoit en marche pour quelque expédition militaire; un colonel le pria de lui faire part de son dessein—" N'en direz vous rien à personne ?" dit le Roi. " Je vous jure que non, Sire." " Eh ! bien j'ai comme vous le talent de garder le sécrét." Cette réponse fit taire le trop curieux officier.

XL.

Héroïsme.—L'actions que nous allons rapporter trouveroit aujourdhui bien peu d'imitateurs même chez la nation dont nous allons parler.

En 1763, un Anglais, nommé Guillaume Orrebow, fut condamné à mort avec quinze autres coupables. La veille de l'éxecution il eut envie de voir sa femme et de lui faire ses adieux : il avoit de l'argent, il fit venir du vin, et invita le geolier à boire avec lui : quand il l'eut à demi enivré, il lui expliqua ses désirs; lui demanda la permission de sortir pendant

deux heures, s'engageant par les sermens les plus forts à revinir aussitôt. Le geolier échauffé par le vin, incapable de refléchir; pénétré de reconnaissance pour celui qui l'avoit si bien régalé, osa compter sur sa parole; les portes furent ouvertes: Orrebow vole chez son épouse qui fut bien surprise de le voir, et qui ne manqua pas de l'engager à profiter de la circonstance. Orrebow rappelle sa parole et atteste la sainteté du serment: tout ce qu'il se permet, c'est de passer la nuit avec elle. Le geolier ayant par le sommeil dissipé les illusions Bacchiques, ne voyant pas revenir son prisonnier, étoit dans la plus grande inquiétude. L'heure de l'éxécution approche; les charriots sont arrivés; il devoit y avoir seize criminels, on n'en trouve plus que quinze: on le demande au geolier qui raconte sa triste avanture; on se moque de sa confiance. L'affaire étant de conséquence, on le fait monter dans le chariot à la place du coupable et l'on part pour Tyburn. Orrebow resté chez lui dormoit profondément; il se réveille enfin et s'informe de l'heure: apprenant qu'il est tard, il se hâte de s'habiller et court à la prison; on étoit déja parti. Il prend le chemin de Tyburn, rencontre enfin les charriots, s'approche, hors d'haleine de celui où est le geolier—" Descendez," lui dit il; " vous avez tenu ma place assez long-tems; je viens la reprendre. Si l'on ne s'étoit pas tant pressé de partir, vous n'auriez pas eu la peine de venir jusqu'ici, et moi je ne me serois point tant fatigué pour la reprendre."

Il monte, s'assied, reprend haleine, remercie encore le geolier et se plaint amèrement de ce qu'on l'a cru capable de manquer à sa parole.

Quelque fut son crime, ajoute l'auteur étranger dont nous avons tiré cette anecdote, une bonne foi si héroïque sollicitoit puissamment sa grace, et je souffre de ne pouvoir dire si elle lui fut accordée.

XLI.

Jeu.—Gardons nous bien de confondre les jeux de la cupidité avec les delassemens que la nature et la raison permettent en tout tems, en tous lieux, à tous les âges, à toutes les conditions. Jeunes ou vieux, riches ou pauvres, le philosophe et l'artisan, tous ont besoin d'amusemens. Ils ne sauroient se passer, les uns de récréations, les autres de réjouissances: mais ces réjouissances ces récreations peut on les trouver dans les jeux de hazard!

Chez les anciens ces sortes de jeux étoient notés de la plus grande infamie. Caton le Censeur ne cessoit de crier aux Romains—"Citoyens, fuyez les jeux de hazard."

XLII.

On ne joue d'abord que par complaisance, dit *Yong-Tcheng*, Empereur de la Chine, dans son édit contre le jeu, ou bien par désœuvrement. On ne donne que des momens au jeu, puis des heures, puis des jours, puis des nuits entières ; et c'est ainsi que la passion s'allumant par dégrés, dévore le tems plus cher que l'or, et fait oublier les devoirs le plus sacrés.

XLIII.

Les jeux de hazard furent dans tous les tems regardés comme le fleau des nations policées. Le Lacédémonien *Chilon*, député à Corinthe pour y contracter une alliance, ayant surpris au jeu les premiers magistrats de cette ville, se retira brusquement, déclarant qu'il ne savoit pas traiter avec des joueurs, et que son pays le désavoueroit, comme s'il eut partagé l'infamie qu'on attachoit à Sparte à ces sortes d'amusemens.

Pour déconcerter le parti de *Catilina*, et rendre la conjuration de ce citoyen perfide vraisemblable aux sénateurs, *Ciceron* n'imagina rien de plus fort que

d'affirmer que le parti du rebelle n'étoit composé que de joueurs. Pour diffamer *Antoine* le triumvir, l'un des plus effrénés joueurs de son tems, ce même orateur l'accusa d'avoir mis plusieurs joueurs au nombre des sénateurs.

XLIV.

Charles V. Roi de France, recommandant les jeux d'exercices, proscrivit les jeux de hazard, ou tout autre jeu qui ne contribuôit point à apprendre le métier des armes; c'est ce que l'on voit par une ordonnance de 1369. Le prévôt de Paris, pour seconder les salutaires intentions de ce sage monarque, rendit en 1397, une ordonnance dans laquelle il déclaroit qu'en interrogeant les criminels, il avoit découvert que la plupart des crimes venoient du jeu. Cependant les tripots, les lotteries n'existoient pas encore.

XLV.

"Rien n'est si grave et si sérieux," dit *La Bruyere*, "qu'une assemblée de joueurs: une triste sévérité règne sur leurs visages. Implacables l'un pour l'autre, et irréconciliables ennemis; tant que la séance dure ils ne connaissent ni liaisons ni distinctions. Le ha-

zard seul aveugle et farouche divinité, préside au cercle et y décide souverainement ; en un mot, toutes les passions suspendues cèdent à une seule ; c'est celle du jeu."

XLVI.

Locke qui ne négligeoit rien de tout ce qui avoit rapport aux opérations de l'entendement humain, se trouvant dans une assemblée de joueurs acharnés l'un contre l'autre, eut la patience d'écrire mot à mot leurs propos discordans. Il en résulta une sorte de dialogue surchargé d'interlocutions incohérentes, d'exclamations contradictoires, de monosyllabes dépourvus de sens, et auxquels les joueurs eux-mêmes ne purent rien comprendre quand le philosophe leur presenta cette belle production de ce qu'ils appelloient un amusement.

XLVII.

Cardan, l'un des hommes les plus universels de son siècle, déclare dans sa vie écrite par lui-même, que la fureur du jeu lui coûta long-tems la perte de sa réputation, de sa fortune, et qu'elle retarda ses progrès dans les sciences.

XLVIII.

Lorsque les Germains s'étoient ruinés au jeu, ils se jouoient eux-mêmes : celui qui perdoit devenoit esclave de son adversaire.

XLIX.

Philbert de Châlon, Prince d'Orange, commandant au siège de Florence pour *Charles Quint*, perdit l'argent qui lui avoit été compté pour la païe des soldats, et fut contraint, après onze mois de travaux, de capituler avec ceux qu'il auroit pu forcer.

L.

Un receveur, ayant eu la curiosité de voir le jeu de la Duchesse de M—— mit, par contenance quelques pièces sur le tapis—" On ne joue ici que de l'or," lui dit on ; " retirez votre argent." Cet homme fier et irascible avoit sur lui le montant de sa recette. Il le risque d'un seul coup, donne le *tout* trois fois de suite, gagne et sort—" Malheureux," lui dit son ami,

" si tu avois perdu !—Eh ! bien, ne devions nous pas traverser la rivière ?"

LI.

Une épouse délaissée, malgré ses prières et ses larmes, tremble que l'aurore, au retour de son époux, n'éclaire la ruine totale de ses enfans nés et nourris dans l'abondance. Une de ces infortunées vint, la mort dans les yeux chercher son mari qui jouoit depuis deux jours—" Laissez moi," s'ecria-t-il, " encore un moment, encore un instant, je vous reverrai peut-être....après demain." Le malheureux arriva plutôt qu'il ne l'avoit promis. Sa femme étoit couchée, tenant à la mamelle le dernier de ses fils—" Levez vous, Madame," lui dit son barbare époux, " levez vous, le lit ou vous êtes ne vous appartient plus."

Nous aurions pu à ces exemples en ajouter beaucoup d'autres pour faire voir de plus en plus les terribles conséquences d'une passion si délirante, mais ceux dont nous sommes aujourdhui les témoins auront bien plus de force pour nous inspirer de l'horreur pour un malheureux et funeste amusement qui finit souvent par le désespoir et la mort.

N. B. Nous aurions cru n'avoir rempli que la moitié de notre tâche si après avoir parlé p. 59, de nos philosophes modernes, nous ne faisions pas connaître quelques uns de principaux ouvrages qui ont réfuté leurs écrits d'une manière si victorieuse. Ils attaquent indistinctement les individus de toutes les classes, il faut donc chercher à prémunir ces mêmes individus contre la marche insidieuse de ces destructeurs de tout ordre social; aussi avons nous cru ce moyen necessaire pour affermir les uns dans les vrais principes et une saine morale et fournir aux autres des armes pour se deffendre contre les terribles ravages de l'incrédulité.

Supplément a la Philosophie de l'Histoire de Feu M. l'Abbé Bazin, par M. Larcher. 1 vol. in 12mo.

Tirons le rideau, afin que le lecteur ne s'y trompe pas. Ce prétendu Abbé n'est autre que M. de Voltaire. Cet homme qui avec de grands talens a plus d'une fois, par ses principes, deshonoré les Lettres a souvent eu recours à la supercherie des noms empruntés pour distiller le poison de son cœur et reduire quelques uns

de ses écrits à la portée de la plus basse classe : la honte sembloit lui faire un devoir de se cacher—

" Tout écrit clandestin n'est point d'un honnête homme."

Il n'y a pas, dit Sabbathier dans un ouvrage que nous allons citer, c. 20, p. 348, il n'y a pas d'arlequin qui ait joué tant de personnages que M. de Voltaire : tantôt il est Juif; tantôt Quakre; tantôt Prédicant; tantôt Capucin; tantôt Abbé; tantôt Bachelier; tantôt Avocat; tantôt Médecin; tantôt Apôtre; tantôt Empereur; tantôt Général d'Armée, &c. &c.* Enfin il finit par jouer le rôle d'Archevêque.

C'est sous le nom d'*Archevêque de Cantorberi* qu'il a addressé une *Lettre Pastorale a M. l'Archevêque de Paris.*

Nous n'insisterons pas, continue l'auteur cité, sur l'indécence d'un pareil procédé; nous ne nous attachons qu'au ridicule.

Lettres de quelques Juifs, Portugais, Allemands et Polonnais à M. de Voltaire, par M. l'Abbé Guénée, 3 vol. in 8vo.

* Nous nous garderons bien de peur de trop exciter la curiosité de certains lecteurs d'indiquer les ecrits où M. de Voltaire a joué tout ces rôles; nous ne pouvons être trop en garde contre les progrès de la corruption.

Les Erreurs de Voltaire, par l'Abbé Nonotte, 2 vol. in 12mo.

Anti-Dictionnaire Philosophique, pour servir de Commentaire au *Dictionnaire Philosophique*, et autres livres qui ont paru de nos jours contre le Christianisme, attribué au même, 2 vol. in 8vo.

Tableau Philosophique de l'Esprit de M. de Voltaire, pour servir de suite à ses Ouvrages et de Mémoires a l'Histoire de sa Vie, par M. l'Abbé Sabbathier de Castres, 1 vol. in 12mo.

On voit dans cet ouvrage avec quelle rage M. de Voltaire s'est déchainé contre MM. J. B. Rousseau; l'Abbé Guyot Desfontaines; Maupertuis; La Baumelle; St. Hyacynthe; Vernet; Le Franc de Pompignan; Le Franc, Evêque du Puy; Nonotte; Scipio Maffei, Marquis Italien; Guyon; Freron; Warburton, Evêque de Glocester; Coger; Gresset, et d'autres distingués par leurs talens et leur mérite.

Apologie de la Religion Chrétienne, par M. Bergier, 2 vol. in 12mo.

Examen du Matérialisme, par le même, 2 vol. in 12mo.

Le Déisme réfuté par lui même, par le même, 1 vol. in 12mo.

Réfutation de la Bible enfin expliquée, par M. de Voltaire, par M. Clémence, 1 vol. in 8vo.

Lettres Critiques ou Analise et Réfutation de divers Ecrits Modernes, par M. l'Abbé Gauchat, 18 petits vol. in 12mo.

Certitude des preuves du Christianisme, par M. M. Bullet, Professeur en l'Université de Besançon, 1 vol. in 12mo.

Réponses Critiques a plusieurs difficultés proposées par les nouveaux Philosophes, par le même, 4 vol. in 12mo.

M. Bullet a refuté Boullanger; celui-ci ayant fait un ouvrage tout-à-fait conforme a ses principes, quelqu'un, après l'avoir lu, lui dit—

"Soyez plutôt maçon si c'est votre metier."

Ce vers nous paroit assez bien appliqué a un Ingénieur des Ponts et Chaussées, et Boullanger l'étoit. Voyez p. 63, note.

Traité de l'Existence et des Attributs de Dieu, par le Dr. Clarke, et traduit en Français par M. Ricotier, 2 vol. in 12mo.

Obsérvations sur les Ecrits de M. de Voltaire, principalement sur la Religion en forme de notes, par M. E. Gibert, ministre de la chapelle de St. James, 2 vol. in 8vo.

L'auteur répond d'une maniere aussi solide que modérée aux Mélanges de Litterature de M. de Voltaire.

La Religion considérée comme l'unique base du bonheur et de la véritable Philosophie, par Me. la Marquise de Sillery, ci-devant Comtesse de Genlis, 1 vol. in 12mo.

L'Oracle des Nouveaux Philosophes, par M. Guyon, 2 vol. in 12mo.

Les Helviennes, par M. B. 4 vol. in 12mo.

Le Comte de Valmont, ou les Egaremens de la Raison, par M. Gerard, 6 vol. in 12mo.

Le Cathéchime Philosophique, par M. Feller, 3 vol. in 12mo.

Essais sur les Philosophes, ou Egaremens de la Raison sans la Foi, par M. Panckoucke, 1 vol. in 12mo.

On voit dans cet excellent ouvrage, dont nous avons déja parlé, tous les vices des philosophes ou prétendus Sages de l'antiquité.

Nous croyons pouvoir ajouter deux Comédies de M. Palissot; l'une est intitulée, "Les Philosophes," et l'autre, "L'Homme Dangereux." L'auteur a dans ces deux pièces couvert nos philosophes modernes de tout le ridicule qu'ils méritent: la première a été representée, la seconde n'a pu passer vu la force de la cabale—"M." répondit le Directeur a Palissot, "il me faudroit des canons pour representer votre pièce." Mem. Lit.

L'etendue de cet ouvrage ne nous permet pas d'augmenter cette liste: nous la croyons suffisante; et nous nous en rapportons aux personnes plus intruites que nous pour rectifier quelque erreur qui auroit pu se glisser.

FIN.

TABLE DES MATIERES.

A.

Page.

ABBAIE de Westminster, quand et par qui fondée 434

Académies. Origine des Académies, 1. Chez les Grecs et les Romains, 2, 3, 4. Academies en Italie, 10. Academie Française . . 10

Anecdotes . . . 450

Année, n'avoit d'abord que dix mois, 373. Comment se sont formés les mois, 374. Les jours, 376. Quand a-t-elle commencé en France par le mois de Janvier? 376

Architecture, 335. Chez les Egyptiens, 336. Différens Ordres d'Architecture . . . 337

Arithmétique, 370. Lettres de l'Alphabet long-tems en usage dans l'Arithmétique, 371. Quand et comment avons nous connu les chiffres . . 372

Armoiries, leur origine . . 361

Argent. Mines d'Argent . . 423

Athénées. Ce que c'étoit . . 4

B.

	Page.
B Mol, B Quarre, par qui inventés	204, 205
Bardes, ce que c'étoit,	224
Bombes, leur invention	369
Banque d'Angleterre	438
Bourse de Londres	439

C.

Caffé, 405. D'où et par qui apporté en France, 406. Premier caffé établi à Paris, par qui, ibid. Introduit en Angleterre, par qui	407
Cacao	414
Chocolat, quand et par qui apporté en Europe	415
Caractères de Musique, par qui inventés	205
Clef, comment appellée chez les anciens	206
Chromatique, origine de ce mot	ibid.
Cartes à jouer, par qui inventées	383
Chapeaux, quand en usage en France	393
Cheveux, usage de les porter longs, &c.	390
Charing-cross, place à Londres, 443. Anecdote sur la statue de Charles I. qui est au milieu de cette place	443
Contre-point, terme de musique, pourquoi ainsi appellé ?	207

D.

Druides ce qu'ils étoient, 6, note. Leur plan d'éducation en Angleterre	141

Page.

Da Capo, sa signification dans la Musique . 207
Déclamation, partagée chez les Romains, à quelle occasion 354

F.

Fleurs de Lys, leur origine en France . 365

G.

Grammairiens, Grecs, 57. Latins . . 107
Gamme, Gamm'ut, Gamma ut, son origine dans la Musique 208

H.

Historiens, Grecs, 42. Latins . . 107
Habits, ancienne mode dans les habits en France . 393

I.

Imprimerie 378
Ipecacuana, quand et par qui connu en France 401.

J.

Jeux, leur invention, 382. Anecdotes sur le Jeu . 480.

L.

Pages.

Langues. Grecque, sa formation, 14. Ses accens, 18. Latine, sa formation, 69. Son histoire jusqu'à la fin du règne d'Auguste, ibid. Sa chute sous les Empereurs suivans, 109. Langue Française, 131. Romance, 132. Anglaise 162
Livrée, origine de ce mot . 349, note.
Londres, son antiquité . . 428

M.

Magistrats. Quels noms on donnoit aux premiers Magistrats d'Athènes . . 3, note.
Marionnettes, par qui inventées . 399
Mesure, ce qu'elle etoit dans la Musique des anciens 209
Modes bisarres en France . . 389
Monument. Colonne élevée au bout du Pont de Londres 436
Musique. Son antiquité, 189. Différentes sortes de Musique chez les Grecs, 191, et suiv. Leur systeme, 194. Système des Romains, 197. De L'Aretin, 200. Termes de Musique . . . 203

O.

Olympiade, ce que c'étoit . . 2, note.
Orateurs, Grecs, 22. Latins . . 82

Page.

Opera, par qui inventé, 359. Par qui introduit en France . . . 359
Or. Mines d'or . . . 421

P.

Pantomimes, leur origine . . . 348
Paul (La Cathédrale de St.) quand fut bâti ce vaste édifice à Londres, 431. Ses dimensions . . . 432
Petits Maîtres, l'antiquité de leur noblesse . 396
Plain-chant, quand et par qui il a été formé de l'ancienne musique . . . 198
Philosophes. Observation sur les philosophes modernes, 59. Liste de quelques ouvrages qui les ont réfutés 486
Poësie. Histoire de la Poësie Française . 223
Poëtes. Qui se sont distingués dans les différens genres de Poësie, 235, et suiv. Poëtes Grecs, 28. Latins, 87. Anglais, 168. Allemans, 259. Italiens, 273. Espagnols, 294. Portugais . . . 305
Peinture. Différentes Ecoles de Peinture en Italie, 312, et suiv. En Angleterre, 318. En France . 319
Pièces de Théatres, leur origine en Angleterre, 356. En France 357
Ponts. Pont de Londres, 446. De Black-Friars, 447. De Westminster . . . 448
Poudre à Cannon, son invention, 367. Decouverte de Poli, chymiste Italien 368

Q.

Page.
Quinquina, quand et par qui apporte en Europe 404.

R.

Rime, comment elle s'est formée 224

S.

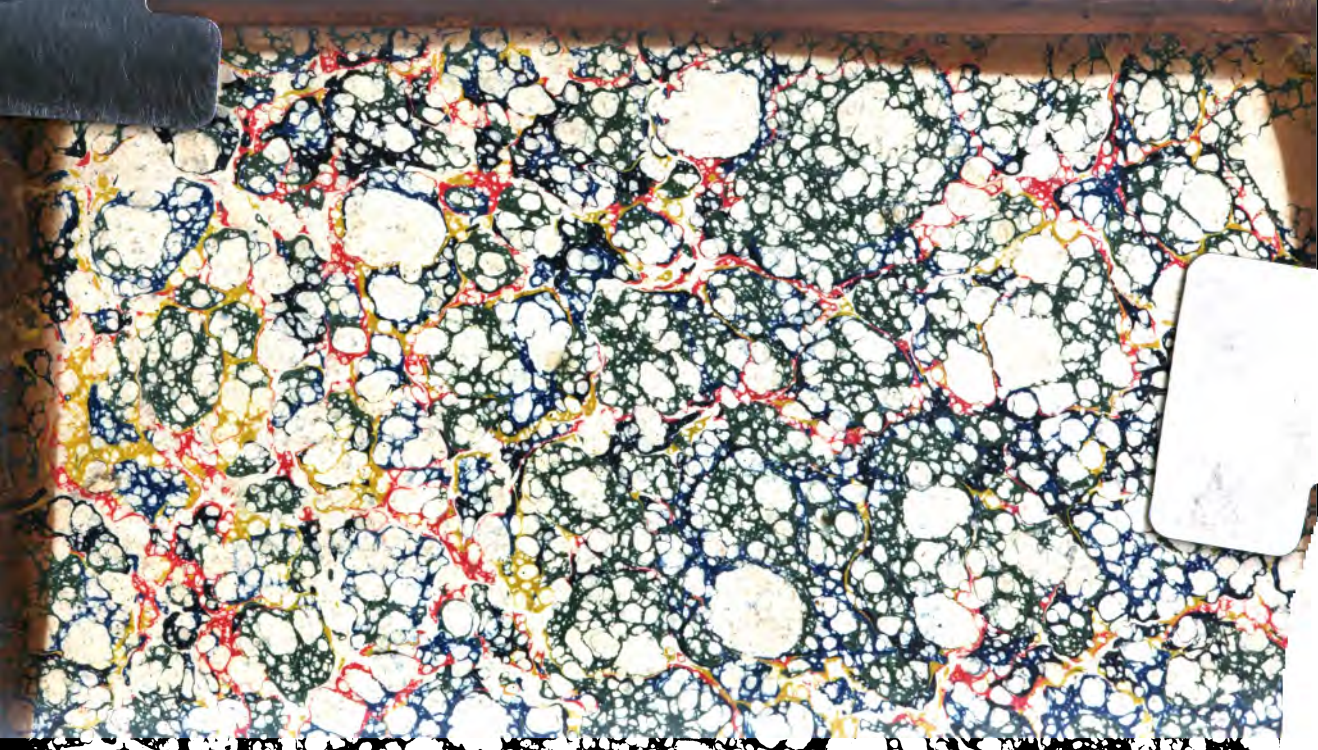
Sciences, chez les Romains, 65. Dans les Gaules, 125. Leur décadence chez les Romains, 109. En Angleterre 140
Solfier. Manière de Solfier des Grecs 213
Sculpture, 325. Chez les Israëlites, 326. Grecs, ibid. Romains, 330. Française, Italiens 331
Surnoms, leur origine en France 387
Souliers Bisares, en France 389
Soie, quand et par qui apportée en Europe 420.

T.

Théâtres, leur origine, 345. De la Tragédie, de la Comédie, chez les Grecs, ibid. Chez les Romains 347
Thé. Différentes sortes de Thé, 409. Quand et par qui introduit en Angleterre 413.

Page.

Tabac. Trois espèces de Tabac, 416. Par qui et quand apporté en France et en Angleterre. . . 417
Tour de Londres, son antiquité . . . 435
Tamise (La) origine de ce mot; source de cette Rivière 444

V.

Vaudeville, origine de ce mot; ce que c'est . . 214.